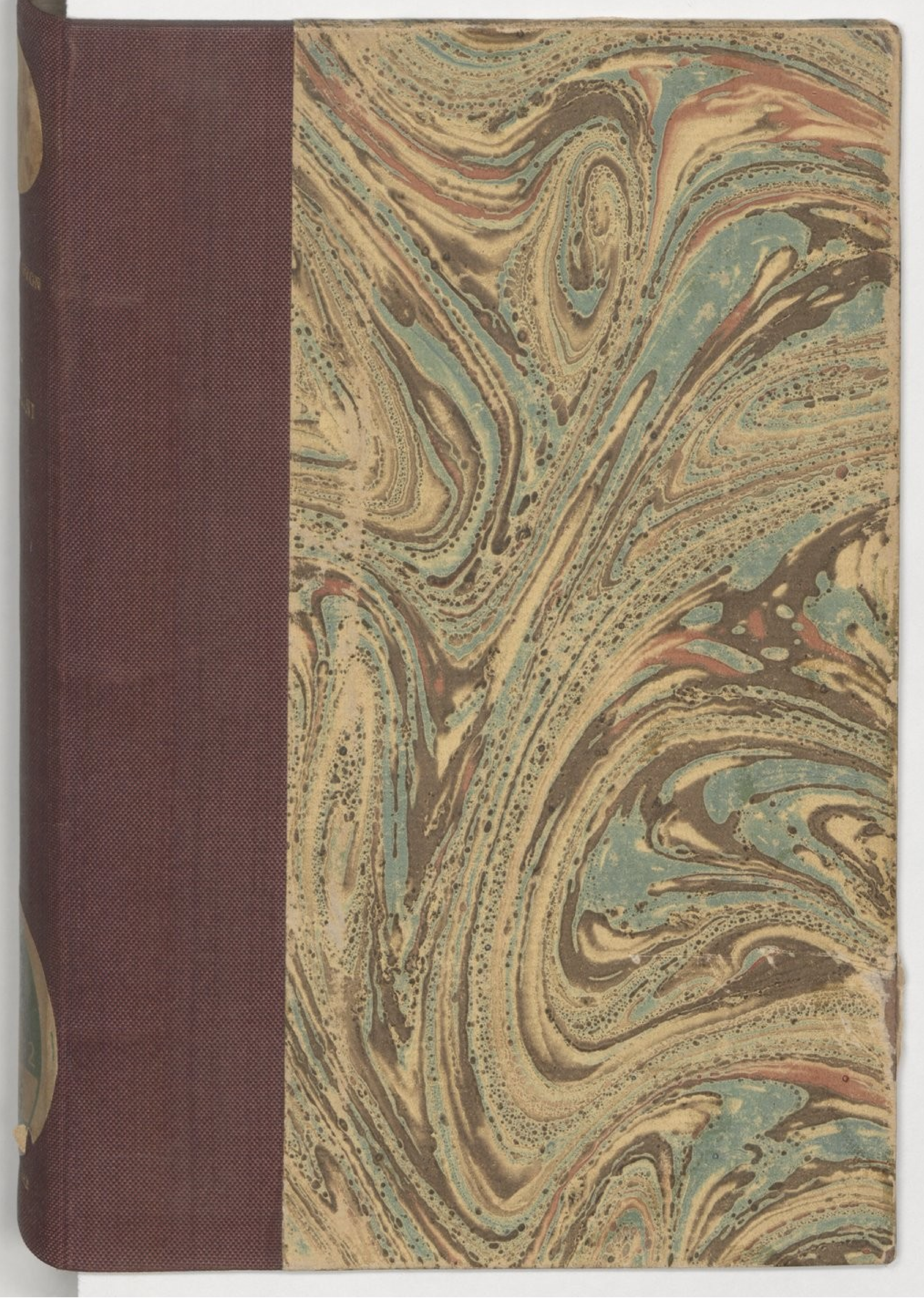


Vie de Benvenuto Cellini écrite par lui-même









BIBLIOTHEQVE DIONYSIENNE

VIE DE BENVENVTO CELLINI

2)

ÉCRITE PAR LVI-MEME

Traduite & annotée par

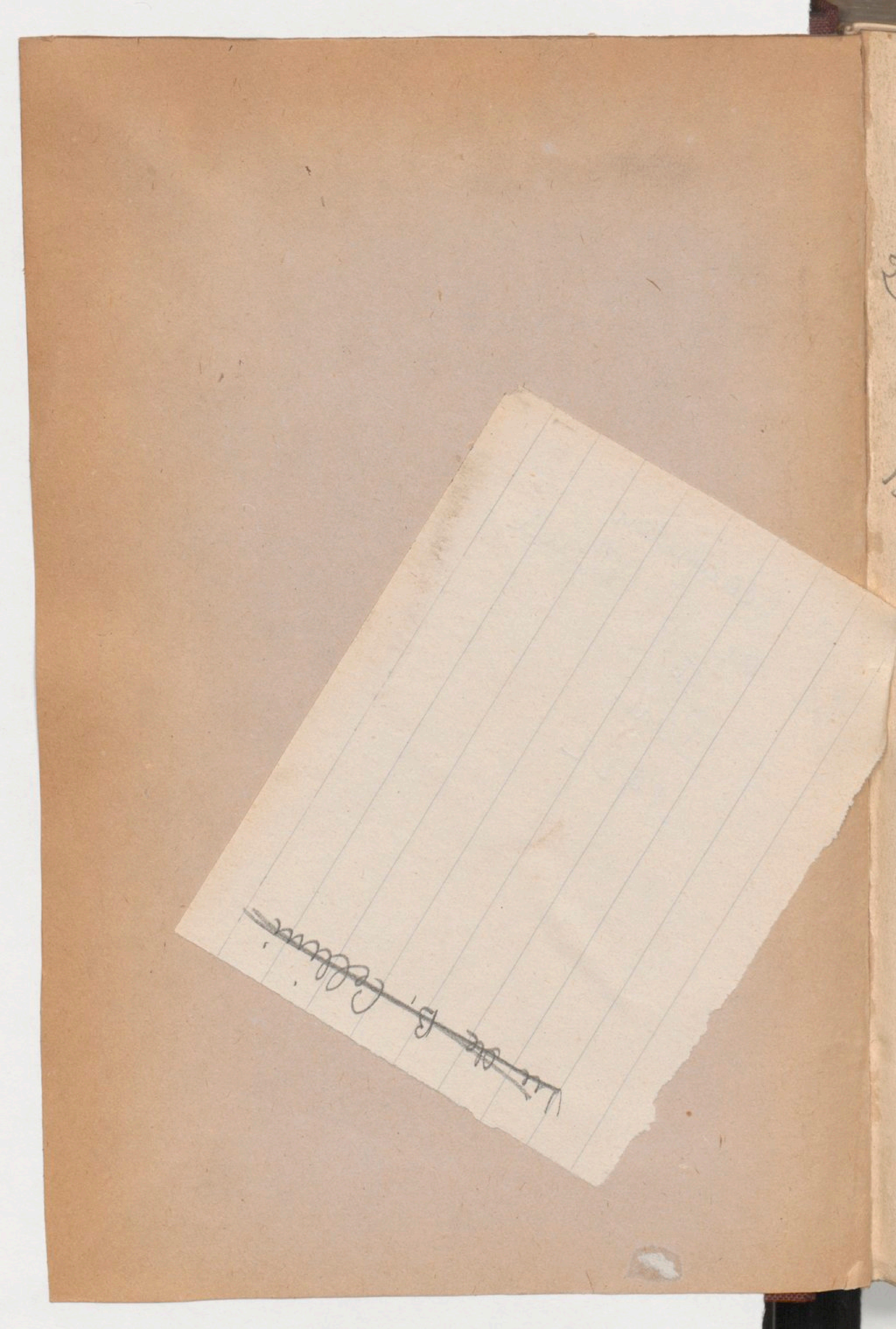
1) MAVRICE BE[…]VFRETON

M. Beaufreton
Vie de B. Cellini
I
Paris
1922

3 L[…] & C-IE

[…] I S

1922



BIBLIOTHEQVE DIONYSIENNE

VIE DE BENVENVTO CELLINI

ECRITE PAR LVI-MEME

Traduite & annotée par

MAVRICE BEAVFRETON

I

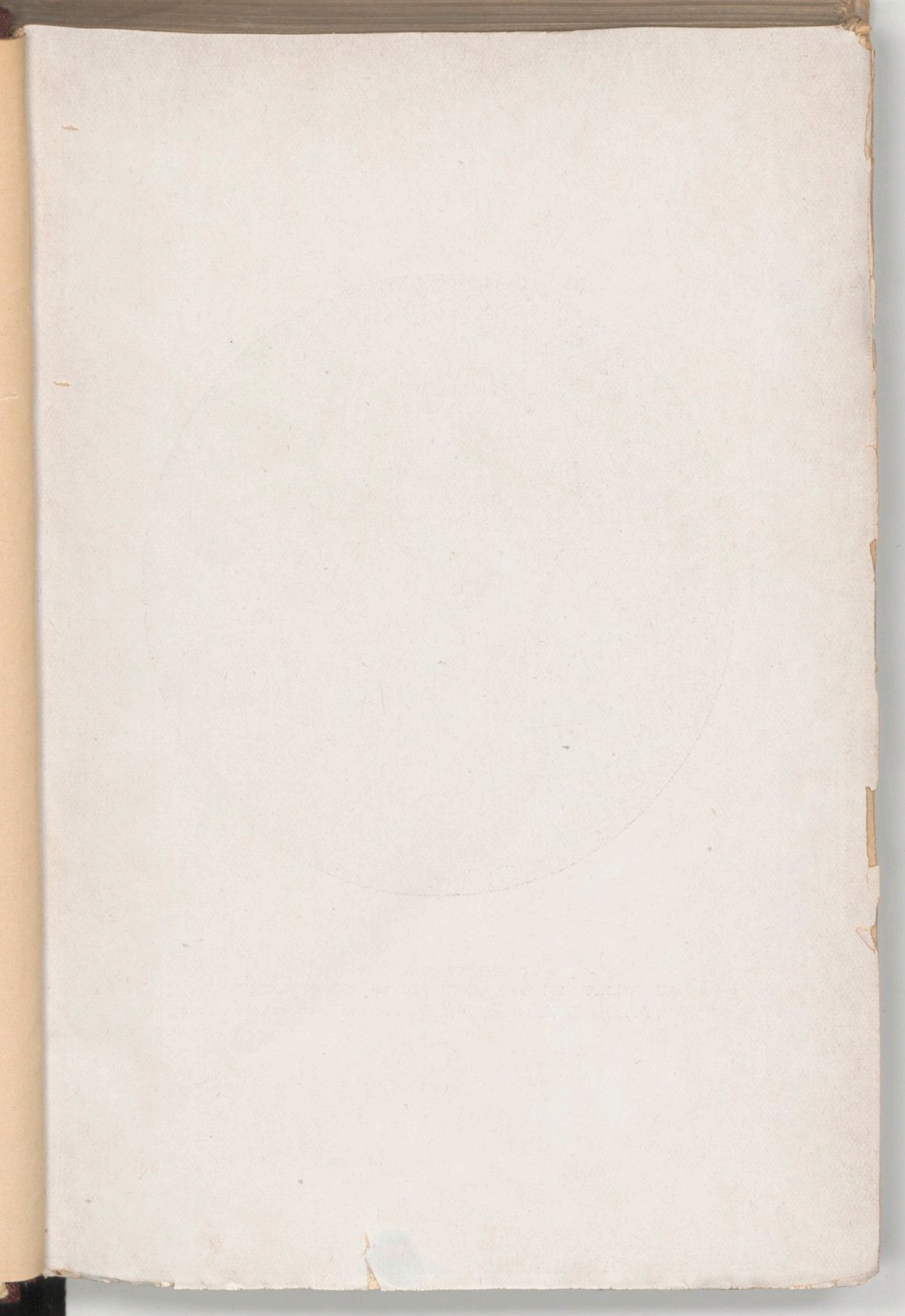


LES ÉDITIONS G. CRÈS & CIE

PARIS

BIBLIOTHÈQUE DIONYSIENNE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE M. ELIE FAURE





COSME DE MÉDICIS
AU MILIEU DE SES ARCHITECTES ET SCULPTEURS
(Fresque de Vasari au Palazzo Vecchio de Florence)

LE DUC
COSME

FRANCESCO
DI
SER JACOPO

BACCIO
BANDINELLI

[?]

BENVENUTO
CELLINI

VASARI

TRIBOLO

TASSO

BARTOLOMMEO
AMMANNATO

NANNI
UNGHERO

LE SAN MARINO

VIE DE BENVENUTO CELLINI

I

DU MÊME TRADUCTEUR :

Sainte Claire d'Assise. Lecoffre, 1916.
Anthologie franciscaine du Moyen-Age. Crès, 1921.

—

Pour paraître prochainement :

I

Les trois Étapes de Sainte Marguerite de Cortone (L'Art catholique).

VIE DE BENVENUTO CELLINI

ECRITE PAR LUI-MEME

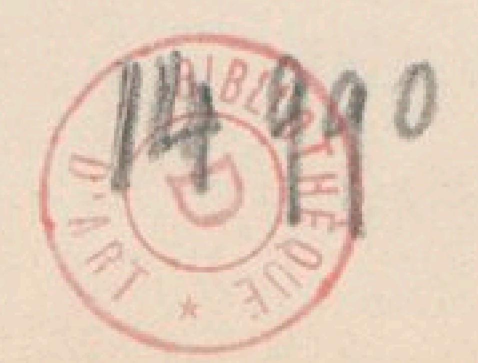
Traduite & annotée par
MAURICE BEAUFRETON

I



BIBLIOTHEQUE DIONYSIENNE

LES ÉDITIONS G. CRÈS & CIE
PARIS



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE QUINZE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA (DONT CINQ HORS COMMERCE) NUMÉROTÉS DE 1 A 10 ET DE 11 A 15.

AVIS DE L'ÉDITEUR

Les belles œuvres de la « Critique d'Art » sont moins rares qu'on ne pense, mais le grand public ne les connaît pas. Elles sont les parents pauvres de la littérature. A part Fromentin, dont la virtuosité a séduit tous les grammairiens de la peinture et entraîné derrière eux la foule docile des lecteurs, aucun des grands écrivains d'art n'a connu la popularité. Tout le monde connaît Baudelaire poète, voire Baudelaire traducteur, au moins de réputation. Les peintres seuls peut-être — quelques peintres — savent que les deux volumes dans lesquels on a rassemblé, d'ailleurs sans discernement, ses idées sur la peinture et la musique et ses appréciations sur les artistes de son temps comptent, par la puissance de transposition lyrique qui les caractérise, parmi les chefs-d'œuvre les plus certains de la littérature française. Qui a lu le merveilleux Essai sur la peinture *de Diderot? Qui a eu la patience, au milieu du fatras énorme de ses* Salons, *de mettre en valeur les morceaux puissants qui méritent de durer autant que notre langue? Qui s'est avisé d'extraire de l'œuvre de Michelet les pages grandioses qui font entrer dans son poème symphonique les voix des architectes, des peintres, des sculpteurs? Combien y a-t-il d'artistes qui connaissent le livre, étonnant de verve et de malice, que l'oublié Théophile Silvestre a consacré aux maîtres et aux faux maîtres de son temps?*

Il y a dans la littérature d'art, en dehors de l'esthétique pure

que nous laisserons, si vous le voulez bien, de côté pour le moment, trois sortes d'œuvres passionnantes. Celles d'abord où les écrivains professionnels, Diderot, Baudelaire, Michelet, Th. Silvestre, Ruskin, Walter Pater transposent dans la langue parlée les impressions et les sentiments qu'ils reçoivent de la langue plastique, ce qui constitue, dès qu'une belle sensibilité s'en empare, le plus enivrant témoignage de la solidarité poétique qui unit à toutes les autres chacune des voix de l'esprit. Ensuite, celles où l'architecte, ou le peintre, ou le sculpteur — Cennino Cennini, Vinci, Hogarth, Falconet, Reynolds, Delacroix, Ingres, Rodin — dans une confession intime ou publique, livre ses méditations sur les moyens, les ressources, les fins de sont art, la conception de la vie et du monde à laquelle son art l'a conduit, le drame intérieur qui fut soit l'origine soit la conséquence de son art. Celles enfin où, par ses lettres, ses conversations, ses souvenirs, l'artiste ou l'écrivain qui a connu l'artiste, ou l'un des amis de l'artiste nous conte l'histoire anecdotique et pittoresque de son existence et de son esprit. Je songe aux Vies *de Vasari, de Condivi, de Félibien, aux* Mémoires *de Cellini, de Ch. Perrault, aux souvenirs de Delécluze sur* David, *d'Aumaury Duval sur l'*Atelier d'Ingres, *etc. Ces œuvres-là ne sont pas les moins émouvantes. Il ne faut pas médire de l'anecdote. Une opinion, une controverse, un mot, une boutade même, au cours d'une conversation, un geste regardé comme banal ou regrettable par ceux qui en sont les témoins nous en disent parfois bien plus, sur la nature réelle ou secrète ou inattendue d'un grand homme que ses œuvres les plus claires ou ses plus candides aveux. Et puis, il faut l'avouer, nous aimons qu'on nous dévoile les petits côtés du grand homme. Cela le rapproche de nous.*

* * *

La présente collection se propose de rassembler, en des volumes de format pratique et de prix modéré, le plus grand nombre possible de ces chefs-d'œuvre méconnus, ou inconnus, ou

même inédits, jusqu'ici réservés aux initiés et livrés au public en éditions ou trop restreintes, ou trop fastueuses, ou trop didactiques, dont le prix, l'isolement, la spécialisation outrancière limitent la diffusion. Une Bibliothèque de ce genre doit écarter de ses rayons tout ce qui est abstrait, tout ce qui est pédant, tout ce qui n'est pas attachant, ou dramatique, ou plaisant, tout ce qui n'est pas vivant. Elle doit constituer une armée cohérente, et conquérante, qui oblige le grand public à mieux connaître et par conséquent à mieux aimer des hommes jusqu'ici trop distants de ceux qui ne comprennent pas, ou comprennent mal le langage plastique et qui s'imaginent qu'il ne représente guère autre chose qu'un habile travail manuel dont le cœur et l'esprit sont, ou peuvent être absents. Il faut qu'il sache enfin que l'intelligence de Rembrandt ne le cède pas plus à celle de Shakespeare qu'à celle de Newton, que la sensibilité de Watteau est aussi frémissante que la sensibilité de Jean-Jacques, la sensation de Goya aussi brûlante que la sensation de Baudelaire, la discrétion de Velazquez aussi silencieuse et hautaine que la discrétion de Vigny. Comment jouirait-il pleinement des fresques de Giotto s'il ignorait qu'elles sont l'écho, sur les murailles des églises et des cloîtres, des paroles que François d'Assise adressait aux oiseaux, aux cigales, aux étoiles, aux fleurs, à l'eau? Il ne faut pas qu'il continue à ignorer que Poussin exerce sur sa passion une maîtrise égale à celle de Racine sur la sienne, ni que, sans la méditation de Descartes, les jardins de Le Nôtre n'eussent pas été ce qu'ils sont. Il est nécessaire qu'il comprenne que la métaphysique de Rubens est d'une complexité tout aussi profonde et d'une cohérence tout aussi étroite que celle de Spinoza. Et, quand il va contempler Michel-Ange à la Sixtine, il est bon qu'il apprenne à entendre *une voix dont la force tragique a autant d'accent et de portée que celles des plus grands entre les grands prophètes d'Israël.*

E. F.

Il nous est impossible de donner dès maintenant la liste définitive des ouvrages que nous comptons publier dans la Bibliothèque dionysienne, *quelques uns d'entre eux, sans doute, étant encore ignorés de nous-mêmes. Voici cependant quelques livres qui doivent suivre ce premier volume, bien que nous ne puissions garantir l'ordre dans lequel ils lui succèderont :*

EUGÈNE DELACROIX	*Ecrits sur l'Art.*
CH. BAUDELAIRE	1° *Contemporains;* 2° *Variétés critiques.*
DIDEROT	1° *Essai sur la peinture;* 2° *Extraits des* Salons.
CONDIVI	*Vie de Michel-Ange.*
FRANCISCO GOYA	*Correspondance.*
J.-P. LAFITTE	*Méditations dans la tranchée.*
MICHELET	*Triomphe de Prométhée.*
JOSUA REYNOLDS	*Discours sur la Peinture.*
DELÉCLUZE	*Louis David.*
	ETC., ETC.

INTRODUCTION

Bien que son auteur fût mort en 1571, la *Vie* de Benvenuto Cellini n'a été publiée qu'en 1728. La première édition, imprimée soi-disant à Cologne, mais en réalité à Naples, offrit aux curieux un texte assez peu sûr. Elle n'en eut pas moins un succès considérable, et c'est sur elle qu'ont été faites la traduction anglaise de Thomas Nugent en 1771, la traduction allemande de Gœthe en 1803 et la traduction française de T. de Saint-Marcel en 1822.

En 1806 et en 1821, l'abbé Palamède Carpani, de Milan, publia deux éditions basées sur des manuscrits florentins. La seconde est enrichie de nombreuses notes historiques qu'on peut encore aujourd'hui consulter utilement.

Ce consciencieux travail devait toutefois tomber rapidement dans l'oubli, du fait de la découverte et de la publication du manuscrit original de Benvenuto.

Dans les premières années du XIXe siècle, un collectionneur, Luigi de Poirot, eut la bonne fortune de le découvrir à Florence, chez un bouquiniste qu'on appelait *Cecchino dal Seminario*, parce que sa boutique était en face de l'ancien séminaire. Cette découverte est antérieure à l'année 1805,

car le chanoine Domenico Moreni, dans sa *Bibliografia storico-ragionata della Toscana*, publiée à Florence en 1805, dit que l'original de la *Vie* de Cellini, très différent de l'imprimé, avait été autrefois chez les PP. *Scolpiti* de Florence, et qu'il était à ce moment entre les mains de l'*eruditissimo signor Segret Luigi de Poirot*. Celui-ci mourut en mars 1825, léguant tous ses livres à la Bibliothèque St-Laurent (*Biblioteca Laurenziana*), et quatre ans plus tard Franceso Tassi publia le précieux manuscrit, auquel il joignit un nombre considérable de documents inédits.

Toutes les réimpressions faites depuis lors ont eu pour base le manuscrit de la Bibliothèque Saint-Laurent ou l'édition Tassi. C'est sur cette édition qu'ont été exécutées les deux traductions françaises de Farjasse (1833) et de Leclanché (1847).

* * *

Longtemps indiscutée, la véracité du récit de la *Vie* a été violemment attaquée par M. Louis Dimier il y a quelque vingt ans (1). Benvenuto a d'avance protesté de sa sincérité dans la lettre suivante, adressée à l'historien Benedetto Varchi, auquel il avait soumis les feuillets écrits en 1559 :

« Excellentissime et très savant messer Benedetto,
que j'honore entre tous,

» Votre Seigneurie m'assure que ce simple récit de ma vie la satisfait mieux dans cette forme spontanée que s'il était relimé et retouché par autrui, parce qu'alors la vérité de ce

(1) Louis Dimier : *Benvenuto Cellini à la Cour de France. Recherches nouvelles*. — Paris, 1898.

que j'ai écrit n'apparaîtrait pas aussi clairement. En effet, je me suis gardé de rien dire des choses que ma mémoire ne retrouve qu'à tâtons, tandis qu'au contraire j'ai dit la pure vérité, laissant de côté bon nombre d'épisodes étonnants dont d'autres, à ma place, auraient tiré grand parti; mais j'avais à parler de tant d'affaires importantes, et j'avais si grand souci de ne pas trop grossir mon ouvrage, que j'ai laissé de côté une grande partie des petites choses. Je vous envoie donc mon serviteur, afin que vous lui remettiez ma besace et le livre. Je pense que vous n'avez pu en achever la lecture, mais, comme je ne veux point vous fatiguer à une tâche aussi peu relevée, et comme j'ai obtenu de vous ce que je désirais, ce dont je suis extrêmement satisfait et vous remercie de tout mon cœur, je vous prie de ne point vous imposer de le lire plus avant, et de me le retourner. Conservez cependant mon sonnet, car je désire qu'il sente un peu le poli de votre merveilleuse lime. J'irai bientôt vous faire visite et vous offrir avec joie mes services en tout ce que je sais et ce que je puis. Portez-vous bien, et maintenez-moi dans votre bonne grâce.

» De Florence, le 22 mai 1559. »

Je tiens à déclarer tout de suite que j'adopte en entier les corrections proposées par M. Dimier au récit de la *Vie*, dans la partie dont il a spécialement fait l'étude. On les trouvera soigneusement notées, en temps et lieu. J'ajoute qu'en ce qui concerne les autres parties de l'ouvrage, rien n'a été dissimulé des erreurs ou inexactitudes relevées avant moi, et que j'ai moi-même proposé quelques additions à la liste déjà longue dressée par les commentateurs italiens. Cependant je

ne crois pas qu'on doive mettre en cause la sincérité de l'auteur au moment où il dicte ou écrit.

Tout d'abord, en effet, il faut tenir compte de ce que Benvenuto a de lui-même et de ses ouvrages, ainsi que l'a dit le vicomte Henri Delaborde (1), une opinion imperturbablement favorable. Il tend donc naturellement à interpréter à son plus grand avantage les faits qui le concernent, et son interprétation a d'autant plus libre jeu que les événements sont plus lointains, de sorte que les récits contenus dans les *Traités de l'Orfèvrerie et de la Sculpture*, postérieurs à la *Vie*, présentent toujours la version la plus glorieuse pour l'écrivain. Ajoutons que celui-ci est un visuel, et que l'image revêt chez lui une intensité égale, sinon supérieure, à la sensation, au point de se substituer à celle-ci. Au moment où il le dicte ou l'écrit, le fait ne lui apparaît plus qu'à travers l'interprétation que l'amour-propre ou l'intérêt lui ont dictée.

Si ce phénomène se répétait à chaque instant, nous pourrions nous demander avec inquiétude si le résidu des faits cachés derrière les interprétations n'est pas bien mince. Il ne se produit, à tout prendre, que dans des limites assez étroites, parce que Benvenuto manque absolument de sens moral. Il « nous convie effrontément à observer ses faiblesses », a pu dire de lui Henri Delaborde (2); il n'a donc aucun intérêt de mentir. La plupart du temps, il se borne à jouer quelques tons trop haut l'air qu'il nous convie d'entendre, mais le lecteur italien n'est peut-être qu'à moitié dupe de ses superlatifs et de ses hyperboles. Les mots n'ont pas de l'autre côté

(1) Vicomte Henri Delaborde : *Etudes sur les beaux-arts en France et en Italie*, t. Ier, Paris, 1864, p. 302.

(2) *Op. cit..*, p. 295.

des Alpes la même valeur que chez nous. Le commerçant de là-bas qui envoie par exemple leur compte à ses *illustrissimes* clients n'entend aucunement proclamer leur hypothétique notoriété. A la dernière page de son réquisitoire contre Benvenuto, L. Dimier écrit : « Nous n'en apprenons par lui sur Fontainebleau pas plus que par Saint-Simon sur Versailles. » Restons sur cet aveu, qui ressemble si fort à un éloge.

* * *

Il me reste à dire quelques mots de la présente traduction Benvenuto Cellini n'est pas un écrivain, mais un improvisateur admirablement doué. Sa phrase, souvent surchargée d'incidentes, ne vise ni à l'élégance ni à la correction. La pensée qu'elle traduit l'emporte dans un élan si fougueux que parfois le verbe même est oublié. Lorsque plusieurs mots se présentent ensemble à l'esprit de l'auteur, il ne se donne pas la peine de choisir et ne recule devant aucun pléonasme. L'ordre logique fait souvent défaut; ainsi le nom de maint personnage ne nous est fourni que plusieurs pages après qu'on nous l'a présenté. Il y a là de quoi dérouter quelque peu le ecteur français, qui s'attend à se promener dans un parc au dessin correct, sinon savant, et qui se trouve jeté dans une forêt profonde, où ne manquent ni les buissons ni les fondrières. C'est pour ce lecteur décontenancé que le bon Leclanché a fait sa traduction. Il a doté les phrases inachevées des mots essentiels qui leur manquaient; il a supprimé par contre les redondances et atténué les grossièretés; il a réparé dans toute la mesure du possible le désordre du plan, en transposant des phrases assurément mal placées. Benvenuto,

ainsi accommodé, regagne en clarté ce qu'il perd en exactitude. Leclanché nous a donné la plus agréable des adaptations.

Il n'en est pas moins vrai que le lecteur d'aujourd'hui a d'autres exigences. Il sait que Versailles n'a pas toujours existé, et que les jardins anglais et italiens n'ont pas moins d'agrément. Lors donc qu'on lui présente un écrivain étranger, il n'entend plus qu'on le travestisse à la mode française, mais qu'on le laisse paraître en son costume natal. A défaut du texte original auquel il préfère toujours recourir, il veut que la traduction soit rigoureusement fidèle, ce qui ne signifie point qu'il la supporterait inélégante.

Si le présent ouvrage répondait à ces desiderata, son but serait pleinement atteint. Rien n'a été épargné pour faciliter le contrôle du lecteur. La traduction suit pas à pas la leçon du manuscrit original, telle qu'elle est rapportée par l'édition dite critique d'Orazio Bacci et par l'édition Bianchi, la seule qui soit actuellement dans le commerce. La division en deux livres, empruntée par Bianchi à Tassi, ne présentait aucune utilité; elle n'a pas été maintenue. Par contre la répartition en paragraphes, innovée par Bianchi, rend les recherches plus aisées et a été conservée à ce titre, en dépit de son arbitraire.

La grande édition de Tassi est très rare, et je ne l'ai pas rencontrée dans de grandes bibliothèques romaines, telles que l'*Alessandrina*, l'*Angelica*, la *Casanatense*. Toutes les fois qu'un document ou un renseignement a été emprunté par Bianchi à Tassi, j'ai donc cru devoir le citer d'après Bianchi, afin de permettre au lecteur de trouver aisément l'original. Je dois toutefois signaler que les réimpressions actuelles de l'édition Bianchi présentent une pagination légèrement différente de celle du premier tirage, dont je me suis servi. Le

texte de la *Vie* remplit aujourd'hui 490 pages, tandis que dans le tirage de 1852, il figure sur 495.

En ce qui concerne le vocabulaire, je me suis sans cesse inspiré de ce principe que le lexique d'une langue tend à traduire les besoins matériels ou intellectuels des hommes, et les idées, les institutions, les mœurs, les coutumes qui y correspondent. Ces besoins et les idées, institutions, mœurs, et coutumes qu'ils appellent variant selon les époques, il m'a semblé que je ne pouvais traduire un auteur du XVI[e] siècle en employant des mots que l'usage du temps ignorait ou en attachant à quelque terme un sens qu'il n'avait pas encore reçu. La langue française était d'ailleurs alors d'une si exubérante richesse que je ne me suis jamais trouvé court d'expression, et je ne pourrais que m'applaudir d'une discipline qui m'a fait vivre pendant deux ans dans l'intimité du Loyal Serviteur, de Rabelais, de Brantôme et de Montaigne, si je n'avais eu la confusion de constater, en lisant ce dernier, combien j'étais loin d'atteindre au style qui eût convenu : « Le parler que j'aime, a-t-il dit, c'est un parler franc et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche; un parler succulent et nerveux, court et serré; non tant délicat et peigné, comme véhément et brusque; plutôt difficile qu'ennuyeux; éloigné d'affectation, déréglé, décousu et hardi; chaque lopin y fasse son corps; non pédantesque, non fratesque, non plaideresque, mais plutôt soldatesque. » Qui écrirait ainsi serait le parfait traducteur de Cellini.

Sur un point seulement je n'ai pas cru devoir suivre nos pères. Dans leur absolue confiance en la « précellence » de notre langue, ils n'hésitaient jamais à franciser les noms de gens ou de lieux des autres pays. Voici quelques exemples,

empruntés au récit des prouesses de Bayard en Italie, dans le Loyal Serviteur :

NOMS DE PAYS (1).

Nom original	*Nom francisé*
Gioi.	Joye.
Pandino.	Paudin.
Caravaggio.	Cazavas.
Rovere di Velo.	Rouvray.
Lezzol.	Loiselin.

NOMS DE PERSONNES (2).

Nom original	*Nom francisé.*
Demetrio Giustiniani.	Justinien.
Le comte de Petigliano.	Le comte Petilane.
Lucio Malvezza.	Luce Mallevèche.
Manfroni.	Moufron.
Le comte Pepoli.	Le comte du Populo.

Comme on le voit, le procédé arrivait à rendre à peu près méconnaissables les localités et les personnages qu'il avait précisément pour objet de désigner avec plus de clarté. On comprend donc que les écrivains d'aujourd'hui tendent à l'abandonner, sauf quand ils se trouvent en face de noms francisés d'un usage véritablement universel et constant. On parlera toujours, par exemple, des Aldes et des Médicis, de Raphaël et de Michel-Ange; de Rome, de Florence, de Venise; et les basiliques de la Ville éternelle s'appelleront

(1) *Histoire du gentil seigneur de Bayard*, éd. ROMAN; Paris, 1878; pp. 89, 142, 144, 146, 157.

(2) *Op. cit.*; pp. 135, 141, 146, 188, 331.

toujours pour nous : Saint-Pierre, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean de Latran, etc. Mais, toutes les fois qu'on aura à traiter d'un pays étranger, ce seront des noms propres de moindre notoriété qui s'offriront le plus souvent. Gardons-les tels qu'ils sont, de peur de les défigurer.

Sur ce point, je dois l'avouer, l'usage est encore hésitant. Ainsi, dans le *Voyage en Italie,* de Taine, on peut lire (t. Ier, p. 24) : « La fontaine de la piazza Navone (il fallait dire *Navona,* mais ce n'est peut-être qu'une coquille) ruisselle magnifiquement dans le silence... » Et encore (t. Ier, p. 123) : « Je suis logé via del Babbuino » (il fallait écrire *Babuino*; il y a décidément beaucoup de coquilles dans ce livre). Mais Taine y parle aussi de « la place Barberini » (pp. 122 et 291), sans qu'on devine pourquoi il ne la nomme point *piazza*.

Prenons maintenant *Le Puits de Sainte Claire,* d'Anatole France : il y est question, dans la seule page 54, de l'église et du cloître de Sainte-Marie-Nouvelle, et de la librairie de Santa-Maria-Novella. A la page 261, l'auteur nous mène, à Venise, dans « la Corte delle Galli », et, quelques lignes plus loin, dans « les rues San Geremia et San Girolamo ». La traduction et la reproduction pure et simple des vocables italiens se disputent son esprit, et il n'arrive pas à prendre nettement parti entre les deux systèmes.

Il semble pourtant qu'il n'y ait guère d'hésitation possible. Encore une fois, puisqu'il n'y a, le plus souvent, pour les noms propres, aucune traduction satisfaisante (1), conservons-les dans leur forme originale. Quant à l'inscription lapidaire qui

(1) Je viens de relire *La Bièvre et Saint-Séverin,* de HUYSMANS. Essayez donc de traduire en quelque langue que ce soit : Rue au Fain; rue du Fouarre; rue Boutebrie, etc.

désigne les espaces libres d'une ville, reconnaissons qu'elle forme un tout indivisible, qu'il convient par conséquent de présenter en un seul idiome. Les écrivains de langue anglaise, plus habitués que les nôtres à voyager hors de leur propre pays, peuvent nous servir de modèles à cet égard (1).

Benvenuto Cellini a été l'objet chez nous de nombreux et solides travaux, et je n'ai pas dissimulé tout ce que mes notes doivent à Henri Delaborde, à Louis Dimier, à Eugène Plon. Je dois ajouter aux noms de ces érudits celui d'Emile Molinier, encore que je n'aie pas eu à le citer (2).

Rome, 21 *août* 1919.

---

(1) On me permettra d'emprunter au grand écrivain HENRY JAMES quelques exemples particulièrement frappants. En voici deux d'abord, détachés des scènes parisiennes du roman *The American* (éd. de 1883, Londres, Macmillan) : *The two gentlemen proceeded along the Rue de Rivoli and into the Palais Royal...* (t. Ier, p.18). Et plus loin (t. Ier, p. 42) : *They have an old hotel in the Rue de l'Université.* Par contre, décrivant Florence dans ses exquises *Italian Hours* (Londres, Heinemann, 1909, HENRY JAMES écrit (p. 279) : *The carriages followed a prescribed course — through Via Ghibellina, Via del Proconsolo, past the Badia and the Bargello, beneath the great tessellated cliffs of the Cathedral, through Via Tornabuoni and out into ten minutes' sunshine beside the Arno.*

(2) EMILE MOLINIER : *Benvenuto Cellini.* Collection *Les Artistes Modernes*, Paris, 1894.

LISTE DES OUVRAGES

CITÉS PLUSIEURS FOIS DANS LES ANNOTATIONS

BACCI (ORAZIO) : *Vita di Benvenuto Cellini; testo critico, con introduzione e note storiche*. Florence, 1901.

BERTOLOTTI (A.) : *Benvenuto Cellini a Roma e gli orefici che lavorarono pei papi nella prima metà del secolo XVI*, dans l'*Archivio storico, artistico, archeologico e letterario della città e provincia di Roma*, t. I., 1875.

BERTOLOTTI (A.) : *Artisti lombardi a Roma nei secoli XV, XVI e XVII*. Milan, 1881, 2 vol.

BERTOLOTTI (A.) : *Artisti subalpini in Roma*. Mantoue, 1884.

BIANCHI (B.) : *La vita di Benvenuto Cellini, scritta da lui medesimo, restituita alla lezione originale, con osservazioni filologiche e brevi note dichiarative ad uso dei non Toscani*. Florence, 1852.

CAMPORI : *Notizie inedite delle relazioni tra il cardinale Ippolito d'Este e Benvenuto Cellini*. Modène, 1862.

CELLINI (BENVENUTO) : *I trattati dell'oreficeria e della scultura*, éd. Carlo Milanesi. Florence, 1893.

DELABORDE (Vte HENRI) : *Etudes sur les Beaux-Arts en France et en Italie*, t. I., Paris, 1864.

DIMIER (LOUIS) : *Benvenuto Cellini à la Cour de France. Recherhes nouvelles*. Paris, 1898.

MANNI : *Serie dei Senatori fiorentini*. Florence, 1722.

PASTOR (LOUIS) : *Histoire des papes depuis la fin du Moyen-Age*, tr. fr. Paris, 1888-1913, 10 vol.

PLON (EUGÈNE) : *Benvenuto Cellini orfèvre, médailleur, sculpteur. Recherches sur sa vie, sur son œuvre et sur les pièces qui lui sont attribuées*. Paris, 1883.

TASSI (FRANCESCO) : *Vita di Benvenuto Cellini, orefice e scultore fiorentino, scritta da lui medesimo, restituita alla lezione originale sul manoscritto Poirot ora Laurenziano ed arrichita d'illustrazioni e documenti inediti*. Florence, 1829, 3 vol.

VARCHI (BENEDETTO) : *Storia Fiorentina, con aggiunte e correzioni tratte dagli autografi e corredata di note per cura e opera di Lelio Arbib*. Turin, 1852, 3 vol.

VASARI : *Le vite de' più eccellenti pittori, scultori ed architettori*, éd. Gaetano Milanesi. Florence, 1878-1885, 9 vol.

GÉNÉALOGIE DE BENVENUTO CELLINI.

(D'après BACCI, pp. XC-XCI.)

- **ANDREA.**
  - **CRISTOFANO,** (né en 1397 ou en 1406), époux de LISA ou LISABETTA.
    - **SIMONE,** né en 1408.
    - **ANDREA,** né en 1425, époux de : 1o CATERINA, née en 1425, 2o COSA ou NICCOLOSA, née en 1447, 3o LISABETTA, née en 1465.
      - **BARTOLOMEO,** né en 1447.
      - **FRANCESCO,** né en 1463.
      - **GIOVANNI,** né en 1451 ou 1453, époux de MARIA ELISABETTA, fille de STEFANO GRANACCI, née en 1464.
        - **COSA ou NICCOLOSA,** née en 1499, morte en 1528.
        - **BENVENUTO (1500-1571),** époux de PIERA, fille de SALVATORE PARIGI, née en 1500, morte en avril 1588.
          - *Enfants légitimes*
            - **MADDALENA** née le 3 septembre 1566, épouse de ser NOFERI, fils de BARTOLOMEO MACCANTI,
            - **ANDREA SIMONE,** né le 24 mars 1569, mort sans enfants, laissant héritier son neveu JACOPO MACCANTI, fils de MADDALENA, qui lègue en 1655 ses biens aux
          - *Enfants naturels*
            - **COSTANZA,** née à Paris, le 7 juin 1544.
            - **garçon** mort à Fiesole, en 1546.
            - **JACOPO GIOVANNI,** né le 27 novembre 1553, légitimé en 1554.
            - **GIOVANNI,** né le 22 mars 1561, légitimé, le 20 novembre 1561, mort en mai 1563.
            - **ELISABETTA,** née le 29 octobre 1562, morte le 21 septembre 1563.
            - **LIBERATA ou REPARATA,** née le 15 janvier 1564.
          - *Fils adoptif*
            - **ANTONIO,** né en 1556, de DOMENICO PARIGI et de donna DOROTEA, adopté par BENVENUTO, le 29 novembre 1560.
        - **LIPERATA ou REPARATA,** épouse de : 1o BARTOLOMEO, orfèvre, mort en 1528. 2o RAFFAELLO TASSI, mort en 1545, 3o PAGOLO PAGOLINI, mort en 1516 (?)
        - **GIOVAN FRANCESCO,** né le 5 janvier 150?, mort le 27 mai 1529.
      - **GIROLAMO,** né en 1458 (?)
    - **BARTOLOMEO,** né en 1450.

SONNET LIMINAIRE.

Cette vie tourmentée, je l'écris
Pour rendre grâces au Dieu de la nature,
Qui m'a donné la vie et en a pris soin.
Hautes et diverses ont été mes entreprises, et je vis.

Mon cruel destin n'a pu, grâce à ce Dieu, m'offenser;
Maintenant ma vie tant surabonde en gloire, en mérites,
En grâce, en valeur, en beauté,
Que je dépasse beaucoup de mes semblables, et que j'atteins ceux qui
[me dépassaient.

La seule chose qui m'afflige grandement, je le reconnais maintenant,
C'est d'avoir perdu en vanité un temps bien cher.
Nos pensées sont fragiles, et le vent les emporte.

Mais puisque se repentir ne vaut, je m'estimerai content,
M'étant élevé comme je l'ai fait, moi, qui me nomme le Bienvenu,
Dans la ville fleur de cette digne terre de Toscane.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

J'avais commencé à écrire de ma propre main ce livre de ma Vie, comme on peut le voir à certains feuillets recollés. Mais considérant que je perdais trop de temps, et comme il me semblait qu'il y avait à cela une vanité excessive, il advint que je rencontrai un fils de Michele di Goro, de la paroisse de Gropine (1), jeune garçon de quatorze ans environ et de pauvre santé. Je commençai à le faire écrire et, tout en travaillant, je lui dictais ma Vie. Comme j'y prenais quelque plaisir, je travaillais d'autant plus assidûment et produisais beaucoup plus. Aussi laissai-je audit jeune garçon le soin de transcrire mes faits et gestes, dont j'espère poursuivre le récit autant que me le permettront mes souvenirs.

---

(1) D'après un document de la Biblioteca Riccardiana, *ce jeune garçon, fils d'un certain Michele di Goro Vestri, s'était, par une convention arrêtée le 29 juillet 1557, engagé à tenir les livres de l'artiste, à condition d'être entretenu et logé, de recevoir un demi-écu d'or par mois, et d'avoir la faculté de continuer, suivant l'occasion, à se charger d'autres travaux en ville. Cellini ne s'est pourtant pas toujours servi de ce même secrétaire : le manuscrit est de plusieurs mains, et de loin en loin on retrouve encore quelques rares passages de sa propre écriture (Plon, p. 111). La paroisse de Gropine appartient au diocèse d'Arezzo.*

VIE DE BENVENUTO CELLINI

FILS DE MAITRE GIOVANNI

FLORENTIN

ÉCRITE PAR LUI-MÊME A FLORENCE (1).

I

Quiconque a fait quelque chose de bien, ou qui paraisse en valoir la peine, devrait écrire sa vie de sa propre main, pourvu qu'il soit digne de foi et honnête homme. Mais on ne devrait s'atteler à si belle entreprise qu'après avoir passé l'âge de quarante ans. Voilà du moins ce qu'il me semble, aujourd'hui que, retiré à Florence, ma patrie, je chemine vers la fin de mes cinquante-huit ans et que je repasse dans ma mémoire toutes les traverses auxquelles se heurtent les vivants. Quant à moi, j'en rencontre moins que jamais sur ma route à cette heure; il me semble même que je n'ai jamais eu dans ma vie si grand contentement d'esprit ni si bonne santé. Pourtant, quand remontant dans mon passé, je mets en balance les douces satisfactions que j'ai goûtées et les catastrophes effrayantes que j'ai essuyées, je suis saisi à la fois d'épouvante et d'étonnement en voyant que j'ai pu arriver jusqu'à cet âge de cinquante-huit ans, que je porte si allègrement, grâce à Dieu... En avant !

---

(1) Michele di Goro, dont l'écriture commence ici, avait mis d'abord : « Au nom de Dieu vivant et immortel. Vie de Benvenuto Cellini, orfèvre et sculpteur, écrite de sa propre main. » Benvenuto a rayé ces mots, qu'il a remplacés par le titre actuel.

II

Pour en revenir à ce que je disais en commençant, quiconque a réussi à mettre debout quelque chose qui soit de main d'ouvrier et l'a fait savoir aux connaisseurs, devrait n'avoir besoin de rien de plus pour être considéré comme quelqu'un et jouir de la renommée; toutefois, comme il faut vivre à la mémoire de tout le monde, il arrive qu'en écrivant sa vie on cède plus ou moins à cette sotte gloriole qui a diverses causes, dont la principale est le désir de faire savoir qu'on est de valeureuse et très ancienne lignée. Quant à moi, je me nomme Benvenuto Cellini, et suis fils de maître Giovanni, lui-même fils d'Andrea, ce dernier fils de Cristofano Cellini. Ma mère se nommait Elisabeth et avait pour père Stefano Granacci. L'un et l'autre de mes parents étaient Florentins.

Il est écrit dans les chroniques laissées par nos anciens compatriotes, gens dignes de foi, comme le rapporte Giovanni Villani (1), que la cité de Florence fut bâtie à l'imitation de la belle ville de Rome. Près de Sainte-Croix, on trouve d'ailleurs des vestiges de notre Colisée et de nos Thermes. Le Capitole était à l'endroit où se trouve aujourd'hui le Vieux Marché; le Panthéon est encore debout tout entier; c'était jadis le temple de Mars; nous en avons fait notre belle église Saint-Jean. Qu'il en fut ainsi, on le voit fort bien et nul ne le conteste; toutefois ces monuments anciens sont beaucoup plus petits que ceux de Rome. On les doit, dit-on, à Jules César et à des gentilhommes romains qui, après avoir vaincu et pris Fiesole, entreprirent d'élever une ville au même endroit, en se chargeant chacun de construire un de ces importants édifices.

Jules César avait pour principal lieutenant un vaillant

---

(1) C'est en 1539, dans sa prison du château Saint-Ange, que Benvenuto a lu Villani (V. § CXVII).

homme d'armes, nommé Fiorinus, lequel était de Cellino (1), château sis à deux milles de Montefiascone. En raison des commodités que le voisinage de l'Arno donnait à ses hommes, ce Fiorinus établit son camp au-dessous de Fiesole, là même où s'élève aujourd'hui Florence. Tous ses soldats, et tous ceux d'ailleurs qui avaient affaire à lui, disaient : « Allons à Fiorenze! » soit parce que notre capitaine se nommait Fiorinus, soit parce que l'endroit où était dressé le camp était merveilleusement abondant en fleurs sauvages. Le nom parut à César aussi beau que bien approprié, et il le donna à la cité quand il en jeta les fondements, par cette raison que les fleurs portent bonheur, et par cette autre aussi qu'ils voulait honorer son valeureux capitaine. Il voulait d'ailleurs à Fiorinus d'autant plus de bien qu'il l'avait tiré d'un lieu fort humble et en avait fait un vaillant guerrier. A vrai dire, de doctes ergoteurs et chercheurs d'étymologies prétendent que le nom de Florence signifie que la ville est sur le flux de l'Arno, mais l'explication ne tient pas debout, car Rome est sur le flux du Tibre, Ferrare est sur le flux du Pô, Lyon est sur le flux de la Saône, Paris est sur le flux de la Seine, et pourtant ces villes ont reçu des noms divers, ayant une autre origine. Tenons-nous-en donc à ce que nous avons dit et n'hésitons pas à croire que nous avons pour ancêtre un homme valeureux.

Nous trouvons ensuite de nos Cellini à Ravenne, la plus ancienne cité de l'Italie, où beaucoup sont gentilshommes. Il y en a encore à Pise, et j'en ai trouvé en nombre d'endroits de la chrétienté. En ce pays même il reste une branche de la famille, qui a suivi la carrière des armes : il n'y a pas beaucoup d'années de cela, un jeune homme nommé Luca Cellini, encore imberbe, se mesura avec un vieux et très habile guerrier, qui avait plusieurs fois combattu en champ

(1) Benvenuto ajoute intentionnellement ce détail aux traditions en cours sur l'origine de Florence.

clos et qu'on appelait Francesco da Vicorati. Notre Luca, par un effet de son courage, le vainquit les armes à la main et l'abattit si vaillamment qu'il fit l'étonnement des assistants, qui s'attendaient à tout le contraire; aussi puis-je me glorifier de descendre d'ancêtres valeureux.

Maintenant, je dirai en temps et lieu combien j'ai acquis d'honneur à ma maison, à cette heure où nous vivons, et sans d'autres moyens que mon art, qui me fait exécuter de petits objets; il me paraît en effet plus glorieux, étant né dans une humble condition, d'avoir honorablement fondé ma maison, que si, étant issu de grand lignage, je l'avais souillée ou ternie par mes vices (1). Quoi qu'il en soit, commençons par raconter comment il plut à Dieu que je vinsse au monde.

III

Mes ancêtres habitaient le val d'Ambra, où ils avaient de grands biens. Ils s'y étaient retirés à cause des factions qui déchiraient la Toscane, et y vivaient en petits seigneurs. Tous suivaient la carrière des armes et étaient fort vaillants. Dans ce temps-là un de leurs fils, le plus jeune, nommé Cristofano, eut un grave différend avec quelques-uns de leurs voisins et amis. Les chefs de l'une et l'autre maison, s'en étant mêlés, durent reconnaître que les esprits étaient si échauffés que les deux familles menaçaient de s'entre-détruire complètement. Pour conjurer ce péril, les plus agés des miens décidèrent d'un commun accord d'éloigner Cristofano, et l'autre famille agit de même à l'égard du jeune homme avec lequel s'était élevée la querelle. Celui-ci fut envoyé à Sienne; quant à Cristofano, on l'expédia à Florence, où ses parents lui achetèrent une

(1) L'amour-propre de Cellini, si sensible sur toutes les choses de l'art, se sentait si peu ému de ces questions qu'ayant été admis en 1554 dans le corps de la noblesse florentine, il n'en fait mention dans aucun de ses écrits (Plon, p. 2).

petite maison dans la Via Chiara, près du monastère de Sainte-Ursule (1), et de bonnes terres au pont Rifredi. Notre homme prit femme à Florence et y eut des fils et des filles; toutes celles-ci furent dotées, et leurs frères se partagèrent le reste des biens à la mort du père. La maison de la Via Chiara, avec quelque autre chose de peu d'importance, échut à l'un d'eux, nommé Andrea. Celui-ci de même prit femme et eut quatre enfants mâles. Le premier avait nom Girolamo; le second Bartolomeo (2); le troisième, qui fut mon père, Giovanni; le quatrième Francesco.

Cet Andrea Cellini était très compétent dans l'architecture de son temps et vivait de cet art (3). Giovanni, mon père, s'y appliqua plus qu'aucun de ses frères; et comme, au dire de Vitruve, pour y exceller il faut, entre autres choses, être quelque peu musicien et bien dessiner, il devint bon dessinateur et entreprit de cultiver la musique. Il apprit en même temps à très bien jouer de la viole et de la flûte, et tel était son amour de l'étude qu'il sortait peu de chez lui. Dans une maison contiguë habitait un certain Stefano Granacci, qui avait plusieurs filles d'une beauté ravissante. Il plut à Dieu que Giovanni jeta les yeux sur l'une d'elles, nommée Elisabeth; il la trouva charmante et la demanda en mariage. Comme les pères des deux jeunes gens se connaissaient parfaitement, du fait de leur étroit voisinage, l'alliance fut facile à conclure, et

(1) Cette maison porte aujourd'hui le nº 6, Via Chiara da San Lorenzo. Sur la façade on a apposé une plaque de marbre avec l'inscription suivante : *In questa casa | nacque Benvenuto Cellini | il 1º novembre 1500 | e vi passò i primi anni*. On verra plus loin que Benvenuto n'est pas né le 1er, mais le 3 novembre 1500.

(2) Bartolomeo, communément désigné sous le nom de Baccio Cellini, fut un habile sculpteur en bois et en ivoire, dont parle Vasari (t. II, p. 651; t. III, p. 345). On ne s'explique pas comment Benvenuto, qui va gratifier indûment son aïeul du titre d'architecte, n'a rien dit du talent de Bartolomeo.

(3) Dans le recensement de 1487, Andrea est qualifié de maçon, et non d'architecte (Bacci, p. 8).

l'une et l'autre famille estimait avoir fort bien arrangé ses affaires. Nos deux bons vieillards commencèrent par célébrer les noces, après quoi seulement ils se mirent à parler de la dot. Le sujet fit s'élever entre eux un tantinet de dispute cordiale. Andrea disait à Stefano : « Mon fils Giovanni est le plus valeureux jeune homme de Florence et de l'Italie, et si j'avais voulu le marier auparavant, j'aurais eu une des meilleures dots qu'on donne à Florence aux gens de notre condition. — Tu as mille fois raison, répliquait Stefano, mais moi, j'ai cinq filles et autant de garcons, si bien que, tout compte fait, j'ai déboursé tout ce que je pouvais. » Giovanni, qui depuis un instant les écoutait en cachette, se montra à l'improviste et dit : « Mon père, c'est cette jeune fille elle-même que j'ai désirée et aimée, et non ses deniers. Malheur à ceux qui veulent refaire leur maison avec la dot de leur femme ! Si j'ai vraiment cette valeur dont vous me vantiez à l'instant, ne saurai-je pas pourvoir aux dépenses de ma femme et lui donner tout le nécessaire avec moins d'argent que vous n'en demandez ? Sur ce, sachez bien que la femme est à moi ; quant à la dot, je veux qu'elle soit à vous. » Ces paroles irritèrent quelque peu Andrea Cellini, qui avait la tête assez près du bonnet, et peu de jours après Giovanni partit avec sa femme et ne parla plus de la dot.

Les deux époux jouirent de leur jeunesse et de leur saint amour pendant dix-huit ans, avec un grand désir d'avoir des enfants. Au bout de ce temps, ma mère avorta de deux jumeaux, à cause de l'inhabileté des médecins. Elle eut une nouvelle grossesse et accoucha d'une fille, qui fut nommée Cosa (1), en mémoire de ma grand'mère paternelle. Deux ans plus tard elle attendit un nouvel enfant, et comme on fait grande attention aux envies des femmes enceintes, on remarqua que les siens étaient identiques à ceux de sa précédente grossesse, si bien qu'on était convaincu qu'elle aurait

(1) Forme familière de Niccolosa.

encore une fille. On avait même décidé de nommer celle-ci Reparata, en souvenir de ma grand'mère maternelle.

L'accouchement se fit la nuit qui suivit la fête de la Toussaint, à quatre heures et demie, exactement l'an 1500 (1). La sage-femme savait qu'on attendait une fille. Dès qu'elle eut lavé la pauvre petite créature et l'eut enveloppée de magnifiques langes blancs, elle vint le plus tranquillement du monde trouver mon père et lui dit : « Je vous apporte un beau présent que vous n'attendiez pas. » Mon père, en vrai philosophe, se promenait et répondit : « Ce que Dieu me donne m'est toujours cher! » et, ayant écarté les langes, il vit de ses yeux le fils inattendu. Il joignit aussitôt ses vieilles mains, leva les yeux au ciel et s'écria : « Seigneur, je te rends grâces de tout mon cœur; cet enfant m'est très cher, qu'il soit le Bienvenu! » Chacun des assistants, tout en joie, lui demandait quel nom il se proposait de me donner, mais on n'en put jamais tirer que ces paroles : « Qu'il soit le Bienvenu (*Benvenuto*)! » On me donna donc ce nom au saint Baptême, et c'est celui que je porte avec la grâce de Dieu.

IV

J'avais déjà l'âge de trois ans environ; mon aïeul Andrea vivait envore et était plus que centenaire. Un jour qu'on changeait un conduit d'eau, il en sortit un scorpion de grande taille, que personne ne vit et qui descendit du tuyau jusqu'à terre, où il s'en fut se cacher sous un banc. Je l'aperçus et courus le prendre. Il était si grand que ma petite main laissait passer sa queue d'un côté et ses deux pinces de l'autre. Je courus, m'a-t-on dit, à mon grand-père avec des cris de

(1) Benvenuto fait erreur. D'après le registre des baptêmes de 1488 à 1500, conservé dans les archives de l'*Opera del Duomo*, il est né le 3 novembre 1500, à quatre heures un quart (Bacci, p. 9).

joie, et je lui dis : « Regarde, grand-père, ma belle petite écrevisse! » Lui, reconnaissant que c'était un scorpion, faillit tomber mort, tant il eut peur dans son amour pour moi. Avec mille cajoleries il me demandait de le lui remettre, mais je le serrais d'autant plus étroitement et je pleurais, car je ne voulais le donner à personne. Mon père, qui était à la maison, accourut aux cris. Sa stupéfaction était telle qu'il ne savait quel moyen prendre pour empêcher cet animal venimeux de me donner la mort, quand ses yeux tombèrent sur une paire de ciseaux. Tout en causant, il coupa les pinces et la queue de la bête. Quand il me sentit sauvé d'un si grand danger, il vit dans l'aventure un heureux présage.

J'avais cinq ans environ. Mon père se trouvait un jour dans un cellier où l'on avait fait la lessive et où se brûlait encore un bon feu de bois de chêne. Il était seul et chantait auprès de ce feu, en s'accompagnant de sa viole. Le froid était intense, et voilà que mon père, en regardant les flammes, vit par hasard au milieu des plus ardentes un petit animal semblable à un lézard, qui semblait se plaire étrangement au plus intense de cette fournaise. Il reconnut de suite ce que c'était et nous appela, ma sœur et moi, puis, tout en nous montrant l'animal, il m'administra une maîtresse gifle qui me fit pleurer à torrent. Il m'apaisa benoîtement et me dit : « Mon cher petit enfant, la gifle que tu as reçue n'est point pour te punir d'avoir mal fait, mais uniquement pour que tu te souviennes que ce lézard, que tu vois au milieu des flammes, est une salamandre, animal si rare qu'il n'est pas sûr qu'autre personne en ait jamais vu. » Il me baisa ensuite et me donna quelques piécettes.

V

Mon père commença à m'enseigner la flûte et la musique vocale. Comme j'étais encore à cet âge fort tendre où les bambins s'amusent d'ordinaire avec un sifflet ou des jouets

de ce genre, les leçons paternelles me causaient un déplaisir inexprimable, et c'était uniquement par obéissance que je me résignais à flûter et à chanter (1).

En ce temps-là mon père fabriquait de merveilleuses orgues à tuyaux de bois, les clavecins les meilleurs et les plus beaux qu'on pût voir alors, des violes, des luths, des harpes aussi belles qu'excellentes. Il était ingénieux, et son habileté tenait du miracle, qu'il s'agît de fabriquer des instruments ou de jeter des ponts, de construire des moulins à foulons ou d'autres machines. Il fut le premier qui travaillât bien l'ivoire. Mais, comme à l'origine de son amour pour ma mère, il y avait peut-être un air de flûte, il cultivait cet instrument plus que de raison, si bien que les fifres de la Seigneurie le prièrent de jouer avec eux. Pendant un certains temps, il joua au milieu d'eux sans prendre d'engagement, puis il finit par céder tout à fait à leurs instances et entra dans leur compagnie. Laurent de Médicis et son fils Pierre (2), qui lui portaient beaucoup d'intérêt, voyant qu'il ne s'adonnait plus qu'au fifre et délaissait son talent et son art, lui enlevèrent cette place. Mon père prit fort mal la chose et vit dans une telle mesure une fâcheuse rigueur. Il se remit aussitôt à son art et fit un miroir d'or et d'ivoire d'une brasse de diamètre

---

(1) Cette phrase ne figure qu'en marge du manuscrit. Elle a remplacé les lignes suivantes du texte, qui sont raturées : « Il me fit donner des leçons à la maison par un maître nommé Francesco dell' Aiolla, excellent organiste et aussi bon exécutant que compositeur. Cet Aiolla m'enseigna donc le chant et la composition, et comme mon père et lui s'accordaient à me trouver très bien doué pour la musique, ils fondaient l'un et l'autre sur moi de grandes espérances. Quant à moi, j'étudiais aussi mal qu'il est possible de le faire. Je ne m'adonnais volontiers qu'au dessin, au modelage et aux occupations du même genre. J'avais d'ailleurs toute facilité de suivre ce penchant, mon père étant très habile dessinateur et rempli de toutes sortes de talents. ». La correction est de la même écriture que le texte primitif.

(2) Laurent le Magnifique (1448-1492) et son fils Pierre II de Médicis, mort le 27 décembre 1503.

environ (1), orné de figures et de feuillages d'un fini et d'un dessin parfaits. Ce miroir figurait une roue; au milieu était la glace; autour se voyaient sept médaillons, dans lesquels les sept Vertus (2) étaient intaillées et incrustées d'ivoire et d'os noirci. Le miroir et les Vertus étaient en équilibre tel qu'en tournant la roue toutes les Vertus changeaient de place, mais, grâce à un contrepoids placé sous leurs pieds, elles se tenaient toujours droites. Comme mon père avait quelque connaissance de la langue latine, il inscrivit autour du miroir un vers latin qui disait : De quelque côté que tourne la roue de la Fortune, la Vertu reste debout.

Rota sum : semper, quoque me verto, stat Virtus.

Peu de temps après, on rendit son emploi de fifre à mon père (3). Bien que quelques-uns de ces événements soient antérieurs à ma naissance, leur récit étant gravé dans ma mémoire, je n'ai pas voulu le taire. En ce temps-là, la com-

---

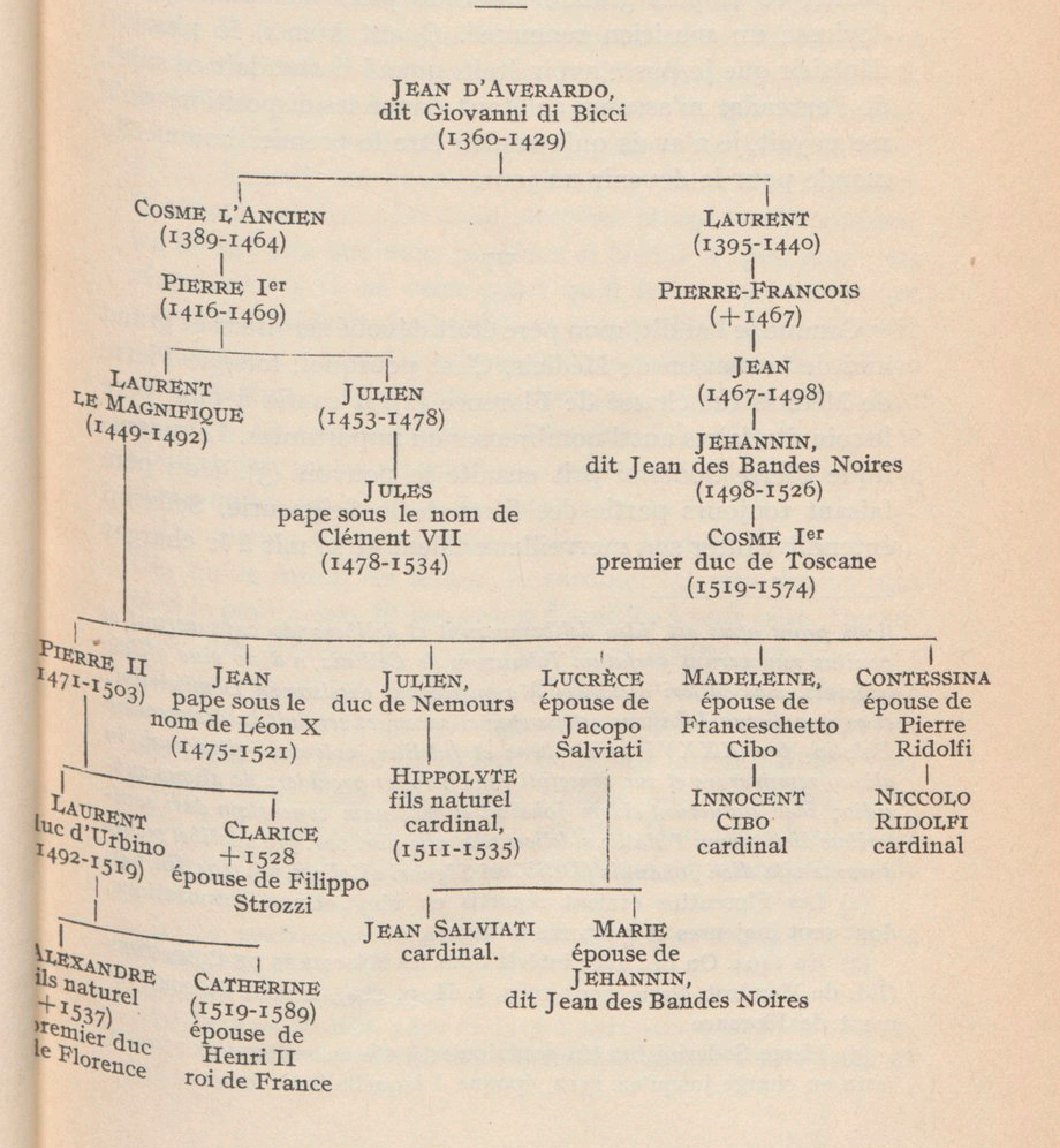
(1) La brasse de Florence correspond exactement à $0^{m}577$.

(2) Les trois Vertus théologales : la Foi, l'Espérance, la Charité, et les quatre Vertus cardinales : la Force, la Justice, la Tempérance, la Prudence.

(3) C'est le 11 mai 1495 que Giovanni fut réintégré dans son emploi, ainsi qu'il résulte de la délibération suivante, conservée dans les Archives d'Etat de Florence : *Elegerunt in pifferum et sonitorem dicte Dominationis in locum primi vacantis Joannem Andree Christofori Cellini, ossarium, cum salario et aliis consuetis, et hoc permictentibus legibus et statutis de materia disponentibus. Et interim, et dum serviet dicte Dominationi, habeat tantummodo expensas et victus.* (*Deliberazioni e Partiti dei Signori e Collegi*, vol. 84, fol. 50). On remarquera que, dans cette pièce, Giovanni est qualifié d'*ossarium*, c'est-à-dire de sculpteur sur os. Il figura dans les fifres de la Seigneurie jusqu'au 30 mars 1514, époque à laquelle il fut définitivement révoqué pour incapacité causée par l'âge, et gratifié d'un secours mensuel. Voici la délibération relative à cette révocation : *Acto qualiter Johannes de Cellini, unus ex tibicinibus, seu pifferis dicte Dominationis, est senex et inhabilis ad sonandum, et propterea eius senectutem difficulter potest venire et accedere quotidie ad sonandum et serviendum dicte Domina-*

TABLEAU SIMPLIFIÉ DE LA FAMILLE DE MÉDICIS

POUR SERVIR A L'INTELLIGENCE DE LA VIE DE BENVENUTO CELLINI



pagnie des fifres n'était composée que d'artisans très estimés et plusieurs d'entre eux appartenaient aux corporations majeures des tisseurs de soie et des tisseurs de laine (1); c'est la raison pour laquelle mon père ne dédaigna pas d'en faire partie, et sa plus grande ambition pour moi était que je devinsse un musicien renommé. Quant à moi, le plus vif déplaisir que je pusse avoir était, quand il abordait ce sujet, de l'entendre m'assurer qu'étant donné les dispositions qu'il me voyait, je n'avais qu'à vouloir être le premier homme du monde pour le devenir un jour.

VI

Comme je l'ai dit, mon père était dévoué serviteur et grand ami de la maison de Médicis. C'est pourquoi, lorsque Pierre de Médicis fut chassé de Florence (2), il confia à mon père le soin d'affaires aussi nombreuses qu'importantes. Le magnifique Pierre Soderini prit ensuite le pouvoir (3). Mon père faisant toujours partie des fifres de la Seigneurie, Soderini entendit vanter son merveilleux talent et se mit à le charger

---

tioni prout opus est, ideo deliberaverunt et deliberando capsaverunt et penitus removerunt prefatum Johannem de Cellinis, a dicto eius officio tibicinis, sive pifferi dictorum Magnificorum excelsorum Dominorum; et ex quo dictus Johannes est pauper et senex, et servivit in dicto eorum Palatio pro XXXVI annos bene et fideliter, volentes igitur eum in aliquo remunerare et sue senectuti consulere, et providere de aliquo subsidio; ideo statuerunt eidem Johanni elymosinam consuetam dari sonitoribus dicti eorum Palatii; videlicet libs. viij flor. par. pro quolibet mense durante vita dicti Johannis (Delib. dei Signori e Collegi, vol. 104, fol. 64).

(1) Les Florentins étaient répartis en vingt et une corporations, dont sept majeures et quatorze mineures.

(2) En 1494. On lira avec intérêt dans les MÉMOIRES DE COMMYNES (Ed. de Mandrot, Paris, 1901-1903, t. II, p. 160), le récit du soulèvement de Florence.

(3) Pierre Soderini fut élu gonfalonier à vie en septembre 1502 et resta en charge jusqu'en 1512, époque à laquelle il fut banni.

de travaux considérables en qualité d'ingénieur. Tant qu'il resta à Florence, Soderini voulut à mon père tout le bien imaginable.

J'étais encore très jeune à ce moment, et mon père me faisait mettre à califourchon sur le dos d'un huissier pour jouer de la flûte en qualité de soprano, avec les musiciens du palais, devant la Seigneurie. Je déchiffrais les morceaux, juché sur mon porteur. Le gonfalonier (1), qui était précisément Pierre Soderini, prenait plaisir à me faire babiller; il me donnait des dragées et disait à mon père : « Maître Giovanni, enseignez-lui donc, en même temps que la musique, les autres arts que vous possédez si bien. » A quoi mon père répondait : « Je ne veux point qu'il fasse autre chose que jouer de la flûte et composer, car j'espère bien que dans cette profession il deviendra le premier homme du monde, si Dieu lui prête vie. » A ces mots, un des vieux seigneurs qui étaient présents répartit : « Maître Giovanni, fais ce que te dit le gonfalonier; pourquoi ton fils ne pourrait-il jamais faire autre chose qu'un bon joueur de flûte? »

Un certain temps se passa, puis les Médicis revinrent (2). Dès qu'ils furent de retour, le cardinal (3), qui devint plus tard le pape Léon, fit beaucoup d'amitiés à mon père. Durant l'exil des Médicis, on avait enlevé les boules des armoiries qui décoraient leur palais (4), et l'on avait peint à la place la grande croix rouge qui figurait sur le blason communal. Les Médicis à peine de retour, on effaça la croix rouge pour rétablir dans l'écu les boules rouges, sur un champ d'or, avec une décoration de toute beauté. Mon père était doué d'une veine qui coulait de source et qui ne manquait ni de

---

(1) Le gonfalonier de justice était le magistrat suprême de la république.

(2) Le 4 septembre 1512.

(3) Jean de Médicis, pape de 1513 à 1521 sous le nom de Léon X.

(4) Le palais des Médicis est aujourd'hui désigné sous le nom de Palais Riccardi.

poésie ni même d'esprit prophétique, ce qui atteste qu'elle venait de Dieu. Dès que les armoiries furent découvertes, il inscrivit au-dessous les quatre vers suivants :

Ces armes, qu'on avait ensevelies profondément
Sous la croix sainte et douce,
Se font voir aujourd'hui dans la gloire et la joie
En attendant qu'elles figurent sur le manteau sacré de Pierre (1)

Tout Florence lut cette épigramme. Peu de jours après mourut le pape Jules II. Le cardinal de Médicis se rendit à Rome et contre toute attente fut fait pape. Ce fut le pape Léon X, si généreux et si magnanime. Mon père lui envoya son quatrain prophétique. Le pape lui fit dire de venir à la cour, l'assurant qu'il s'en trouverait bien, mais mon père s'y refusa. Qui plus est, en guise de rémunération il fut privé de son emploi de fifre par Jacopo Salviati, dès que celui-ci devint gonfalonier. En raison de cet événement je me mis à l'orfèvrerie et partageai mon temps entre cet art et la musique, que je devais continuer bien malgré moi.

VII

Mon père avait beau m'assurer que la musique ferait de moi le premier homme du monde, je le priais de me laisser dessiner un certain nombre d'heures par jour, m'engageant à consacrer toutes les autres à la musique, à seule fin de le contenter. Mais lui me répliquait : « Tu n'as donc aucun plaisir à jouer de la flûte ? » Je répondais que non, la carrière de flûtiste me paraissant trop basse en comparaison de celle que j'ambitionnais. Mon bon père, au désespoir, me mit en appren-

(1) Outre ces vers, on a de Giovanni un sonnet sur la médecine, signé *Johannes de Cellinis florentinus*. On le trouvera dans l'édition des *Trattati dell'orficeria e della scultura* de Benvenuto Cellini donnée par CARLO MILANESI (Florence, 1893), p. LVII.

tissage chez le père du chevalier Bandinelli, qui se nommait Michel-Ange. Cet orfèvre était de Pinzi di Monte et son habileté professionnelle était grande; sa famille était obscure, car il était fils de charbonnier (1), mais ce n'est pas moi qui le blâmerai d'avoir fondé sa maison, s'il l'a fait avec honneur. Quoi qu'il en soit, je n'ai rien à dire de lui. J'étais à peine depuis quelques jours dans son atelier, que mon père m'en retira, comme s'il n'eût pu vivre sans me voir à toute heure. Je me remis donc, assez peu satisfait, à faire le flûtiste jusqu'au jour de mes quinze ans. Si je voulais raconter les événements extraordinaires qui m'arrivèrent jusqu'à ce moment et les mortels périls que je courus, il y aurait de quoi stupéfier le lecteur, mais, pour ne pas trop allonger mon récit, où tant de choses doivent déjà trouver place, je les passerai sous silence.

Quand j'eus atteint quinze ans, j'entrais comme apprenti, contre la volonté de mon père, dans l'atelier d'orfèvrerie d'Antonio di Sandro, qu'on surnommait Marcone l'orfèvre (2). C'était un excellent praticien, grand homme de bien, vrai gentilhomme, loyal en toutes choses. Mon père ne voulut pas qu'il me payât un salaire comme aux autres apprentis. Il donna comme motif que je venais de mon propre gré apprendre le métier; en réalité il voulait me réserver la faculté de dessiner. Je le faisais très volontiers, ce qui donnait à mon excellent homme de maître un merveilleux plaisir. Il avait un fils unique, enfant naturel auquel il commandait maintes

---

(1) Les Bandinelli s'appelaient en réalité Brandini-Baccio, né le 7 octobre 1488, changea ce nom pour faire croire qu'il descendait de la vieille famille des Bandinelli de Sienne. Le père de Michel-Ange Brandini était maréchal-ferrant et non charbonnier (Bacci, p. 15) à Gajuole, dans le Chianti, d'où il avait émigré à Florence peu après 1450 (Vasari, t. VI, p. 133). Pinzi di Monte est un village des environs de Prato.

(2) Antonio Giamberti, inscrit dans la corporation des orfèvres le 3 août 1500.

fois de m'aider. J'avais si bonne volonté, ou de si heureuses dispositions, — je pourrais dire que j'avais le tout à la fois, — qu'en peu de mois j'arrivai à égaler les bons et même les meilleurs praticiens, et je commençai à goûter les fruits de ma peine. Je ne manquais pas cependant, pour complaire à mon bon père, de jouer parfois de la flûte ou du cornet. Jamais il ne m'entendait sans verser des larmes et pousser de profonds soupirs, et bien souvent ma piété filiale allait, pour lui être agréable, jusqu'à lui persuader que j'avais moi-même grand plaisir à flûter.

VIII

J'avais un frère de deux ans plus jeune que moi (1), garçon aussi courageux qu'emporté, qui devint par la suite un des meilleurs hommes d'armes de l'admirable seigneur Jehannin de Médicis, père du duc Cosme (2). Il avait quatorze ans environ, et moi deux ans de plus que lui. Un dimanche, vers les vingt-deux heures (3), il se trouvait entre la porte San Gallo et la porte Pinti et là il avait défié, l'épée à la main, un jeune homme d'une vingtaine d'années. Il le serrait avec tant d'intrépidité que, même après l'avoir grièvement atteint, il continuait de combattre. Beaucoup de gens assistaient à la rencontre, dont plusieurs hommes de la famille du blessé. Quand ils virent que l'affaire tournait mal, ils saisirent à l'envi des pierres, dont l'une atteignit à la tête mon pauvre frère, qui s'affaissa soudain à terre, aussi inanimé qu'un mort. Je me trouvais là par hasard, sans amis et sans armes. J'avais

---

(1) Giovan Francesco Cellini est né le 5 janvier 1502, à 7 heures (Bacci, p. 17).

(2) J'ai cru pouvoir m'autoriser de l'exemple de Commynes (Éd. de Mandrot, t. II, p. 143) pour traduire *Giovannino* par *Jehannin*. Ce condottiere est plus connu sous le nom de Jean des Bandes Noires.

(3) La journée de vingt-quatre heures commençait alors au coucher du soleil. *Vingt-deux heures* veut donc dire deux heures avant la chute du jour.

crié de toutes mes forces à mon frère de se retirer, l'assurant qu'il en avait assez fait; mais, quand je le vis tomber quasi mort, j'accourus aussitôt, je ramassai son épée et je me plaçai devant lui, face aux épées et aux pierres. Je ne le quittai point d'un pas jusqu'au moment où, de la porte San Gallo, accoururent quelques vaillants soldats, qui me délivrèrent de cette foule en furie, tout étonnés que jeunesse si tendre pût avoir tant de courage. Je portai donc mon frère évanoui à la maison, où il ne reprit que très difficilement ses sens. Quand il fut guéri, le Conseil des Huit (1), qui avait déjà condamné nos adversaires à un bannissement de plusieurs années, nous exila aussi pour six mois à dix milles de Florence. Je dis à mon frère de venir avec moi, et nous nous séparâmes de notre pauvre père, qui, à défaut de l'argent qu'il n'avait pas, nous donna sa bénédiction.

J'allai à Sienne trouver un galant homme appelé maître Francesco Castoro. Une autre fois déjà, m'étant enfui de la maison paternelle, j'avais passé quelques jours chez cet homme de bien et y avais travaillé comme orfèvre, jusqu'à ce que mon père m'eût fait revenir. Francesco, dès qu'il me vit arriver, me reconnut donc et m'offrit du travail, puis, quand il me vit à l'ouvrage, il mit à ma disposition une maison pour tout le temps que je passerais à Sienne. Je m'y installai avec mon frère et j'y travaillai plusieurs mois. Quant à mon frère, il eût dû continuer l'étude des lettres latines, dont il possédait déjà les rudiments, mais il était si jeune qu'il ne savourait point encore les fruits de la science et ne songeait qu'à se donner du plaisir.

IX

A ce moment le cardinal de Médicis, qui devint plus tard le pape Clément VII, obtint mon rappel à Florence, à la prière

(1) Le Conseil des huit prieurs était l'ancienne magistrature criminelle de Florence. Ses membres étaient élus pour six mois par les corporations et siégeaient au palais du Podestat.

de mon père. Un certain élève de mon père, poussé par sa propre méchanceté, dit au cardinal qu'on devrait m'envoyer à Bologne pour me perfectionner dans la musique auprès d'un excellent maître qu'il y avait là (1), un certain Antonio, qui avait véritablement de la valeur comme musicien. Le cardinal dit à mon père que, si j'allais là-bas, il me donnerait des lettres de recommandation et de crédit. Mon père, qui mourait d'envie de voir la chose arriver, m'ordonna de partir, et comme, de mon côté, j'avais grand désir de courir le monde, je me mis volontiers en route.

Arrivé à Bologne, je me mis à travailler chez un patron nommé maître Ercole del Piffero, et commençai à gagner de l'argent, ce qui ne m'empêchait point d'aller chaque jour prendre ma leçon de musique. En quelques semaines je fis de très grands progrès en cette maudite musique, mais j'en fis bien davantage encore dans l'art de l'orfèvrerie, car, n'ayant obtenu aucun secours du cardinal, j'entrai dans l'atelier d'un miniaturiste bolonais nommé Scipione Cavaletti, qui habitait dans la rue Notre-Dame du Baraccan. Là je dessinai et travaillai pour un juif nommé Graziadio, avec lequel je gagnai beaucoup d'argent.

Au bout de six mois je revins à Florence, où un ancien élève de mon père, nommé Pierino le Fifre, fit la tête en me revoyant. Quant à moi (2), pour faire plaisir à mon père, j'allais le voir chez lui et jouer du cornet et de la flûte avec son frère Girolamo, de quelques années plus jeune, un brave et excellent garçon qui était tout le contraire de son aîné. Un jour, mon père vint chez Pierino pour nous entendre; mon jeu lui ayant

(1) Ici s'arrêtent les feuillets recollés dont il est question dans l'avertissement et que dut recopier le jeune Michele di Goro. Les lignes suivantes sont écrites de la main de Cellini, dont elles terminaient la rédaction autographe.

(2) L'écriture de Michele di Goro reprend à cet endroit, qui marque ainsi le début du texte *dicté* par Cellini.

plu infiniment, il s'écria : « Je ferai tout de même de toi un merveilleux musicien, en dépit de ceux qui ont voulu m'en empêcher. » A ces mots Pierino répondit, et non sans raison : « Votre Benvenuto tirera plus de profit et d'honneur de l'orfèvrerie, s'il s'y applique, que de cette fifrade. »

Mon père méprisa d'abord cette observation, mais quand il vit que j'étais du même avis que Pierino, il entra dans une violente colère contre celui-ci et lui dit : « Je savais bien que c'était toi qui t'opposais à mon plus ardent désir, toi qui m'as fait révoquer de mon emploi au Palais, en me payant de cette basse ingratitude qui est la récompense accoutumée des grands bienfaits. C'est moi qui t'ai fait donner ton emploi, et toi, tu m'as fait perdre le mien; je t'ai enseigné la musique et tout ce que tu sais, et toi, tu empêches mon fils d'obéir à mes volontés; mais tâche de te rappeler des paroles prophétiques que voici : d'ici, je ne dis pas des années ou des mois, mais quelques semaines, tu tomberas à rien en punition de ton inconcevable ingratitude. — Maître Giovanni, répliqua Pierino, la plupart des hommes, lorsqu'ils se font vieux, prennent de la folie en même temps que de l'âge; c'est ce que vous avez fait, et je n'en suis pas surpris, quand je songe à la manière dont vous avez gaspillé sans compter tout votre bien, comme si vos enfants n'en devaient jamais avoir besoin. Quant à moi, je me propose d'agir tout autrement, de manière à laisser tant d'argent à mes enfants qu'ils pourront venir en aide aux vôtres. — Un mauvais arbre, répondit mon père, n'a jamais porté de bons fruits, tout au contraire, et de plus je te dis que tu es un méchant homme et que tes fils seront fous et pauvres et viendront demander l'aumône aux miens, qui seront sages et riches. » Là-dessus ils se séparèrent, chacun d'eux grommelant des injures contre l'autre. Quant à moi, je pris le parti de mon bon père et sortis avec lui de chez Pierino, lui promettant de le venger des injures que ce ribaud lui avait faites, pourvu qu'il me laissât m'adonner à l'art du dessin. « O mon cher fils, me répondit mon père, moi aussi j'ai été bon dessi-

nateur, mais si tu veux que je prenne haleine après tant de fatigue, si tu m'aimes, moi qui suis ton père, qui t'ai engendré, qui t'ai élevé, qui t'ai enseigné les principes de tout ce en quoi tu excelles à ton honneur, en récompense de tout cela ne me promettras-tu pas de prendre quelquefois cette flûte et ce cornet qu'il m'est si doux d'entendre et d'en jouer avec plaisir ? — Oui, répondis-je, et je le ferai bien volontiers pour l'amour de vous. » Alors mon bon père m'assura qu'en acquérant ces talents je ne pourrais le venger mieux des injures que lui faisaient ses ennemis.

Un mois ne s'était pas écoulé depuis cette discussion, lorsqu'un jour Pierino, qui faisait ajouter une cave à une maison qu'il possédait dans la Via dello Studio, se trouvait avec plusieurs de ses amis au rez-de-chaussée de cette maison, audessus de la voûte en construction. La conversation vint à tomber sur son ancien maître, c'est-à-dire sur mon père, et l'ingrat répéta la prophétie qui lui annonçait sa chute. A peine eut-il fini d'en rapporter les termes que la chambre où il était s'écroula, soit que la voûte eût été mal jetée, soit plutôt que l'ait décidé ainsi le Dieu de vérité, qui n'attend point le samedi pour régler à chacun son compte. Quelques-unes des pierres et des briques de la voûte, l'accompagnant dans sa chute, lui fracassèrent les deux jambes, tandis que ses compagnons, restés au bord de l'ouverture béante, n'eurent aucun mal, mais demeurèrent aussi effrayés que surpris, surtout en raison des paroles que Pierino venait de rapporter devant eux d'un ton railleur. Dès que mon père eut appris l'accident, auquel il s'attendait, il alla voir le blessé, et en présence du père de celui-ci, Niccolaio de Volterra, trompette de la Seigneurie, il lui dit : « Pierino, mon élève bien-aimé, je suis très affligé de ton malheur, mais tu dois te souvenir que je t'en ai averti il y a peu de temps; de même arrivera ce que j'ai prédit de tes fils et des miens. » L'ingrat Pierino ne tarda guère à mourir de ses blessures. Il laissa une femme impudique et un fils, qui vint quelques années plus tard me demander l'aumône

à Rome. Je lui ouvris ma bourse, car il est dans ma nature de me montrer aumônier, mais aussitôt les larmes me vinrent aux yeux en songeant à l'aisance dans laquelle se trouvait Pierino quand mon père lui prédit que ses enfants viendraient demander l'aumône aux fils industrieux de son ancien maître. Mais j'en ai assez dit sur ce sujet. Que personne ne se moque des pronostics d'un homme de bien auquel il aura adressé des injures imméritées, car ce n'est plus cet homme qu'on entend, c'est la voix de Dieu même.

X

Je m'adonnais à l'art de l'orfèvrerie, grâce auquel je venais en aide à mon bon père. Son autre fils — ai-je dit que mon cadet s'appelait Cecchino (1)? — avait appris, comme je l'ai rapporté, les rudiments des lettres latines, car on voulait qu'il devînt un grand jurisconsulte, tout comme moi, son aîné, un grand instrumentiste et compositeur. Mais c'est en vain qu'on s'efforce de contrarier la nature, aussi m'appliquais-je au dessin, tandis que mon frère, qui était bien fait de sa personne et gracieux d'allure et qui ne songeait qu'aux armes, suivit son premier mouvement et s'engagea, malgré sa grande jeunesse, dans les troupes du très vaillant seigneur Jehannin de Médicis. Il revint un jour à la maison, d'où j'étais absent. Comme sa garde-robe était assez mal montée, mes sœurs, qu'il rencontra, lui donnèrent en cachette de mon père une cape et un justaucorps, vêtements beaux et neufs qui m'appartenaient. Tout en aidant mon père et mes bonnes et honnêtes sœurs, j'arrivais en effet à réaliser des économies sur lesquelles j'avais acheté ce costume tout à fait digne d'un honnête homme. Je me trouvai donc trompé et dépouillé de mes habits, et ne pouvant mettre la main sur mon frère, à qui

(1) Forme familière de Francesco.

je voulais les reprendre, je demandai à mon père pourquoi il m'avait laissé faire un si grand tort, à moi qui peinais si volontiers pour lui venir en aide. A cela il me répondit que j'étais son fils chéri et que j'avais déjà récupéré ce que je pensais avoir perdu, car il fallait que celui qui possède quelque chose en donnât à celui qui n'a rien, Dieu même prescrivant d'agir ainsi. Il ajouta que si, pour l'amour de lui, je supportais cette injure, Dieu me comblerait de tous les biens. Mais telle est l'inexpérience de la jeunesse, que mon pauvre père n'obtint de moi qu'une réplique arrogante; je pris le peu qui me restait de vêtements et d'argent et je m'acheminai vers une des portes de la ville. Ignorant laquelle menait à Rome, j'arrivai à Lucques, puis allai de Lucques à Pise. J'avais seize ans environ. Arrivé à Pise, je m'arrêtai près du pont du milieu, à l'endroit qu'on appelle *la pierre au poisson* (1), devant la boutique d'un orfèvre. Je regardais attentivement ce que faisait le patron, quand celui-ci me demanda qui j'étais et quel était mon métier. Je lui répondis que mon métier était quelque peu semblable au sien. Alors cet excellent homme me fit entrer dans sa boutique et m'installa de suite au travail en disant : « Ta bonne mine me fait croire que tu es un bon et brave garçon. » Il me mit entre les mains de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, et, quand la journée fut finie, il m'emmena dans sa maison, où il vivait dignement en compagnie de sa femme, qui était jolie, et de ses enfants. Comme je songeais à la douleur que j'avais causée à mon bon père, je lui écrivis que je demeurais chez un homme excellent et vertueux, nommé maître Ulivieri della Chiostra (2), avec qui je faisais de nombreux ouvrages, aussi beaux qu'importants. J'ajoutais qu'il ne devait point être inquiet, puisque je

---

(1) Evidemment l'endroit où se vendait le poisson, apporté de la mer à Pise par des bateaux qui remontaient le cours de l'Arno.

(2) Voir sur cet orfèvre : TANFANI-CENTOFANTI, *Notizie di Artisti tratte da documenti pisani*, Pise, 1897, pp. 253-255 et 481-482.

cherchais à m'instruire et que j'espérais avec mon art lui rapporter bientôt honneur et profit. Mon bon père répondit aussitôt à ma lettre : « Mon enfant, disait-il, l'amour que je te porte est si grand que si je n'étais retenu par les lois souveraines de l'honneur, que je veux observer avant tout, je serais tout de suite allé te chercher, car il me semble en vérité que c'est ne plus rien voir de mes yeux que ne plus te voir chaque jour, comme j'y étais accoutumé. Mais je veux m'efforcer de conduire jusqu'à la fin ma maison avec honneur et vaillance; efforce-toi, quant à toi, d'acquérir de beaux talents. Je serai satisfait si tu gardes toujours en mémoire ces quatre simples mots, pour en observer l'enseignement et ne l'oublier jamais :

Dans la maison où tu demeures
Vis honnêtement, sans rien voler.

XI

Cette lettre tomba entre les mains de mon maître Ulivieri, qui la lut à mon insu. Il m'avoua plus tard qu'il en avait pris connaissance et me dit : « Benvenuto, mon ami, je savais déjà que ta bonne mine n'était point trompeuse; j'en ai plus d'assurance encore depuis que m'est tombée entre les mains une lettre de ton père, qui ne peut être, évidemment, qu'un brave et digne homme. Agis donc comme si tu étais dans ta propre maison et avec ton père. »

Durant mon séjour à Pise j'allai visiter le Campo Santo. J'y trouvai une foule de belles antiquités, telles que des sarcophages de marbre. En beaucoup d'autres endroits de Pise je vis encore nombre d'antiquités, à l'étude desquelles je consacrai assidûment toutes les journées que le travail de l'atelier me laissait libres. Mon maître se plaisait fort à venir me voir dans la petite chambre qu'il m'avait donnée. Quand il vit l'utile emploi que je donnais à toutes mes heures, il me voua autant d'amour que s'il eût été mon père. Je fis de grands

progrès durant l'année que je demeurai là et j'exécutai en or et argent de belles et importantes œuvres d'orfèvrerie, qui m'inspirèrent un ardent désir d'aller encore plus loin dans mon art. Cependant mon père m'écrivait des lettres pitoyables me suppliant de revenir près de lui, et, dans chacune de ces lettres, il me rappelait de ne pas négliger la musique, qu'il s'était donné tant de peine à m'enseigner. Quand je lisais cela, l'envie de ne jamais revenir près de lui me prenait immédiatement, tant j'avais en horreur cette maudite flûte, et je crus vraiment être en Paradis l'année entière que je restai à Pise sans avoir une seule fois à souffler dans le fatal instrument.

A la fin de l'année mon maître Ulivieri eut l'occasion d'aller à Florence pour y vendre des rognures d'or et d'argent. Comme les émanations pestilentielles dont l'air de Pise est chargé m'avaient donné un peu de fièvre, j'accompagnai mon maître à Florence; mon père le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié, puis, bien à mon insu, il supplia mon hôte, avec force caresses, de consentir à ne point me remmener à Pise. Je restai malade environ deux mois, pendant lesquels mon père me témoigna beaucoup de tendresse; il pourvoyait aux soins que nécessitait mon état et me répétait sans cesse qu'il lui semblait attendre ma guérison depuis mille ans, tant il désirait m'entendre faire un peu de musique. Tout en m'entretenant de ce maudit sujet, il me tâtait le pouls, car il avait quelque connaissance de la médecine et des lettres latines, mais, dès qu'il commençait à parler de musique, il remarquait dans mon pouls une telle altération que, bien souvent, il en était épouvanté et me quittait en pleurant. Désolé d'un si grand chagrin, je dis un jour à l'une de mes sœurs de m'apporter une flûte. J'ajoutai que, sans doute la fièvre ne me quittait point, mais que cet instrument était trop peu fatigant pour que je puisse avoir à me repentir d'en jouer. Je jouai avec un si beau doigté et de si heureux coups de langue que mon père, arrivant près de moi à l'improviste, me bénit mille fois et me dit que je lui semblais avoir fait de grands progrès pen-

dant mon absence. Il me pria de persévérer et de ne point laisser perdre un si beau talent.

XII

Dès que je fus guéri, je retournai chez mon ancien maître, l'excellent Marcone, orfèvre qui me fit gagner de l'argent, avec lequel je venais en aide à mon père et aux miens. C'est alors que vint à Florence un sculpteur nommé Pietro Torrigiani. Il arrivait d'Angleterre, où il avait vécu longtemps, et, comme il était intime ami de mon maître, il le visitait tous les jours. Quand il eut vu mes dessins et mes travaux, il me dit : « Je suis venu à Florence pour emmener le plus de jeunes gens que je pourrai. J'ai en effet à exécuter une œuvre importante pour mon roi, et je voudrais pour m'aider quelques-uns de mes chers Florentins (1). Ta manière de travailler et tes dessins sont plutôt d'un sculpteur que d'un orfèvre, et comme j'ai à jeter de grands ouvrages en bronze, je te ferai à la fois riche et habile en ton art. » C'était un homme de belle prestance, plein d'audace ; il avait plutôt l'air d'un soldat valeureux que d'un sculpteur, surtout à cause de ses gestes étonnants, de sa voix sonore, de ses froncements de sourcils capables d'épouvanter les plus braves. Tous les jours il racontait ses hauts faits avec ces animaux d'Anglais.

Il en vint à parler une fois de Michel-Ange Buonarroti, à propos d'un dessin que j'avais fait d'après un carton de ce divin maître. Ce carton fut le premier ouvrage où Michel-Ange fit voir son merveilleux talent, et il l'exécuta en concur-

---

(1) Pietro Torrigiani avait été chargé d'élever dans l'église de Westminster le monument funèbre de Henri VII. C'était le travail en bronze auquel il voulait faire concourir le jeune Benvenuto. S'il ne réussit pas auprès de lui, par contre il passa, durant son séjour à Florence, des contrats avec plusieurs autres artistes (Plon, p. 7.). Torrigiani, né le 24 novembre 1472, mourut en 1528.

rence d'un autre qu'avait composé Léonard de Vinci. Ces deux compositions étaient destinées à la salle du Conseil du palais de la Seigneurie. Elles représentaient la prise de Pise par les Florentins (1). L'admirable Léonard de Vinci avait pris pour sujet un combat de cavalerie et la capture de certains étendards. C'était aussi divinement fait qu'on peut l'imaginer. Michel-Ange Buonarroti avait montré dans son carton une quantité de fantassins qui, en raison de la chaleur de l'été, se baignaient dans l'Arno. Appelés au combat, ils courent sus aux armes, et cela avec de si beaux gestes, que jamais ni les anciens ni les modernes n'atteignirent à une telle élévation. Comme je l'ai dit, celui du grand Léonard est aussi très beau et digne d'admiration. Ces deux cartons étaient placés l'un dans le palais des Médicis, l'autre dans la salle du Pape (2). Tant qu'ils existèrent, ils furent l'école du monde (3). Et bien que le divin Michel-Ange ait fait la grande chapelle du pape Jules (4), il n'est jamais arrivé depuis lors à la moitié de la valeur d'une telle œuvre, et son talent n'a jamais retrouvé la vigueur de ces premières études.

---

(1) En réalité Léonard avait représenté la bataille d'Anghiari. gagnée par les Florentins sur le général milanais Piccinino en 1440, Michel-Ange avait pris pour sujet de son carton un épisode de la guerre de Pise, la bataille de Cascina, livrée en 1364, et non la prise de Pise par les Florentins en 1406. Vasari a fait la même erreur que Benvenuto en parlant du carton de Michel-Ange. Comme le remarque Plon (p. 5, note 4), les compositions des deux concurrents étant de pure imagination, chacun pouvait à son gré leur donner un nom quelconque de bataille, et, comme la lutte contre Pise préoccupait toujours les Florentins, l'opinion publique en a pu voir les épisodes dans les deux cartons.

(2) La salle du Pape à Santa Maria Novella.

(3) Le carton de Michel-Ange, exécuté en 1505, disparut en 1512, lors des troubles provoqués à Florence par le retour des Médicis Quant à la fresque de Léonard, elle n'existait déjà plus en 1550, par suite du malheureux essai, tenté par son auteur, d'un enduit à l'huile qui ne tint pas.

(4) La chapelle Sixtine.

XIII

Revenons maintenant à Pietro Torrigiani, qui, mon dessin à la main, me dit : « Etant tout enfants, nous allions, ce Buonarroti et moi, travailler d'après la chapelle de Masaccio dans l'église du Carmine. Buonarroti avait la manie de se moquer de tous ceux qui dessinaient. Un jour qu'il me donnait ainsi de l'ennui, j'en conçus plus de colère que d'habitude et, ayant fermé le poing, je lui assénai un si grand coup sur le nez, que je sentis sous ma main se briser l'os et le cartilage comme si c'eût été une oublie. Et la marque de ma main lui restera aussi longtemps qu'il vivra (1). » Ces paroles firent naître une telle haine en moi, qui admirais sans cesse les œuvres du divin Michel-Ange, que loin qu'il me vînt la volonté de l'accompagner en Angleterre, je ne pouvais plus même supporter sa vue.

Je m'appliquai continuellement à Florence à me pénétrer du beau style de Michel-Ange, et je ne m'en suis jamais écarté.

---

(1) Comme le montre Plon (p. 6), tout le récit de Benvenuto est confirmé par Vasari. Torrigiani avait donné pour excuse de son odieuse agression les sarcasmes par lesquels le jeune Buonarroti l'aurait exaspéré. Vasari met tous les torts du côté de Torrigiani, qu'il représente comme envieux et arrogant. « Ne pouvant, dit-il, supporter que personne le surpassât, il gâtait avec ses mains les études de ses camarades, lorsqu'il ne pouvait les égaler; et si les autres s'en offensaient, il en venait tout de suite avec eux à autre chose qu'aux paroles. Il nourrissait contre Michel-Ange une haine particulière, dont le seul motif était de le voir s'appliquer studieusement à l'art et de savoir que secrètement, la nuit et les jours de fête, Buonarroti dessinait à la maison, d'où la supériorité du jeune artiste sur tous les autres et les caresses qu'il recevait de Laurent le Magnifique. Tout cela inspirait une jalousie sauvage à Torrigiani, qui recherchait sans cesse les occasions de l'offenser par ses actes ou par ses paroles. Un jour ils en vinrent aux mains, et Torrigiani donna un si violent coup de poing sur le nez de Michel-Ange, qu'il le lui brisa, et que celui-ci porta toute sa vie la marque de la cassure. » (Vasari, t. IV, p. 259.)

En ce temps-là je fis connaissance et me liai d'étroite amitié avec un charmant jeune homme de mon âge, qui, lui aussi, s'adonnait à l'orfèvrerie. Il se nommait Francesco et son père, Filippo, avait lui-même pour père l'excellent peintre Fra Filippo (1). En travaillant ensemble, nous conçûmes l'un pour l'autre une si vive affection que nous ne pouvions nous quitter ni la nuit ni le jour. Sa maison était encore pleine d'albums de superbes études que son père, artiste de mérite, avait dessinées d'après les belles antiquités de Rome, et leur vue me causait grand enthousiasme. Nous travaillâmes ensemble pendant deux ans environ. C'est alors que je fis un bas-relief en argent, grand comme la main d'un petit enfant. C'était un fermoir de ceinture d'homme, la mode les voulant alors de cette grandeur. J'y avais ciselé des feuillages à l'antique entremêlés d'enfants et de magnifiques grotesques. J'exécutai cet objet dans la boutique d'un nommé Francesco Salimbene. Les autres orfèvres, l'ayant examiné au point de vue de l'art, déclarèrent que son auteur était le plus habile jeune homme qui travaillât dans leur métier.

Un certain Giovanni Battista, appelé le Tasso, sculpteur en bois (2), jeune homme exactement de mon âge, se prit à me dire que, si je voulais aller à Rome, il viendrait volontiers avec moi. Nous discourions ainsi après le dîner, et comme j'étais furieux contre mon père, toujours à cause de cette sempiternelle musique, je répondis à Tasso : « Tu es capable de dire des paroles, mais non d'agir. » Tasso reprit : « Je suis moi-même en querelle avec ma mère, et si j'avais assez d'argent pour aller jusqu'à Rome, je ne me soucierais nullement de retourner sur mes pas pour fermer la petite boutique que j'occupe. » A ces paroles, je lui dis que si c'était ce qui le retenait, j'avais en poche assez d'argent pour nous faire aller tous deux jusqu'à

(1) Fra Filippo Lippi (1406-1469) et Filippino Lippi (1457-1504).

(2) Tasso (1500-1555) fut aussi un architecte de grand talent, auquel on doit, à Florence, le Marché neuf (Vasari, t. VI, p. 95).

Rome. Devisant ainsi tous deux, nous nous trouvâmes en cheminant, sans y avoir songé, à la porte San Pietro Gattolini (1) : « Tasso, mon ami, m'écriai-je alors, c'est la main de Dieu même qui nous a fait arriver à cette porte sans que toi ni moi nous nous en soyons aperçus. Maintenant que je suis ici, il me semble que j'ai fait la moitié du chemin. » Ainsi d'accord, nous poursuivîmes notre voyage, non sans nous exclamer : « Que vont dire ce soir nos vieux parents? » Cependant nous convînmes de repousser cette pensée jusqu'à notre arrivée à Rome. Nous liâmes nos tabliers derrière le dos, et, presque sans mot dire, nous allâmes jusqu'à Sienne. Quand nous fûmes arrivés là, Tasso me dit qu'il s'était fait mal aux pieds, et qu'il ne voulait pas aller plus loin, et il me demanda de lui prêter de l'argent pour s'en retourner. Je lui répondis : « Il ne m'en resterait plus assez pour continuer. Tu n'avais qu'à faire tes réflexions avant de quitter Florence; et si c'est ton mal de pied qui t'arrête, nous trouverons un cheval de retour pour Rome; alors rien ne t'excusera de ne pas venir avec moi. » Je pris en effet un cheval et, voyant que mon compagnon ne me répondait pas, je m'acheminai vers la porte de Rome. Quand Tasso me vit si résolu, il se mit à me suivre de son mieux, grommelant sans cesse et clopinant, et la distance entre nous se faisait grande. Quand j'arrivai à la porte, j'eus pitié de mon pauvre compagnon, je l'attendis et le pris en croupe en lui disant : « Par Dieu! que diraient de nous nos amis si, après être partis pour Rome, nous n'avions pas le courage de dépasser Sienne? » Le bon Tasso reconnut que j'avais raison, et comme il avait un heureux naturel, il commença à rire et à chanter, et ce fut ainsi, en riant et en chantant, que nous fîmes notre entrée à Rome. J'avais alors exactement dix-neuf ans, et ceci se passait en 1519.

Dès mon arrivée à Rome, j'entrai dans l'atelier d'un maître

---

(1) Aujourd'hui Porta Romana.

qu'on appelait le Firenzuola (1). En réalité il se nommait Giovanni et était de Firenzuola, en Lombardie. Il excellait dans le travail des grands ouvrages d'orfèvrerie. Je lui montrai le modèle de ce fermoir de ceinture que j'avais fait à Florence chez Salimbene. Il en fut émerveillé et, se tournant vers un Florentin nommé Giannotto Giannotti, qui travaillait depuis plusieurs années chez lui comme ouvrier, il lui dit : « Il y a des Florentins, comme celui-ci, qui connaissent leur métier, et d'autres, comme toi, qui l'ignorent. » Je reconnus alors Giannotto et je voulus lui parler. Avant son départ pour Rome, bien des fois nous étions allés dessiner ensemble, et nous avions été camarades intimes. Mais il était si vexé de ce que venait de lui dire son maître, qu'il prétendit ne me point connaître et ignorer qui j'étais. Indigné de ses dénégations, je lui dis : « Giannotto, tu te souviens certainement que tu as été jadis mon intime ami, que nous nous sommes trouvés ensemble à tel et tel endroit, que nous avons dessiné, mangé, bu et dormi chez toi ; mais je ne me soucie nullement que tu te portes caution pour moi vis-à-vis de l'excellent homme que tu as pour maître, car j'espère bien que mes mains sauront, sans ton aide, dire qui je suis ».

XIV

A ces mots le Firenzuola, qui avait son franc parler et était un brave homme, se tourna vers Giannotto et lui dit : « Vil coquin, n'as-tu pas honte de tenir un tel langage et une telle attitude vis-à-vis d'un ancien camarade ? » Puis, encore tout ému, il se tourna vers moi et ajouta : « Je t'embauche, et fais en sorte, comme tu l'as dit, que tes mains montrent qui

(1) A. Bertolotti (*Artisti lombardi*, t. I, pp. 241-242) mentionne un document du 21 août 1521, qui se réfère à une boutique occupée en commun par le Firenzuola, Giovanni da Caravaggio et le jeune Giannotti, dont va parler Benvenuto.

tu es. » Et il me confia l'exécution d'un magnifique travail d'argenterie destiné à un cardinal. C'était une cassette, copie du sarcophage de porphyre qui est devant la porte de la Rotonde (1). J'ajoutai au modèle que je viens de dire une quantité de petits masques de mon invention qui enrichirent si bien ma cassette, que mon maître alla la montrer à ses confrères, en se vantant qu'un si beau travail fût sorti de son atelier. Cette cassette avait environ une demi-brasse de grandeur, et était disposée de manière à servir de salière. Elle me procura le premier gain que je fis à Rome; j'en envoyai une partie à mon bon père, à titre de secours, et je gardai le reste pour subvenir à mes besoins. Ma bourse ainsi garnie, je consacrai mon temps à l'étude des antiquités, jusqu'au jour où n'ayant plus d'argent, je dus retourner à l'atelier pour y travailler.

Battista Tasso, mon camarade de fugue, ne demeura pas longtemps à Rome et rentra à Florence. Quant à moi, j'exécutai de nouveaux ouvrages, et quand je les eus achevés, j'eus la fantaisie de changer de maître, à l'instigation d'un certain Milanais qu'on nommait maître Pagolo Arsago. Le Firenzuola, mon premier maître, eut alors une violente querelle avec cet Arsago. Il lui adressa en ma présence quelques paroles injurieuses auxquelles je ripostai en défendant mon nouveau maître, et je dis au Firenzuola que j'étais né libre et que libre je voulais vivre; qu'il ne pouvait se plaindre d'Arsago, et encore moins de moi, car il me devait encore quelques écus; qu'ouvrier libre, enfin, j'entendais aller où bon me semblait, du moment que je ne faisais de tort à personne. Mon nouveau maître parla dans le même sens, disant qu'il ne m'avait point appelé et que je l'obligerais en retournant chez le Firenzuola. Je repris, quant à moi, que je ne voyais pas comment je pou-

---

(1) Ce sarcophage, qu'on voyait alors à l'entrée du Panthéon, est actuellement placé sur le tombeau du pape Clément XII, dans la chapelle des Corsini, à Saint-Jean de Latran.

vais causer le moindre tort à celui-ci, et qu'ayant fini les ouvrages commencés, j'entendais ne dépendre que de moi et non des autres, et que quiconque voulait me faire travailler n'avait qu'à s'adresser à moi. A ces mots le Firenzuola m'arrêta : « C'est justement ce que je ne veux plus faire, s'écria-t-il, et tu feras bien de ne jamais plus te présenter devant moi, sous aucun prétexte. » Je lui rappelai sa dette, mais il se mit à me railler. Alors je lui déclarai que, si je savais me servir habilement de mes outils dans mon métier, comme il l'avait vu, je savais également bien employer l'épée quand il s'agissait de recouvrer le prix de mes fatigues. Comme je proférais cette menace, vint par hasard à s'arrêter un certain vieillard, que l'on appelait maître Antonio de San Marino (1). C'était le premier orfèvre de Rome, et le Firenzuola avait été son élève. Il écouta mes raisons, que j'exposai de façon qu'il les pût parfaitement saisir, et de suite il me prit sous sa protection et dit au Firenzuola de me payer. La querelle fut chaude, car le Firenzuola excellait encore plus dans l'art de ferrailler que dans l'orfèvrerie. Cependant la raison réussit à prévaloir, et je l'appuyai avec ma valeur coutumière, si bien que je finis par être payé. Plus tard le Firenzuola et moi, nous devînmes amis, et je tins, à sa demande, un de ses enfants sur les fonts du baptême.

---

(1) Cet orfèvre était une puissance dans Rome, et ne craignait pas de s'affirmer même à l'encontre de Chigi. Le 11 avril 1513, à l'occasion de la prise de possession du Latran par Léon X, des arcs de triomphe avaient été dressés dans les rues de Rome. Agostino Chigi en avait élevé un sur lequel on lisait, en lettres d'or, la satire bientôt célèbre sur les temps d'Alexandre VI et de Jules II et qui exprimait en même temps ce que les humanistes attendaient de Léon X :

Vénus a régné d'abord, puis vint le tour du dieu de la guerre,
Et voici que commence ton jour, auguste Minerve.

Antonio de San Marino répliqua en plaçant devant sa maison une statue de Vénus, avec cette inscription :

Mars a régné, Pallas lui a succédé; Vénus règnera toujours.

(Pastor, t. VII, p. 29.)

XV

Je continuai donc à travailler chez maître Pagolo Arsago. Je gagnai là beaucoup d'argent, dont j'envoyai toujours la plus grande partie à mon bon père. Au bout de deux ans, je me rendis aux prières de cet excellent père et retournai à Florence. Je rentrai dans l'atelier de Francesco Salimbene; j'étais très bien payé et je ne négligeais rien pour me perfectionner dans mon art. Je me remis à fréquenter Francesco Lippi, et bien que me livrant avec frénésie aux plaisirs, pour oublier cette maudite flûte dont il me fallait jouer, je ne laissais pas de consacrer à l'étude quelques heures du jour ou de la nuit (1). En ce temps-là je ciselai en argent un *chiavacuore*, pour me servir du nom qu'on donnait alors à l'objet. C'était une ceinture large de trois doigts, telle qu'en portaient communément les nouvelles mariées (2), et qu'enrichissaient des ornements en demi-relief, au milieu desquels se trouvait une figurine en ronde-bosse. Je fis ce travail pour un certain Rafaello Lapaccini. Il me fut très mal payé, mais l'honneur

(1) Après ces mots on lit dans le manuscrit le passage suivant, qui a été rayé : « Il y avait avec moi à Florence Girolamo, frère de Pierino le fifre; Jehannin, fils de Daniello le fifre, et un certain Giovan Francesco Porri. Nous formions un quatuor de cornets, et jamais on n'avait jusqu'alors entendu jouer ni si bien ni avec tant d'ensemble. Je faisais cela parce que j'aimais véritablement la belle musique et l'harmonie des accords, et aussi parce que je désirais complaire à mon pauvre vieux père, dont je prolongeais ainsi la vie terrestre, alors qu'il m'eût sans cela quitté depuis plusieurs années déjà. Heureux qui pouvait nous avoir ou nous entendre! Un soir, entre autres, nous allâmes tous les quatre donner une sérénade à Filippo Strozzi, après quoi, nous étant enfuis sans nous quitter, jusqu'à la Via Larga, nous recommencions à jouer, quand nous fûmes accostés par un fâcheux de la famille des Benci, qui, avec un huissier de la Seigneurie et un bedeau... » La phrase est restée inachevée.

(2) Cette ceinture était, comme le nom le révèle, un bijou symbolique, qui devait tenir sous clef le cœur de la nouvelle épousée.

qui m'en revint fut si grand qu'il dépassa de beaucoup le prix auquel j'aurais pu justement prétendre.

Je travaillai à cette époque à Florence avec des maîtres bien différents. Parmi les orfèvres, je connus ainsi des hommes de bien, comme ce Marcone, qui fut mon premier maître; mais d'autres, qui passaient pour de très honnêtes gens, décriaient mes travaux pour me voler de grosses sommes, ce qu'ils faisaient tant qu'ils pouvaient. Dès que je m'en aperçus, je me séparai d'eux et les tins pour des misérables et des filous. Un des orfèvres, nommé Giovanbatista Sogliani, mit gracieusement à ma disposition une partie de sa boutique, qui était située au coin du Marché Neuf, près de la banque des Landi. J'y fis une quantité de beaux petits ouvrages et gagnai beaucoup d'argent, ce qui me permit d'aider largement les miens. Il n'en fallut pas davantage pour éveiller la jalousie de méchants maîtres que j'avais eus auparavant. Ils se nommaient Salvadore et Michele Guasconti (1), avaient trois importantes boutiques d'orfèvrerie et faisaient beaucoup d'affaires. Cela étant, quand je vis qu'ils cherchaient à me faire tort, je m'en plaignis à un homme de bien, à qui je dis qu'il devait leur suffire de m'avoir friponné sous le couvert de fausses démonstrations d'honnêteté. Le propos leur fut rapporté, et ils se vantèrent de m'en faire repentir amèrement; mais, comme je ne sais de quelle couleur est la peur, leurs menaces n'avaient sur moi que peu ou point d'effet.

XVI

Un jour, je m'étais appuyé contre la boutique de l'un de ces coquins; il m'appela et se mit à me faire des reproches et à

---

(1) Dans l'introduction du *Traité de l'Orfèvrerie* (éd. cit., p. 11), Benvenuto fait l'éloge suivant de Salvatore Guasconti : « Il fut grandement universel, surtout dans les petits ouvrages. Il s'occupa beaucoup de la niellure et de l'émaillerie. On peut le louer en cela. »

me braver. Je lui répondis que,si lui et son acolyte se fussent bien conduits avec moi, j'aurais parlé d'eux tout comme on parle de braves et honnêtes gens; leur conduite à mon égard étant tout opposée, ils ne devaient se plaindre que d'eux-mêmes et non de moi. Tandis que je discutais ainsi, un de leurs cousins, nommé Gherardo Guasconti, peut-être d'accord avec eux, épiait le moment où passerait une bête de somme avec son chargement. Il en vint une chargée de briques. Quand elle fut en face de la boutique, ce traître de Gherardo la poussa contre moi si violemment qu'elle me fit grand mal. Je me retournai aussitôt et, voyant qu'il riait, je lui assénai un tel coup de poing sur la tempe qu'il perdit connaissance et tomba comme mort; puis, me tournant vers ses cousins, je leur dis : « Voilà comment on traite les lâches filous de votre espèce! » Eux s'apprêtaient à me faire un mauvais parti, car ils se fiaient à leur nombre; alors la colère m'enflamma et, saisissant un petit couteau que j'avais sur moi, je m'écriai : « Si l'un de vous sort de la boutique, qu'un autre coure chercher un confesseur, car un médecin n'aura que faire ici! » Ces paroles leur causèrent une telle épouvante qu'aucun d'eux ne bougea pour secourir le cousin. Mais, dès que je me fus éloigné, père et fils coururent au Conseil des Huit et racontèrent que je les avais assaillis à main armée dans leur boutique, ce qui ne s'était jamais vu jusqu'alors à Florence. Les Huit me citèrent devant eux; je comparus et reçus d'abord une forte réprimande, soit parce que je me présentais en cape, tandis que mes adversaires étaient en manteaux et en chaperons (1), soit parce que ces gens avaient eu soin d'aller au domicile de

(1) Benedetto Varchi, contemporain et ami de Cellini, décrivant les vêtements des Florentins, dit : « Nul ne peut se présenter en justice sans l'un ou l'autre de ces deux vêtements. La nuit, durant laquelle on a coutume à Florence de sortir beaucoup, on se coiffe d'une toque et l'on se couvre d'une cape dite à l'espagnole, c'est-à-dire avec capuchon derrière, vêtement que tout autre qu'un soldat ne pourrait porter en plein jour sans être pris pour un brigand ou un homme de mauvaise vie. » (Varchi, *Storia Fiorentina*, éd. cit., t. II, p. 102.)

chacun des juges, pour le solliciter en particulier, tandis que moi, peu au courant des us et coutumes du tribunal et fort de mon bon droit, je n'avais fait de démarche auprès d'aucun des Huit. J'exposai à mes juges comment, en présence de la grande offense et injure que Gherardo m'avait faite, j'étais entré en très violente colère, et que, cependant, je ne lui avais donné qu'un soufflet, ce qui ne me paraissait point mériter leur sévère réprimande. A peine eus-je lâché le mot soufflet que Prinzivalle della Stufa (1), l'un des Huit, s'écria : « C'est un coup de poing et non un soufflet que tu lui as donné ! » La sonnette retentit et l'on nous fit tous sortir. Prinzivalle prit ma défense devant ses collègues : « Messeigneurs, dit-il, considérez la simplicité de ce pauvre jeune homme, qui s'accuse d'avoir donné un soufflet parce qu'il craint qu'un coup de poing ne soit un délit trop grave. Vous savez qu'au contraire un soufflet donné dans le Marché Neuf est puni d'une amende de vingt-cinq écus, tandis que, pour un coup de poing, la peine est minime ou même inexistante. C'est un jeune homme de grand talent, qui pourvoit par son travail, en grande abondance, aux besoins de sa pauvre famille. Plût à Dieu que notre ville abondât en jeunes gens de cette sorte, elle qui en est si dépourvue ! »

XVII

Il y avait parmi mes juges quelques encapuchonnés fanatiques qui, gagnés par les instances et les racontars mensongers de mes adversaires, auraient voulu, en dignes partisans de fra Girolamo (2), me jeter en prison et me frapper des plus lourdes peines ; mais le bon Prinzivalle remédia à tout. Je ne fus donc condamné qu'à une petite amende de quatre boisseaux de farine, que je devais remettre à titre d'aumône au

(1) Prinzivalle della Stufa, partisan des Médicis, mort le 19 mai 1561.

(2) Savonarole, pendu le 23 mai 1498.

monastère delle Murate (1). L'audience fut reprise aussitôt et les Huit m'ordonnèrent de garder un silence absolu, si je ne voulais encourir leur disgrâce, et d'accepter ma condamnation. Ils m'administrèrent enfin une verte réprimande et m'envoyèrent chez le greffier. Quant à moi, je ne pouvais m'empêcher de répéter sans cesse en grommelant : « C'était un soufflet et non un coup de poing! » si bien que les Huit finirent par éclater de rire. Au nom du tribunal, le greffier ordonna aux deux parties de donner caution, mais moi seul étais condamné à l'amende de quatre boisseaux de farine, aussi me sembla-t-il que j'étais assassiné. Cependant j'envoyai chercher un de mes cousins, le maître chirurgien Annibale, père de messer Librodoro Librodori, afin qu'il vînt se porter caution pour moi. Il refusa de venir, ce qui m'indigna fort, et voilà pourquoi je devins aussi furieux qu'un aspic et me résolus à tenter le coup du désespoir (2). Ici on va voir comment les astres sous lesquels nous sommes nés, non seulement nous influencent, mais violentent notre volonté. L'idée des grandes obligations qu'avait cet Annibale à ma famille fit si bien monter ma colère que je fus tout entier poussé au mal. Je suis du reste déjà un peu irascible de ma nature. J'attendis que les Huit fussent allés dîner; alors, quand je me vis seul, sans aucun des sbires du tribunal pour m'observer, je sortis du Palais, tout enflammé de colère, et courus à ma boutique où je saisis un poignard, puis je bondis jusqu'à la maison de mes adversaires, déjà rentrés chez eux. Je les trouvai à table. Le jeune Gherardo, qui avait été le promoteur de la querelle, se jeta aussitôt sur moi. Je lui portai à la poitrine un coup de poignard

(1) Sur toute cette affaire, qui se place au 13 novembre 1523, le registre des sentences des Huit donne des renseignements passablement différents. La première condamnation prononcée fut de douze boisseaux de farine, et non de quatre (Bacci, p. 32). Nous verrons tout à l'heure une autre atténuation de Benvenuto.

(2) Cette phrase est écrite en marge du manuscrit, de la main même de Benvenuto.

qui traversa de part en part son pourpoint, son collet et sa chemise, mais sans lui toucher la peau ou lui faire le moindre mal. A la manière dont mon arme avait pénétré, et au craquement des habits déchirés par la lame, je croyais au contraire avoir très grièvement blessé mon ennemi, qui de terreur était tombé à terre. « Traîtres, m'écriai-je, c'est aujourd'hui que je vais tous vous tuer. » Le père, la mère et les sœurs, croyant que le jour du jugement dernier était arrivé, se jetèrent aussitôt à genoux et demandèrent miséricorde de toute la force de leurs poumons. Voyant qu'ils ne m'opposaient aucune défense et que mon agresseur gisait à terre comme un cadavre, il me parut trop vil de les toucher; mais, encore furieux, je me précipitai en bas de l'escalier et j'atteignis la rue, où je trouvai tout le reste de la maisonnée, soit plus de douze individus, armés, l'un d'une pelle, d'autres de gros tuyaux de fer, d'autres de marteaux, d'enclumes, de bâtons. Je me lançai au milieu de la bande comme un taureau furieux; j'en culbutai quatre ou cinq et fus entraîné dans leur chute, mais cela ne m'empêcha point de continuer à jouer du poignard, tantôt contre celui-ci, tantôt contre celui-là. Ceux qui étaient restés debout s'efforçaient de ne pas perdre une seconde pour me frapper, et de leurs deux mains brandissaient marteaux, bâtons et enclumes. Mais le Dieu pitoyable, qui s'interpose parfois entre les combattants, permit que, pas plus mes ennemis que moi, personne n'eut le moindre mal. Seule ma coiffure resta sur le terrain; mes adversaires, qui s'étaient enfuis loin de là, revinrent s'en emparer, et chacun d'eux s'empressa de la frapper de ses armes; après quoi, quand ils firent le compte de leurs morts et de leurs blessés, tout le monde se trouva frais et dispos (1).

---

(1) Ce n'est point à la maison de ses adversaires que se rendit Benvenuto, mais à leur boutique, et il blessa bel et bien aux bras et aux reins Gherardo et un certain Bartolomeo Benvenuti. Le jour même, les Huit le condamnèrent à mort (Bacci, p. 32.)

XVIII

Quant à moi, je me dirigeai vers Santa Maria Novella, où le hasard me fit tout de suite rencontrer fra Alesso Strozzi. Bien que ne le connaissant pas, je suppliai ce bon frère de me sauver la vie, pour l'amour de Dieu, parce que j'avais commis une grande faute. Le bon frère me dit de ne rien craindre et que, même si j'avais commis tous les crimes du monde, je serais complètement en sûreté dans sa cellule. Une heure plus tard, les Huit tinrent une séance extraordinaire et prononcèrent contre moi une des plus terribles sentences de bannissement dont on ait jamais entendu parler. On y menaçait des peines les plus graves quiconque me donnerait asile ou s'abstiendrait de me dénoncer, quels que pussent être le lieu de mon refuge ou la qualité de mon receleur. Mon pauvre père, si bon pour moi, accourut bien affligé dans la salle où se tenaient les Huit, se jeta à genoux et implora miséricorde pour son malheureux enfant. Mais un des Savonarolards, secouant l'attache de son capuchon de malheur, se dressa sur ses pieds et dit à mon pauvre père, avec force injures : « Lève-toi et sors de suite, car dès demain matin nous enverrons ton fils en exil avec une escorte de lanciers. » Mon pauvre père ne perdit point assurance et répondit : « Vous ferez ce que Dieu aura ordonné, et rien de plus. — Il est certain que Dieu en a ordonné ainsi, répartit l'autre. » Mais mon père lui dit : « Ce qui me console, c'est que rien n'est moins certain ; » puis il quitta la salle et vint me trouver, en compagnie d'un jeune homme de mon âge, Pier, fils de Giovanni Landi. Ce jeune homme et moi, nous cherchions à nous faire plus de bien l'un à l'autre que si nous eussions été frères. Il avait sous son manteau une admirable épée et une très belle cotte de mailles. Dès que nous fûmes tous les trois ensemble, mon vaillant père me fit l'exposé de la situation et me rapporta ce que lui avaient dit les Huit, puis il me baisa sur le front et sur les deux yeux et me bénit du fond du cœur en me disant : « Que le Dieu tout-puissant te

soit en aide! » Il me présenta ensuite l'épée et la cotte de mailles, m'aida de ses propres mains à les revêtir et ajouta : « O mon bon fils! avec cette épée il te faut vivre ou mourir. » Pier Landi, qui était présent, ne cessait pas de pleurer. Il me remit dix écus d'or. Je lui dis de m'arracher quelques petits poils de la barbe, mon premier duvet. Fra Alesso me déguisa en moine et me donna pour compagnon un frère convers. Je sortis du couvent par la Porta al Prato et je longeai les murs jusqu'à la place de San Gallo. Je gravis alors la côte de Montughi où je trouvai, dans une des premières maisons, un nommé le Grassuccio, le frère de messer Benedetto da Monte Varchi (1). Aussitôt je me dépouillai de mon froc et redevins un mortel ordinaire; nous montâmes sur deux chevaux qui étaient préparés pour nous, et nous parvînmes à Sienne pendant la nuit. Je renvoyai le Grassuccio à Florence, où il alla saluer mon père et lui annoncer que j'étais arrivé à bon port. Mon père s'en réjouit fort. Il lui sembla que mille ans s'écoulaient avant qu'il retrouvât celui des Huit qui l'avait injurié. L'ayant enfin rencontré, il lui dit : « Voyez-vous, Antonio, que Dieu seul savait ce qui devait arriver à mon fils, et non pas vous! — Dis-lui de nous retomber une autre fois entre les mains, répliqua l'autre. — Je me tournerai vers Dieu, répondit mon père, pour Le remercier d'en avoir tiré mon fils. »

XIX

A Sienne j'attendis le courrier de Rome et je partis avec lui. Quand nous eûmes passé la Paglia, nous rencontrâmes le messager qui apportait la nouvelle de l'élection du nouveau pape, qui fut le pape Clément (2). Dès que je fus arrivé à Rome

---

(1) L'écrivain Benedetto Varchi (1503-1565), grand ami de Benvenuto.

(2) Jules de Médicis, élu pape le 18 novembre 1523 sous le nom de Clément VII.

je me mis à travailler dans la boutique du maître orfèvre Santi. A vrai dire, ce maître était mort, mais la boutique était tenue par un de ses fils. Celui-ci ne travaillait pas lui-même, mais confiait toutes les affaires de la maison à un nommé Luca Agnolo, jeune campagnard de Jesi entré tout enfant dans l'atelier de maître Santi. Luca Agnolo était petit de taille, mais bien proportionné, et je n'avais jamais vu jusqu'alors travailler si bien que ce jeune homme. Il avait une extrême facilité et un excellent dessin. Il ne faisait que de la grosserie, c'est-à-dire des vases, des bassins et autres pièces de ce genre. Une fois entré dans l'atelier, je me chargeai de faire des chandeliers pour un Espagnol, l'évêque de Salamanque (1). Je les ornai aussi richement que le comportent de tels ouvrages. Un élève de Raphaël, peintre de grande valeur nommé Gianfrancesco et surnommé le Fattore (2), était lié d'amitié avec l'évêque; il sut si bien me pousser dans les bonnes grâces de celui-ci, que j'en reçus de très nombreuses commandes, largement payées.

J'allais alors dessiner, tantôt dans la chapelle de Michel-Ange (3), tantôt chez le Siennois Agostino Chigi, où se trouvaient quantité d'admirables peintures exécutées par le très excellent Raphaël (4). Je n'y pouvais malheureusement entrer que les jours de fête, le palais étant habité par messer Gismondo (5) Chigi, frère de messer Agostino. Tous deux d'ailleurs s'enorgueillissaient fort de voir que de jeunes artistes

---

(1) François de Cabrera. Venu à Rome pour le Concile de Latran (1512-1517), il s'y trouvait encore en 1527, lors du sac de la ville, et il s'enferma au château Saint-Ange avec Clément VII. Il retourna ensuite en Espagne, où il mourut en 1529. (Plon, p. 153.)

(2) Giovanni Francesco Penni, né à Florence en 1488, mort à Naples vers 1528.

(3) La chapelle Sixtine.

(4) Le palais de la Farnésine, où l'on admire encore aujourd'hui la Galatée de Raphaël et les deux peintures murales consacrées par le Sodoma à l'histoire d'Alexandre.

(5) Abréviation pour Sigismondo.

tels que moi venaient étudier dans leur palais. La femme de messer Gismondo m'y ayant souvent remarqué — elle était charmante au possible et sa beauté dépassait toute expression; — elle m'aborda un jour, regarda mes dessins et me demanda si j'étais peintre ou sculpteur. Je répondis que j'étais orfèvre. Elle me dit que je dessinais trop bien pour un orfèvre; puis, s'étant fait apporter par une de ses chambrières un lis composé de magnifiques diamants montés en or, elle me le montra et me pria de l'estimer. Je l'évaluai à huit cents écus. Elle me dit alors que je l'avais très exactement estimé, puis me demanda si je me sentais capable de faire pour ce lis une jolie monture. « Bien volontiers, » répondis-je, et je fis aussitôt devant elle un croquis, que je traçai d'autant mieux que je prenais plaisir à m'entretenir avec cette noble dame, si belle et si charmante. Quand j'eus fini mon dessin, survint une noble dame romaine, très belle aussi, qui descendait de l'étage supérieur. Elle demanda à madonna Porzia ce qu'elle faisait là; celle-ci répondit : « Je mets mon plaisir à regarder dessiner ce brave jeune homme, que je trouve aussi bon que beau. » Je m'enhardis un peu, et bien qu'une honnête pudeur empourprât légèrement mon visage, j'osai dire : « Quel que je sois, madonna, je serai toujours l'homme le plus prêt du monde à vous servir. » Madonna Porzia, rougissant elle aussi quelque peu, répartit : « Tu sais bien que je veux que tu me serves; » puis elle me remit le lis en me disant de l'emporter, et de plus me donna vingt écus d'or, qu'elle tira de sa bourse. Enfin elle ajouta : « Monte-moi mon lis conformément au croquis que tu viens de tracer, en conservant la vieille monture d'or qu'il a déjà. » La noble dame romaine de s'écrier alors : « Si j'étais ce jeune homme, il y aurait des chances qu'on ne me revît point. » Mais madonna Porzia riposta que le talent fait rarement ménage avec le vice, et que, si j'agissais ainsi, je démentirais fort cette bonne mine qui me faisait juger homme de bien; puis, se tournant vers moi, elle prit par la main la dame romaine et me dit avec le plus gracieux sourire : » Au revoir,

Benvenuto ! » Je m'attardai encore quelque peu dans le palais, pour y achever mon dessin, qui reproduisait un Jupiter de Raphaël. Quand j'eus fini, je me retirai. J'entrepris d'exécuter un petit modèle en cire, pour montrer ce que serait mon travail une fois terminé. J'allai le faire voir à madonna Porzia, que je retrouvai avec la dame romaine dont j'ai parlé. Elles furent toutes deux grandement satisfaites de mes efforts et se montrèrent si bienveillantes, que je m'enhardis au point de leur promettre que l'ouvrage définitif serait encore moitié mieux que le modèle. Je m'y attelai donc, et en douze jours je menai à bonne fin le joyau, qui était, comme je l'ai dit, en forme de lis. Je l'ornai de petits masques, de figures d'enfants et d'animaux, et l'émaillai délicatement, de sorte que les diamants qui le composaient semblaient avoir doublé de valeur.

XX

L'excellent maître Luca Agnolo, dont j'ai parlé précédemment, me vit d'un très mauvais œil travailler à ce lis, et me répéta mainte fois que j'aurais plus de profit et d'honneur à l'aider à faire de grands vases d'argent, comme j'avais commencé. Je lui répondis que j'aurais toujours l'occasion de faire de grands vases d'argent quand je le voudrais, tandis qu'il n'y avait pas tous les jours à faire des joyaux comme celui que j'exécutais, et qu'un tel ouvrage me rapporterait autant d'honneur que de grands vases d'argent et beaucoup plus de profit. Luca Agnolo se moqua de moi et me dit : « Tu verras, Benvenuto ; j'ai commencé mon vase au moment même où tu entreprenais ton lis ; en me pressant, j'arriverai à terminer ma tâche en même temps que tu finiras la tienne ; tu connaîtras alors, par expérience, le bénéfice que je retirerai de mon vase et celui que te procurera ton joyau. » Je lui répondis que j'acceptais volontiers, avec plaisir, une telle épreuve, avec un concurrent de si grand mérite, et qu'à l'achèvement de nos deux ouvrages on verrait bien lequel de nous s'était trompé.

Ainsi discutions-nous l'un et l'autre, non sans un léger sourire de dédain et quelque peu d'aigreur, et chacun de nous avait une telle hâte à terminer ce qu'il avait entrepris, qu'au bout de dix jours environ les deux ouvrages étaient parachevés, remarquables tous deux par leur perfection technique et leur élégance.

Celui de Luca Agnolo était un très grand vase, destiné à recevoir, à la table du pape Clément, les reliefs des repas : petits os et épluchures de fruits. C'était un objet de luxe plutôt que d'utilité. Il était orné de deux belles anses, de quantité de masques petits et grands, et de très beaux et très nombreux feuillages, aussi gracieux et aussi élégants qu'on puisse l'imaginer. Je dis à Luca Agnolo que son vase était bien le plus beau que j'eusse vu jusqu'alors. S'imaginant que mes paroles étaient l'aveu de ma défaite, il me répondit : « Ton lis ne me semble pas moins beau, mais bientôt nous verrons la différence qu'il y a entre les deux œuvres. » Sur ce, il prit son vase et le porta au pape, qui se montra très satisfait et lui fit verser immédiatement le prix que l'on a coutume de payer pour les travaux de ce genre. Au même moment je portai le lis à madonna Porzia, qui me dit, toute émerveillée, que j'avais de beaucoup dépassé mes promesses, et ajouta que je pouvais lui demander, en échange de ma peine, tout ce que je voudrais, car mon mérite lui semblait si grand, qu'en me donnant un château elle croirait à peine s'acquitter avec moi ; comme d'ailleurs elle ne pouvait me faire un tel don, elle m'invita à lui demander quelque chose qui fût en son pouvoir. Je lui répondis que je ne pouvais ambitionner plus belle rétribution de mes fatigues que la satisfaction de sa Seigneurie. Puis, d'un visage riant, je lui fis ma révérence et je me retirai en déclarant que je ne voulais point d'autre récompense. Madonna Porzia, se tournant alors vers la dame romaine, lui dit : « Voilà bien, vous le voyez, les vertus que nous lui supposions, et les vices n'y sont point. » Elles étaient toutes deux dans l'émerveillement, et madonna Porzia reprit : « Benvenuto, mon ami, n'as-tu jamais entendu dire que le diable a

sujet de rire quand il voit le pauvre donner au riche? — Il a tant de chagrins, répondis-je, que pour cette fois je veux le voir rire. » Je partis alors, tandis que madonna Porzia déclarait que, pour cette fois, elle n'entendait point octroyer au diable une telle grâce.

Quand je revins à la boutique, Luca Agnolo tenait un cornet de papier contenant l'argent reçu en payement de son vase. Il vint à moi et me dit : « Compare un peu ce que tu as reçu pour ton joyau avec ce que j'ai eu pour mon vase. » Je répondis en le priant de conserver son cornet intact jusqu'au jour suivant, car j'espérais lui faire voir alors la rétribution d'un ouvrage qui n'était pas moins beau que le sien dans son genre.

XXI

Le lendemain, madonna Porzia envoya un sien majordome à la boutique. Cet homme m'appela dehors, me mit en main un cornet de papier rempli d'écus, de la part de sa maîtresse qui, me dit-il, ne voulait point que le diable pût rire. Il fit entendre que l'envoi dont il avait été chargé ne représentait pas tout le payement que méritaient mes fatigues, et ajouta beaucoup d'autres paroles courtoises dignes d'une aussi gentille dame. Luca Agnolo semblait attendre depuis mille ans le moment de comparer son cornet au mien. Dès que je fus rentré dans la boutique, où se trouvaient douze ouvriers et des voisins accourus pour voir le résultat tant attendu du défi, Luca Agnolo prit son cornet, rit d'un air moqueur et poussa trois ou quatre « oh! » d'admiration, tandis qu'il versait avec grand fracas les pièces d'argent sur le comptoir. Il compta jusqu'à vingt-cinq écus en jules (1), et se dit que je pouvais avoir tout au plus quatre ou cinq écus en monnaie.

(1) Benvenuto avait d'abord dicté *quarante*; puis ce nombre a été rayé, et Michele di Goro l'a remplacé par *vingt-cinq*. Le *jules* était une pièce d'argent, frappée pour la première fois sous le pape Jules II et qui valait 13 sous et 4 deniers, ou 40 *quattrini*.

Quant à moi, abasourdi par ses cris et par les regards et les rires des assistants, je me risquai à plonger un coup d'œil dans mon cornet : je n'y aperçus que de l'or. Je m'approchai du comptoir et, les yeux baissés, sans souffler mot, d'un geste assuré j'élevai bien haut mon cornet, à deux mains, et je le renversai à la façon d'une trémie de moulin. J'avais deux fois plus d'argent que mon rival. Ce que voyant, tous les spectateurs, qui jusque-là me fustigeaient de leurs regards dédaigneux, se tournèrent vers Luca Agnolo et lui dirent : « Les écus de Benvenuto font autrement de plaisir à voir que les tiens, car ils sont d'or et deux fois plus nombreux. » Je crus que Luca Agnolo allait tomber mort sur le coup, de honte et de jalousie. Il avait droit au tiers de mon argent, du fait que j'étais ouvrier, car il est d'usage que les deux tiers du gain soient attribués à l'ouvrier et un tiers au patron, mais sa jalousie inconsidérée l'emporta chez lui sur l'avarice, encore qu'on eût dû s'attendre exactement au contraire chez le fils d'un paysan de Jesi. Il maudit son art et ceux qui le lui avaient enseigné, et déclara qu'à partir de cette heure il lâchait la grosserie pour ne plus s'occuper que de petites bordelleries, puisqu'on les payait si bien. Du coup ma colère égala la sienne, et je lui dis que chaque oiseau avait son chant particulier, qu'il parlait comme les sauvages des cavernes d'où il était sorti, et je déclarai très haut que je me tirerais fort bien des couillonneries qu'il faisait, tandis qu'il ne réussirait jamais à faire des bordelleries comme la mienne. Là-dessus je le quittai furieux, en lui annonçant qu'il verrait bientôt si je disais vrai. Les assistants lui donnèrent tort à haute voix, le tenant pour un vilain qu'il était, et moi pour un vrai gentilhomme, ainsi que je l'avais montré.

XXII

Le lendemain, j'allai remercier madonna Porzia, et lui dis que sa Seigneurie avait fait le contraire de ce qu'elle avait annoncé : alors que je voulais donner au diable l'occasion de

rire, elle l'avait fait renier Dieu de nouveau. La plaisanterie nous fit rire l'un et l'autre, et j'eus la commande, à d'excellentes conditions, d'autres beaux travaux.

A ce moment je cherchai, par l'entremise d'un élève du peintre Raphaël, à obtenir que l'évêque de Salamanque me chargeât d'exécuter une grande aiguière, de ce type qu'on nomme *acquereccia* et dont on se sert pour orner les crédences. Ledit évêque en désirant deux, d'égale grandeur, il en commanda une à Luca Agnolo et l'autre à moi. Le modèle de ces vases fut dessiné par le peintre Gianfrancesco.

J'entrepris mon aiguière avec une merveilleuse ardeur. Un Milanais, nommé maître Giovanpiero della Tacca, mit à ma disposition un coin de son atelier. Tout en me préparant au travail, je fis le compte de l'argent dont je pouvais avoir besoin pour mes affaires et j'envoyai tout le reste à mon pauvre bon père, à titre de secours. Au moment où la somme lui fut versée à Florence, il se trouvait par hasard avec un de ces Savonarolards qui faisaient partie du Conseil des Huit au temps où j'avais commis le petit désordre que l'on sait. C'était même lui qui, en injuriant mon père, lui avait dit qu'il me ferait expulser à tout prix de la ville à grand renfort de lanciers. Comme ce fanatique avait pour fils d'assez mauvais drôles, mon père lui dit à ce propos : « Il peut arriver des malheurs à tout le monde, surtout à ceux qui s'emportent quand ils ont raison, comme il est arrivé à mon fils, mais le reste de sa vie fait voir si j'ai su le bien élever. Dieu veuille vous accorder la grâce que vos fils n'agissent avec vous ni pis ni mieux que le mien n'agit avec moi. C'est Dieu qui m'a rendu capable de l'élever, et, alors que ma force était impuissante, c'est encore Lui qui l'a arraché à la violence de vos mains, ce que vous ne pouviez croire. » Ils se quittèrent sur ces mots, et mon père m'écrivit toute cette histoire, en ajoutant qu'il me priait, pour l'amour de Dieu, de jouer quelquefois de la flûte, afin que je ne perdisse pas ce beau talent, qu'il s'était donné tant de peine à m'enseigner. Sa lettre était remplie des plus tendres

paroles que l'amour paternel ait jamais pu dicter, si bien que je versai de pieuses larmes et résolus de le contenter largement, avant qu'il mourût, sur le chapitre de la musique. Dieu l'avait exaucé, car Il nous accorde toutes les demandes raisonnables que nous lui adressons d'un cœur sincère.

XXIII

Pendant que je travaillais avec grand empressement au beau vase de l'évêque de Salamanque, je n'avais pour aide qu'un jeune garçon que j'avais pris comme apprenti, grâce à de très pressantes sollicitations d'amis, et à moitié contre mon gré. Ce garçon avait quatorze ans environ, se nommait Paulino et était fils d'un citoyen romain qui vivait de ses rentes. Ce Paulino était l'enfant le mieux élevé, le plus honnête et le plus beau que j'eusse jamais vu de ma vie. La parfaite correction de ses actes et de ses manières, son infinie beauté et la grande affection qu'il me portait m'inspirèrent pour lui toute la tendresse qui se peut enclore en un cœur d'homme. Cette tendresse excessive fut cause que, pour voir plus souvent éclater la joie sur son merveilleux visage, ordinairement empreint de gravité et de mélancolie, je me remis à jouer du cornet. Dès que je prenais cet instrument, ses traits s'épanouissaient d'un rire si franc et si gracieux que je n'ai pas le moindre étonnement devant les billevesées auxquelles s'amusaient les dieux du Ciel, au témoignage des Grecs. Si Paulino eût vécu de leur temps, il leur aurait peut-être fait perdre la tête encore davantage. Il avait une sœur, nommée Faustina, qui eût, selon moi, dépassé en beauté cette Faustina si vantée des anciens (1). Leur père me menait parfois à sa maison de campagne, et, autant que je pouvais en juger, ce brave homme aurait bien voulu m'avoir pour gendre. Voilà

(1) Faustina, femme de Marc-Aurèle (125-175).

pourquoi je jouais beaucoup plus souvent de la flûte que je ne l'avais fait jusqu'alors.

A cette époque, il arriva qu'un certain Gianiacomo, de Cesena, excellent fifre de la maison du pape (1), me fit proposer par Lorenzo, le trombone de Lucques, celui qui est aujourd'hui au service de notre duc (2), de me joindre à leur bande pour faire avec mon cornet la partie de soprano, et jouer plusieurs beaux motets de leur choix devant le pape, le premier jour d'août. Malgré le très vif désir que j'avais de terminer mon beau vase commencé, comme la musique est un art admirable en soi, et que je pensais par là satisfaire mon vieux père, je fus content de me joindre à eux. Les huit jours qui précédèrent la fête, nous eûmes chaque jour deux heures de répétition. Le 1er août nous nous rendîmes au Belvédère, et tandis que le pape Clément dînait, nous jouâmes les motets que nous avions étudiés de telle manière que le pape déclara n'avoir jamais entendu musique plus suave ni musiciens mieux concertés. Il appela Gianiacomo, s'enquit d'où et de quelle manière il s'était procuré un si bon cornet pour soprano, et

---

(1) Crase pour Gian Giacomo. D'après les registres de la Trésorerie pontificale, consultés par A. Bertolotti (*Benvenuto Cellini a Roma*), p. 39, ce Gian Giacomo se nommait De Berardini. Il ne faisait pas que de la musique, car il reçut le 23 février 1523 la somme de 35 ducats pour une table en marqueterie. Un autre paiement de 20 ducats, le 30 novembre 1524, destiné « aux fifres du château », atteste que Gian Giacomo touchait en bloc le salaire des musiciens, entre lesquels il faisait la répartition. Ceci concorde entièrement avec le récit que nous allons lire chez Benvenuto, mais ce dernier pourrait bien avoir quelque peu majoré les appointements. Le compte pontifical du 30 novembre 1524 parle de 20 ducats, ce qui correspond à 20 écus et demi; Benvenuto prétend que le pape a donné 100 écus d'or le 1er août 1524. Une telle différence entre les deux paiements paraîtrait inexplicable, si notre auteur n'était coutumier de majorations, grâce auxquelles il espérait amener Cosme de Médicis à le mieux payer.

(2) Cosme de Médecis, né le 11 juin 1519, duc de Florence en 1537, grand-duc de Toscane le 1er septembre 1569, mort en avril 1574.

demanda tout spécialement qui j'étais. Gianiacomo m'ayant nommé, le pape lui dit : « C'est donc le fils de maître Giovanni? — C'est lui, répondit le fifre. » Le pape ayant alors déclaré qu'il me voulait à son service avec les autres musiciens, Gianiacomo reprit : « Très saint Père, je ne puis me vanter de l'attacher à votre service, parce que la profession à laquelle il s'adonne normalement est l'orfèvrerie. Il est merveilleusement habile en cet art et en tire beaucoup plus de profit que ne lui en donnerait le cornet. — Je veux d'autant plus l'avoir, s'écria le pape, puisque lui voilà encore une qualité que je ne soupçonnais pas. Fais en sorte qu'il ait le même salaire que vous autres, et dis-lui de ma part qu'il entre à mon service et que je le fournirai largement d'ouvrage chaque jour, aussi bien dans son autre profession que dans celle de musicien. » Puis, avançant la main, il remit à Gianiacomo un mouchoir renfermant cent écus d'or et répéta : « Distribue-les de façon qu'il en ait sa part. » Le fifre, ayant pris congé du pape, vint nous rejoindre et nous rapporta ponctuellement tout ce qui lui avait été dit; il fit ensuite la répartition des écus entre les huit membres de la compagnie que nous étions, et me dit en me donnant ma part : « Je vais te faire inscrire parmi les membres de notre compagnie.— Laissez passer aujourd'hui, répondis-je, et demain vous saurez ma décision. » Sur ce je les quittai, me demandant si je devais accepter une telle proposition, étant donné qu'elle ne manquerait pas de me porter préjudice en me détournant des chères études de mon art. La nuit suivante mon père m'apparut en songe. Ses pleurs attestaient son extrême tendresse. Il me pria, pour l'amour de Dieu et de lui, de m'engager volontiers dans cette affaire. Je crus lui répondre que je n'entendais accepter d'aucune manière. Aussitôt il me sembla qu'il prenait un visage menaçant, qui me glaça d'horreur, et qu'il me disait : « Si tu n'acceptes pas, tu encourras la malédiction paternelle, et si tu acceptes, tu seras à jamais béni de moi. » A peine éveillé, je courus tout tremblant me faire inscrire, puis j'écrivis la chose à mon vieux

père, que l'excès de sa joie faillit conduire au tombeau. Dès qu'il fut en état de le faire, il me répondit que lui aussi avait eu pour ainsi dire le même songe que moi.

XXIV

Ayant ainsi accédé aux légitimes désirs de mon bon père, il me semblait que tout devait me réussir et me procurer honneur et gloire. Aussi entrepris-je avec la plus grande ardeur l'achèvement du vase destiné à l'évêque de Salamanque. Cet évêque était un merveilleux homme, très riche, mais difficile à contenter. Chaque jour il envoyait voir ce que je faisais, et quand par hasard son messager ne me rencontrait pas, il se mettait dans la plus violente colère et déclarait qu'il voulait m'enlever l'ouvrage, pour le donner à finir à un autre. La cause de tout cela, c'était mon affiliation à cette maudite compagnie de musiciens. Cependant je travaillai nuit et jour à mon vase avec une si grande assiduité que je l'amenai à un état présentable et le fis voir à l'évêque. J'accrus tellement ainsi son désir de le voir terminé, que je me repentis de mon exhibition. En l'espace de trois mois j'achevai ce vase, qui était orné de quantité de petits animaux, de feuillages et de masques, aussi beaux qu'on les puisse imaginer. Dès qu'il fut fini, j'envoyai mon apprenti Paulino chez l'excellent orfèvre Luca Agnolo, dont j'ai déjà parlé, pour le lui montrer. Mon Paulino, à qui l'infini de sa grâce et de sa beauté rendait un tel message aisé, lui dit : « Messer Luca Agnolo, pour vous montrer l'accomplissement de ses promesses, Benvenuto vous prie d'examiner une de vos couillonneries, en attendant que vous lui fassiez voir une de ses bordelleries. » Quand il eut ouï ces paroles, Luca Agnolo prit le vase entre ses mains, l'examina minutieusement et dit à Paulino : « Mon bel enfant, réponds à ton maître qu'il est très habile homme et que je le prie de me tenir pour son ami, tout étant oublié entre nous. » Avec la plus grande joie l'honnête et délicieux enfant me fit

la commission. Le vase fut ensuite porté à l'évêque de Salamanque, qui voulut qu'on le fît estimer. Luca Agnolo prit part à cette expertise; il se montra si consciencieux que je ne me serais jamais attendu de sa part à tant d'éloges et à une si haute prisée. L'évêque prit le vase et s'écria, en sale Espagnol qu'il était : « Je jure Dieu que je lui ferai attendre son paiement autant de temps qu'il a peiné à le faire! » Cette menace, que j'entendis, me rendit mécontent au possible, et je maudis l'Espagne entière et tous ceux qui lui voulaient du bien.

Entre autres beaux ornements, ce vase avait une anse d'une seule pièce, d'un travail excessivement minutieux, qui, par le jeu d'un ressort, se maintenait droite au-dessus de l'orifice. Un jour, Monseigneur montra par vanité mon vase à quelques-uns de ses gentilshommes espagnols. Il arriva que l'un d'eux, aussitôt que Monseigneur eut le dos tourné, se mit à manier la belle anse du vase avec une telle brutalité que le ressort délicat ne put résister aux efforts de ce rustre et se brisa dans sa main. Comprenant la gravité de sa maladresse, il pria l'argentier qui avait la garde du vase de le porter de suite à l'orfèvre qui l'avait fait, pour qu'il le raccommodât immédiatement, promettant de payer tout ce qu'on demanderait, pourvu que la réparation fût vite faite. Le vase étant ainsi revenu dans mes mains, je promis de le réparer dans le plus bref délai, ce que je fis. Il m'avait été apporté avant le dîner. A vingt-deux heures, l'homme qui me l'avait apporté revint tout en sueur, ayant couru pendant tout le chemin, parce que Monseigneur l'avait demandé de nouveau pour le montrer à quelques autres gentilshommes. Cet argentier ne me laissait pas lui répondre, répétant toujours : « Vite, vite, apporte le vase! » Pour moi qui entendais travailler à mon aise et ne pas le lui donner, je lui dis qu'il ne me convenait pas de me presser. Ce serviteur entra dans une telle colère, qu'il fit mine de dégainer d'une main, tandis que de l'autre il tentait de pénétrer de force dans mon atelier. Les armes à la main, je lui en

interdis l'accès en lui adressant quantité de paroles menaçantes, et je lui dis : » Je ne veux pas te le donner; mais va rapporter à Monseigneur ton patron que je veux toucher le prix de mes fatigues avant qu'il sorte de cet atelier. » Voyant qu'il n'obtenait rien par les bravades, il se mit à me prier comme on prie devant la Croix, promettant que si je le lui donnais, il s'emploierait si bien pour moi que je serais payé. Ces paroles ne purent ébranler ma détermination; et comme je lui répétais toujours la même chose, il finit par désespérer de réussir et jura de revenir avec tant d'Espagnols, qu'ils me tailleraient en morceaux. Il partit en courant, et sur ces entrefaites, moi qui croyais de telles gens assez capables de ces assassinats, je me promis de me défendre courageusement. Je préparai une merveilleuse escopette dont je me servais pour chasser, en disant à part moi : « A qui me prend mon bien et le fruit de mon travail, puis-je encore céder ma vie! » Tandis que je me livrais à ces réflexions, un grand nombre d'Espagnols parurent avec leur majordome, qui, avec l'arrogance coutumière aux gens de son pays, leur ordonna d'entrer, de prendre le vase et de me donner la bastonnade. A ces mots, je leur montrai la gueule de mon escopette, qui était toute prête, la mèche allumée, et je leur criai de toutes mes forces : « Marauds, traîtres! est-ce ainsi que, dans une ville comme Rome, on met à sac les maisons et les boutiques? Autant d'entre vous, voleurs, approcheront de cette porte, autant avec cette escopette j'en ferai tomber morts! » Puis je tournai le canon vers le majordome, en l'ajustant : « Et toi, larron, qui les ameutes, je veux que tu sois le premier à mourir! » Aussitôt il donna des talons à un genet qu'il montait, et s'enfuit à toute bride. A cette grande rumeur, tous les voisins étaient sortis de chez eux; en outre plusieurs gentilshommes romains qui passaient s'écrièrent : » Tue-les donc, ces marauds, car nous t'aiderons! » Ces paroles les remplirent d'une telle épouvante qu'ils se sauvèrent tous. Il leur fallut raconter toute l'affaire à Monseigneur, dont la superbe était extrême.

6

Il les réprimanda du premier au dernier, tant pour s'être laissés tomber en de tels excès que pour n'être point allés jusqu'au bout après avoir commencé. A ce moment survint le peintre qui s'était entremis pour me faire donner la commande. Monseigneur le chargea de me dire de sa part, que si je ne lui portais pas le vase immédiatement, mes oreilles seraient le plus grand morceau qui resterait de moi, et que si je le lui portais, il me le payerait sur-le-champ. Ces menaces ne me causèrent pas la moindre frayeur, et je lui donnai à entendre que j'irais sans plus tarder en parler au pape. Cependant sa colère tomba, et ma peur fit de même, de grands seigneurs romains m'ayant donné leur foi que je n'en recevrais point d'offense et que je serais payé de mes fatigues. Je me munis d'un long poignard (1) et de ma bonne cotte de mailles et je me rendis au palais de Monseigneur, qui avait fait ranger en haie tous ses gens. J'entrai, suivi de mon Paulino, qui portait le vase d'argent. On eût dit, ni plus ni moins, que nous passions au milieu du Zodiaque : l'un des Espagnols avait la mine d'un lion, un autre celle du scorpion, un autre encore celle du cancer. Enfin nous arrivâmes en présence de ce prélat de malheur, qui nous inonda des pires injures qu'on puisse imaginer dans la bouche d'un prêtre et d'un Espagnol. Je l'écoutai sans lever les yeux sur lui et ne répondis pas un mot, ce qui ne fit qu'augmenter sa colère. Il me fit apporter de quoi écrire et m'ordonna de rédiger de ma main une déclaration attestant que j'avais reçu de lui pleine satisfaction et bon payement. A ces mots je le regardai en face et lui dis que je le ferais très volontiers quand j'aurais reçu mon argent. Du coup mon évêque atteignit le paroxysme de la fureur, et bravades et disputes ne furent pas ménagées. A la fin j'eus mes écus; j'écrivis alors mon attestation et m'en revins joyeux et content.

(1) Benvenuto avait dicté d'abord : d'un long *pistolet*, nom qu'on donnait aux couteaux de chasse de Pistoie; puis il a fait rayer ce mot, auquel il a substitué : *poignard*.

XXV

On rapporta l'aventure au pape Clément, qui avait déjà vu mon vase, mais ignorait que j'en fusse l'auteur. Il s'en amusa fort, me donna de vives louanges et déclara publiquement qu'il me voulait le plus grand bien. C'est pourquoi Monseigneur de Salamanque eut un cuisant repentir de ses bravades à mon égard et, pour se rapatrier avec moi, il me fit dire par le peintre dont j'ai parlé qu'il voulait me confier l'exécution de plusieurs travaux importants. Je répondis que je les exécuterais volontiers, mais que j'entendais être payé avant de les commencer (1). Ces paroles, elles aussi, vinrent aux oreilles du pape Clément, qu'elles firent rire aux éclats. Il

---

(1) Parmi les travaux confiés par l'évêque à Benvenuto, il faut peut-être placer la grenade de l'église Notre-Dame del Pilar, à Saragosse. Un document latin, dont l'écriture paraît appartenir au milieu du XVII[e] siècle, a été communiqué par le baron Ch. Davillier à Eugène Plon, qui le traduit ainsi : « La grenade qui se trouve au trésor de ce saint temple de la Bienheureuse Vierge Marie del Pilar, et qui est un objet unique en son genre, a été exécutée par l'artiste florentin Benvenuto Cellini en l'honneur de D. Francisco Cabrera y Bobadilla, évêque de Salamanque, dont la personne lui était très chère, et à qui il la destina et la donna. » (Plon, p. 252) Le *Catalogue des bijoux de la Très Sainte Vierge del Pilar de Saragosse*, publié en espagnol et en français à Madrid en avril 1870, décrit ainsi cette pièce importante : « No 433./— Joyau en or, représentant une grenade suspendue à une branche par trois chaînettes. Ce bijou est admirablement et finement travaillé; les couleurs vives de son émail font ressortir les dessins précieux, tous ciselés et gravés. Les grains du fruit, qui se voient par une ouverture naturelle, sont de rubis orientaux taillés exprès. En ôtant une petite vis cachée dans la couronne de la grenade, celle-ci s'ouvre en deux parties, découvrant dans chacune d'elles une excavation avec portail de style Renaissance, avec quelques figures représentant le mystère de la Visitation de la Sainte Vierge à Sainte Isabelle d'un côté, et de l'autre l'Annonciation, parfaitement émaillé. » Ce bijou, vendu en 1870 par le chapitre métropolitain de Notre-Dame del Pilar, est passé dans la collection Gustave de Rothschild.

y avait là le cardinal Cibo (1), à qui le pape conta toute l'histoire de mon différend avec l'évêque. Sa Sainteté se tourna ensuite vers un personnage de sa suite et lui ordonna de faire en sorte que j'eusse continuellement de l'ouvrage pour le palais.

Le cardinal Cibo m'envoya chercher, et après m'avoir tenu beaucoup de propos fort agréables à entendre, il me donna à faire un grand vase, plus grand que celui de l'évêque de Salamanque. J'eus également des travaux à exécuter pour le cardinal Cornaro (2) et pour nombre d'autres cardinaux, surtout pour les cardinaux Ridolfi (3) et Salviati (4). Tout le monde me faisait des commandes, si bien que je gagnais beaucoup. Madonna Porzia, dont j'ai déjà parlé, me conseilla d'ouvrir une boutique qui ne fût qu'à moi. Ainsi je fis, et jamais je ne manquai d'avoir quelque ouvrage pour cette

---

(1) Le cardinal Innocenzio Cibo, fils de Franceschetto Cibo et de Madeleine de Médicis, sœur de Léon X.

(2) Marco Cornaro, fils de Giorgio Cornaro, créé cardinal en 1492. Ce prélat étant mort en juillet 1524, Benvenuto ne peut avoir travaillé beaucoup pour lui.

(3) Le cardinal Niccolò Ridolfi, neveu de Léon X par sa mère Contessina.

(4) Le cardinal Giovanni Salviati, fils de Jacopo Salviati et neveu de Léon X par sa mère Lucrezia. Benvenuto entreprit notamment pour lui une salière qu'il décrit ainsi dans une lettre du 18 novembre 1553 : « La salière était de forme ovale, de plus d'une demi-brasse, très ornée, à savoir : quatre enfants en ronde-bosse qui soutenaient le vase au sel, et dans le dit vase beaucoup de feuillages et d'autres agréables ornements, et sur le couvercle de ce vase une Vénus avec le petit Cupidon qui dormait sur son sein. » La lettre qui contient cette description a été découverte et publiée par Claude Cochin dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'Ecole française de Rome (année 1909, p. 231). D'un document publié par Milanesi dans son édition des *Trattati* (p. 248), il résulte que, Salviati ayant retiré sa commande, la salière fut achevée pour le cardinal de Ravenne. Le 17 août 1549, Benvenuto reçut cent écus à valoir sur le prix de cette salière, mais il ne la termina qu'en 1553.

gentille et excellente dame, qui me rétribuait très largement, et je puis bien dire que c'est quasi grâce à elle que j'ai pu montrer au monde ce dont j'étais capable.

Je me liai d'intime amitié avec le seigneur Gabbriello Cesarino, qui était gonfalonier de Rome. Je fis pour lui de nombreux travaux, dont l'un mérite une mention spéciale : C'était une grande médaille d'or destinée à servir d'enseigne de chapeau. Sur cette médaille était sculptée Léda avec son cygne (1). Très satisfait de mon travail, le gonfalonier me dit qu'il voulait le faire estimer pour me le payer le juste prix. Comme ma médaille était exécutée avec toute les ressources de l'art, les experts l'évaluèrent bien au delà de ce qu'il s'était imaginé, si bien qu'il la gardait entre ses mains, tandis que moi je ne recevais rien pour rétribution de mon labeur. Il en fut pour cette médaille comme pour le vase de l'évêque de Salamanque. Mais, pour que ces bagatelles ne m'empêchent pas de raconter des choses de bien autre importance, j'en ai assez parlé et je passe outre.

---

(1) A la suite de JOSEPH ARNETH (*Die Cinque-Cento Cameen und Arbeiten des Benvenuto Cellini und seiner Zeitgenossen, im K. K. Münz und Antiken Cabinette*, Vienne. 1858), Eugène Plon croit pouvoir reconnaître la médaille de Benvenuto dans un camée du Cabinet des Antiques de Vienne qu'il décrit ainsi : « L'ovale du médaillon mesure cinq centimètres sur six, sans compter l'encadrement. Léda, assise, caresse de la main droite le cygne, placé sur ses genoux; un collier d'or réunit la tête au torse (qui est) en pierre dure; le manteau qui tombe de l'épaule gauche et couvre la partie inférieure du corps semble être en drap d'or; la muraille placée derrière la tête de Léda est rayée d'or et d'émail bleu; le sol émaillé de vert simule un gazon. Devant elle se tient l'Amour appuyé sur son arc et portant un carquois d'or rempli de flèches. Un émail blanc imitant la carnation recouvre son corps; près de lui se trouve une sorte de petite balustrade décorée de dessins bleus, et dans le fond, près des niches et des fenêtres du temple, l'émail simule du marbre tacheté. L'encadrement, composé de rinceaux, est orné de huit fleurs de lys, dont quatre, en émail bleu et rehaussées chacune d'un diamant, sont placées alternativement avec les quatre autres d'émail blanc et portant des rubis. » (Plon, p. 142.)

XXVI

Encore que tout ce que je vais dire sorte quelque peu du cadre de ma profession, c'est ma vie que j'entends écrire. Il me faut donc rapporter quelques faits dont je parlerai sans entrer dans les détails, en peu de mots. Un matin de la fête de saint Jean, notre patron (1), je me trouvais à déjeûner avec plusieurs de mes compatriotes, appartenant à diverses professions : peintres, sculpteurs, orfèvres. Entre autres artistes de marque, il y avait là un peintre nommé le Rosso (2) et Gianfrancesco, disciple de Raphaël. Comme ils se sentaient parfaitement libres en l'endroit où nous étions, ils riaient tous et plaisantaient ainsi qu'il est d'usage quand beaucoup d'hommes se trouvent ensemble, dans la joie d'une si belle fête. Vint à passer un jeune bravache éventé, soldat aux gages du seigneur Renzo da Ceri (3). Au bruit que nous faisions, il se mit à nous railler et à vomir un torrent d'injures contre les Florentins. Moi, qui avais pris l'initiative de réunir tous ces hommes de bien et de talent, je me considérai comme l'offensé. Sans bruit et sans qu'aucun de mes convives le remarquât, je rejoignis le personnage, lequel était avec une sienne putain, qu'il faisait rire en continuant à se moquer de nous. Je l'abordai et lui demandai s'il était bien ce téméraire

---

(1) Saint Jean-Baptiste, dont la fête se célèbre le 24 juin, était l'un des patrons de Florence.

(2) Le Rosso, né à Florence en 1494, devait plus tard venir en France comme Benvenuto. Appelé dans notre pays en 1531 et pourvu des gages de 1,400 livres tournois par an, comme « maistre conducteur des ouvrages de stucq et de peinture au lieu de Fontainebleau, » il décora la galerie de François Ier, travail qui l'occupa jusque vers sa mort, en 1541.

(3) Lorenzo, dit Renzo da Ceri, célèbre condottière, de la famille des Orsini, mort le 11 février 1536. Monluc le qualifie de « gentilhomme romain, des plus aguerris et expérimentez. «(*Commentaires*, éd. Courtault, t. Ier, Paris 1911, p. 64).

qui déblatérait contre les Florentins. « Je suis celui-là ! » répondit-il aussitôt. A ces mots je lui appliquai ma main en plein visage en disant : « Et moi, je suis celui-ci ! » A l'instant nous mîmes hardiment l'un et l'autre la main à l'épée, mais à peine avions-nous commencé le combat que beaucoup de gens s'interposèrent entre nous, prenant parti pour moi plutôt que pour l'adversaire, parce qu'ils avaient vu et reconnu que j'avais raison. Le lendemain, mon bravache m'envoya un cartel de défi, me sommant de combattre avec lui. Je l'acceptai très gaiement, en disant que cette affaire me semblait devoir être expédiée beaucoup plus rapidement que les ouvrages de ma profession. J'allai de suite trouver un vieux brave nommé le Bevilacqua, qui passait pour avoir été la première lame d'Italie, parce qu'il était entré plus de vingt fois en champ clos et en était toujours sorti à son honneur. Cet homme de bien était très lié d'amitié avec moi ; il avait fait ma connaissance à cause de mon art, et je dois ajouter qu'il s'était déjà entremis en certains terribles démêlés que j'avais eus ; aussi me dit-il aussitôt en riant : « Benvenuto, mon ami, si tu avais une affaire avec Mars, je suis certain que tu en sortirais à ton honneur, car, depuis tant d'années que je te connais, je ne t'ai jamais vu t'engager dans une querelle où le bon droit ne fût avec toi. » Il épousa donc mes intérêts et nous mena sur le terrain, les armes à la main, mais aucune goutte de sang n'eut à couler, car mon adversaire offrit des excuses, si bien que je sortis de l'affaire à mon plus grand honneur. Je ne dis rien d'autres aventures du même genre, encore que leur récit serait des plus agréable à entendre, car je veux me borner à parler de mon art. C'est lui qui m'a fait entreprendre d'écrire ce livre, et je n'aurai déjà que trop à raconter en restant dans mon sujet.

Bien que je fusse poussé par une honorable émulation, qui me rendait désireux d'exécuter quelque autre pièce d'orfèvrerie qui égalât ou même surpassât celles de l'habile Luca Agnolo, jamais cependant ce sentiment ne me détourna du

bel art du joaillier. Orfèvrerie et joaillerie me rapportaient beaucoup de profit et encore plus d'honneur, et dans l'une et dans l'autre je produisais continuellement des œuvres qui ne ressemblaient point à celles de mes confrères.

En ce temps-là, il y avait à Rome un Pérugin, artiste de très grand talent, dont le nom était Lautizio (1). Il s'était renfermé dans une seule spécialité, aussi y était-il unique au monde. A Rome, chaque cardinal a un sceau dans lequel est gravé quelque composition relative à son titre. Ce sceau est grand comme la main d'un enfant de douze ans environ, et je viens de dire qu'on y grave une composition relative au titre du cardinal, avec quantité de figures. Un sceau cardinalice bien réussi se paie cent écus et même plus. Tout comme à Luca Agnolo, je portais à l'habile Lautizio une honorable envie, quoique son art différât fort de tout ce que requiert l'orfèvrerie. C'est pourquoi d'ailleurs il n'était que graveur de sceaux et ne savait faire aucun autre objet. Son art aussi, je me mis à l'apprendre, et bien que le trouvant difficile au possible, je ne me laissai jamais abattre par la fatigue, parce que je m'appliquais sans relâche à gagner et à apprendre.

Il y avait encore à Rome un autre artiste de merveilleux talent, un Milanais qu'on nommait messer Caradosso (2). Cet

---

(1) Au début du chapitre XIII du *Traité de l'Orfèvrerie*, Benvenuto répète les renseignements qu'il donne ici sur Lautizio, et les place à la date de 1525.

(2) Benvenuto ne connaît que le surnom de cet artiste, qui se nommait Ambrogio Foppa. Dans les registres de trésorerie consultés par A. Bertolotti (*Benvenuto Cellini a Roma*, pp. 38 et 39), on le trouve désigné de la même manière en 1514 et en 1523. Au chapitre III du *Traité de l'Orfèvrerie*, Benvenuto nous en donne ainsi le raison : « On le surnommait maître Caradosso, et il ne voulait point être appelé autrement. C'est d'un Espagnol qu'il avait reçu ce surnom par mépris. Ayant promis d'achever dans un temps déterminé certain travail, il n'avait pu tenir sa parole, d'où colère de l'Espagnol qui avait juré de l'en faire amèrement repentir. Devant cette colère, mon Caradosso s'excusait du mieux qu'il pouvait, avec un fort accent, en son grossier

artiste ne faisait que de petites médailles ciselées, composées de plaques, et quantité d'objets analogues. On lui doit quelques *Paix* (1) en demi-relief, et des Christs d'une palme, en plaques d'or très minces et d'un si beau travail que je considérais leur auteur comme le plus grand maître que j'eusse jamais vu en ce genre de travaux; c'est pourquoi j'étais jaloux de lui plus que de tout autre. Il y avait encore à Rome d'autres maîtres qui gravaient des médailles en acier. Ils sont les modèles et les guides de tous ceux qui veulent exceller dans la fabrication des monnaies. Toutes ces diverses professions, je me mis à les apprendre avec la plus grande ardeur. Il en fut encore de même pour l'art merveilleux de l'émail, que je ne vis jamais bien pratiquer que par un des nôtres, un Florentin nommé Amerigo (2). Je n'ai pas connu cet artiste, mais je n'ignore rien de ses œuvres splendides. Nulle part au monde je n'ai rencontré d'artiste qui s'approchât, même de très loin, de leur divine perfection. L'exécution des émaux est excessivement difficile, car, après avoir accompli un travail très minutieux, il faut en dernier lieu le soumettre à l'action du feu, qui bien souvent le gâte et le réduit à néant. Néanmoins je m'appliquai de tout mon pou-

---

patois milanais. En l'entendant parler ainsi, le gentilhomme se mit à rire, et le regardant soudain en face avec la morgue coutumière aux gens de son pays, il lui dit brusquement: *Hai cara d'osso*, ce qui signifie: *figure de cul*. Sur le moment, l'harmonie de ces mots plut tant à notre homme qu'il ne voulait plus répondre quand on l'appelait autrement; lorsque plus tard il en comprit le sens, il aurait volontiers voulu quitter ce surnom mais il ne put y parvenir. Quand je l'ai connu à Rome, il avait près de quatre-vingts ans, et je ne lui ai jamais su d'autre nom que *Caradosso*. » En réalité, *cara de oso* signifie : *face d'ours*. Dans son édition de Vasari (t. III, p. 535) Milanesi a noté que Caradosso ne fut pas seulement médailleur, comme le dit Benvenuto, mais modeleur, nielleur et orfèvre. Il est mort en 1527.

(1) On désigne sous le nom de *Paix* une plaque que l'acolyte, après l'*Agnus Dei*, porte à baiser en disant : *Pax tecum*.

(2) Amerigo, fils de Rigo Righi ou Amerighi (1420-1491).

voir à cet art si différent du mien, et bien que le trouvant très difficile, j'y prenais tant de plaisir que les plus grandes difficultés mêmes me semblaient un délassement. Il en était ainsi grâce à un don particulier du Dieu de la nature, qui m'a doué d'une constitution si excellente et si bien équilibrée que je n'ai jamais eu à la ménager en tout ce qu'il m'est venu à l'esprit d'entreprendre. Les professions dont je viens de parler diffèrent tellement entre elles, que celui qui réussit en l'une n'arrive presque jamais à exceller autant dans les autres. Cela étant, je m'ingéniai de tout mon pouvoir à acquérir en chacune une égale habileté, et, quand l'occasion s'en présentera, je ferai voir que j'ai réalisé cette ambition.

XXVII

Je n'avais encore que vingt-trois ans environ. C'est à ce moment qu'éclata une maladie pestilentielle si terrible, qu'à Rome les gens mouraient tous les jours par milliers (1). Un peu effrayé de ce fléau, j'entrepris de m'adonner à certains plaisirs, parce que le cœur m'en disait, et aussi pour une raison que je vais faire connaître. J'allais en effet volontiers, les jours de fête, visiter les monuments antiques, soit pour les modeler en cire, soit pour les dessiner. Or, ces monuments sont tout en ruines, et parmi ces ruines gitaient d'innombrables pigeons, qu'il me prit fantaisie de tirer à l'escopette. Et donc, pour fuir la société des hommes et l'épouvante de la peste, je mettais une escopette sur l'épaule de mon Paulino, et nous nous en allions seuls, lui et moi, au milieu des ruines, d'où je

(1) La première mention que l'on ait de la peste de Rome est contenue dans un rapport de Galeotto de Médicis, daté du 20 février 1524 (cité dans Pastor, t. IX, p. 199, en note). Ce n'est que le 13 juillet 1524 que ce diplomate annonce : « La peste ne fait presque plus de mal. »

revenais, — que de fois cela m'est arrivé! — chargé de pigeons dodus au possible. Il me plaisait de ne mettre dans mon escopette qu'une seule balle, si bien que c'était vraiment grâce à mon adresse de tireur que je faisais de belles chasses. C'était une escopette droite, fabriquée par moi, et dont le canon, à l'intérieur et à l'extérieur, était aussi poli que jamais fut miroir. Je composais aussi de ma propre main ma poudre, une poudre fine entre toutes, avec laquelle je découvris les plus merveilleux secrets que jamais personne ait trouvés jusqu'à ce jour. Pour ne pas trop m'étendre à ce sujet, je n'en donnerai qu'une preuve, qui transportera d'admiration tous ceux qui s'y connaissent en matière de chasse : c'est qu'avec une quantité de poudre égale au cinquième du poids de ma balle, je frappais un but à la distance de deux cents pas. Le grand plaisir que je tirais du maniement de mon escopette risquait de me détourner de mon art et de mes études; c'était assurément la vérité, mais d'un autre côté mon gain dépassait de beaucoup ma perte, car, toutes les fois que j'allais à la chasse, je fortifiais grandement ma santé, à laquelle le grand air était très propice. Moi qui suis de nature mélancolique, dès que je me trouvais à la chasse, mon cœur s'emplissait aussitôt de joie, et mon travail se faisait ensuite mieux, et avec plus d'inspiration, que lorsque je poursuivais sans relâche mes études et mes essais. En fin de jeu, mon escopette m'était donc plus profitable que nuisible. C'est encore grâce à la chasse que je me liai d'amitié avec certains chercheurs, qui passaient leur temps à épier les paysans lombards qui venaient à Rome pour travailler aux vignes, quand la saison les y appelait. Ces manants, en piochant la terre, trouvaient à chaque instant des médailles antiques, des agates, des prasmes (1), des cornalines, des camées; ils trouvaient encore des pierres fines, telles que des émeraudes, des saphirs, des

(1) La prasme est une sorte d'agate de couleur vert sombre.

diamants et des rubis. Les chercheurs dont je parle les achetaient parfois pour presque rien aux paysans, et moi, il m'arrivait bien souvent de courir après eux et de me faire céder leur emplette en leur donnant beaucoup plus d'écus d'or qu'ils n'avaient déboursé de jules. Ainsi faisant, en dehors du gain considérable que je réalisais en revendant ces pierres, qui me rapportaient mille pour cent et même plus, je me conciliais la faveur de quasi tous les cardinaux de Rome. Je ne signalerai ici que quelques-unes des plus remarquables et des plus rares de ces trouvailles. Entre beaucoup d'autres, il me tomba entre les mains une tête de dauphin grosse comme une de ces fèves dont on se sert dans les scrutins. Cette tête était assurément fort belle; néanmoins l'admirable qualité de la pierre l'emportait de beaucoup sur le travail de l'artiste. C'était une émeraude d'une eau si pure que la personne qui me l'acheta pour une dizaine d'écus encaissa dix fois plus en la revendant après l'avoir fait monter dans un anneau, comme une pierre ordinaire. Pour prendre une pierre d'une autre espèce, je citerai une tête en topaze, la plus belle topaze que l'on eût jamais vue en ce monde. Cette fois, l'art égalait la nature. Cette topaze était de la grosseur d'une bonne noisette et représentait la tête de Minerve avec toute la perfection imaginable. D'un autre genre était un camée, où l'on avait gravé Hercule enchaînant les trois têtes de Cerbère. Il était si beau et si savamment exécuté que notre grand Michel-Ange déclara qu'il n'avait jamais vu chose si merveilleuse. Je pourrais citer encore beaucoup de médailles de bronze, parmi lesquelles j'en retins une, où était représentée la tête de Jupiter. C'était la plus grande médaille que j'eusse vue jusqu'alors, et sa gravure égalait celle des meilleurs ouvrages de ce genre. Au revers, un revers magnifique, étaient des figurines aussi parfaites que le Jupiter. J'aurais bien d'autres choses à dire sur ces antiquités, mais je ne veux pas m'étendre davantage sur un tel sujet, car je risquerais d'être trop long.

XXVIII

Comme je l'ai raconté plus haut, la peste avait éclaté à Rome. Je m'en vais retourner un peu en arrière, mais ce sera sans sortir de mon sujet. Il arriva à Rome un chirurgien fameux, qu'on appelait maître Jacomo de Carpi (1). Cet habile homme, entre autres cures, entreprit celle des cas les plus désespérés du mal français (2). Comme cette maladie affectionne à Rome tout particulièrement les prêtres, surtout les plus riches (3), il eut grande réputation. Il affirmait guérir complètement le mal à l'aide de certaines fumigations, mais il tenait à convenir du prix du traitement avant que de l'entreprendre, et ce prix s'élevait non pas à des dizaines d'écus, mais à des centaines. Il avait une parfaite intelligence du dessin. Passant par hasard un jour devant ma boutique, ses yeux tombèrent sur certains dessins que j'y avais exposés, et parmi lesquels se trouvaient des croquis de vases bizarres que j'avais composés pour mon plaisir. Ces vases différaient beaucoup de tous ceux qu'on avait jamais vus jusqu'alors. Il me demanda de lui en reproduire deux en argent, ce que je fis d'autant plus volontiers qu'il s'agissait d'ouvrages de ma

---

(1) Giacomo Berengario, de Carpi, près de Modène, était un médecin et chirurgien de grande valeur, et non un charlatan comme le prétend Benvenuto. C'est lui qui a imaginé l'emploi du mercure dans le traitement des maladies vénériennes.

(2) Un des noms qu'on donnait à la syphilis depuis l'expédition de Charles VIII à Naples : « Aucuns aussi en apportèrent quelque chose dont ils se sentirent toute leur vie, ce fut une manière de maladie qui eut plusieurs noms; d'aucuns fut nommée le mal de Naples, la grosse vérolle, les autres l'ont appelée le mal français et plusieurs autres noms a eu ladite maladie, mais de moy je l'appelle le mal de celluy qui l'a. « (*Histoire du gentil seigneur de Bayart, composée par le Loyal Serviteur*, éd. J. Roman, Paris, 1878, p.57.)

(3) Les cardinaux Cibo et Sig. Gonzague étaient atteints du mal français. (Pastor, t. VIII, p. 32.)

création. Bien que maître Jacomo me les ait payés très largement, l'honneur que j'en tirai fut cent fois plus grand, car les meilleurs praticiens dans l'art de l'orfèvrerie déclarèrent n'avoir jamais rien vu de si beau ni de mieux exécuté. A peine eus-je livré ces vases au médecin, qu'il les fit voir au pape; puis, le lendemain, il prit congé de celui-ci. Il était très instruit et parlait médecine admirablement. Le pape eût vivement désiré le voir demeurer à son service, mais maître Jacomo lui répondit qu'il ne voulait demeurer au service de personne au monde, et que quiconque avait besoin de ses soins n'avait qu'à le suivre. C'était un fin matois, et il agit sagement en quittant Rome, car, peu de mois après son départ, tous les malades qu'il avait drogués tombèrent dans un état cent fois pire qu'auparavant. On l'aurait assommé s'il n'avait pris soin de s'éclipser. Il montra mes vases à nombre de seigneurs, notamment à l'excellentissime duc de Ferrare (1), et leur raconta toute une histoire : il les tenait d'un grand seigneur de Rome, qu'il n'avait consenti à soigner qu'en échange de ces deux vases; ce seigneur lui avait alors affirmé leur antiquité et l'avait supplié en grâce de lui demander toute autre chose, rien ne lui semblant excessif pourvu qu'il les gardât; mais, en feignant de ne pas vouloir s'occuper du malade, il avait fini par les obtenir. Voilà le récit que me fit à Ferrare messer Alberto Bendedio, en me montrant en grande pompe des copies en terre de mes vases. En l'entendant, je me contentai de rire, sans souffler mot. Messer Alberto Bendedio, qui ne manque pas de superbe, s'écria tout en colère : « Cela te fait rire, hein? Et bien! je te dis, moi, que depuis mille ans il n'est pas né homme qui sache seulement les copier! » Pour moi, désireux de ne pas nuire à leur réputation, je restai coi et les

---

(1) Alphonse d'Este, duc de Ferrare, de Modène, de Reggio, né le 21 juillet 1476, fils d'Hercule Ier, duc de Ferrare, et d'Eléonore d'Aragon. Il avait épousé, en 1501, Lucrèce Borgia, fille d'Alexandre VI et veuve d'Alphonse d'Aragon, duc de Bisceglia. Il mourut le 31 octobre 1534.

admirai avec un feint étonnement. A Rome, nombre de seigneurs me dirent de ces ouvrages qu'ils leur semblaient merveilleux et authentiquement anciens. Certains d'entre eux étant de mes amis et, leurs éloges m'enhardissant, je leur avouai que j'en étais l'auteur. Ils ne voulurent pas me croire, si bien que pour ne pas perdre vis-à-vis d'eux ma réputation d'homme digne de foi, je fus contraint de produire des témoins et de faire de nouveaux dessins, car maître Jacomo avait eu l'astuce d'emporter les croquis originaux. Ce petit travail me rapporta beaucoup.

XXIX

La peste dura de longs mois, pendant lesquels, grâce aux précautions que je prenais, je pus rester indemne de tout mal, tandis que mouraient beaucoup de mes compagnons. Mais un soir, un de mes intimes amena souper chez moi une courtisane appelée Faustina. C'était une femme magnifique, mais ayant déjà trente ans environ. Elle avait avec elle une petite servante de treize à quatorze ans. La Faustina appartenant à mon ami, je ne l'aurais pas touchée pour tout l'or du monde. Elle eut beau me dire qu'elle raffolait de moi, je gardai à mon ami une inébranlable fidélité. Mais dès qu'elles furent au lit, j'enlevai la petite servante, qui était tout à fait novice. Que lui serait-il arrivé si sa patronne l'avait su! Cette nuit me donna donc de délicieuses jouissances, et je fus bien autrement satisfait de la servante que je ne l'aurais été de sa patronne. L'heure du repas étant arrivée, je me sentis fatigué, car j'avais couru beaucoup de milles, mais, quand je voulus manger, je ressentis de violentes douleurs de tête, mon bras gauche se couvrit de nombreux bubons et un charbon se forma à la partie externe du poignet. Chacun aussitôt de s'effrayer dans la maison, et mon ami de s'enfuir avec ses deux vaches, la grosse et la petite.

Je restai donc seul avec un pauvre petit apprenti qui ne voulut jamais m'abandonner. J'avais un sentiment de

constriction au niveau du cœur, et je tenais ma mort pour certaine. Sur ce, vint à passer dans la rue le père de mon apprenti, qui était attaché comme médecin à la personne du cardinal Iacoacci (1). « Mon père, cria l'enfant, entrez donc voir Benvenuto, qui est au lit avec une petite indisposition. » Sans songer à ce que pouvait être cette indisposition, le médecin vint de suite à moi. Dès qu'il m'eut tâté le pouls, il vit et sentit ce dont il s'agissait et qu'il eût bien voulu n'avoir point à constater. « O traître d'enfant, dit-il aussitôt en se tournant vers son fils, tu m'as ruiné! Comment pourrai-je maintenant me présenter devant le cardinal? — Mon maître, repartit l'enfant, vaut cent fois mieux que tous les cardinaux de Rome. » Alors le médecin se tourna vers moi et me dit : « Puisque je suis ici, je veux bien te soigner; seulement je t'avertis d'une chose, c'est que si tu as couché avec une femme, tu es mort. — C'est précisément ce que j'ai fait cette nuit, répondis-je. — Quelle créature était-ce, reprit-il, et dans quelle mesure en as-tu joui? — Le temps qu'a duré la nuit, et la créature était dans la fleur de la première jeunesse. » S'apercevant alors de la sottise qu'il avait lâchée, il s'empressa de me déclarer : « Comme les filles aussi jeunes ne dégagent pas encore de mauvaise odeur, et comme tu n'as pas attendu pour prendre les remèdes voulus, il n'y a pas lieu de tant s'effrayer, car j'espère bien te guérir entièrement. » Il fit ce qu'il y avait à faire et partit aussitôt après. A ce moment entra un de mes meilleurs amis, nommé Giovanni Rigogli (2). Désolé tout à la fois de la gravité de mon mal et du complet abandon où

---

(1) Sans doute l'auditeur de Rote Domenico Iacobacci, créé cardinal en 1517.

(2) Ce Giovanni Rigogli était peut-être pour Benvenuto un ami fidèle, mais ils avaient à leur commun passif une équipée plutôt fâcheuse : le 14 janvier 1523, Benvenuto avait été condamné, sur la plainte de Domenico, fils de ser Giuliano da Ripa, à une amende de douze boisseaux de farine, pour actes de lubricité commis avec Giovanni, fils de ser Matteo Rigogli. (Bacci, p. 32.)

m'avait laissé mon camarade, il me dit : « Benvenuto, mon ami, ne crains pas que je te quitte un seul instant, tant que je ne te verrai pas guéri. »Je le priai de ne pas s'approcher de moi, parce que j'étais un homme fini. La seule chose que je lui demandai, ce fut de bien vouloir prendre, près de mon lit, une cassette où j'avais serré passablement d'écus, et, dès que Dieu m'aurait enlevé de ce monde, d'envoyer cette somme à mon pauvre père, avec une lettre où il dirait en plaisantant que, moi aussi, j'avais suivi la mode qu'imposait cette saison endiablée. Mon cher Giovanni me répondit qu'il n'entendait pas me quitter, quoi qu'il arrivât, et qu'il savait fort bien ce qu'il convenait de faire en toute rencontre pour un ami. Enfin, avec l'aide de Dieu, ce mauvais moment passa; grâce à de merveilleux remèdes, une grande amélioration se fit sentir dans mon état, et bientôt je sortis heureusement de cette effrayante maladie.

Ma plaie était encore ouverte, remplie de charpie et recouverte d'un bandage, quand je quittai la ville sur un petit cheval sauvage qui m'appartenait. Il avait les poils longs de plus de quatre doigts, était exactement de la taille d'un gros ours, et ressemblait vraiment à un ours. C'est sur cette monture que j'allai trouver le peintre Rosso, qui n'était plus à Rome, mais du côté de Civita-Vecchia, dans un domaine du comte de l'Anguillara, appelé Cervetara (1). J'y trouvai bien mon peintre, qui ne se tint pas de joie en me revoyant; aussi n'hésitai-je pas à lui dire : « Je viens faire chez vous ce que vous avez fait chez moi il y a quelques mois. » Il éclata de rire aussitôt, me prit dans ses bras, me baisa et me pria de ne pas faire de fredaines, par égard pour le comte. Je vécus là fort heureux, tenu en bonne humeur par des vins excellents et des plats savoureux, accablé de caresses par le comte, et j'y restai environ un mois. Chaque jour j'allais seul sur le rivage

(1) Aujourd'hui Cerveteri, village bâti sur l'emplacement de l'ancienne Cære, à trois lieues du lac de Bracciano.

de la mer (1); là, je descendais de cheval et je ramassais des cailloux de toutes couleurs et des coquillages rares et de formes magnifiques. La dernière fois que je fis cette promenade, je fus assailli par une troupe nombreuse d'hommes déguisés, descendus d'une fuste mauresque. Ces brigands pensaient m'avoir acculé dans un certain endroit d'où il semblait que je ne pusse m'échapper de leurs mains. Je bondis sur mon cheval et m'engageai dans l'endroit dangereux, où je n'avais que le choix entre deux façons de me faire accommoder : au feu des escopettes ou à l'eau salée, car je ne voyais guère d'espoir d'échapper à l'une ou à l'autre de ces perspectives. Mais Dieu permit — qu'il en soit béni ! — que mon cheval fit un saut incroyable, grâce auquel je fus sauvé. Je racontai l'aventure au comte, qui fit prendre les armes à ses gens ; mais les fustes avaient déjà gagné le large. Le lendemain je revins à Rome, tout à fait guéri et d'excellente humeur.

XXX

La peste était presque disparue, si bien que ceux qui se retrouvaient en vie s'accablaient de caresses réciproques, tant ils exultaient d'allégresse. De là naquit une société composée des meilleurs peintres, sculpteurs et orfèvres qu'il y eût à Rome (2). Le fondateur de cette société était un sculpteur nommé Michel-Ange (3), natif de Sienne, artiste de si grand

(1) De Cerveteri à la mer, il y a deux lieues par route.

(2) Cette société dut au moins autant son origine à la joie causée par l'élection de Clément VII, le second pape de la famille des Médicis, chez les artistes que la mort de Léon X et le règne du sévère Adrien VI avaient chassés de Rome. La peste en aura retardé de quelques mois les débuts.

(3) Il serait impertinent de noter que ce Michel-Ange de Sienne n'a rien de commun avec Michel-Ange Buonarroti, si H. de Latouche (*Revue de Paris*, novembre et décembre 1832) et Jules Janin (*Revue de Paris*, juillet et août 1833) n'avaient confondu ces deux artistes si différents d'humeur.

talent qu'on pouvait le comparer aux meilleurs maîtres de sa profession, mais par dessus tout le plus joyeux et le plus fidèle compagnon du monde. Il était le plus âgé de la bande, mais on l'eût dit le plus jeune, tant il était vigoureux de corps. Nous nous réunissions souvent, au moins deux fois par semaine. Je ne veux point passer sous silence qu'il y avait dans notre société le peintre Jules Romain et Gianfrancesco, tous deux élèves excellents du grand Raphaël. Nous nous étions déjà trouvés nombre de fois ensemble, quand notre chef, en franc luron, décida que le dimanche suivant nous aurions à venir tous souper chez lui, avec obligation pour chacun d'amener sa *corneille* (Michel-Ange appelait de ce nom les catins). Quiconque viendrait seul serait condamné à payer à souper à toute la société. Ceux d'entre nous qui ne fréquentaient point ces dames durent s'en procurer une à tout prix, quelle que fût la difficulté d'en trouver, pour ne point avoir à rougir au milieu de ces vertueuses agapes. Quant à moi, je croyais avoir en partage une jeune et superbe fille, appelée Pantasilea, qui était fort amourachée de moi, mais je fus forcé de la céder à l'un de mes meilleurs amis, nommé le Bacchiacca (1), qui en avait été fortement épris et l'était encore. En cette affaire, la Pantasilea fit paraître un tantinet de dépit amoureux, car, en voyant qu'au premier mot je l'avais cédée au Bacchiacca, il lui sembla que je tenais bien peu de compte de l'amour passionné qu'elle me portait. Ce fut la cause d'une très grave affaire qu'elle me suscita peu de temps après, pour se venger de l'injure qu'elle avait reçue de moi. Mais j'en parlerai plus tard en son lieu.

L'heure de se présenter avec sa corneille devant la brillante compagnie approchait, et je n'en avais pas. Il me semblait par trop ridicule de manquer d'une aussi sotte chose, et pourtant j'étais par-dessus tout décidé à ne point mener à mon

(1) Francesco Ubertini, dit le Bacchiacca, élève du Perugin et de Franciabigio, né vers 1494, mort en 1557.

bras, en société si choisie, quelque piteuse petite corneille déplumée. Il me vint en tête une joyeuse farce, qui ne pouvait qu'accroître la gaieté des convives, et je résolus de la jouer. Je fis venir un jeune homme de seize ans, qui demeurait près de chez moi. Il était fils d'un chaudronnier espagnol, étudiait les lettres latines et s'y appliquait fort. Il se nommait Diego, était bien fait de sa personne et avait un teint merveilleux. Le galbe de sa tête l'emportait de beaucoup sur celui de l'Antinoüs antique (1), aussi l'avais-je dessiné bien des fois, ce qui avait valu grande considération à mes travaux d'orfèvre. Il ne fréquentait personne, de sorte qu'il n'était pas connu. Il s'habillait fort mal, sans se préoccuper de sa toilette, car il n'avait d'amour que pour ses chères études. L'ayant fait venir chez moi, je le priai de se laisser parer de vêtements de femme étendus devant lui, tout prêts. Il ne fit point de difficultés et s'habilla rapidement, puis, à l'aide de bijoux du plus heureux effet, j'ajoutai en hâte un nouvel éclat à la beauté de son merveilleux visage. Je lui attachai aux oreilles deux petits anneaux, encerclant chacun une belle et grosse perle. Ces anneaux étaient brisés, de sorte qu'ils lui serraient seulement les oreilles, qui paraissaient percées. Je lui passai au cou de splendides colliers d'or et de riches joyaux et j'ornai de bagues ses fines mains. Je le pris ensuite par l'oreille en souriant et le conduisis devant un grand miroir. Quand il se vit ainsi transformé, il s'enhardit jusqu'à s'écrier : « Pauvre moi ! est-ce bien là Diego ? — C'est bien là, répondis-je, ce Diego à qui je n'ai jamais demandé de m'accorder quoi que ce soit ; mais à présent je le prie de m'octroyer une juste grâce. Je voudrais qu'il vînt, sous ce déguisement, souper avec cette société choisie dont je lui ai parlé plusieurs fois. » Ce jeune homme honnête, vertueux et sage perdit alors toute assurance, baissa les yeux, resta quelque temps sans prononcer une

(1) Jeune Bithynien d'une grande beauté, esclave de l'empereur Adrien, qui en fit son favori.

parole; puis, se redressant tout à coup, il dit : « Du moment qu'il s'agit d'y aller avec Benvenuto, j'y vais; partons tout de suite. » Je lui mis alors sur la tête un de ces grands voiles qu'on appelle à Rome *panni di state.* Nous arrivâmes au rendez-vous, où l'on n'attendait plus que nous. Tout le monde vint nous saluer. Michel-Ange se trouvait entre Jules Romain et Gianfrancesco. Quand j'eus enlevé le voile qui cachait le beau visage de Diego, Michel-Ange, qui, comme je l'ai déjà dit, était bien l'homme le plus enjoué et le plus gai qu'on pût imaginer, saisit Jules d'une main, Gianfrancesco de l'autre, les fit se courber aussi profondément que possible et se mit lui-même à genoux en criant : « Miséricorde! accourez tous! Voyez, voyez comment sont faits les anges du Paradis! Tout le monde dit qu'il y a de beaux anges, voyez qu'il y a aussi de belles anges! » Et il s'écria :

O ange belle, ô ange digne,
A toi de me sauver, à toi de me bénir!

A ces mots, la charmante créature leva en riant la main droite et donna à Michel-Ange une bénédiction papale accompagnée d'une foule de plaisants propos. Alors Michel-Ange lui dit en se redressant : « On baise les pieds au pape, mais aux anges on baise les joues. » Ainsi fit-il, et Diego de rougir jusqu'aux oreilles, ce qui rendit plus éclatante encore sa merveilleuse beauté. Nous entrâmes alors dans la salle du festin, dont la table était couverte de sonnets que tous les membres de la société avaient composés et envoyés à Michel-Ange. Diego se chargea de les lire, et les lut tous, jusqu'au dernier, et nul ne pourrait dire combien il sut en faire valoir les mérites excellents. On se mit à deviser avec entrain, mais je ne veux pas rapporter tout au long les merveilleux propos qui furent échangés; ce n'est point l'objet de mon livre. Je n'en citerai qu'un, parce qu'il vient de Jules Romain, cet admirable peintre. Après avoir attentivement regardé tous les convives, et plus particulièrement les femmes, il se tourna

vers Michel-Ange et lui dit : « Mon cher ami, ce nom de corneilles, dont vous avez appelé les femmes, leur convient fort bien aujourd'hui, quoiqu'elles soient un peu moins belles que des corneilles, auprès d'un des plus beaux paons que l'on puisse imaginer. »

Le souper étant prêt et servi, quand les invités voulurent se mettre à table, Jules demanda la faveur de nous désigner à chacun notre place. Tout le monde y consentit. Il prit alors les femmes par la main, les fit toutes asseoir du même côté et plaça la mienne au centre; puis il mit tous les hommes en face, et moi vis-à-vis de Diego, en disant que je méritais les marques du plus insigne honneur. Derrière les femmes étaient placés, comme en espalier, de magnifiques jasmins naturels, aussi denses qu'un tissu, qui formaient un si heureux repoussoir aux femmes, et surtout à la mienne, qu'aucune parole n'eût pu l'exprimer. La bonne humeur fut générale pendant ce riche banquet, dont l'abondance était extrême. On fit ensuite un peu d'excellente musique; les voix des chanteurs étaient soutenues par des instruments, et comme chacun avait devant soi sa partie écrite, ma belle compagne exprima le désir de chanter la sienne. Elle s'en tira quasi mieux que les autres, ce dont tout le monde fut si surpris que Jules et Michel-Ange en vinrent à ne plus échanger de ces propos plaisants qu'ils tenaient tout d'abord. Leur gravité, leur sérieux attestaient la profondeur de leur étonnement. Après le concert, un certain Aurelio Ascolano (1), qui était un merveilleux improvisateur, se mit à faire l'éloge des femmes en termes d'une divine beauté. Pendant qu'il chantait, les deux péronelles entre lesquelles était ma partenaire ne cessaient de jacasser; l'une lui racontait comment elle avait mal tourné; l'autre lui demandait comment elle s'était laissée séduire, quels étaient ses amis, depuis combien de temps elle était à Rome, et mille choses du même intérêt. A vrai dire, si je ne me proposais que

(1) Probablement le poëte Eurialo d'Ascoli.

de raconter de telles bagatelles, j'aurais à narrer nombre d'incidents provoqués par cette Pantasilea, que dévorait sa passion pour moi; mais comme il n'est pas dans mon dessein de m'y arrêter, j'y fais une brève allusion et je passe. Ma partenaire, que nous avions nommée Pomone, finit par être ennuyée des propos de ses sottes voisines. Pour échapper à leurs insipides bavardages, elle se tournait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. La femme que Jules avait amenée lui demanda si elle se sentait incommodée. « Oui, répondit-elle; je crois être grosse de plusieurs mois, et je sens des douleurs à un certain endroit. » Aussitôt les deux commères, mues de compassion pour Pomone, se mirent à lui palper le corps, et constatèrent qu'elles avaient affaire à un garçon. Elles retirèrent leurs mains en toute hâte et vomirent les injures qu'on a coutume d'adresser aux jeunes gens que distingue leur beauté. Chacun alors se leva de table, et tout de suite ce furent des cris, de grands éclats de rire et des marques de vive surprise. Michel-Ange prit un air sévère et demanda à toute la société la permission de m'infliger une pénitence de sa façon. Dès qu'il l'eut obtenue, il m'éleva dans ses bras en criant de toutes ses forces : « Vive Monseigneur! Vive Monseigneur! » et ajouta que c'était la punition que je méritais pour un si beau trait. Ainsi finit, avec la journée, notre très joyeux souper, et chacun regagna son logis.

XXXI

Si je voulais décrire en détail chacun des nombreux ouvrages que j'exécutai alors pour toutes sortes de gens, je n'en finirais pas. En ce moment je n'en dirai rien, sinon que je m'appliquais avec tout le soin et la diligence dont j'étais capable à me rendre habile en tous les arts dont j'ai parlé plus haut, quelque profondes que fussent leurs différences. Je les menais donc tous de front; mais comme il ne s'est pas encore présenté à mon esprit d'occasion de décrire quelque

œuvre de moi vraiment notable, j'attendrai pour le faire en temps et lieu, et ce sera bientôt.

Michel-Ange, le sculpteur siennois, élevait à ce moment le tombeau du feu pape Adrien VI (1). Le peintre Jules Romain entra au service du marquis de Mantoue (2). Mes autres camarades allèrent travailler de divers côtés, de sorte que la société qui en groupait l'élite se trouva pour ainsi dire entièrement dissoute.

En ce temps-là il me tomba dans les mains de petits poignards turcs, dont la lame, le manche et même la gaine étaient en fer. Sur ces poignards étaient entaillés, à l'aide d'une pointe de fer et très finement incrustés d'or, de nombreux feuillages à la turque de la plus grande beauté. La vue de ces objets m'incita vivement à m'essayer dans un art aussi différent du mien, et quand j'eus reconnu que j'y réussissais parfaitement, j'exécutai plusieurs ouvrages de ce genre, beaucoup plus beaux et plus durables que ceux des Turcs, et cela pour plusieurs raisons : d'abord j'entaillais l'acier très profondément et en fouillant sous les bords, ce que ne pratiquaient pas les Turcs. Ensuite, les feuillages turcs ne sont que des feuillages de colocasie avec quelques petites fleurs d'héliotrope, de sorte que, bien qu'ils ne manquent pas de grâce, ils ne peuvent plaire autant que les nôtres. A vrai dire, nous autres Italiens, nous faisons les feuillages de diverses manières. Les Lombards en composent de très beaux en reproduisant le lierre et la couleuvrée, avec leurs beaux enroulements si agréables à l'œil. Les Toscans et les Romains sont encore mieux inspirés dans leurs choix en imitant la feuille

(1) Ce monument est érigé dans le chœur de l'église Santa-Maria dell'Anima, sur la droite. Balthazar Peruzzi en avait dessiné l'esquisse. Michel-Ange de Sienne mourut bien avant de l'achever, et c'est à son élève Niccolò de' Pericoli, surnommé le Tribolo, qu'on en doit l'exécution.

(2) Frédéric II Gonzague, dont le marquisat fut érigé en duché en 1530.

d'acanthe, dite branche-ursine, dont les festons et les fleurs forment des dessins variés, au milieu desquels ils placent de petits oiseaux et d'autres animaux. C'est là que l'artiste fait connaître son bon goût. Il peut aussi s'inspirer en partie de ce que lui présente la nature elle-même dans certaines fleurs sauvages, comme celles qui s'appellent gueules de lion, et il ajoute, ainsi que l'ont fait tant de vaillants maîtres, de ces beaux ornements dus à son imagination et que les ignorants appellent *grotesques*. Ils ont été ainsi nommés par les modernes parce que les chercheurs d'antiques ont trouvé ce type de décoration dans des cavernes de Rome qui servaient autrefois de chambres, d'étuves, de cabinets de travail, etc. Ces lieux étaient devenus caverneux par suite de l'exhaussement progressif du sol environnant, et comme on désigne à Rome ces excavations sous le nom de *grottes*, les ornements qui les décorent ont pris le nom de *grotesques*. Cette appellation ne leur convient pas, car, de même que les anciens se plaisaient à composer des monstres en combinant les formes de la chèvre, de la vache et de la cavale, et appelaient *monstres* le résultat de ces mélanges, de même ils formaient avec leurs feuillages des sortes de monstres; c'est donc le nom de *monstres* qu'il faut donner à ces ornements, et non celui de grotesques (1). Les feuillages incrustés que j'exécutais dans ce genre étaient beaucoup plus agréables à l'œil que ceux des Turcs.

En ce temps-là on découvrit en certains vases, qui n'étaient autres que de petites urnes antiques remplies de cendres, des anneaux de fer incrustés d'or, dans chacun desquels était enchâssée une petite coquille. Les érudits firent des recherches, et prétendirent que ces anneaux étaient des amulettes portées par les gens qui se proposaient de demeurer également fermes dans la bonne et la mauvaise fortune. Je m'attachai à en re-

(1) On sait que, malgré ces raisons, le mot *grotesque* a prévalu et s'emploie encore aujourd'hui.

produire, à la demande de divers seigneurs qui m'étaient fort attachés d'amitié, et j'en exécutai plusieurs. Je les faisais en acier très pur; et quand je les avais gravés et incrustés d'or, ils étaient très beaux à voir. Une fois, rien que pour la façon de l'un d'eux, je fus payé plus de quarante écus.

En ce temps-là, la mode voulait que tout seigneur ou gentilhomme portât sur sa coiffure une petite médaille d'or, où il faisait ciseler une figure emblématique ou de fantaisie. Je fis beaucoup de ces ouvrages, qui présentent de grandes difficultés d'exécution. L'excellent orfèvre dont j'ai parlé, Caradosso, exécuta quelques médailles de ce genre, et comme il y représentait plus d'une figure, il n'en faisait pas à moins de cent écus d'or. Si cher qu'il demandât, ce fut surtout à cause de sa lenteur que certains seigneurs songèrent à moi et me commandèrent entre autres une médaille que j'entrepris en concurrence avec ce grand artiste, en y enfermant quatre figures, ce qui me coûta bien des peines. Les gentilshommes et seigneurs qui l'avaient commandée (1) la mirent à côté de celle de l'admirable Caradosso, et déclarèrent que la mienne était beaucoup mieux ciselée et plus belle. Ils m'invitèrent donc à demander tout ce que je voulais en rétribution de mon travail, car ils entendaient que je fusse satisfait d'eux autant qu'ils l'étaient de moi. Je répondis que la meilleure rétribution que je pusse recevoir, et celle que j'ambitionnais le plus, était de voir égaler mon œuvre à celles d'un médailleur aussi grand que Caradosso, et que, si leurs seigneuries en jugeaient ainsi, je m'estimais très largement payé. Sur ces mots je me retirai, mais on m'envoya de suite un présent si généreux que je fus pleinement satisfait, et mon désir de bien faire s'en accrut au point qu'il arriva ce que je raconterai dans l'avenir.

---

(1) Le pluriel employé par Benvenuto semble indiquer que la médaille était destinée à être offerte en présent.

XXXII

Pour le moment, je laisserai un peu de côté les choses de ma profession, et rapporterai quelques fâcheux accidents qui survinrent dans ma vie tourmentée. J'ai parlé plus haut de la brillante société qu'avaient constituée les artistes de Rome, et de la joyeuse farce que j'eus l'occasion de jouer à cause de cette Pantasilea, qui me portait si doux et fastidieux amour. Elle était irritée au plus haut point contre moi à cause de cette farce, où Diego l'Espagnol avait tenu grand rôle en occupant la place d'honneur à table, et elle avait juré de se venger. Elle en eut l'occasion, comme je vais le raconter, et ma vie y courut le plus grand péril.

Il était venu à Rome un jeune homme nommé Luigi Pulci, fils d'un certain Pulci qui eut la tête tranchée pour avoir abusé de sa propre fille (1). Ce jeune homme était merveilleusement doué pour la poésie et connaissait les lettres latines; il écrivait agréablement; la grâce de ses manières était extrême, et sa beauté plastique incomparable. Il avait quitté le service de je ne sais quel évêque, et était rongé par le mal français. Quand il habitait encore Florence, en divers endroits de la ville on avait coutume de se réunir dans les rues, durant les nuits d'été, et d'y improviser des concerts. Il y comptait parmi les meilleurs chanteurs, et l'on avait tant de plaisir à l'écouter que le divin Michel-Ange Buonarroti, le premier des sculpteurs et des peintres, dès qu'il le savait quelque part, allait l'ouïr avec la plus grande satisfaction et le plus grand désir de tout entendre. Je me joignais à lui, de même qu'un certain Piloto, orfèvre de très grand talent (2), et c'est ainsi

---

(1) Luigi Pulci était, par son père Jacopo, petits-fils de l'auteur du *Morgante*.

(2) Ce Piloto était aussi sculpteur. En 1536, à l'occasion de la visite de Charles-Quint à Rome, il fit, en collaboration avec Francesco Maso quatre statues d'empereurs, un Christ et une statue de Saint Pierre.

que je fis connaissance avec Luigi Pulci. Quelques années plus tard, il me retrouva à Rome, me découvrit son piteux état et me supplia de l'aider pour l'amour de Dieu. Je fus touché de compassion à cause de ses brillantes facultés et de notre communauté de patrie, et parce que je suis de nature sensible; je le pris chez moi et le fis si bien soigner que, sa jeunesse aidant, il ne tarda pas à revenir à la santé. Tout en se soignant, il étudiait sans relâche, et je faisais de mon mieux pour lui procurer beaucoup de livres. Luigi reconnut tout ce qu'il me devait, et plusieurs fois il me remercia, les yeux pleins de larmes, me disant que, si Dieu l'appelait jamais à d'autres destins, je serais récompensé de mes bienfaits. Je lui répondis que je n'avais pas fait pour lui ce que j'aurais voulu, mais ce que j'avais pu, et que le devoir des hommes était de s'entr'aider. Je l'engageai seulement à agir envers ceux qui auraient besoin de lui comme j'avais agi envers lui, à l'heure où il avait eu besoin de moi. Enfin je le priai de bien vouloir être mon ami et de me tenir pour le sien.

Ce jeune homme se mit à fréquenter la cour de Rome, dans laquelle il trouva vite son chemin, et entra au service de l'évêque de Gurck (1), qui avait quatre-vingts ans. Cet évêque avait un neveu gentilhomme vénitien, nommé messer Giovanni. Ce messer Giovanni manifestait véhémentement son admiration pour les talents de Luigi Pulci, ce qui lui permit de se lier si étroitement avec celui-ci qu'il semblait en avoir fait son *alter ego*. Luigi lui ayant parlé de moi et des grandes obligations qu'il m'avait, messer Giovanni voulut me connaître. Les choses en étaient là, quand j'offris certain soir, à cette Pantasilea dont j'ai déjà parlé, un modeste repas auquel j'avais invité nombre d'amis, tous hommes de talent.

Antonio de San-Gallo et l'architecte Giovanni Manzone de Caravage, chargés d'estimer ce travail, l'évaluèrent à 250 écus et demi (A. BERTOLOTTI, *B. Cellini a Roma*, p. 39).

(1) Girolamo Balbo, évêque de Gurck, en Carinthie.

Au moment où nous allions nous mettre à table, survinrent messer Giovanni et Luigi Pulci; après quelques cérémonies, ils restèrent à souper avec nous. Dès qu'elle eut vu le beau Luigi, cette enragée coureuse conçut aussitôt des desseins sur lui. M'en étant aperçu, je pris à part Luigi Pulci, après notre agréable repas, et le priai, au nom de la gratitude qu'il professait pour moi, de ne chercher d'aucune manière à fréquenter cette fille de joie. « Eh! Benvenuto, mon ami, s'écria-t-il, me prenez-vous donc pour un insensé? — Non pour un insensé, répondis-je, mais pour un jeune homme sans expérience; et je vous jure par Dieu (1) que cette femme n'occupe pas ma pensée le moins du monde, mais que je serais tout à fait navré de vous voir vous rompre le cou pour elle. » A ces mots, il déclara par serment qu'il priait Dieu de lui rompre le cou à l'instant même où il lui parlerait. Le pauvre jeune homme dut faire cette prière de tout son cœur, car il se rompit le cou, comme je le dirai plus loin.

L'amitié de messer Giovanni pour Luigi Pulci ne s'adressait point aux talents de celui-ci, et tourna en commerce répugnant. Chaque jour on voyait mon jeune compatriote paré de nouveaux habits de velours et de soie. Il n'était que trop aisé de voir qu'il s'était livré tout entier au vice infâme, et qu'il négligeait ses beaux et merveilleux talents. Il faisait mine de ne pas me voir et de ne pas me connaître, parce que je l'avais réprimandé en lui disant qu'il se livrait en proie à des vices dégradants, qui lui feraient rompre le cou, comme il l'avait demandé dans sa prière.

XXXIII

Son messer Giovanni lui avait acheté un très beau cheval moreau qui n'avait pas coûté moins de cent cinquante écus. Ce

---

(1) Le manuscrit portait d'abord : « Je vous déclare hautement et vous jure. » Benvenuto a rayé ces mots et écrit de sa propre main : « et je vous jure par Dieu. »

cheval était admirablement dressé; aussi Luigi allait-il tous les jours caracoler dans le voisinage de cette putain de Pantasilea. Je m'aperçus de la chose, mais ne m'y arrêtai nullement. Je me disais que c'était là une affaire de tempérament, et je m'occupais de mes travaux. Un dimanche soir, nous fûmes invités à souper par le sculpteur Michel-Ange de Sienne. C'était en été. A ce souper je retrouvai le Bachiacca, dont j'ai déjà parlé. Il avait amené la Pantasilea, sa première passion. Nous nous mîmes à table. Cette fille était placée entre le Bachiacca et moi. Au beau milieu du repas, elle se leva, en disant qu'elle voulait aller satisfaire un besoin pressant, parce qu'elle se sentait indisposée, et qu'elle reviendrait tout de suite. Or, tandis que nous discutions et mangions le plus joyeusement du monde, cette fille s'attarda plus que de raison dehors. Je prêtai l'oreille, et crus entendre ricaner tout bas dans la rue. J'avais à la main un couteau, qui me servait à découper mes aliments. La fenêtre était si rapprochée de la table, qu'en me soulevant un peu je vis dans la rue Luigi Pulci avec la Pantasilea, et j'entendis Luigi qui disait : « Oh! si ce diable de Benvenuto nous voyait, c'en serait une affaire pour nous! — Ne craignez point, répondit la fille; écoutez le bruit qu'ils font, ils pensent à tout autre chose qu'à nous. » A ces mots, certain de les avoir bien reconnus, je sautai par la fenêtre, je saisis Luigi par sa cape, et je l'aurais sûrement tué avec le couteau que j'avais à la main, s'il n'eût été monté sur un petit cheval blanc, auquel il donna de l'éperon, en me laissant sa cape entre les mains, pour sauver sa vie. La Pantasilea s'enfuit dans une église voisine. Ceux qui étaient restés à table, se levant aussitôt, accoururent tous vers moi et me supplièrent de bien vouloir ne jeter ni eux ni moi dans le trouble à cause d'une putain. Je leur répondis que je n'aurais pas bougé pour elle, mais que, par contre, je ne pouvais rester indifférent devant ce jeune scélérat, qui avait attesté le peu de cas qu'il faisait de moi. C'est la raison pour laquelle aucune parole de ces vaillants gens de bien ne put me fléchir. Je pris

mon épée, et je m'en allai seul vers les Prati. La maison où nous venions de souper était proche de la porte du Château qui conduisait aux Prati (1). Je vaguai dans les prés, mais je ne m'y attardai guère, car le soleil se couchait, et je rentrai dans Rome à pas lents. La nuit était déjà venue, avec ses ténèbres, mais les portes de Rome n'étaient point encore fermées. Deux heures après le coucher du soleil, je rôdai près de la maison de cette Pantasilea de malheur, bien décidé, si j'y trouvais Luigi Pulci, à leur faire passer à l'un et à l'autre un moment désagréable. M'étant assuré de mes yeux et de mes oreilles qu'il n'y avait au logis qu'une mauvaise servante, appelée la Canida (2), j'allai déposer chez moi ma cape et le fourreau de mon épée, puis je revins, ainsi allégé, à la maison de la Pantasilea, qui était située derrière les Banques, au bord du Tibre (3). Vis-à-vis de cette maison était le jardin d'un tavernier nommé Romolo. Ce jardin était enclos d'une épaisse haie d'épines, dans laquelle je me cachai debout, attendant que la fille rentrât chez elle avec Luigi Pulci. J'étais là depuis un moment, quand survint mon ami le Bachiacca, soit qu'il eût vraiment deviné où j'étais, soit qu'on le lui eût appris. Il m'appela à voix basse du nom de compère, que nous nous donnions en manière de plaisanterie, et se mit à me supplier, pour l'amour de Dieu, d'épargner la Pantisalea. Ce fut presque en pleurant qu'il me dit : « Mon compère, je vous en prie, ne faites rien de désagréable à cette pauvrette, car elle n'a pas la plus petite faute du monde à se reprocher. — Assez parlé, lui-répondis-je ; disparaissez de ma présence, ou je vous fends

(1) Une rue porte encore aujourd'hui le nom : *Via di Porta Castello.*

(2) Pour *la Candida.*

(3) Les Banques étaient groupées près du Tibre, à l'endroit où se termine aujourd'hui le *Corso Vittorio Emanuele.* En face du pont Saint-Ange, on trouve encore la *Via del Banco di S. Spirito,* que prolonge, au delà du *Corso Vittorio Emanuele,* la *Via dei Banchi Vecchi.* Dans la première prennent naissance : à droite, la *Via Arco dei Banchi* ; à gauche, la *Via dei Banchi Nuovi.*

la tête avec cette épée. » Mon pauvre compère, épouvanté, sentit aussitôt dans son corps un effroyable remuement, et à peine eut-il fait quelques pas, qu'il lui fallut s'exécuter. Le ciel était couvert d'étoiles, qui répandaient une très grande clarté. Soudain, j'entendis les pas de plusieurs chevaux, qui venaient vers moi des deux côtés à la fois. Les cavaliers étaient Luigi et la Pantasilea, accompagnés d'un certain messer Benvegnato, natif de Pérouse, camérier du pape Clément, de quatre très vaillants capitaines pérugins et d'autres jeunes soldats de la plus grande bravoure. Il y avait en tout plus de douze épées. Quand je vis cela, ne sachant par quel chemin m'enfuir, je m'efforçai de m'enfoncer davantage dans la haie, mais les épines aiguës me faisaient grand mal et m'irritaient comme un taureau, aussi étais-je quasi résolu à risquer un saut et à m'enfuir. J'allais tenter le coup, quand Luigi, qui avait le bras passé autour du cou de la Pantasilea, lui dit : « Je te baiserai donc une fois encore, en dépit de ce traître de Benvenuto. » A ces mots, comme j'étais tout ensemble irrité par les épines et mis hors de moi par les paroles du jeune homme, je m'élançai hors de ma cachette et brandis mon épée en criant de toutes mes forces : « Vous êtes tous morts ! » Aussitôt, mon premier coup d'épée s'abattit sur l'épaule de Luigi, et comme les maudits satyres qui l'accompagnaient avaient bardé ce pauvre jeune homme d'une jaque de mailles et d'autres menues ferrailles, le coup eut beau être très violent, mon épée dévia et vint frapper la Pantasilea au nez et à la bouche. Les deux amoureux tombèrent à terre ; ce que voyant, le Bachiacca, ses chausses encore à mi-jambes, s'enfuit en criant. Quant à moi, j'affrontai hardiment le reste de la troupe avec mon épée. Ces valeureux guerriers, entendant un grand bruit partir de la taverne, croyaient qu'il y avait là une armée de cent personnes ; ils avaient néanmoins mis vaillamment la main à l'épée, quand deux de leurs chevaux prirent peur et jetèrent tant de désordre dans leurs rangs, que deux des meilleurs cavaliers furent désarçonnés



MORT DU CONNÉTABLE DE BOURBON.

et que les autres prirent la fuite. Ayant vu que l'affaire se terminait bien pour moi, je m'empressai de décamper au plus vite, tout heureux d'être sorti à mon honneur de si rude entreprise, et je me gardai de tenter la fortune plus que de raison. Dans l'invraisemblable bagarre, quelques-uns des soldats et des capitaines s'étaient blessés eux-mêmes avec leurs épées. Messer Benvegnato, le camérier du pape, avait été renversé et foulé aux pieds par son mulet, et un de ses serviteurs, qui avait tiré son épée, était tombé avec lui et l'avait blessé grièvement à la main. A cause de cette blessure, messer Benvegnato jurait plus que tous les autres, qu'on entendait grommeler en leur jargon pérugin : «Corbleu! s'écriait-il, je veux que Benvegnato enseigne à vivre à Benvenuto.» Il m'envoya donc un de ses capitaines, peut-être plus hardi que les autres, mais trop jeune pour m'égaler en jugement. Ce capitaine vint me trouver dans la demeure où je m'étais retiré, chez un grand seigneur napolitain, qui avait entendu parler de mon talent d'orfèvre et avait admiré de mes ouvrages, qui avait en outre apprécié combien j'étais doué d'esprit et de corps pour la carrière des armes, vers laquelle il se sentait une spéciale inclination, et m'avait pour toutes ces raisons pris en grande amitié. Me voyant l'objet d'une telle faveur et me trouvant de plus dans mon propre élément, je fis au capitaine une réponse telle qu'il dut, je crois, se repentir grandement d'être venu. Quelques jours plus tard, Luigi, sa putain et les autres étant presque guéris de leurs blessures, messer Benvegnato, dont la colère était tombée, pria le grand seigneur napolitain de me faire faire la paix avec le jeune Luigi, ajoutant que ces valeureux soldats, qui n'avaient aucune querelle à vider avec moi, ne songeaient qu'à faire ma connaissance. Les choses étant ainsi, ce gentilhomme déclara à tous les solliciteurs qu'il me mènerait où l'on voudrait, et qu'il me ferait volontiers faire la paix, pourvu que, ni d'un côté ni de l'autre, il ne fût fait allusion au passé, sous peine de manquer gravement à l'honneur; on se contenterait de boire et de s'embrasser, et il

entendait prononcer lui-même les paroles avec lesquelles il se flattait de terminer aisément la querelle. Ainsi fut fait. Un jeudi soir, ce gentilhomme me conduisit chez messer Benvegnato, où se trouvaient tous les soldats que j'avais mis en déroute. Ces gens étaient encore à table. Mon gentilhomme était accompagné de plus de trente vaillants hommes d'armes, tous bien équipés, ce que n'avait point prévu messer Benvegnato. Nous arrivâmes au salon; le gentilhomme entra le premier, suivi de moi, et dit : « Dieu vous ait en sa sauvegarde, messeigneurs! Nous sommes venus à vous, Benvenuto, que j'aime comme mon propre frère, et moi, tout disposés à consentir à tout ce que vous entendez faire. » Messer Benvegnato, à la vue de tant de personnes qui affluaient dans la salle, répondit : « Nous vous demandons la paix, et rien de plus. » Il promit en conséquence que la justice du gouverneur de Rome ne m'inquièterait pas. Nous fîmes la paix, puis je retournai sans plus tarder à ma boutique, mais je ne pouvais passer une heure sans que ce gentilhomme napolitain vînt me trouver ou m'envoyât chercher. Quant à Luigi Pulci, dès qu'il fut guéri, il reparut tous les jours sur son cheval moreau, qu'il manœuvrait si bien. Une fois, entre autres, après une petite pluie, il fit volter son cheval devant la porte de Pantasilea. La bête glissa et tomba, entraînant sous elle son cavalier, qui eut la jambe droite complètement rompue. La Pantasilea le transporta chez elle, et il mourut là, quelques jours plus tard. La demande qu'il avait faite à Dieu de tout cœur reçut ainsi son accomplissement, ce qui prouve que Dieu sait distinguer les bons des méchants et rétribue chacun selon son mérite.

XXXIV

Déjà le monde entier était en armes. Le pape Clément avait demandé au seigneur Jehannin de Médicis des troupes de soldats qui lui furent envoyées. Mais ces troupes commet-

taient tant d'excès dans Rome qu'il était dangereux de rester dans les boutiques ouvertes à tout venant. C'est pourquoi je me retirai dans une bonne petite maison derrière les Banques, et là je travaillais pour tous les amis que je m'étais faits. Mes travaux de ce temps-là furent toutefois de très minime importance, aussi ne me convient-il pas de les décrire. Je pris en ce temps-là grand plaisir à la musique et aux divertissements de ce genre.

Sur le conseil de messer Jacopo Salviati, le pape Clément licencia les cinq compagnies envoyées par le seigneur Jehannin, qui venait de mourir en Lombardie (1). Bourbon (2), ayant appris qu'il n'y avait plus de soldats à Rome, fit marcher son armée sur cette ville avec la plus grande rapidité. Pour cette raison tout le monde dans la ville prit les armes. J'étais intime ami d'Alessandro, fils de Piero del Bene, et comme déjà, au temps où les Colonna étaient venus à Rome (3) il m'avait prié de garder sa maison, en ce péril encore plus grand il me demanda de réunir cinquante camarades pour assurer de nouveau cette garde, et de me mettre à leur tête, ainsi que je l'avais fait au temps des Colonna. Je pris donc cinquante jeunes gens de la plus grande bravoure, et nous occupâmes sa maison, bien payés et bien traités. L'armée de Bourbon parut bientôt aux portes de la ville. Alessandro del Bene m'ayant demandé de l'accompagner, un des meilleurs de la troupe et moi nous allâmes avec lui. En chemin, un

(1) Jehannin de Médicis fut blessé devant Governolo d'un coup de fauconneau, le 27 novembre 1526. Transporté à Mantoue, il y mourut trois jours plus tard. La nouvelle de sa blessure arriva à Rome le 30 novembre, celle de sa mort le 4 décembre.

(2) Charles de Bourbon, né le 17 février 1490, connétable de France, passa au service de Charles-Quint en 1523, tué le 6 mai 1527.

(3) Le 20 septembre 1526, les Colonna étaient entrés à Rome par surprise, et avaient planté dans les rues l'aigle impériale. Le Vatican, l'église Saint-Pierre et une grande partie du Borgo avaient été pillés. Le dégât total fut estimé à 300,000 ducats.

jeune homme nommé Cecchino della Casa se joignit à nous. Quand nous eûmes atteint les murs du Campo Santo (1), nous vîmes cette redoutable armée qui déjà s'efforçait de pénétrer. A l'endroit de la muraille dont nous nous étions approchés, on voyait étendus morts un grand nombre de jeunes gens de la troupe des assaillants, et l'on s'y battait avec acharnement, au milieu d'un nuage de poussière aussi épais qu'on peut l'imaginer. Je me tournai vers Alessandro et lui dis : « Retournons à la maison aussi vite que possible, car ici il n'y a plus rien à faire; voyez, les Impériaux montent, et les nôtres s'enfuient. » Alessandro épouvanté répondit : « Plût à Dieu que nous ne fussions pas venus! » Il faisait déjà volte-face pour s'enfuir au plus vite, quand je le repris en disant : « Puisque vous m'avez amené ici, il faut absolument que nous y fassions quelque action digne d'un homme. » Je tournai alors mon arquebuse vers un groupe où les combattants étaient plus nombreux et plus pressés, et je visai, précisément au milieu, l'un d'entre eux que je voyais dominer les autres. Mais le nuage était trop épais pour me laisser distinguer s'il était à cheval ou à pied. Me tournant aussitôt vers Alessandro et Cecchino, je leur dis de décharger leurs arquebuses, et leur enseignai la manière d'esquiver les arquebusades des assiégeants. Quand nous eûmes tiré chacun deux fois, je regardai par-dessus le mur avec précaution, et je remarquai une confusion extraordinaire parmi les ennemis. Un de nos coups avait tué Bourbon, qui était précisément ce personnage que j'avais remarqué, parce qu'il dominait les autres (2). C'est ce que j'ai su plus tard.

(1) Le cimetière des Allemands, à gauche de l'église Saint-Pierre.

(2) La mort du connétable de Bourbon a été racontée très diversement par les contemporains les mieux informés. La plupart des sources parlent d'une balle qui aurait pénétré dans le bas-ventre (ORANO, *Il sacco di Roma*, t. I, Rome, 1901, p. 251), mais la relation française (imprimée dans DROYSEN : *Rapports contemporains*) et Salviati font pénétrer la balle dans le front. Sanuto (*Diarii*, t. XLV, p. 145) prétend

Nous quittâmes le rempart pour passer par le Campo Santo, puis nous entrâmes par Saint-Pierre et sortîmes derrière l'église Saint-Ange (1). Enfin nous arrivâmes à la grande porte du château, non sans d'extrêmes difficultés, car le seigneur Renzo da Ceri et le seigneur Orazio Baglioni (2) blessaient et tuaient tous ceux qui abandonnaient la défense des remparts. Quand nous atteignîmes la porte, une partie des ennemis avait déjà pénétré dans la ville, et nous les avions sur nos talons. Le gouverneur du château ayant voulu baisser la herse, il s'ouvrit un petit espace libre devant nous, et nous entrâmes tous les quatre. A peine entré, je fus pris par le capitaine Pallone des Médicis (3), qui, alléguant que j'étais de la troupe du château, me donna l'ordre de quitter Alessandro, ce que je fis bien malgré moi. Je montai donc au bastion, et juste à ce moment le pape Clément entrait au château par le couloir couvert. Il n'avait pas voulu partir plus tôt du palais de Saint-Pierre, ne pouvant croire que l'ennemi

---

que Bourbon ne fut pas tué par un coup d'arquebuse, mais par un coup de canon, qui lui aurait emporté le côté droit et les intestins. Peut-être, au fond, n'y a-t-il pas contradiction absolue entre ces diverses affirmations, car un témoin oculaire a vu trois blessures (SANUTO, XLV, p. 87), ce qui rend la paternité du coup mortel assez difficile à revendiquer.

(1) Saint-Ange *ai Corridori*, ou *in Burgo*, église située près du couloir qui relie le Vatican au château Saint-Ange.

(2) Cet Orazio Baglioni figure en 1527 dans un document de la comptabilité pontificale, comme ayant sous ses ordres un certain nombre de capitaines : *Pro capitaneis sub Oratio Baliono militantibus mandatur D. Dominico Bonnissignio ut soluat eisdem ducatos infrascriptos*... (BERTOLOTTI, *B. Cellini a Roma*, p. 40.)

(3) C'est sans doute ce capitaine dont il est fait mention dans le *Registre des mandats* de l'année 1527 : *Pro infrascriptis capitaneis, etc. Capitaneo Marcello Palonio romano lib.* 180 *plumbi* (BERTOLOTTI, *B. Cellini a Roma*, p. 41). Il serait passé plus tard au service des ducs de Toscane. Dans un livre de comptes, *Debitori e Creditori*, de la maison de Médicis, Tassi a retrouvé un Pallone des Médicis, qui reçut sa solde de 1555 à 1572.

pût forcer les remparts. Une fois enfermé de cette manière, je m'approchai de quelques pièces d'artillerie confiées à la garde d'un bombardier nommé Giuliano, lequel était Florentin (1). Celui-ci, ayant mis la tête à l'embrasure d'un créneau, voyait l'ennemi saccager sa pauvre maison et brutaliser sa femme et ses enfants. Dans la crainte d'atteindre les siens, il n'osait mettre le feu à ses pièces. Il avait donc jeté sa mèche à terre et se déchirait le visage en poussant les plus grandes lamentations. Plusieurs autres bombardiers en faisaient autant. Voyant cela, je pris une de ces mèches, et me faisant aider par quelques-uns qui étaient plus de sang-froid, je braquai plusieurs sacres et fauconneaux là où j'en reconnus l'utilité, et je tuai ainsi beaucoup de monde à l'ennemi. Autrement, ceux qui étaient entrés dans Rome ce matin-là auraient marché droit sur le château, et ils auraient pu y pénétrer facilement, n'étant point inquiétés par l'artillerie. Je continuai de tirer, aussi nombre de cardinaux et de seigneurs me prodiguèrent-ils leurs bénédictions, ce qui porta mon courage au

(1) Le *Registre des mandats* de l'année 1527 réunit ainsi Giuliano et Benvenuto, qualifiés tous deux de bombardiers :

Pro Juliano bombarderio eiusdem castri mandatur Aloysio Gaddi ut soluat eidem ducatus sex auri de Camera pro eius provisione mensis februarii presentis.

Item pro provisione mensis martii;

Item pro provisione mensis aprilis;

Item pro provisione mensis maij.

Pro Benvenuto bombarderio Castri S.Angeli de Urbe mandatur Dominico Bonnissignio ut soluat eidem ducatus sex auri de juliis X pro ducato pro eius salario et mercede duorum mensium martii proxime decursi et aprilis presentis ad rationem trium ducatorum pro quolibet mense. Datum XIV aprilis 1527.

Pro Benvenuto bombarderio mandatur Dominico Bonnissignio ut soluat eidem ducatos sex pro sua provisione sub data XVII januarii. (A. Bertolotti, *Benvenuto Cellini a Roma*, p. 40.)

Plon déduit de ce document que Benvenuto n'a pas quitté Rome aussitôt après la capitulation, qui eut lieu le 9 décembre 1527 (Plon, p. 18).

plus haut degré. Ainsi enhardi, je m'efforçai de faire ce que j'eusse estimé impossible. Qu'il me suffise de dire que le matin je sauvai le château, et que, grâce à moi, les autres bombardiers reprirent le service de leurs pièces. Je continuai ainsi toute cette journée. Le soir venu, tandis que l'armée entrait dans Rome par le Transtévère, le pape Clément donna le commandement de tous les bombardiers à un grand seigneur romain, nommé messer Antonio Santa Croce (1). La première chose que fit ce gentilhomme fut de venir à moi; il me fit beaucoup de compliments, et me posta avec cinq excellentes pièces d'artillerie au point culminant du château, exactement à celui qui s'appelle l'Ange. De cet endroit la vue s'étend tout autour, sur les Prati et sur Rome. Messer Antonio Santa Croce mit sous mes ordres le nombre d'aides nécessaires à la manœuvre, me compta une avance de solde, me fit donner du pain et un peu de vin, et me pria de continuer comme j'avais commencé. J'avais peut-être plus d'aptitude à cette profession qu'à celle que j'avais jusqu'alors considérée comme la mienne; je m'y adonnais si volontiers, que j'y réussissais mieux encore que dans l'orfèvrerie. La nuit venue, et les ennemis entrés dans Rome, nous autres, qui étions dans le château, et moi surtout, qui ai toujours pris grand plaisir à voir du nouveau, nous étions béants devant l'incendie de la ville, cette inestimable nouveauté. Ceux qui étaient

---

(1) Le *Registre des mandats* de l'année 1527 signale les paiements suivants faits à cet officier :

Pro Antonio de Santa Cruce mandatur Magistro Domus S. D. N. ut per manus Jo. Bapte de Auernia superstanti munitionum ei det lib. 800 *plumbi portand. ad castra sub dat.* 20 *aprilis* 1527;

Pro Antonio de Santa Cruce mandatur Ambrosio Jouardo ut ei dit per manos Joa. Baptiste de Auernia lib. 2,500 *pulueris fini in* 12 *barilis sub dat.* 30 *aprilis* 1527;

*Pro Antonio Santa Cruce mandatur Castellano Sti. Angeli ut per manus dicti Jo. Bapte ei det lib.*2,400 *pulueris comunis.* (A. BERTOLOTTI, *B. Cellini a Roma*, p. 41.)

ailleurs que dans le château n'ont pu ni le voir ni l'imaginer. Je ne veux pourtant pas me mettre à le décrire, je poursuivrai seulement le récit de ma vie, que j'ai entrepris de raconter, et des choses qui s'y rapportent étroitement.

XXXV

Je continuai à faire marcher mes pièces sans relâche, ce qui m'occasionna, durant un mois entier que nous fûmes assiégés dans le château, maints accidents très graves, tous dignes d'être racontés; mais, pour être bref et ne pas trop m'écarter de ce qui concerne ma profession, je passerai sous silence la plupart d'entre eux, et m'attacherai uniquement à ceux qui s'imposent à moi, c'est-à-dire à quelques-uns seulement, plus notables que les autres.

Voici le premier de ces accidents : Un jour, messer Antonio Santa Croce me fit descendre de mon poste de l'Ange pour tirer sur certaines maisons voisines du château, où l'on avait vu entrer des ennemis. Pendant que je tirais, un coup de canon fut dirigé sur moi et donna sur l'angle d'un créneau, qui reçut bonne part du boulet, grâce à quoi je n'eus aucun mal. Il en resta toutefois largement assez pour m'atteindre en pleine poitrine; l'haleine me manqua et je tombai à terre, où je restai étendu comme un mort, bien que j'entendisse tout ce que disaient les assistants. Parmi eux messer Antonio Santa Croce se lamentait vivement : « Hélas! disait-il, nous avons perdu notre meilleur appui. » Au bruit survint un de mes compagnons, nommé Gianfrancesco, fifre de son métier, mais mieux doué pour la médecine que pour la musique. Il courut aussitôt, les larmes aux yeux, prendre un flacon d'excellent vin grec; il fit ensuite rougir une tuile, sur laquelle il mit une forte poignée d'absinthe, qu'il arrosa de ce bon vin grec; quand l'absinthe en fut bien imbibée, il me l'appliqua sans plus tarder sur la poitrine, à l'endroit où s'avérait le

coup. La vertu de cette absinthe fut si puissante, qu'elle me rendit immédiatement les forces que j'avais perdues. Je voulus parler, mais je ne pus y parvenir, parce que des imbéciles de soldats m'avaient rempli la bouche de terre, s'imaginant m'avoir ainsi donné la communion. Ils m'avaient plutôt excommunié, car cette terre m'empêchait de revenir à moi et m'incommodait bien autrement que le coup dont j'avais été frappé. Je me débarrassai pourtant de cette maudite terre, et je retournai faire gronder mes canons, dont je réglai le tir avec toute l'habileté et toute l'application concevables.

Le pape Clément avait demandé du secours au duc d'Urbin (1), qui était avec l'armée vénitienne. Il avait chargé son ambassadeur de dire à Son Excellence que, tous les soirs, on allumerait trois feux au sommet du château, en même temps qu'on tirerait trois coups de canon, trois fois réitérés, et que ce serait le signal auquel on pourrait reconnaître que les assiégés ne s'étaient pas encore rendus. Je fus chargé d'allumer ces feux et de tirer ces coups de canon. Pendant le jour, je dirigeais sans cesse mon tir sur les endroits où je pouvais faire grand mal à l'ennemi; aussi le pape, voyant que je m'acquittais de ma tâche avec l'attention qu'il convenait d'y apporter, s'intéressait-il à moi. Le secours du duc d'Urbin n'arriva jamais; comme je n'ai point pour but d'en chercher la raison, je n'en dirai rien de plus.

XXXVI

Tandis que je me livrais à ce diabolique exercice, plusieurs des cardinaux qui étaient renfermés dans le château venaient me voir, surtout le cardinal de Ravenne (2) et le cardinal

---

(1) François-Marie de la Rovere, né le 24 mars 1491, mort le 21 septembre 1538.

(2) Benedetto Accolti, né le 29 octobre 1497, créé cardinal le 3 mai 1527, mort en 1549.

Gaddi (1). A maintes reprises je les priai de renoncer à leurs visites, parce que leurs barrettes rouges s'apercevaient de loin, si bien que les postes ennemis qui occupaient les palais voisins, et notamment la Tour de' Bini, pouvaient nous menacer terriblement, eux et moi. A la fin, je dus leur interdire l'accès de l'Ange, ce qui m'attira de leur part une grande inimitié. J'avais encore souvent près de moi le seigneur Orazio Baglioni, qui me voulait beaucoup de bien. Un jour entre autres qu'il discutait avec moi, il remarqua quelque chose d'anormal dans une hôtellerie située en dehors de la porte du château à l'endroit qu'on appelle Baccanello. Cette hôtellerie avait pour enseigne un soleil rouge peint entre deux fenêtres. Voyant ces fenêtres fermées, le seigneur Orazio jugea qu'il devait y avoir entre elles, précisément derrière le soleil, une tablée de militaires en train de faire gogaille : « Benvenuto, me dit-il, si tu étais de taille à envoyer à une brasse de ce soleil un boulet de ce demi-canon, je crois que tu ferais une bonne besogne, car on entend là un grand bruit, qui révèle la présence de personnages de haute importance. — Je me sens de taille, répondis-je, à envoyer un boulet au beau milieu de ce soleil, mais voici, près de la bouche de mon canon, un gabion rempli de pierres que jetteraient à terre la violence de l'explosion et l'ébranlement de l'air. — Ne perds point de temps, Benvenuto, répartit le seigneur Orazio; d'abord il n'est pas possible que, placé comme il l'est, ce gabion soit renversé par l'ébranlement de l'air; puis, quand même il tomberait et que le pape serait dessous, il y aurait moins de mal que tu ne penses (2); ainsi donc, feu! feu! » Moi, sans penser

---

(1) Niccolò Gaddi, créé cardinal le 3 mars 1527, mort à Florence en 1552.

(2) Tous les historiens du temps, Guichardin et Paul Jove en tête, portent sur Clément VII un jugement très défavorable. Ceux même qui reconnaissent ses bonnes qualités, sa piété, ses mœurs pures, son infatigable amour du travail, blâment « son cœur froid, son indécision, sa duplicité, sa pusillanimité. » (PASTOR, *op. cit.*, t. X, p. 242.) Francesco Berni (1498-1535) a caractérisé le gouvernement de Clé-

plus loin, je touchai au milieu du soleil, exactement comme je l'avais promis. Le gabion tomba, comme je l'avais annoncé, et précisément entre le cardinal Farnèse (1) et messer Jacopo Salviati, qui faillirent être écrasés tous deux. S'il n'en arriva rien, c'est que ces deux personnages venaient de s'éloigner un peu l'un de l'autre pour s'injurier plus à l'aise, le cardinal Farnèse venant d'accuser messer Jacopo d'être la cause du sac de Rome (2). De la cour qui se trouvait au-dessous de nous, s'éleva un vacarme effroyable. Le bon seigneur Orazio y descendit en toute hâte; quant à moi, ayant mis la tête dehors et jeté les yeux à l'endroit où était tombé le gabion, j'entendis des gens qui disaient qu'on ferait bien de tuer le bombardier d'en haut. Ainsi averti, je braquai deux fauconneaux en haut de l'escalier qui menait de la cour à l'Ange, bien résolu à mettre le feu à l'un d'eux si qui que ce fût se hasardait à monter. Le cardinal Farnèse dut enjoindre à ses gens de venir me faire passer un mauvais quart d'heure. Je me portai à leur rencontre, la mèche à la main. Ayant reconnu quelques-uns d'entre eux, je leur criai : « Sacripants que vous êtes, si vous ne disparaissez, et si l'un de vous a l'audace de mettre le pied sur cet escalier, j'ai là deux fauconneaux tout prêts, avec lesquels je vous mettrai en poudre. Allez dire au cardinal que j'ai agi sur l'ordre de mes chefs, et que nos coups ont pour but de défendre vos prêtres, et non pas de leur nuire. » Ces coquins disparus, le seigneur Orazio Baglioni arriva en courant. Je

---

ment VII dans la cinglante épigramme que voici (*Rime*, éd. Virgili, pp. 43) :

Un pontificat abondant en délibérations contradictoires,
En variations et en subtilités,
En si et en mais, comme en oui et en non,
En peut-être et en cependant, riche en paroles, pauvre en actes.

(1) Alexandre Farnèse, pape de 1534 à 1549 sous le nom de Paul III.

(2) On a vu au paragraphe XXXIV que c'est sur le conseil de Jacopo Salviati que Clément VII avait licencié les troupes de Jehannin de Médicis.

lui criai de ne point avancer, sans quoi je le tuerais, étant donné que je savais très bien qui il était. Il eut peur, s'arrêta un instant et me dit : « Benvenuto, je suis ton ami. — Monseigneur, répondis-je, montez seul, et venez comme il vous plaira. » Ce gentilhomme, dont la superbe était extrême, s'arrêta encore un instant et me dit tout en colère : « J'ai bien envie de ne pas monter et de faire tout l'opposé de ce que je me proposais d'entreprendre pour toi. » A cela je répartis que si l'on m'avait à juste titre mis à cette place pour défendre autrui, je n'étais pas moins capable de me défendre aussi moi-même. Il me fit alors remarquer qu'il venait seul. Lorsqu'il fut monté, il avait une si étrange expression de visage que je portai la main à mon épée en la regardant de travers. Ce que voyant, il se mit à rire, la couleur lui revint aux joues et il me dit le plus aimablement du monde : « Benvenuto, mon ami, je te veux tout le bien possible, et quand Dieu le permettra, je te le ferai voir (1). Plût à Dieu que tu eusses tué ces deux ribauds, car l'un est cause des malheurs présents, et l'autre pourrait bien nous en attirer de pires. Ainsi donc, si l'on t'interroge, ne dis point que j'étais près de toi quand tu as mis feu à ta pièce, d'ailleurs, tu peux avoir l'esprit en repos. » L'affaire fit extrêmement de bruit, et mit beaucoup de temps à s'arranger. Je ne veux pas m'y attarder davantage. Qu'il suffise de dire que je faillis venger mon père, qui se plaignait des milliers d'outrages que lui avait fait messer Jacopo Salviati. En tout cas je fis sans le vouloir une fameuse peur à celui-ci. Quant au Farnèse, je n'en veux rien dire ici; on verra d'ailleurs en temps et lieu combien j'aurais eu raison de le tuer.

XXXVII

Je m'appliquais à bien diriger le tir de mes pièces, et chaque jour j'avais à mon actif quelque très haut fait; aussi avais-je

---

(1) Tout ce qui suit, jusqu'à la fin du paragraphe, est rayé dans le manuscrit original. A la suite de Tassi, j'ai cru pouvoir le rétablir.

acquis au plus haut point la faveur et les bonnes grâces du pape. Aucun jour ne se passait sans que je tuasse quelqu'un des assiégeants. Une fois, entre autres, le pape se promenait sur le bastion circulaire lorsqu'il remarqua, dans les Prati, un colonel espagnol qu'il reconnut à certains signes, parce qu'il l'avait eu jadis à son service, et, tout en le regardant, il se mit à parler de lui. Moi, qui étais tout en haut, à mon poste de l'Ange, je ne savais rien de cela, mais je voyais un homme entièrement vêtu de rouge, qui, une petite zagaie à la main, dirigeait là les travaux des tranchées, et je me demandais comment je pourrais l'atteindre. Je disposais d'un gerifalco, pièce plus grosse et plus longue qu'un sacre, à peu près équivalente à une demi-coulevrine. Je le pris; j'en ôtai la charge, que je remplaçai par une autre, où j'avais mêlé à la poudre commune une forte quantité de poudre fine, puis je visai très attentivement l'homme rouge, placé pour moi à l'extrémité d'une parabole singulièrement audacieuse, car il était à une telle distance qu'on ne pouvait espérer l'atteindre autrement avec une pièce de cette sorte. Je fis feu et atteignis ce matamore exactement au milieu du corps. Comme, à ce moment, il brandissait avec forfanterie son épée devant lui, à la manière espagnole, mon boulet, en l'atteignant, donna sur cette épée, et voilà l'homme coupé en deux. Le pape, qui ne s'attendait point à pareille chose, en fut très heureux et tout aussi émerveillé, tout à la fois parce qu'il lui semblait impossible qu'une pièce d'artillerie portât si loin, et parce qu'il ne pouvait comprendre comment cet homme avait été coupé en deux. Il me fit appeler et m'interrogea. Je répondis à ses questions en lui rapportant toute la préparation de mon tir; mais je dus avouer que je ne savais pas plus que lui pourquoi le colonel était en deux morceaux. Je m'agenouillai et priai le pape de m'absoudre de cet homicide et de tous ceux que j'avais commis dans le château pour le service de l'Eglise. Il leva aussitôt la main et fit sur mon visage un large signe de croix, ajoutant qu'il me bénissait et me pardonnait tous les

homicides que j'avais commis jusqu'alors, et tous ceux que je pourrais jamais commettre pour le service de l'Eglise apostolique. Je me retirai et remontai à mon poste, où j'avais à cœur de ne jamais interrompre mon tir, et presque aucun de mes coups n'était perdu. Mon dessin, mes belles études, mon talent de musicien, rien de tout cela n'existait plus dès qu'il s'agissait de faire gronder mes pièces, et si je voulais raconter en détail les hauts faits que j'accomplis en ces jours d'infernale cruauté, le monde se pâmerait d'admiration; mais, pour ne pas être trop long, je les passe sous silence, à part quelques-uns des plus notables, qui doivent nécessairement trouver place ici.

Je pensais donc jour et nuit à ce que je pouvais faire, en ce qui me concernait, pour la défense de l'Eglise. J'avais remarqué que les ennemis, pour relever leurs sentinelles, passaient par la Porta Santo Spirito, que je pouvais raisonnablement atteindre. Mais comme mon tir les frappait de biais, je ne leur causais pas autant de mal que j'aurais voulu. Chaque jour, néanmoins, j'en tuais un bon nombre, si bien qu'ils finirent par trouver le passage impraticable. Ils placèrent donc, pendant une nuit, sur le toit d'une maison, plus de trente gabions qui dérobaient la porte à ma vue. Après avoir considéré cette affaire un peu plus mûrement que je n'avais fait jusqu'alors, je braquai mes cinq canons contre ces gabions, et j'attendis la vingt-deuxième heure, à laquelle on relevait les sentinelles. Les soldats de relève, se croyant en parfaite sécurité, vinrent beaucoup plus lentement et en groupes beaucoup plus compacts que de coutume. Je mis alors le feu à mes pièces, et non seulement je jetai par terre ces gabions gênants, mais cette seule décharge tua plus de trente hommes. Je recommençai deux fois la même opération, ce qui mit les ennemis dans un désordre extrême. Comme ils s'étaient d'ailleurs gorgés de butin dans le sac de la ville, certains d'entre eux aspiraient à jouir du fruit de leurs exploits, et plusieurs fois ils tentèrent de se mutiner en vue de rentrer

dans leurs foyers. Cependant, leur valeureux capitaine, nommé Gian d'Urbin, les tint en main, et, à leur grand déplaisir, ils furent forcés, pour relever leurs sentinelles, de suivre un autre chemin. Cette désagréable aventure leur valut un parcours de plus de trois milles, tandis qu'auparavant ils n'avaient pas un demi-mille à faire. Je m'acquis par mon succès d'incroyables bonnes grâces de tous les seigneurs qui se trouvaient dans le château. Voilà le fait. J'ai tenu à le rapporter en raison de ses suites, dont on a vu l'importance considérable, et je termine par lui, car ce n'est point pour les choses étrangères à ma profession que je me suis mis à écrire. Si d'ailleurs je voulais embellir le récit de ma vie d'exploits de ce genre, j'en aurais trop à narrer. Je ne ferai exception que pour un seul, que je dirai en temps et lieu.

XXXVIII

Je saute donc par-dessus bien des choses, pour raconter comment le pape Clément me fit appeler et s'enferma avec le Cavalierino (1) et moi, pour sauver des mains des ennemis les tiares et tout l'ensemble des magnifiques joyaux de la Chambre apostolique (2). Ce Cavalierino avait été jadis palefrenier de Filippo Strozzi. Il était Français et de très basse

(1) D'après Vasari (t. V, p. 530), qui note son influence sur Clément VII, on surnommait ainsi Niccolò Vespucci, chevalier de Rhodes. Ce personnage figure dans la fresque du Vatican que Francesco Penni a consacrée au *Baptême de Constantin*. Les renseignements que donne Benvenuto sur son passé sont entièrement controuvés.

(2) L'opération que va décrire Benvenuto avait peut-être plus pour objet de réunir l'argent promis par le pape pour recouvrer sa liberté. Après la fonte des tiares, — la merveilleuse tiare de Jules II fu seule épargnée, — on mit dansl e creuset tous les anciens meubles d'or et d'argent, les calices et les statues de saints. Ainsi purent être payés, dans la deuxième moitié de juin 1527, 70,000 ducats. (PASTOR, t.IX p. 325.)

origine, mais, pour récompenser son dévouement, le pape Clément l'avait comblé de richesses et se fiait à lui comme à soi-même, ainsi qu'on va le voir. Le pape et le Cavalierino s'étant enfermés en ma compagnie, ils placèrent devant moi les tiares et tout l'ensemble des joyaux de la Chambre apostolique. Le pape m'ordonna de les détacher tous de leur monture d'or, ce que je fis. J'enveloppai ensuite chaque pierre dans un petit morceau de papier, et nous les cousîmes sous la doublure des vêtements du pape et du Cavalierino. Tout l'or, qui pesait environ deux cents livres, me fut ensuite confié, avec ordre de le fondre le plus secrètement possible. Je retournai à la terrasse de l'Ange, sur laquelle donnait ma chambre, que je pouvais fermer de manière à n'être importuné par personne. J'y construisis, en briques, un petit fourneau à vent (1), au fond duquel j'aménageai un assez grand cendrier en forme de plat, où tombait goutte à goutte l'or que je jetais sur les charbons. Pendant que ce fourneau fonctionnait, je songeais sans relâche aux moyens de nuire à nos ennemis. Comme je voyais en bas leurs tranchées à moins d'une portée de trait, je leur y envoyais, à leur dam, de la vieille pierraille, dont les piles avaient constitué jadis les munitions du château. J'avais un sacre et un fauconneau dont la bouche était un peu endommagée; je les bourrais de ma pierraille, puis je mettais le feu aux deux pièces, dont la mitraille volait en bas avec une folle vitesse, et faisait dans les tranchées d'incroyables ravages. Tout en fondant mon or, je veillais à ce que mes deux pièces fussent toujours chargées.

Un jour, un peu avant l'heure de vêpres, je vis passer sur le bord de la tranchée un personnage monté sur un mulet. La bête allait très vite, et l'homme parlait aux soldats des tranchées. J'eus soin de mettre le feu à ma pièce avant qu'il fût arrivé en face de moi. J'avais bien calculé en agissant

(1) La construction de ce fourneau fait l'objet du chapitre XXI du *Traité de l'Orfèvrerie*.

ainsi, car, au moment où mon homme arriva au point fixé, il reçut en plein visage un éclat de mitraille. Le mulet reçut le reste et tomba mort. Dans la tranchée se firent entendre d'invraisemblables clameurs; je mis alors le feu à l'autre pièce, qui ne fut pas sans causer, elle aussi, de grands dégâts. Ma victime n'était autre que le prince d'Orange (1), qu'on retira de la tranchée pour le transporter dans une hôtellerie voisine, où accourut bien vite toute la noblesse de l'armée.

Le pape Clément, ayant appris ce que j'avais fait, m'appela de suite et me demanda de lui raconter l'événement. Je lui rapportai toute l'affaire et lui dis que l'homme au mulet devait être un personnage de très haute importance, étant donné que tous les chefs de l'armée, autant qu'on en pouvait juger, s'étaient aussitôt rassemblés dans l'hôtellerie où on l'avait transporté. Le pape, en homme extrêmement avisé, fit appeler messer Antonio Santa Croce, gentilhomme qui avait le commandement et la direction de tous les bombardiers, ainsi que je l'ai dit, et le pria de nous faire tous braquer contre l'hôtellerie toutes nos pièces, dont le nombre était infini, avec ordre d'y mettre le feu dès qu'on entendrait un coup d'arquebuse. Les chefs ainsi tués, l'armée, dont le moral était déjà très ébranlé, se disloquerait complètement. Peut-être Dieu avait-il entendu les prières que nous lui adressions à chaque instant et voulait-il nous libérer de la sorte de ces ribauds sans religion. Nous disposâmes nos pièces selon l'ordre de Santa Croce, et nous attendions le signal, quand le cardinal Orsini (2), apprenant la chose, se répandit

(1) Philibert de Châlons, prince d'Orange, se déclara pour Charles-Quint contre François Ier, qui confisqua ses biens pour crime de félonie et donna en 1520 la principauté d'Orange à Anne de Montmorency, veuve du maréchal de Châtillon. Philibert fut tué en 1530 à Gavinana, près de Pistoie.

(2) Franciotto Orsini. Les négociations auxquelles ce cardinal semblait attacher tant d'importance devaient avoir une fâcheuse issue pour lui. Au commencement de décembre 1527, il fut livré en otage aux Colonna.

en invectives contre le pape. Il lui déclara que pour rien au monde on ne devait agir ainsi, parce qu'on était sur le point d'aboutir à un accord; que si l'on tuait les chefs, les soldats, laissés à eux-mêmes, entreraient de force dans le château et complèteraient notre ruine; aussi ses amis et lui s'opposaient-ils à ce que l'on tirât. Le pauvre pape, désespéré de se voir menacé par ceux du dedans comme par ceux du dehors, consentit à se remettre à la discrétion de ces gens. L'ordre que nous avions reçu fut donc annulé. Pour moi, quand j'appris que l'on venait me défendre de tirer, je ne pus me contenir et je mis le feu à un demi-canon qui se trouvait là. J'atteignis un pilastre de la cour de l'hôtellerie, où je voyais s'appuyer une foule de gens. Ce coup fit tant de mal aux ennemis qu'ils furent sur le point d'évacuer la maison. Le cardinal Orsini voulait me faire pendre ou mettre à mort de quelque autre manière, mais le pape prit chaudement ma défense. Je sais quels âpres propos ils échangèrent à cette occasion, mais comme je ne fais pas profession d'écrire l'histoire, je les passe sous silence et m'en tiens à ce qui me regarde.

XXXIX

Dès que j'eus fondu l'or, je le portai au pape, qui me remercia beaucoup de ce que j'avais fait, et chargea le Cavalierino de me compter vingt-cinq écus, en s'excusant de ne pouvoir me donner plus. Peu de jours après, on régla les conditions de la capitulation. Je m'en allai à Pérouse rejoindre avec trois cents hommes le seigneur Orazio Baglioni (1). Là, le

(1) Le texte original dit : *Ivi a pochi giorni si fece l'accordo. Io me ne andai con il signor Orazio Baglioni insieme con trecento compagni alla volta di Perugia.* J'ai suivi l'interprétation de Plon, basée sur les faits suivants : Selon Varchi, quelques jours avant qu'on fît l'accord pour la capitulation, Orazio était bravement sorti du château Saint-Ange avec Renzo da Ceri. Ce dernier, surpris par les Impé-

seigneur Orazio voulait me donner une compagnie; mais je n'acceptai pas alors, répondant que je désirais avant tout aller voir mon père et racheter mon exil de Florence (1). Ce seigneur me dit que j'avais été nommé capitaine dans l'armée des Florentins. Cela se passait en présence de ser Pier Maria di Lotto, leur envoyé (2), auquel il me recommanda chaudement comme étant son homme. Je vins donc à Florence avec plusieurs camarades. La peste y sévissait avec une violence indicible. Dès mon arrivée, j'allai trouver mon bon père, qui pensait ou que j'étais mort dans le sac de Rome, ou que je lui reviendrais nu. Or il était advenu tout le contraire : j'étais vivant et j'avais de l'argent à foison, un serviteur et un bon cheval. Quand il me vit devant lui, mon père eut un tel transport d'allégresse que je me dis : « Il va sûrement en mourir à l'instant, tout en me serrant dans ses bras et en me couvrant de baisers. » Je lui racontai toutes les horreurs diaboliques du sac de Rome, et mis dans ses mains une bonne pile d'écus qui représentaient ma solde militaire. Après avoir échangé de nouvelles caresses avec moi, mon bon père courut chez les Huit pour me racheter d'exil. Il tomba par hasard sur un de ceux qui m'avaient condamné, et précisément sur celui

---

riaux, avait été fait prisonnier, tandis qu'Orazio réussissait à gagner Pérouse sain et sauf, et y ralliait un certain nombre de soldats. Or, c'est le 25 novembre 1527 qu'on aboutit à un accommodement. Benvenuto, que nous avons vu toucher encore sa solde de bombardier le 17 janvier suivant, ne pouvait donc être parti *avec* Orazio, et il avait dû aller *rejoindre* cet officier à Pérouse. (Plon, p. 18).

(1) Ce « rachat » était préparé depuis quelque temps déjà. Par acte passé devant le notaire Marcantonio Mangoni le 20 février 1527, « Michele, fils de Niccolò Guasconti et Gherardo son fils, d'une part, et Giovanni, fils d'Andrea et petit-fils de Cristoforo Cellini, fifre, agissant en son propre nom et au nom de Benvenuto, son fils, d'autre part, ont fait la paix entre eux à raison des injures, coups et disputes du passé. » (Bacci, p. 32.)

(2) Piero Maria di Lotto était notaire de la Seigneurie en 1527 (Bacci, p. 82).

qui lui avait dit alors inconsidérément qu'il entendait m'envoyer en exil avec une escorte de lanciers. Mon père, qui s'en souvenait, se vengea par d'adroits propos, auxquels servaient de base les faveurs dont j'avais été l'objet de la part du seigneur Orazio Baglioni. Les choses en étaient là, quand je rapportai à mon père comment le seigneur Orazio m'avait nommé capitaine, ajoutant qu'il était temps pour moi de songer à lever ma compagnie. A ces mots, mon pauvre père se troubla soudain et me supplia, pour l'amour de Dieu, de renoncer à cette entreprise, encore qu'il sût combien j'étais capable de commander une compagnie, et même une troupe plus considérable. Il ajouta qu'il avait déjà son autre fils, mon frère, dont le courage militaire était insurpassable, et que je devais me consacrer à cet art merveilleux, auquel je m'étais appliqué tant d'années, et dont j'avais tant approfondi l'étude. Je promis de lui obéir. Néanmoins, en homme sage, il pensa que, si le seigneur Orazio arrivait, je ne manquerais pas de poursuivre la carrière des armes, soit pour ne pas faillir à l'engagement que j'avais pris envers mon chef, soit pour toute autre raison. Il imagina donc un habile moyen de m'éloigner de Florence, et me dit : « Mon cher fils, ici la peste est effroyable, et ses ravages sont immenses; j'ai toujours peur de te voir revenir avec elle à la maison. Je me souviens que dans ma jeunesse j'allai à Mantoue; j'y fus très bien reçu et j'y restai plusieurs années; je te prie, je t'ordonne de quitter notre ville et de t'en aller là; fais-le par amour pour moi, et pars au plus vite, plutôt aujourd'hui que demain. »

XL

J'ai toujours eu grand plaisir à voir le monde, et comme je n'étais jamais allé à Mantoue, j'y partis volontiers. Je pris l'argent que j'avais apporté, et j'en remis la plus grande partie à mon bon père, en lui promettant de l'aider toujours, en quelque lieu que je fusse. Ma sœur aînée restait près de mon

pauvre père pour l'assister. Elle se nommait Cosa. Elle n'avait jamais voulu se marier et avait été admise en qualité de religieuse au monastère de Sainte-Ursule (1), mais elle différait d'y entrer pour aider et soutenir mon vieux père et guider ma sœur cadette (2), mariée à un sculpteur appelé Bartolommeo. Mon père me donna donc sa bénédiction, je pris mon bon cheval et je partis pour Mantoue en cet équipage.

J'aurais trop de choses importantes à dire, si je voulais raconter en détail ce petit voyage. Le monde était tout enténébré par la peste et la guerre, de sorte que je rencontrai les plus grandes difficultés pour atteindre Mantoue. Dès que j'y fus arrivé, je cherchai de l'ouvrage. Je fus engagé par un Milanais nommé maître Niccolò, qui était orfèvre du duc de Mantoue. Je me mis au travail, puis, deux jours après, j'allai visiter messer Jules Romain, peintre excellentissime dont j'ai déjà parlé, mon intime ami. Messer Jules me fit d'inestimables caresses, et se montra très fâché de ce que je n'étais pas descendu chez lui. Il vivait en seigneur (3) et exécutait un travail pour le duc, en dehors de la ville, au lieu dit du Té (4). Ce travail était grand et merveilleux, comme on le voit peut-être encore (5). Messer Jules fit tout de suite de moi un tel éloge au duc, que celui-ci me chargea de lui composer

(1) On a vu, au paragraphe III, que cette Cosa (Niccolosa) avait deux ans de plus que Benvenuto, et que la maison des Cellini était voisine du monastère de Sainte-Ursule.

(2) Benvenuto nomme un peu plus loin sa cadette Liperata, c'est-à-dire Reparata.

(3) Par acte du 16 février 1527, Frédéric de Gonzague lui avait concédé l'investiture du *primiceriato* de Sant'Andrea et lui avait en outre donné une maison auprès de cette église ((CARLO D'ARCO, *Delle arti e degli artefici di Mantova*, Mantoue, 1859).

(4) Abréviation de Tajetto.

(5) L'œuvre de Jules Romain subsiste encore aujourd'hui. Voir sa description dans BURCKHARDT, *Le Cicerone* (tr. fr.), seconde partie, pp. 192, 225, 698.

le modèle du reliquaire destiné à contenir le saint sang, qu'on adore à Mantoue, où il a été, dit-on, apporté par Longin. Le duc, s'adressant ensuite à messer Jules, lui dit de me faire un dessin pour ce reliquaire, mais messer Jules lui répondit : « Monseigneur, Benvenuto n'est pas homme à avoir besoin des dessins d'autrui, et Votre Excellence le reconnaîtra parfaitement quand elle aura vu son modèle. » J'entrepris ce modèle, et fis d'abord le dessin d'un reliquaire où pût être très bien placée la sainte ampoule; puis j'exécutai en cire un petit modèle représentant le Christ assis, tenant de sa main gauche levée une grande croix sur laquelle il semblait s'appuyer, et entr'ouvrant des doigts de la main droite la plaie de son côté. Quand le duc vit ce modèle terminé, il en fut si satisfait qu'il me prodigua des faveurs inestimables et me fit entendre qu'il me garderait volontiers à son service avec des appointements qui me permettraient de vivre à Mantoue sur le pied de la richesse (1). Sur ces entrefaites, son frère le cardinal (2), auquel j'étais allé présenter mes hommages, le pria de consentir à ce que je fisse le sceau pontifical de sa Seigneurie révérendissime. Je me mis à ce travail, mais, pendant que je m'y appliquais, je fus atteint de la fièvre quarte, dont les accès, quand ils me prenaient, me jetaient dans le délire. Alors je maudissais Mantoue et son duc et tous ceux qui y vivaient sans y être obligés. Ces paroles furent redites au duc par son orfèvre milanais, qui voyait fort bien qu'on voulait utiliser mes services. Quand il entendit ces propos de malade, le duc fut pris d'une furieuse colère contre moi; mais, comme je n'en avais pas moins contre Mantoue, nous fûmes égaux sous ce rapport. Au bout de quatre mois, quand j'eus fini mon

---

(1) Benvenuto ne dut pas exécuter le reliquaire même, qui n'existe plus.

(2) Hercule Gonzague, créé cardinal en 1527. Ce prélat, homme de grande valeur, présida la séance d'inauguration du Concile de Trente et y prononça le discours d'ouverture.

sceau (1) et quelques autres petits travaux entrepris pour le duc sous le nom du cardinal, celui-ci me paya largement et

---

(1) On possède une empreinte de ce sceau, attachée à une bulle datée de Mantoue, le 12 août 1540. Au sommet de la composition, qui devait, selon l'expression de Benvenuto, rappeler le titre du prélat, la Vierge, supportée par un chérubin ailé, est enlevée sur un nuage. Deux petits anges, dans l'attitude de l'adoration, volent près d'elle. De chaque côté du tombeau, les apôtres se pressent : les uns contemplent avec ravissement la Mère de Dieu dans sa gloire; les autres regardent le sépulcre vide, au fond duquel l'un d'eux, avançant le bras, montre à ses compagnons les fleurs dont il est jonché. Au bas de l'empreinte est placé le blason des Gonzague, surmonté du chapeau de cardinal. La pièce, conformément aux indications de Benvenuto, a bien la forme oblongue d'une amande et la grandeur de la main d'un enfant. Elle porte l'inscription suivante : HER. GONZAGA. S. MARIÆ NOVÆ DIAC. CAR. MANTVAN. (*Hercules Gonzaga Sanctæ Mariæ Novæ diaconus cardinalis Mantuanus*). Hercule de Gonzague était cardinal-diacre du titre de Sainte-Marie-Nouvelle. Un compte de dépenses du cardinal indique les sommes employées à acheter le métal et à payer Benvenuto pour sa main-d'œuvre. Voici ce document :

« Notre Révérend Seigneur Cardinal de Mantoue doit donner à maître Benvenuto, orfèvre, deux lires et douze sols, pour valeur de quatorze deniers d'argent fin employé dans un petit sceau avec le chapeau et des lettres . . . . . .L. 2,12

« *Item*, pour l'exécution dudit sceau, dix lires et quatorze sols 10,14

« *Item*, pour douze onces et deux deniers d'argent fin, employés dans un grand sceau à bulles, avec l'Ascension de Notre-Dame. L'argent vaut cinquante-quatre lires et sept sols. 54,07

« *Item*, pour l'exécution dudit sceau, deux cent quatorze lires . . . . 214,—

« *Item*, pour la valeur de cinq écus et trois *veronesi* et demi d'or, écus au soleil, employés dans un sceau où sont gravées les armes du Rév. Monseigneur, et pour le manche dudit et un *Hercule* en ronde bosse. 28,5

« *Item*, pour l'exécution dudit sceau, trente-sept lires et neuf sols. 37,9

Ce document suggère plusieurs observations. Tout d'abord, il éta-

m'engagea à retourner à Rome, cette admirable ville où nous nous étions connus.

Je partis de Mantoue bien pourvu d'écus, et j'atteignis Governo (1), où fut tué le très valeureux seigneur Jehannin. Là, j'eus un petit accès de fièvre, mais mon voyage n'en fut aucunement arrêté; je dus d'ailleurs laisser ma maladie en cet endroit, car je ne m'en suis jamais plus ressenti. Enfin j'arrivai à Florence, où je pensais retrouver mon cher père. Je frappe à la porte; voilà que paraît à la fenêtre une bossue

---

blirait que, outre le sceau que nous connaissons, sceau de grandes dimensions, destiné à être apposé sur les bulles, le prélat en aurait fait graver un autre où aurait figuré seulement le chapeau de cardinal avec une inscription. Celui-ci serait le cachet dont il se servait courammant pour sa correspondance et qu'on rencontre assez fréquemment sur ses lettres. Le métal employé pour l'un et l'autre aurait été l'argent.

Quant au troisième sceau dont parle le dernier article de la pièce de comptabilité, c'est de lui dont il est question dans le passage suivant du *Traité de l'Orfèvrerie* (éd. cit., p. 107) : « Ensuite j'avais coutume de faire, pour le manche par lequel on prend le sceau, quelque bel animal, ou une figurine, suivant l'emblème des seigneurs qui m'employaient. Ces soins minutieux et délicats ne doivent pas être négligés, parce qu'ils font honneur au maître et donnent plus de satisfaction au seigneur que l'on sert. J'en ai exécuté un d'or de moindre dimensions pour le duc de Mantoue, après avoir terminé le sien au cardinal son frère; et, outre tous les soins que j'y donnai, selon ce que j'ai dit, je lui fis un manche qui était un Hercule assis, ayant sous lui la peau du lion et à la main la massue. Cette figurine, je l'étudiai beaucoup, et parmi les sculpteurs et les peintres, au nombre desquels était messer Jules Romain, elle me fit très grand honneur. Plusieurs de ces peintres et sculpteurs la reproduisirent, et j'en fus bien payé. » Comme on le voit, ce sceau fait partie des « petits travaux entrepris pour le duc sous le nom du cardinal, « sans doute pour ménager Niccolò, qui était l'orfèvre en titre de Frédéric de Gonzague (Plon, pp. 188 à 191). Signalons que Benvenuto a menti en disant, dans le *Traité de l'Orfèvrerie* (éd. cit., p. 100) qu'il a été payé 200 ducats pour le grand sceau à bulles; en réalité, il a reçu 214 lires.

(1) Aujourd'hui Governolo, au confluent du Mincio et du Pô.

enragée, qui entreprend de me chasser à grand renfort d'injures, en me criant que je l'empeste. « Eh! sale bossue, répondis-je, dis-moi donc un peu, il n'y a donc pas d'autre visage que le tien dans cette maison? — Pas d'autre, et que le diable t'emporte! — Puisses-tu crever en moins de deux heures, répliquai-je d'une voix forte. » Une voisine sortit au bruit de la dispute, et me dit que mon père et tous les miens étaient morts de la peste. Comme je m'en doutais, ma douleur fut moins grande. Cette personne ajouta que seule vivait encore ma sœur cadette, nommée Liperata, qu'avait recueillie une sainte femme appelée madonna Andrea de' Bellacci. Je m'éloignais donc pour m'en aller à l'hôtellerie, quand je rencontrai par hasard un de mes amis les plus intimes, Giovanni Rigogli. Je descendis chez lui, puis nous allâmes sur la place, où j'appris que mon frère était vivant. J'allai le trouver chez un de ses amis, nommé Bertino Aldobrandi (1). Il y était, et nous nous fîmes des caresses et des gracieusetés infinies, d'autant plus extraordinaires que chacun de nous avait reçu la nouvelle de la mort de l'autre, puis mon frère éclata de rire, et comme je manifestais mon étonnement, il me prit par la main et me dit : « Viens, mon frère; je vais te mener où tu n'imaginerais jamais : chez notre sœur Liperata, que j'ai remariée (2) et qui tient ta mort pour la chose la plus assurée du monde. Tout en y allant, nous nous contâmes l'un à l'autre nos merveilleuses prouesses. A notre arrivée chez ma sœur, celle-ci, qui était bien loin de s'attendre à me revoir, fut si bouleversée qu'elle tomba pâmée dans mes bras. Nous n'avions pas eu le temps d'échanger une parole, si bien que, sans la présence de mon frère, le mari de Liperata n'aurait pu

---

(1) Varchi dit de ce Bertino : « Bertino, fils de Carlo Aldobrandi, était un jeune homme encore à son premier duvet, élève de Francesco, autrement dit Cecchino del Piffero, frère de Benvenuto Cellini, orfèvre alors de très grand renom et de plus grande espérance. » (*Storia fiorentina*, éd. cit., t. II, p. 266.)

(2) A un certain Raffaello Tassi, qui mourut en 1545.

soupçonner qui j'étais. Mon frère Cecchino me présenta et donna à l'évanouie des soins qui ne tardèrent pas à lui rendre ses sens. Après avoir un peu pleuré son père, sa sœur, son mari et un sien petit enfant, elle se mit à préparer le repas. On eût dit un charmant banquet de noces, car, dans toute la soirée, on ne parla plus des morts, et l'on ne fit entendre que ces joyeux propos qu'on échange aux noces; aussi ce repas se passa-t-il agréablement et au grand plaisir de tous.

XLI

Je voulais retourner à Rome, mais les prières de mon frère et de ma sœur me forcèrent à m'arrêter à Florence. Un excellent ami, qui m'avait, ainsi que je l'ai déjà dit, beaucoup aidé à certains moments difficiles — c'était Pier, fils de Giovanni Landi, — me conseilla, lui aussi, de rester quelque temps à Florence. On venait, en effet, de bannir les Médicis, c'est-à-dire Monseigneur Hippolyte et Monseigneur Alexandre, qui devinrent, depuis, le premier cardinal, le second duc de Florence (1), et Pier fut d'avis que je devais attendre pour voir un peu ce qui se passerait. Je me mis donc à travailler dans le Marché Neuf, y montant des quantités de joyaux et gagnant bien ma vie.

En ce temps-là arriva à Florence un Siennois nommé Girolamo Marretti. Il avait vécu longtemps en Turquie et était homme d'intelligence éveillée. Il vint à ma boutique et me commanda une médaille d'or destinée à être portée au cha-

(1) Les Médicis furent bannis le 17 mai 1527, mais lorsque le pape Clément VII eut fait la paix avec Charles-Quint (juin 1529) et négocié le mariage d'Alexandre de Médicis avec Marguerite d'Autriche, fille naturelle de l'empereur, Florence subit le siège de dix mois dont il va être question au paragraphe suivant (1530) et eut ensuite Alexandre pour duc.

peau. Il voulut que je représentasse sur cette médaille Hercule déchirant la gueule du lion. J'entrepris ce travail, et tandis que je m'y adonnais, Michel-Ange Buonarroti vint plusieurs fois en voir les progrès. Je m'y étais grandement appliqué, aussi l'attitude de la figure et la férocité de l'animal étaient-elles rendues de manière absolument différente de tout ce qui s'était fait jusqu'alors. Le divin Michel-Ange, à qui ce genre de travail était totalement inconnu, me donna de tels éloges, que je sentis croître mon désir de bien faire à un degré inimaginable (1). Ce travail fini, je n'eus plus rien à faire, sinon des joyaux à monter, et bien que cette besogne fût la plus lucrative que je pusse trouver, je n'en étais pas satisfait, parce que je désirais faire des travaux d'autre envergure que le montage des joyaux.

Sur ces entrefaites, il advint qu'un certain Federigo Ginori, jeune homme d'un esprit très élevé, qui avait vécu plusieurs années à Naples, où sa beauté et sa grâce lui avaient permis de s'éprendre d'une princesse, désira faire exécuter une médaille représentant Atlas avec le ciel sur ses épaules. Il demanda un croquis au grand Michel-Ange, mais celui-ci lui répondit : « Allez trouver un jeune orfèvre nommé Benvenuto, il vous servira très bien, et il n'a certes aucun besoin de mon croquis. Mais, pour que vous ne pensiez pas que je refuse de me charger de si petite chose, je vous ferai très volontiers un croquis. Néanmoins, voyez Benvenuto, et dites-lui d'établir, de son côté, un petit modèle; vous ferez alors reproduire le

---

(1) Dans le *Traité de l'Orfèvrerie* (éd. cit., p. 76), Benvenuto ajoute les détails suivants : « J'avais fait l'Hercule et le lion en ronde bosse et tellement détachés du fond, qu'on voyait à peine les points par lesquels ils y tenaient... Notre grand Michel-Ange vint jusqu'à ma boutique pour voir cette médaille, et quand il l'eut regardée un instant, il me dit pour m'encourager : « Si cet ouvrage était grand, s'il était de marbre ou de bronze, et conduit à ce point de perfection, le monde en serait étonné. Tel qu'il est, je le trouve si beau, que jamais, selon moi, les orfèvres de l'antiquité n'ont rien produit de cette valeur. »

meilleur des deux. » Federigo Ginori vint me trouver et m'expliqua ce qu'il voulait. Il me rapporta ensuite combien le merveilleux Michel-Ange m'avait loué, et me pria de lui modeler une petite ébauche en cire, tandis que cet admirable artiste ferait le croquis qu'il lui avait promis. Les éloges de ce grand homme me donnèrent une telle ardeur, que je me mis aussitôt à l'établissement du modèle, auquel je donnai des soins infinis. A peine l'eus-je terminé qu'un peintre, intime ami de Michel-Ange, nommé Giuliano Bugiardini (1), m'apporta le dessin de l'Atlas. De mon côté, je lui fis voir mon petit modèle en cire, qui ne ressemblait en rien au dessin de Michel-Ange. Federigo et Bugiardini décidèrent que je devais suivre mon modèle, ce que je fis. Quand l'excellentissime Michel-Ange vit mon travail, il lui donna d'inestimables louanges (2). Comme je l'ai dit, c'était une figure repoussée en bosse dans une plaque d'or; sur son dos était le ciel, représenté par un globe de cristal sur lequel étaient gravés les signes du Zodiaque. Le champ était de lapis-lazuli. Le champ et la figure formaient un ensemble si agréable aux yeux, qu'on ne pourrait rien imaginer de plus beau. Au bas on lisait ces simples mots : *Summam tulisse juvat.* Federigo se montra satisfait et me paya très largement. Il y avait alors à Florence messer Luigi Alamanni (3). Il était ami de Federigo Ginori, qui l'amena souventefois à ma boutique et sut me l'attacher par des liens très étroits.

---

(1) Giuliano Bugiardini (1475-1554), élève de Ghirlandaio en même temps que de Michel-Ange.

(2) Dans le *Traité de l'Orfèvrerie* (éd. cit., pp. 77 à 80), on lit un récit quelque peu différent : Il n'y est plus question de Michel-Ange, et Féderigo Ginori vient trouver Benvenuto parce qu'il a vu la médaille de Girolamo Marretti.

(3) Luigi Alamanni, poète né à Florence en 1495; après le siège de Florence a vécu en France, où il a joui de la faveur de François Ier, et plus tard de celle de Catherine de Médicis. Est mort à Amboise le 18 avril 1556.

XLII

Le pape Clément ayant déclaré la guerre à la cité de Florence, celle-ci se prépara à se défendre. Dans chaque quartier, on organisa des milices populaires, et je reçus, moi aussi, l'ordre de m'y enrôler. Je m'équipai richement et me trouvai en rapports avec la plus haute noblesse de Florence. Tous ces gens s'accordaient entièrement dans leur volonté de combattre pour la défense commune, et tous les quartiers retentissaient des discours qu'on tient en telle occasion. En outre, les jeunes gens se réunissaient plus que de coutume, et l'on n'entendait jamais parler d'autre chose que du siège à soutenir.

Un jour, vers l'heure de midi, alors qu'une foule d'hommes et de jeunes gens des premières familles de la cité étaient assemblés devant ma boutique, on m'apporta une lettre de Rome, qui me venait d'un personnage appelé là-bas maître Jacopino della Barca. Cet homme se nommait en réalité Jacopo della Sciorina, mais les Romains l'appelaient della Barca, parce qu'il tenait une barque sur laquelle on passait le Tibre entre le pont Sisto et le pont Saint-Ange. Il avait beaucoup d'esprit, et ses propos étaient aussi beaux qu'agréables. Il avait exercé jadis à Florence la profession de fournisseur de dessins pour les tisseurs d'étoffes brochées. Il était très affectionné du pape Clément, qui prenait grand plaisir à causer avec lui. Ils parlaient un jour du sac de Rome et du siège du château; le pape vint à se souvenir de ma personne et dit de moi tout le bien qu'on peut imaginer, ajoutant que, s'il savait où j'étais, il serait heureux de me reprendre à son service. Maître Jacopo lui apprit que j'étais à Florence; le pape alors le chargea de m'écrire, pour me prier de revenir. La lettre dont j'ai parlé disait que je devais retourner au service de Clément, et que j'y trouverais mon avantage. Les jeunes gens qui étaient présents voulurent savoir ce qu'elle contenait, mais je la leur cachai de mon mieux. Je répondis à maître

Jacopo en le priant de ne m'écrire d'aucune manière, que son intention fût bonne ou mauvaise, mais son désir de réussir ne fit que s'accroître, et il m'adressa une autre lettre, qui sortait tellement des bornes que, si elle eût été vue, il me serait arrivé malheur. Il m'y était dit, de la part du pape, de venir immédiatement, Sa Sainteté voulant m'employer à des travaux de la plus haute importance, et maître Jacopo ajoutait que, si je voulais me conduire en homme prudent, je laisserais aussitôt tout de côté et ne me mettrais point contre le pape, avec tous ces fous de Savonarolards. La lecture de cette lettre me causa si grande frayeur que j'allai trouver mon cher ami Pier Landi. Dès qu'il me vit, il me demanda ce qui m'était arrivé de nouveau, pour que je fusse si bouleversé. Je lui répondis qu'il m'était absolument impossible de lui dire ce que j'avais et qui me bouleversait à ce point; je le priai seulement de prendre les clefs que je lui présentais et de rendre les joyaux et l'or qui étaient dans ma boutique aux personnes dont il trouverait le nom sur mon calepin, puis de prendre sous sa garde ce que je laissais chez moi et d'en avoir soin avec son dévouement coutumier, l'assurant qu'avant peu de jours il saurait où j'allais. Ce sage jeune homme, qui se doutait peut-être de la chose, me dit : « Mon frère, va-t'en vite, puis écris-moi, et ne sois point inquiet de tes affaires. » Ainsi je fis. Pier Landi était l'ami le plus fidèle, le plus prudent, le plus vertueux, le plus discret, le plus dévoué que j'eusse eu de ma vie. Je quittai donc Florence et revins à Rome, d'où je lui écrivis.

XLIII

A peine arrivé à Rome, je retrouvai nombre de mes amis, qui furent très heureux de me revoir et me firent de grandes caresses, et j'entrepris sans retard des travaux, tous lucratifs, mais peu dignes d'être décrits. Un vieil orfèvre, appelé Raffaello del Moro, avait grande réputation dans son art, et était

pour le reste fort honnête homme (1). Il me pria de bien vouloir travailler dans sa boutique, parce qu'il avait à faire plusieurs travaux d'importance et de très bon rapport. J'acceptai volontiers.

Il s'était déjà passé plus de dix jours, et je n'étais pas encore allé voir maître Jacopino della Barca. M'ayant rencontré par hasard, celui-ci m'aborda le plus aimablement du monde et me demanda depuis combien de temps j'étais arrivé. Je lui répondis qu'il y avait environ quinze jours. Il le prit fort mal, et me dit que je faisais bien peu de cas d'un pape qui, pour me rappeler, l'avait fait trois fois déjà m'écrire en termes très pressants. Moi, qui étais encore plus fâché contre lui, je ne répondis pas un mot et avalai ma colère. Cet homme, dont la faconde était intarissable, se mit à lâcher de tels flots de paroles, que, lorsqu'il fut visiblement fatigué, je me bornai à lui dire de me mener chez le pape quand il voudrait. Il me répondit qu'il était toujours prêt. « Et moi aussi, lui dis-je alors, je suis toujours prêt. »

Nous nous dirigeâmes, lui et moi, vers le palais. C'était le Jeudi Saint (2). Lorsque nous fûmes arrivés aux appartements du pape, on nous introduisit aussitôt, car maître Jacopino était connu, et moi j'étais attendu. Le pape, un peu indisposé, était couché, et avait près de lui messer Jacopo Salviati et l'archevêque de Capoue (3). Dès qu'il me vit, il laissa paraître une joie extraordinaire. Je lui baisai les pieds et m'approchai de lui avec toute la retenue possible, en laissant voir que je désirais lui dire quelque chose d'important. Le pape fit aus-

---

(1) D'après les registres de Trésorerie, cet orfèvre fournit en 1525 un certain nombre de joyaux destinés à être offerts en présent par le pape à l'épouse de Zanobie de Médicis, au cardinal Trivulzio et au duc d'Atri. (BERTOLOTTI, *Artisti lombardi*, t. I, p. 246.)

(2) Le 25 mars 1529.

(3) Le dominicain Nicolas Schomberg, archevêque de Capoue depuis 1520, cardinal en 1535, mort le 19 septembre 1537, à l'âge de soixante-cinq ans.

sitôt un signe de la main, et messer Jacopo et l'archevêque se retirèrent très loin de nous. Je pris alors la parole et dis : « Très Saint Père, depuis le sac de Rome je n'ai pu ni me confesser ni communier, parce qu'on ne me veut point absoudre. En voici la raison. Lorsque je fondis l'or et travaillai à démonter les pierreries, Votre Sainteté chargea le Cavalierino de me donner une petite récompense pour ma peine; celui-ci n'en fit rien; bien plus, il s'empressa de me couvrir d'injures. Je remontai à l'endroit où j'avais fondu l'or et je lavai les cendres, qui me fournirent environ une livre et demie d'or, en grains aussi fins que du millet. Comme je n'avais pas assez d'argent pour retourner honorablement chez moi, je songeai à me servir de cet or, sauf à le restituer plus tard quand j'en aurais la facilité. Me voici maintenant aux pieds de Votre Sainteté, qui est le vrai confesseur. Qu'elle me soit assez miséricordieuse pour permettre que je reçoive l'absolution et la communion. Au moyen de la grâce de Votre Sainteté, je rentrerai dans la grâce du Seigneur mon Dieu. » Le pape ne put alors retenir un léger soupir, occasionné peut-être par le souvenir d'un pénible passé, puis il me dit : « Benvenuto, je suis assurément, comme tu le dis, le vrai confesseur, et comme tel je puis t'absoudre de toutes les fautes que tu as commises; bien plus, je le veux. Avoue donc tout en pleine liberté et d'un cœur sincère, et quand bien même tu aurais eu la valeur entière d'une de mes tiares, je suis tout disposé à te pardonner. — Très Saint Père, repris-je alors, je n'ai pas eu plus que je n'ai dit, et cela n'a pas atteint la valeur de cent quarante ducats, qui m'en ont été donnés à la Monnaie de Pérouse, et avec lesquels je suis allé secourir mon pauvre vieux père. — Ton père, dit le pape, a été aussi vertueux, aussi bon et aussi honnête que jamais homme au monde, et tu n'as nullement dégénéré. Je regrette beaucoup que la somme ait été petite; en tout cas, je te fais présent du montant que tu dis, et je te pardonne tout. Atteste-le à ton confesseur, si tu n'as pas d'autres fautes à te reprocher envers moi; puis, quand tu te

seras confessé et auras communié, reviens me voir, tu n'auras qu'à t'en applaudir. » Lorsque j'eus pris congé du pape, messer Jacopo et l'archevêque revinrent près de lui. Le pape leur fit de moi tous les éloges qu'on peut faire d'un homme en ce monde, ajoutant qu'il m'avait confessé et donné l'absolution, puis il dit à l'archevêque de Capoue de me faire appeler et de me demander si j'étais enfin tranquille sur l'affaire dont j'avais parlé, et lui donna pleins pouvoirs de m'absoudre de tout, en le priant de me montrer toute l'affabilité possible.

Tandis que je m'en allais avec maître Jacopino, celui-ci me demanda avec une extrême curiosité quel pouvait bien être le sujet de la longue et secrète conversation que j'avais eue avec le pape. Il me fit plusieurs fois cette question, mais je lui déclarai que je ne voulais rien lui dire, parce qu'il s'agissait de choses qui ne le regardaient pas, et lui intimai de ne pas insister.

Je m'acquittai de tout ce que j'avais convenu de faire avec le pape, puis, les deux fêtes étant passées, je retournai le voir. Il m'accueillit encore plus aimablement que la première fois et me dit : « Si tu étais venu un peu plus tôt à Rome, je t'aurais donné à refaire ces deux tiares que nous avons fondues dans le château, mais comme, à part les pierreries, ce sont des ouvrages sans grand intérêt, je te confierai un travail de la plus grande importance, où tu pourras faire montre de ton savoir. Il s'agit du fermoir de mon pluvial, qui doit être rond, de la forme et de la grandeur d'un petit tranchoir d'un tiers de brasse (1). Sur ce fermoir je veux faire représenter Dieu le Père en demi-relief, et au milieu de la composition doivent trouver place ce gros diamant taillé en pointe (2) et nombre

---

(1) Le tranchoir était une planchette de bois, de forme circulaire, sur laquelle on plaçait les aliments au moment de les couper. (Plon, 144.)

(2) Benvenuto dit ailleurs que ce diamant, taillé en pointe et à facettes, avait été acheté 36,000 ducats par Jules II (*Traité de l'Orfèvrerie*, éd. cit., p. 49). Ses dimensions faisaient la difficulté du problème.

d'autres pierreries de très haute valeur. Caradosso en a déjà commencé un, mais il n'arrive pas à le finir (1). Je veux que tu fasses vite, car j'entends jouir un peu de ce joyau. Ainsi, va, et fais-moi un beau petit modèle. » On me montra toutes les pierreries et je me retirai sur-le-champ, droit comme un fuseau.

XLIV

Pendant que Florence était assiégée (2), ce Federigo Ginori, pour lequel j'avais exécuté la médaille de l'Atlas, mourut de phtisie. La médaille tomba dans les mains de messer Luigi Alamanni, qui, peu de temps après, la porta lui-même en présent au roi de France François, avec quelques-uns de ses très beaux écrits. Cette médaille ayant plu au roi au delà de toute expression, l'excellentissime messer Luigi Alamanni parla de moi à Sa Majesté et l'entretint si favorablement de ma personne et de mon art, que le roi exprima le désir de me connaître.

Je consacrais tous les soins possibles à mon petit modèle, que je faisais exactement de la grandeur que devait avoir le joyau, quand s'éveilla la jalousie de maints autres orfèvres, qui se croyaient de taille à faire aussi bien que moi. Il y avait depuis quelque temps à Rome un certain Micheletto (3), très habile graveur de cornalines et, de plus, joaillier très intelligent. Il était vieux et jouissait d'une grande réputation. Il avait pris part à la reconstitution des deux tiares du pape (4).

---

(1) Le pape ne peut avoir prononcé ces paroles, Caradosso étant mort depuis déjà deux ans.

(2) Le siège de Florence dura du 24 octobre 1529 au 10 août 1530. Ce qui va suivre se retrouve dans le *Traité de l'Orfèvrerie*, (éd. cit., pp. 79 et 80).

(3) Vasari, qui fait son éloge (t.V, pp. 370 et 371), l'appelle Michelino.

(4) Micheletto n'exécuta pas tout le travail à lui seul, car une des deux tiares fut exécutée par Gaspare Gallo, que Benvenuto, dans le *Traité de l'Orfèvrerie*, cite au nombre des principaux orfèvres de Rome. (BERTOLOTTI, *Artisti lombardi*, t. I, p. 247.)

Tandis que j'établissais mon modèle, il fut très étonné de ce que je ne l'avais pas consulté, étant donné son habileté et le grand crédit qu'il avait auprès du pape. Enfin, voyant que je n'allais point le trouver, il vint me voir et me demanda ce que je faisais. « Ce que m'a commandé le pape, lui répondis-je. — Le pape, reprit-il alors, m'a donné l'ordre d'examiner tout ce qui se fait pour Sa Sainteté. » Je lui déclarai que je m'en informerais d'abord auprès du pape, après quoi je saurais ce que j'avais à répondre. Il s'écria que je m'en repentirais, et s'en alla furieux. Tous les gens du métier s'assemblèrent avec lui pour discuter l'affaire et le chargèrent unanimement de défendre leurs intérêts. En rusé matois, Michele fit exécuter par d'habiles dessinateurs plus de trente projets de fermoirs, tous différents les uns des autres, puis, bien qu'ayant déjà l'oreille du pape à son gré, il se concerta avec un autre orfèvre, un Milanais nommé Pompeo (1), qui était en grande faveur auprès du pape et était parent de messer Traiano, premier camérier de Sa Sainteté (2). Michele et Pompeo dirent au pape qu'ils avaient vu mon modèle, et qu'il leur semblait que je n'étais pas l'homme indiqué pour un si merveilleux travail. Le pape répondit qu'il entendait voir, lui aussi, mon modèle et que, si je n'étais pas l'homme indiqué, on en chercherait un qui le fût. Ils firent connaître alors qu'ils avaient d'admirables dessins de fermoirs. Le pape déclara qu'il en était très

(1) Ce Pompeo, que Benvenuto devait tuer en 1534, se nommait de Capitaneis. La faveur dont il jouissait est attestée par les termes du *motu proprio* du 7 janvier 1527, qui lui confère la charge de *pesatore* à la Monnaie. En voici les premières lignes : *Clemens P. P. Vij. Dilecte fili, salutem et apostolicam benedictionem. Laudabilia tue probitatis et virtutum merita, super quibus apud nos fide digno commendaris testimonio. nos inducunt ut te specialibus favoribus et gratiis prosequamur...* (BERTOLOTTI, *Benvenuto Cellini a Roma*. p. 110.)

(2) Traiano Alicorno remplissait les fonctions de notaire, de secrétaire, de camérier, et, vivant dans la familiarité de Clément VII, il en reçut de nombreux bénéfices.

heureux, mais qu'il ne voulait pas les voir avant que mon modèle fût achevé; on verrait alors le tout en même temps.

En peu de jours j'eus terminé mon modèle, et je le portai un matin chez le pape. Messer Traiano me fit attendre, et, pendant ce temps, envoya chercher bien vite Micheletto et Pompeo, en leur faisant dire d'apporter les dessins. Dès qu'ils furent arrivés, on nous introduisit. Aussitôt, Micholetto et Pompeo de se mettre à déployer leurs dessins, et le pape de les examiner. Les dessinateurs étrangers à l'art du joaillier ne savent pas comment placer les pierreries, et mes deux ennemis, qui étaient du métier, n'avaient pu le leur enseigner, car il est indispensable que le joaillier qui doit faire entrer des figures dans un bijou sache en établir lui-même le dessin, sous peine de n'arriver à rien de bon. Aussi voyait-on, dans tous ces dessins, le merveilleux diamant au milieu de la poitrine de Dieu le Père. Le pape, qui était doué d'un excellent jugement, s'amusa beaucoup de constater cela. Quand il fut arrivé au dixième dessin, il jeta le reste à terre et, se tournant vers moi, qui me tenais à l'écart, il me dit : « Montre un peu ton modèle, Benvenuto; je veux voir si tu es tombé dans la même erreur que ceux-là. » Je m'avançai et ouvris la petite boîte ronde où j'avais renfermé mon modèle. Aussitôt les yeux du pape semblèrent s'illuminer. « Si tu avais été en moi-même, s'écria-t-il, tu ne l'aurais pas fait autrement que je ne le vois; ces gens-là n'avaient pas de meilleur moyen pour se couvrir de honte. » Nombre de grands seigneurs s'étant approchés, le pape leur montra la différence qu'il y avait entre les dessins de mes rivaux et mon modèle. Il donna de grandes louanges à celui-ci, devant Micheletto et Pompeo, atterrés et devenus stupides; puis, se tournant vers moi, il me dit : « Je pense maintenant à une difficulté dont l'importance est capitale. Benvenuto, mon ami, la cire est facile à travailler; le tout est d'exécuter en or. » Je répondis hardiment : « Très Saint Père, si mon fermoir n'est pas dix fois

mieux que mon modèle, qu'il soit entendu que vous n'aurez pas à me payer. » A ces mots, les seigneurs qui nous entouraient se récrièrent bruyamment, en disant que je promettais trop. L'un d'eux pourtant, qui était un très profond philosophe, fit cette remarque en ma faveur : « L'agréable physionomie de ce jeune homme, dit-il, et les belles proportions de son corps sont garants pour moi de la pleine réalisation de sa promesse, et de plus encore. — Elles le sont aussi pour moi, déclara le pape. » Et ayant fait appeler son camérier, messer Traiano, il le pria d'apporter cinq cents ducats d'or. En attendant l'argent, le pape considéra de nouveau et plus à loisir l'heureuse manière dont j'avais pu faire entrer dans ma composition le diamant et Dieu le Père. Ce diamant était placé exactement au milieu du bijou, et servait de siège à Dieu le Père, pris de trois quarts; la figurine s'accordait admirablement avec l'ensemble et ne nuisait en rien au diamant. Dieu le Père, la main droite levée, donnait la bénédiction. Au-dessous du diamant, j'avais placé trois petits anges, qui le soutenaient de leurs bras. Celui du milieu était modelé en ronde bosse et les deux autres en demi-relief. Tout autour, une quantité de petits anges se jouaient au milieu des autres belles pierreries. Dieu le Père était vêtu d'un manteau qu'agitait le vent et des plis duquel sortaient une foule d'angelots et mille autres beaux ornements, ravissants à voir. Ce projet de fermoir était en cire blanche, modelée sur une pierre noire. L'argent étant arrivé, le pape me le remit de sa propre main, et me pria le plus aimablement du monde de faire en sorte qu'il eût la joie de voir le bijou de son vivant, ajoutant que je m'en trouverais bien (1).

---

(1) Dans le *Traité de l'Orfèvrerie* (éd. cit., p. 85), la scène qu'on vient de lire se retrouve avec quelques variantes : Les auteurs des dessins, très nombreux, sont en présence du pape, à qui Micheletto fait valoir les divers projets, et Benvenuto n'arrive qu'après eux. En outre, il ne reçoit pas cinq cents ducats, mais cinq cents écus d'or.

XLV

Je m'en allai avec l'argent et le modèle. Mille ans me parurent s'écouler avant que je pusse me mettre au travail. Je m'y appliquai de suite avec une ardeur extrême. Au bout de huit jours, le pape m'envoya un de ses camériers, gentilhomme polonais de très haute naissance, me dire d'aller le voir et lui apporter ce que j'avais fait. Je me rendis au palais avec le messager, qui était le plus galant homme de la cour. Il m'avertit que le désir du pape n'était pas tant de voir son fermoir que de me confier un travail de la plus haute importance : la gravure des coins de la monnaie de Rome. Quand je fus arrivé près du pape, je lui montrai ma plaque d'or. Je n'y avais encore repoussé que la figurine représentant Dieu le Père, mais cette ébauche était déjà si supérieure au petit modèle de cire que le pape, stupéfait, s'écria : « Désormais, je croirai tout ce que tu me diras, » et, après m'avoir fait une foule d'excessives faveurs, il ajouta : « Je veux te confier un autre travail, que j'aurais autant à cœur que celui-ci, et même davantage. Vois si tu te sens de force à l'entreprendre. » Il me confia alors son désir de faire graver les coins de ses monnaies, et me demanda si j'en avais déjà gravé et si je me sentais de taille à me bien acquitter de cette tâche. Je répondis que je me sentais parfaitement de taille à l'entreprendre, et que j'avais suivi à l'œuvre d'habiles praticiens, bien que n'ayant jamais exécuté moi-même d'ouvrages de ce genre. Il y avait là un certain messer Tommaso de Prato (1), dataire de Sa Sainteté. Cet homme, qui était très lié avec mes ennemis, dit alors : « Très Saint Père, les faveurs dont Votre Sainteté comble ce jeune homme, jointes à son extrême présomption naturelle, le pousseraient à vous promettre un nouveau monde. Vous lui avez confié une tâche

(1) Le jurisconsulte Tommaso Cortesi, mort le 16 février 1543.

importante; si vous lui en donnez encore une, et de plus grande importance, les deux travaux se nuiront l'un à l'autre.» Le pape, irrité, se tourna vers ce fâcheux et lui intima de se mêler de ses affaires, puis il m'ordonna d'établir le modèle d'un doublon d'or qui aurait pour face un Christ nu, les mains liées, avec l'inscription : *Ecce Homo*, et pour revers un pape et un empereur redressant ensemble une croix près de tomber, avec l'inscription : *Unus spiritus et una fides erat in eis* (1). Au moment même où le pape me commandait cette belle monnaie, survint le sculpteur Bandinelli, qui n'était pas encore chevalier. Son habituelle fatuité se trouva dépassée par l'ignorance dont il fit preuve en disant : « Ces orfèvres ont besoin qu'on leur fasse les dessins de toutes ces belles choses. » Du coup je me retournai vers l'insolent et lui déclarai que je n'avais aucun besoin de ses dessins pour mes travaux, tandis que, dans les siens, j'espérais bien qu'avant peu mes dessins à moi pourraient lui donner du tracas. Le pape goûta cette riposte au plus haut point et me dit : « Va, Benvenuto, mon ami, et applique-toi de toutes tes

(1) Au moment de faire frapper ce doublon, l'idée dut venir au pape de placer son propre portrait sur la face et l'*Ecce Homo* au revers, et, pour utiliser l'autre sujet, *le Pape et l'empereur*, il fit frapper un second doublon, avec saint Pierre et saint Paul au revers. Ces pièces, d'une valeur de deux ducats d'or, mesurent vingt-neuf millimètres de diamètre. Benvenuto en parle avec assez d'exactitude dans son *Traité de l'Orfèvrerie* (éd. cit., pp. 109 et 110). Plon, qui les reproduit, les décrit ainsi :

Premier doublon : Au droit, le buste du pape tourné à gauche, avec la légende : CLEMENS VII PONT. MAX. — Au revers, le Christ nu, debout, les mains liées, et l'inscription : ECCE HOMO. — PRO EO. VT. ME. DILIGERINT. — ROMA.

Deuxième doublon : Au droit, le Pape et l'Empereur soutiennent la Croix. Légende : VT OMNIS TERRA ADORET TE. — CLEMENS. — Au revers, saint Pierre et saint Paul, représentés un peu plus qu'à mi-corps. Les figures sont entourées de cette devise : VNVS SPS. ET VNA FIDES ERAT IN EIS.

forces à me servir, sans prêter l'oreille aux paroles de ces fous. » Je partis sur ces mots. En moins de rien je gravai mes deux coins, puis, ayant frappé une pièce en or, je la portai avec les coins au pape, un dimanche après dîner. Il fut émerveillé en la voyant et il me marqua son contentement non seulement pour la beauté du travail, qui lui plut extrêmement, mais plus encore pour la rapidité de l'exécution. Pour ajouter à sa satisfaction et à son étonnement j'avais apporté toutes les anciennes monnaies faites jadis par les excellents artistes qui avaient servi le pape Jules et le pape Léon. M'étant assuré que mes coins lui plaisaient davantage, je tirai de mon sein un *motu proprio* par lequel je demandais la charge de maître des coins de la monnaie. Cet office valait un traitement de six écus d'or par mois, sans compter que les coins étaient payés par le directeur de la monnaie, qui les achetait un ducat les trois. Le pape, ayant pris mon *motu proprio*, se tourna vers le dataire et le lui remit, en lui disant de me l'expédier de suite. Le dataire le prit et voulut le mettre dans sa poche : « Très Saint Père, dit-il, que Votre Sainteté n'aie pas tant de hâte; ce sont là des choses qui méritent quelque réflexion. —Je vous ai compris, reprit alors le pape, donnez-moi ce *motu proprio*. » Et sur-le-champ il le signa de sa main et le rendit au dataire en disant : « Maintenant, il n'y a plus à répliquer. Expédiez-le-lui sur l'heure, car telle est ma volonté. Les souliers de Benvenuto valent mieux que les yeux de tous ces balourds. » Je remerciai Sa Sainteté et m'en retournai travailler, ne me connaissant plus de joie (1).

---

(1) Benvenuto prit son service à la Monnaie en juin 1529, ainsi qu'il résulte de la pièce de comptabilité suivante : ... *Solui et numerari faciatis Benvenuto Johannis Cellini stamparum Zecchæ almæ urbis magistro duc. sex auri de camera de juliis X pro quolibet ducato pro sua provisione unius mensis, XVII præsentis mensis finiendi... Dat. Romae in Camera apostolica die VIII julii* 1529. (BERTOLOTTI, *Benvenuto Cellini a Roma*, p. 100).

XLVI

Je travaillais toujours dans la boutique de ce Raffaello del Moro dont j'ai parlé plus haut. Cet excellent homme avait une jolie fille toute jeune, qu'il eût bien aimé me voir épouser, ce dont je m'aperçus quelque peu. Je désirais, moi aussi, ce mariage; mais, tout en le désirant, je ne laissais paraître en rien mon sentiment, et je gardais si bien mon apparence ordinaire que Raffaello en était étonné. Or, il arriva que la pauvre jeune fille eut la main droite atteinte d'un mal qui lui caria les deux osselets qui accompagnent le petit doigt et celui qui est à côté. Par l'inadvertance de son père, la pauvre enfant fut soignée par un médicastre ignorant, qui déclara qu'elle resterait estropiée du bras droit tout entier, s'il ne lui arrivait pis encore. Quand je vis la consternation du pauvre père, je lui dis de ne pas croire tout ce que lui racontait cet imbécile. Il me répondit qu'il n'avait parmi ses amis ni médecin ni chirurgien, et il me pria, si j'en connaissais un, de le lui envoyer. Je fis venir aussitôt un certain maître Jacomo, un Pérugin très habile dans la chirurgie (1). Dès qu'il eut examiné la pauvre petite, qui frissonnait d'épouvante à l'idée de ce que lui avait prédit son idiot de médecin, maître Jacomo comprit ce dont il s'agissait et déclara que la malade guérirait complètement et qu'elle se servirait très bien de sa main droite; que les deux doigts seraient, il est vrai, un peu plus faibles que les autres, mais qu'elle n'en serait pas incommodée le moins du monde. Il entreprit le traitement et, au bout de quelques jours, il décida d'éliminer la partie la plus cariée des petits os. Le père me pria de rester pour voir un peu en quoi consisterait l'opération. Pour procéder à celle-ci, maître Jacomo prit des fers

(1) Ce chirurgien, Jacomo Rastelli, n'était pas de Pérouse, mais de Rimini. Il soigna Clément VII dans sa dernière maladie et mourut à Rome en 1566.

trop gros, avec lesquels il faisait peu de besogne et beaucoup de mal à la patiente. Quand je vis cela, je dis au chirurgien de s'arrêter et de m'attendre un demi-quart d'heure. Je courus à la boutique, où je fabriquai un petit instrument d'acier très fin et recourbé, qui coupait comme un rasoir. Dès que maître Jacomo l'eut en main, il commença à opérer avec tant d'aisance que la jeune fille ne ressentait pas la moindre douleur, et en un rien de temps tout fut fini. En raison de ce service, et pour d'autres motifs encore, l'excellent Raffaello semblait m'aimer plus que ses deux fils. Voilà comment fut guérie sa belle enfant.

J'étais lié de très étroite amitié avec un certain messer Giovanni Gaddi, clerc de la Chambre apostolique (1). Ce messer Giovanni prisait fort tous les talents, bien que n'en ayant lui-même aucun. On rencontrait chez lui un autre messer Giovanni, Grec de culture très étendue (2), messer Ludovico de Fano, dont l'érudition n'était pas moindre, messer Antonio Allegretti et messer Annibal Caro, encore jeune à ce moment (3). J'y fréquentais également, ainsi que l'excellentissime peintre vénitien messer Bastiano (4). Chaque jour, pour ainsi dire, nous nous retrouvions avec messer Giovanni. Sachant notre intimité avec celui-ci, le brave orfèvre Raffaello lui dit : « Mon cher messer Giovanni, vous me connaissez; je voudrais donner ma fille à Benvenuto, et comme je ne connais personne qui puisse faire aboutir ce dessein mieux que Votre Seigneurie, je vous prie de me venir

---

(1) En 1536, ce Giovanni Gaddi fut chargé, comme doyen de la Chambre apostolique, des débours pour la réception de Charles-Quint. Il mourut à Florence en octobre 1543.

(2) Probablement Giovanni Vergezio, gentilhomme grec qui vivait alors à Rome.

(3) Annibal Caro, né le 19 juin 1507 à Civitanuova, dans la Marche d'Ancône, avait à ce moment vingt-deux ans.

(4) Benvenuto désigne ainsi Sebastiano del Piombo, né en 1485, mort vers 1547.

en aide et de fixer vous-même la dot qui peut faire agréer mon enfant. « L'autre, en écervelé, laissa à peine au pauvre brave homme le temps d'achever sa phrase, et lui répondit sans le moindre motif : « Ne parlez plus de cela, Raffaello, car vous auriez plutôt fait de cueillir des mûres en janvier ». Le pauvre orfèvre, tout désolé, se mit aussitôt en quête d'un autre mari pour sa fille. Celle-ci, sa mère et tous ses parents se mirent à me faire la mine, et je n'en voyais point la cause. Comme ils me semblaient payer en mauvaise monnaie les nombreux services que je leur avais rendus, j'eus l'idée d'ouvrir une boutique tout près de chez eux. Messer Giovanni ne me raconta ce qui s'était passé qu'après le mariage de la jeune fille, c'est-à-dire quelques mois plus tard.

Je travaillais avec un grand empressement à terminer le fermoir et à servir la Monnaie, car le pape m'avait encore commandé une pièce de la valeur de deux carlins, représentant le buste de Sa Sainteté, et, au revers, le Christ sur la mer, tendant la main à saint Pierre, avec la légende : *Quare dubitasti* (1)? Cette pièce eut un succès si extraordinaire qu'un secrétaire du pape, homme du plus grand mérite, nommé Sanga, dit à Sa Sainteté qu'elle pouvait se glorifier d'avoir un type de monnaie que les anciens, malgré toute leur pompe, n'ont jamais vu. « Benvenuto, répondit le pape, peut lui aussi se glorifier de servir un souverain comme moi, qui sais reconnaître son mérite. » Je poursuivais mon grand ouvrage d'or et le montrais souvent au pape, qui me demandait à le voir et s'en émerveillait chaque fois davantage.

XLVII

Mon frère était à Rome, au service d'Alexandre de Médicis, que le pape avait fait nommer duc de Pen-

(1) Dans le *Traité de l'Orfèvrerie* (éd. cit., p. 110), Benvenuto ajoute que cette pièce était d'argent. Elle mesure vingt-neuf millimètres de diamètre.

na (1). Le duc avait à sa solde un grand nombre de soldats, gens de bien dont la vaillance s'était formée à l'école de ce très grand seigneur, Jehannin de Médicis. Il tenait mon frère pour un des plus valeureux. Un jour, après dîner, mon frère se trouvait dans le quartier des Banques, dans la boutique d'un certain Baccino della Croce, où tous ces braves se réunissaient. Il était assis sur une chaise et sommeillait, quand vinrent à passer les archers du bargello (2), qui menaient en prison un certain capitaine lombard nommé Cisti. Cet officier avait fait, lui aussi, partie des bandes de l'illustre seigneur Jehannin, mais n'était pas au service du duc. Le capitaine Cattivanza degli Strozzi (3) était devant la boutique de Baccino della Croce. Lorsque le capitaine Cisti l'aperçut, il lui dit : « Je vous apportais les quelques écus que je vous dois; si vous les voulez, venez les prendre avant qu'ils n'aillent avec moi en prison. » Cattivanza était toujours disposé à mettre les autres en avant, car il ne se souciait point d'exposer sa personne, et comme il y avait là des jeunes gens très braves, bien que leur force ne fût pas à la hauteur de leur bonne volonté pour une si rude entreprise, il leur ordonna de s'approcher du capitaine Cisti, de se faire donner son argent et, si les archers s'y opposaient, d'user de violence contre eux, s'ils en avaient le courage. Ces jeunes gens n'étaient que quatre et n'avaient point encore de barbe. Le premier se nommait Bertino Aldobrandi; le second, Anguillotto da Lucca; je ne me souviens plus du nom des autres. Bertino avait été l'élève et le véritable disciple de mon frère, qui lui portait un intérêt inimaginable. Les quatre braves jeunes gens s'approchèrent des archers, qui étaient plus de cinquante sbires, armés de piques, d'arquebuses et d'espadons maniés à deux mains. A peine

---

(1) En réalité, cette nomination remonte à 1522, alors que Clément VII n'était encore que le cardinal Jules de Médicis.

(2) Nom qu'on donnait au chef de la police.

(3) Bernardo Strozzi, surnommé Cattivanza.

eut-on échangé quelques mots, que chacun saisit ses armes, et nos quatre jeunes gens firent de telles prouesses que, si le capitaine Cattivanza se fût seulement montré un peu, sans même tirer l'épée, ils auraient mis les archers en fuite. Mais ceux-ci ayant résisté quelque temps, Bertino reçut de graves blessures et tomba; au même instant Anguillotto, de son côté, fut blessé au bras droit, de sorte que, ne pouvant plus tenir son épée, il se retira le mieux qu'il put; les autres firent de même. Bertino fut relevé dans un état pitoyable.

XLVIII

Tandis que ces choses se passaient, nous étions tous à table, parce que le matin nous avions déjeûné une heure plus tard qu'à notre ordinaire. Le bruit du combat vint jusqu'à nous, et l'aîné des fils de la maison se leva de table pour aller voir la mêlée. Je dis à ce garçon, qui se nommait Giovanni : « De grâce, n'y va pas; dans de telles affaires il y a tout à perdre et rien à gagner. » Son père lui disait de même : « De grâce, mon enfant, n'y va pas! » Mais ce jeune homme n'écouta personne et prit sa course dans l'escalier. Arrivé aux Banques, où s'était passée la sanglante bataille, il vit ramasser Bertino. Il revint sur ses pas en courant et rencontra mon frère Cecchino, qui lui demanda ce qu'il y avait. Plusieurs personnes firent signe à Giovanni de ne pas raconter la chose à Cecchino, mais l'étourdi lâcha sans y prendre garde que Bertino Aldobrandi avait été tué par les archers. Mon pauvre frère jeta un si grand cri qu'on aurait pu l'entendre à dix milles de là; puis il dit à Giovanni : « Hélas! saurais-tu du moins me dire qui me l'a tué? » Giovanni répondit que oui et que c'était un de ceux qui maniaient à deux mains un espadon, et qu'il avait une plume bleue à sa coiffure. Mon pauvre frère, s'étant avancé et ayant reconnu le meurtrier à ce signe, se jeta au

milieu des archers avec cette promptitude et cette bravoure qui faisaient l'émerveillement de tous, et sans qu'on pût s'interposer le moins du monde, il frappa d'estoc en plein l'homme à l'espadon, le transperça de part en part et le poussa à terre avec la garde de son épée. Il s'attaqua ensuite aux autres archers avec tant de vaillance et d'audace, qu'à lui seul il les eût mis en fuite, si un arquebusier qu'il s'apprêtait à frapper n'eût, pour se défendre, déchargé son arme et atteint le valeureux et infortuné jeune homme au-dessus du genou droit. On le vit choir à terre, et les archers, déjà à moitié en déroute, s'empressèrent de disparaître, de peur qu'un autre adversaire de ce genre ne vînt à la rescousse.

Ayant entendu que le bruit du combat continuait, je me levai, moi aussi, de table et mis mon épée au côté, l'usage général étant alors de porter cette arme. Arrivé au pont Saint-Ange, je remarquai un rassemblement nombreux. Je m'approchai pour voir ce dont il s'agissait, et comme plusieurs personnes me connaissaient, on me fit place, et on me montra ce que j'aurais bien voulu ne pas voir, encore que mes yeux semblaient brûler de curiosité. De prime abord, je ne reconnus pas mon frère, car ses habits étaient différents de ceux que je lui avais vus peu de temps auparavant, si bien que ce fut lui qui me reconnut le premier : « Frère très cher, me dit-il, ne t'afflige point de mon grand malheur, car mon métier ne promettait pas autre chose, mais fais-moi enlever d'ici bien vite, car je n'ai plus que quelques heures à vivre. » Tandis qu'il me parlait, on m'avait raconté l'affaire. Je lui répondis avec la brièveté qui convient en pareil cas : « Frère, voici la plus grande douleur et la plus grande adversité qui me puisse jamais frapper dans ma vie; mais sois tranquille, car avant que tu ne puisses plus voir celui qui t'a blessé, tu seras vengé de mes mains. » Tel est le sens des paroles que nous échangeâmes, mais nous n'eûmes pas besoin de tant de mots pour nous comprendre.

XLIX

Les archers n'étaient qu'à cinquante pas de nous, parce que Maffio, le bargello (1), en avait ramené une partie pour enlever le caporal que mon frère avait tué. Après m'être enveloppé dans ma cape, que je serrai autour de moi, je franchis en un rien de temps les quelques pas qui nous séparaient. J'étais arrivé tout à côté de Maffio, et je l'aurais sûrement tué, car, en dépit de la foule, qui était grande, j'avais réussi à me frayer un chemin. Déjà, avec toute la rapidité qu'on peut imaginer, j'avais à moitié tiré mon épée, quand quelqu'un me saisit le bras par derrière. C'était Berlinghier Berlinghieri, jeune homme de la plus grande valeur, auquel m'unissait une profonde amitié. Il avait avec lui quatre jeunes gens de sa trempe qui crièrent à Maffio : « Sauve-toi, car voilà qui va te tuer! — Quel est cet homme? demanda Maffio. — C'est le frère de celui que tu vois là! » répondirent-ils. L'autre ne voulut pas en entendre davantage et courut en toute hâte se réfugier dans la Tour de Nona (2). « Benvenuto, me dirent ces jeunes gens, si nous t'avons empêché de faire ce que tu voulais, c'est pour ton bien. Allons maintenant secourir celui qui ne tardera guère à rendre l'âme. » Nous fîmes donc volte-face et retournâmes vers mon frère, que je fis transporter dans une maison. J'appelai de suite en consultation plusieurs médecins; ceux-ci donnèrent leurs soins au blessé, mais ne surent se résoudre à lui couper entièrement la jambe, ce qui peut-être l'aurait sauvé. A peine avaient-ils fini, que le duc Alexandre se présenta. Il se montra plein d'affection pour

---

(1) En 1529 et 1530, il y avait bien comme bargello un certain Maffeo di Giovanni, ayant sous ses ordres vingt-cinq fantassins et dix cavaliers (BERTOLOTTI, *Artisti lombardi*, t. I, p. 249). On a vu plus haut Benvenuto déclarer, avec son exagération coutumière, que les sbires du bargello étaient plus de cinquante.

(2) C'est là qu'étaient alors les prisons de Rome.

mon frère qui, gardant encore la maîtrise de ses sens, lui dit : « Monseigneur, la seule chose qui m'afflige, c'est que Votre Excellence perd un serviteur tel qu'elle en pourra peut-être trouver de plus habiles dans le métier des armes, mais pas un qui la serve avec tant d'attachement et de fidélité. » Le duc l'engagea à ne point renoncer ainsi à la vie, ajoutant que d'ailleurs il connaissait fort bien sa vaillance et son honnêteté. Il se tourna ensuite vers quelques-uns de ses gens, et leur ordonna de ne laisser manquer de rien ce valeureux jeune homme.

Après le départ du duc, sa raison s'obscurcit, par suite de l'abondance du sang qu'il perdait sans qu'on pût l'étancher, et toute la nuit suivante il eut le délire, sauf au moment où l'on voulut lui donner la communion : « Vous avez bien fait, dit-il alors, de me confesser auparavant; maintenant il m'est impossible de recevoir ce divin sacrement dans cette machine qui ne fonctionne déjà plus; veuillez seulement laisser les yeux que Dieu m'a donnés en savourer la vue; ils en transmettront la jouissance à mon âme immortelle, qui ne demande à son Maître que miséricorde et pardon. » Dès qu'il eut achevé ces mots et qu'on eut enlevé le Sacrement, il retomba dans le même délire, son excitation se traduisant par les plus violents accès de fureur et les plus horribles paroles qu'on puisse imaginer. Il n'eut pas un instant de calme en toute la nuit jusqu'au jour. Quand le soleil parut à l'horizon, il se tourna vers moi et me dit : « Mon frère, je ne veux plus rester ici, car ces gens-là me pousseraient à quelque terrible vengeance, qui les ferait repentir du tourment qu'ils m'ont donné. » Dégageant alors ses deux jambes, que nous avions allongées dans une caisse fort pesante, il eut le mouvement du cavalier qui saute sur sa monture, puis, ses yeux dans les miens, il me dit trois fois : « Adieu! adieu! adieu! » Avec cette dernière parole, son âme héroïque s'envola. Quand fut venue l'heure convenable, sur le tard, à la vingt-deuxième heure du jour, je le fis inhumer en très grande pompe dans l'église des Floren-

tins (1). Puis je lui fis tailler une magnifique pierre tumulaire, sur laquelle on sculpta des trophées et des bannières. Je ne veux point taire ici qu'un de ses amis, lui ayant demandé s'il reconnaîtrait celui qui lui avait tiré cette arquebusade, il lui répondit que oui et lui en donna le signalement. Je ne perdis rien de celui-ci, encore que mon frère fît de son mieux pour n'être point entendu de moi. On verra en temps et lieu la suite de cette affaire (2).

L

Pour en revenir à la pierre tumulaire dont j'ai parlé, de profonds érudits, qui connaissaient mon frère, me donnèrent une épitaphe, en me disant que cet admirable jeune homme ne méritait pas moins. Elle était ainsi conçue : *Francisco Cellino Florentino, qui quod in teneris annis ad Joannem Medicem ducem plures victorias retulit et signifer fuit, facile documentum dedit quantae fortitudinis et consilii vir futurus erat, ni crudelis fati archibuso transfossus, quinto aetatis lustro jaceret, Benvenutus frater posuit. Obiit die XXVII Maii MDXXIX* (3). Il avait vingt-cinq ans. Son véritable nom était Giovanni Francesco Cellini, mais les soldats l'appelaient entre eux Cecchino del Piffero, et ce fut ce dernier nom, sous lequel on le connaissait, que je tins à placer sous nos armes. Je l'avais fait graver en très belles lettres antiques, toutes

(1) Saint-Jean des Florentins, près du Tibre, entre le pont Vittorio Emanuele et le pont de fer.

(2) VARCHI, dans sa *Storia Fiorentina* (éd. cit., t. II, p. 266), raconte ainsi la mort du frère de Benvenuto : « Ce Cecchino, accoutumé à vivre dans les Bandes noires, et n'ayant jamais connu la peur, fut tué dans les Banques par les sbires du bargello, tandis qu'il voulait avec beaucoup de courage, mais peu de prudence, les combattre à lui seul. »

(3) Le texte de cette épitaphe a été transcrit par Benvenuto lui-même dans le manuscrit.

brisées, à l'exception de la première et de la dernière. Quand ils virent ces lettres brisées, les lettrés à qui je devais l'épitaphe me demandèrent ce que j'avais entendu signifier ainsi. Je leur répondis que les lettres brisées signifiaient que le corps de mon frère, ce merveilleux instrument, avait cessé de fonctionner et était mort. Quant aux deux lettres entières, c'est-à-dire la première et la dernière, celle-là rappelait l'immense trésor qu'il avait reçu en présent de Dieu : l'âme immortelle où brille une étincelle d'en haut et que rien ne peut briser. La dernière lettre, entière elle aussi, signifiait la glorieuse renommée que mon frère avait conquise par sa valeur éprouvée. Mon inscription eut grand succès, et d'aucuns dans la suite se sont servi de lettres brisées de la même manière que moi.

Je fis ensuite graver sur la pierre tumulaire les armes des Cellini, dont je modifiai l'une des caractéristiques. A Ravenne, en effet, la plus ancienne ville d'Italie, les membres de notre famille, gentilshommes de la plus haute distinction, portent d'azur au lion rampant d'or, tenant un lis de gueules dans la patte dextre, au chef un lambel accompagné de trois petites fleurs de lis d'or. Tel est le véritable blason des Cellini. Mon père m'en montra un où il n'y avait que la seule patte de lion avec toutes les autres pièces. Je préfèrerais, quant à moi, conserver celui des Cellini de Ravenne. Mais, pour en revenir à celui que je fis sculpter sur le tombeau de mon frère, j'y plaçai la patte de lion, en substituant au lis une hachette sur un champ écartelé. Cette hachette devait m'empêcher d'oublier que j'avais à le venger.

LI

Je travaillais avec la plus grande activité à terminer cet ouvrage d'or du pape Clément. Il désirait très vivement l'avoir, et me faisait appeler deux ou trois fois par semaine pour examiner mon travail, dont il était de plus en plus satisfait. A plusieurs reprises il m'adressa des reproches, me gron-

dant presque de la grande tristesse que je gardais de la mort de mon frère. Une fois, entre autres, m'ayant vu plus abattu et plus pâle que de raison, il me dit : « Benvenuto, j'ignorais que tu fusses devenu fou. As-tu donc vécu jusqu'à présent sans savoir qu'il n'est point de remède à la mort? Tu sembles vraiment courir toi-même après elle. » Après avoir quitté le pape, je continuai mon ouvrage et les coins de la Monnaie. Comme un amoureux fait les yeux doux à sa belle, je m'étais mis à suivre sans cesse du regard l'arquebusier qui avait tué mon frère. Celui-ci était un ancien chevau-léger, entré au service du bargello comme caporal des archers. Ce qui ajouta encore à mon courroux, c'est qu'il s'était vanté en disant : « Sans moi, qui ai tué ce brave jeune homme, à lui seul il nous aurait bientôt mis tous en fuite, à notre grand dam. » La passion de le voir si souvent m'ôtait le sommeil et l'appétit et me conduisait dans la mauvaise voie. Je me rendais compte de tout cela; c'est pourquoi, sans me soucier de ce que cette entreprise avait de lâche et de peu louable, je résolus de mettre un terme à mes tourments. Cet homme demeurait près d'un endroit nommé Torre Sanguigna, tout à côté d'une maison où logeait une courtisane des plus en vogue à Rome, et qu'on appelait la signora Antea. La vingt-quatrième heure avait sonné depuis peu (1); mon arquebusier, qui avait déjà dîné, se tenait sur le pas de sa porte, l'épée à la main. Je l'accostai dextrement, armé d'un poignard grand comme un couteau de chasse, et je lui en assénai un coup d'arrière-main, pensant lui séparer net la tête du col; mais il se détourna si rapidement, qu'il fut atteint à la pointe de l'épaule gauche, dont l'os fut entièrement brisé. Il se leva, laissa tomber son épée, et, troublé par la violence de la douleur, il se mit à courir. Je le poursuivis, le rejoignis en quatre pas et levai de nouveau le poignard sur sa tête; alors il l'inclina tant, que cette fois l'arme l'atteignit entre l'os du cou et la nuque. Elle

(1) En d'autres termes, la nuit venait de tomber.

entra si profondément, que, malgré tous mes efforts, je ne pus parvenir à l'en arracher. Quatre soldats, l'épée à la main, sortirent de la maison d'Antea, et je fus forcé de dégainer pour me défendre contre eux. J'abandonnai le poignard et quittai les lieux, et, de peur d'être reconnu, je me réfugiai dans le palais du duc Alexandre, qui habitait entre la place Navone et la Rotonde. A peine entré chez lui, je lui exposai l'affaire. Il me rassura et me fit entendre que, si j'étais seul, je n'avais qu'à rester tranquille, sans m'inquiéter de rien, et à me remettre à travailler au fermoir que le pape désirait tant; huit jours de reclusion laborieuse arrangeraient tout. La meilleure confirmation de son dire fut quand survinrent avec mon poignard les soldats qui m'avaient attaqué, et qu'ils racontèrent comment la chose s'était passée et combien il leur avait été difficile de retirer le fer du cou et de la nuque de la victime, qu'ils ne connaissaient pas. Giovanni Bandini vint à passer à ce moment et leur dit : « Ce poignard est à moi, je l'avais prêté à Benvenuto, qui voulait venger son frère. » Ces braves exprimèrent alors un vif regret de s'être attaqués à moi, encore que ma vengeance eût été surabondante.

Il se passa plus de huit jours sans que le pape me fît appeler selon son habitude. Enfin il m'envoya chercher par ce gentilhomme bolonais qu'il comptait parmi ses camériers. Celui-ci, très discrètement, me fit entendre que le pape savait tout, mais que, Sa Sainteté me voulant beaucoup de bien, je devais m'appliquer à mon travail et me tenir tranquille. Quand je parus devant le pape, il me regarda de travers, et son regard à lui seul était une menace terrible. Mais, quand il eut examiné mon ouvrage, son visage commença à se rasséréner, et il me fit les éloges les plus flatteurs, me disant que j'avais fait beaucoup de besogne en si peu de temps. Enfin, me regardant en face, il ajouta : « Maintenant que te voilà guéri, Benvenuto, prends soin de ta vie. » Je compris, et répondis que je le ferais. J'ouvris de suite une superbe boutique dans le quartier des Banques, vis-à-vis de celle de Raffaello. C'est là que je terminai, quelques mois plus tard, mon grand ouvrage.

LII

Le pape m'avait envoyé toutes les pierres précieuses, à l'exception du diamant, que diverses nécessités l'avaient contraint à mettre en gage chez des banquiers gênois. J'avais donc entre mes mains toutes les autres pierres, tandis que je n'avais que le modèle du diamant. J'occupais cinq excellents ouvriers, et, en dehors du fameux joyau, j'avais des quantités de commandes, si bien que ma boutique regorgeait d'objets de grande valeur : joyaux, pierreries, or et argent. J'avais chez moi un magnifique barbet de haute taille, que le duc Alexandre m'avait donné. Il était certes excellent à la chasse, où il me rapportait les oiseaux et autres animaux de toutes sortes que je tuais avec mon arquebuse; mais, pour garder ma maison, il était merveilleux. En ce temps-là, comme mes vingt-neuf printemps m'autorisaient à le faire, j'avais pris pour servante une jeune fille dont les formes splendides se joignaient à une grâce parfaite. Elle me servait de modèle pour les choses de mon art, et par surcroît elle se montrait complaisante à ma jeunesse avide de plaisir charnel. J'habitais en conséquence une chambre fort éloignée de celles de mes ouvriers et de la boutique et communiquant par un trou de chat avec la chambrette de cette jeune servante. Je jouissais d'elle fort souvent; aussi, bien que j'aie toujours eu le sommeil le plus léger du monde, il m'arrivait parfois de dormir lourdement et profondément, après avoir paillardé. C'est ce qui m'advint une nuit entre autres. J'avais été épié par un voleur qui, se prétendant orfèvre, avait attentivement regardé mes pierreries, avec l'intention de me les dérober. Pour y arriver, il força l'entrée de la boutique, et y fit main basse sur nombre de petits travaux d'or et d'argent; mais, tandis qu'il s'attardait à forcer quelques cassettes, dans l'espoir d'y retrouver les pierreries qu'il avait vues, mon chien se jeta sur lui. Le voleur opposa avec son épée une rude défense, si bien que l'animal prit plusieurs fois sa course

à travers la maison, jusqu'aux chambres des ouvriers, qui demeuraient ouvertes pendant l'été. Comme les dormeurs s'obstinaient à ne pas entendre ses aboiements, il les tira par le bras l'un après l'autre, les força de la sorte à s'éveiller et leur montra le chemin en aboyant avec furie et en s'élançant en avant. Voyant qu'ils ne voulaient pas le suivre, il harcela tellement ces traîtres, qu'ils lui jetèrent des pierres et des bâtons, ce qu'ils pouvaient faire, car je leur avais ordonné de garder de la lumière toute la nuit, après quoi ils fermèrent soigneusement leurs chambres. Le chien, ayant perdu l'espoir d'être aidé par ces ribauds, se mit seul à l'œuvre. Il courut en bas, ne trouva plus le voleur dans la boutique, mais le rejoignit et l'attaqua. Déjà il lui avait déchiré et enlevé sa cape, quand l'homme appela des tailleurs à son secours, les suppliant, pour l'amour de Dieu, de l'aider à se défendre contre un chien enragé. Ces gens crurent que c'était vrai; ils sortirent de chez eux et chassèrent le chien, non sans grandes difficultés. Le jour venu, mes ouvriers descendirent à la boutique; quand ils en virent l'entrée forcée et béante, et toutes les cassettes brisées, ils se mirent à crier à qui mieux mieux : « Malheur à moi! malheur à moi! » A ces cris, je me sentis frissonner, et j'accourus de suite au milieu d'eux. Ils s'avancèrent à ma rencontre et me dirent : « Oh! malheureux que nous sommes, nous avons été volés par un individu qui a tout brisé et tout emporté. » Ces mots me clouèrent sur place, si bien que je fus incapable d'aller voir si les pierreries du pape étaient encore dans ma caisse. L'inquiétude m'obscurcissait en outre presque complètement la vue, et je dus dire à mes ouvriers d'ouvrir eux-mêmes ma caisse et de voir ce qui manquait parmi les pierreries du pape. Ces jeunes gens étaient tous en chemise. Quand ils eurent ouvert la caisse et reconnu toutes les pierreries, et le fermoir de pluvial avec elles, la joie leur revint au cœur et ils s'écrièrent : « Il n'y a aucun mal, car votre grand ouvrage est là, ainsi que toutes les pierreries. Mais cet animal de voleur nous a

tous réduits à notre chemise, car, hier soir, à cause de la grande chaleur, nous nous étions tous déshabillés dans la boutique et y avions laissé nos habits. » Je sentis aussitôt le courage me revenir au cœur; je remerciai Dieu et dis à mes hommes : « Allez tous vous habiller de neuf à mes frais, car je suis trop heureux de la manière dont cette affaire a tourné pour moi. » Une chose m'avait surtout chagriné dans l'aventure, et m'avait abattu et effrayé, moi qui ne le suis point par nature : c'était que peut-être on penserait que j'avais inventé de toutes pièces l'histoire du voleur, dans le seul but de dérober moi-même les pierreries. En effet, un des favoris du pape, et divers personnages, tels que Francesco del Nero, le Zana de' Biliotti, son computiste, l'évêque de Vaison (1) et quantité d'autres lui avaient dit : « Très Saint Père, comment pouvez-vous confier des pierreries de si grande valeur à un jeune homme qui n'a pas encore trente ans, qui est tout feu et plus préoccupé des armes que de son art ? » Le pape leur avait demandé si l'un d'eux savait que j'eusse jamais commis quoi que ce fût de nature à autoriser un tel soupçon. Francesco del Nero, son trésorier, s'était empressé de répondre : « Non, Très Saint Père, parce qu'il n'en a jamais eu l'occasion. — Je le tiens pour un parfait honnête homme, avait alors riposté le pape, et si je le voyais commettre une faute, je n'en croirais pas mes yeux. » Le souvenir de ces propos, me revenant tout à coup, avait causé mon plus grand tourment.

Dès que j'eus dit à mes apprentis de s'acheter des habits je pris le fermoir de pluvial et les pierreries, que je déposai de mon mieux à leur place, et je me rendis aussitôt chez le pape, à qui Francesco del Nero avait déjà fait part de certains des bruits qu'on avait entendus dans ma boutique, ce qui m'avait aussitôt rendu suspect à Sa Sainteté. Entre plu-

---

(1) Girolamo Schio, confesseur de Clément VII, évêque de Vaison depuis 1523; mort à Rome en 1533.

sieurs interprétations, le pape avait pris d'emblée la défavorable. Il me lança un regard terrible et me dit avec hauteur : « Qu'es-tu venu faire ici? Qu'y a-t-il? — Voici toutes vos pierreries et votre or, répondis-je; il n'y manque rien. « Son visage aussitôt se rasséréna, et il me dit : « Alors, sois le bienvenu. » Je lui montrai mon travail, et, tandis qu'il l'examinait, je lui racontai tout au long l'histoire du voleur et de mes tourments, et lui dis ce qui m'avait le plus contrarié. Quand j'en fus à ce point, le pape leva les yeux sur moi à plusieurs reprises et me dévisagea fixement. Il y avait là Francesco del Nero, aussi le pape paraissait-il à moitié fâché de sa fausse appréciation. A la fin, il se mit à rire de tout ce que je lui avais raconté, et me dit : « Va, et veille à rester homme de bien, comme je sais que tu l'as toujours été. »

LIII

Tandis que je me hâtais de finir mon grand ouvrage et que je travaillais continuellement pour la Monnaie, on commença à voir se répandre dans Rome de fausses pièces frappées avec mes propres coins. On les porta aussitôt au pape, et voici comment on fit planer les soupçons sur moi : Le pape dit à Jacopo Balducci, directeur de la Monnaie (1) : « Fais l'impossible pour trouver le coupable, car nous savons que Benvenuto est homme de bien (2). » Le traître de Balducci, qui me détestait, répondit : « Dieu veuille, Très Saint Père, qu'il en soit comme vous dites, car nous avons contre lui de singulières coïncidences. » A ces mots, le pape se tourna vers le gouverneur de Rome, et le pria de donner quelque atten-

(1) Jacopo Balducci était directeur de la Monnaie depuis 1529 (BERTOLOTTI, *Artisti lombardi*, t. I, p. 250).

(2) Le manuscrit portait d'abord la variante suivante, qui a été rayée : « car il n'y a pas lieu de songer à Benvenuto, que nous tenons pour homme de bien. «,

tion à la recherche du malfaiteur. Quelques jours après, le pape me fit appeler. Il amena adroitement la conversation sur les monnaies et me demanda fort à propos : « Benvenuto, serais-tu assez habile pour faire de la fausse monnaie? — Je crois, répondis-je, que j'en ferais mieux que tous ceux qui s'adonnent à ce sale métier, car les gens qui se livrent à cette lâche occupation ne sont que de pauvres diables, dont la bourse est aussi vide que le cerveau; moi, au contraire, avec mon modeste talent, je gagne assez pour mettre de l'argent de côté. Quand je travaille en effet aux coins de la Monnaie, chaque matin avant mon déjeuner, je gagne au moins trois écus, qu'il a toujours été d'usage de payer pour ces coins, et si cet idiot de Balducci ne peut pas me souffrir, c'est qu'il voudrait les avoir à meilleur marché. Je vis très bien de ce que je gagne avec la grâce de Dieu et la faveur de ceux qui m'emploient, et je n'arriverais pas à gagner autant en fabriquant de la fausse monnaie. » Le pape comprit très bien ce que je voulais dire. Comme il avait donné l'ordre que l'on prît garde adroitement à ce que je ne partisse point de Rome, il fit continuer les recherches avec activité, en défendant qu'on me surveillât plus longtemps, car il n'aurait point voulu m'irriter, de peur de me perdre. Il recommanda chaudement l'affaire à quelques-uns des clercs de la Chambre apostolique, qui s'acquittèrent de cette mission avec le zèle qu'il fallait, et découvrirent aussitôt le coupable. C'était un citoyen romain nommé Ceseri Macherone, employé à la frappe à la Monnaie même. En même temps que lui fut arrêté un fondeur de la Monnaie (1).

(1) L'instruction de cette affaire commença le 11 avril 1532 et se termina le 2 mai. Le principal coupable, Cesare Maccaroni, Romain, déclara être entré au service de la Monnaie au moment du sac de Rome. Il subit deux fois la torture et fit des aveux complets. Son complice, employé à la frappe, était un autre Romain, Raffaele di Domenico (BERTOLOTTI, *Benvenuto Cellini a Roma*, p. 81).

LIV

Le même jour, je passais sur la place Navone avec mon barbet, quand, arrivé devant la porte du bargello, cet animal, avec une incroyable impétuosité et des aboiements furieux, se précipita sous la voûte de l'entrée et se jeta sur un jeune homme qu'on avait tenu pour l'auteur présumé d'un vol et quelque peu surveillé, à la requête de la victime, un certain Donnino, orfèvre parmesan, ancien élève de Caradosso. Mon chien faisait de tels efforts pour mettre ce jeune homme en pièces, que les sbires furent touchés de compassion, d'autant plus aisément que le gaillard défendait parfaitement sa cause contre Donnino, dont les accusations ne semblaient pas péremptoires, et que, d'autre part, un caporal des sbires, qui était Génois, connaissait le père de l'inculpé. Dans ces conditions, l'agression du chien venant s'ajouter à ces diverses circonstances, les sbires étaient disposés à laisser s'échapper le drôle sans mettre le moindre obstacle à sa fuite. Dès que je me fus approché, le chien, n'ayant plus peur ni des épées ni des bâtons, se jeta de nouveau sur le jeune homme; les sbires me déclarèrent alors que si je ne retenais pas l'animal, ils le tueraient. Je fis donc de mon mieux pour le maîtriser, quand le jeune homme, en remettant sa cape, laissa tomber de son capuchon plusieurs petits rouleaux de papier que Donnino reconnut pour lui appartenir. De mon côté, je reconnus un petit anneau; aussi m'écriai-je aussitôt : « Voilà le voleur qui a forcé et dévalisé ma boutique; c'est pourquoi mon chien le reconnaît. » Lâché par moi, celui-ci se jeta de nouveau sur l'homme à la cape, qui se mit alors à m'implorer, en m'assurant qu'il allait me rendre ce qu'il avait à moi. Je rappelai mon chien, et le voleur me restitua aussitôt l'or, l'argent et les anneaux qu'il m'avait dérobés; il y ajouta vingt-cinq écus, après quoi il se remit à m'implorer. Je l'engageai à implorer Dieu, étant donné que je ne lui ferais, quant à moi, ni bien ni mal, et je retournai à mes affaires. Quelques

jours plus tard, Ceseri Macherone, le faux monnayeur, fut pendu dans les Banques, devant la porte de la Monnaie, et son complice envoyé aux galères; le voleur génois fut pendu dans le Campo di Fiori. Quant à moi, ma réputation d'homme de bien ne fit que gagner à cette double aventure.

LV

J'avais presque fini mon grand ouvrage, quand survint cette effroyable inondation pendant laquelle toute la ville de Rome fut couverte d'eau (1). Je contemplai l'étendue du désastre au moment où le jour touchait presque à sa fin, car la vingt-deuxième heure sonnait. Les eaux se gonflaient démesurément. Le devant de ma maison et de ma boutique donnait sur les Banques; le derrière, sur Monte Giordano, était plus élevé de plusieurs brasses. Grâce à cette circonstance, je pensai d'abord à sauver ma vie, puis mon honneur. Je pris avec moi toutes les pierreries, et laissai mon ouvrage d'or à la garde de mes ouvriers, puis je descendis, sans chaussures, par mes fenêtres de derrière, et je traversai les eaux de mon mieux, jusqu'à ce que j'eusse atteint Monte Cavallo (2), où je trouvai messer Giovanni Gaddi, clerc de la Chambre apostolique, et le peintre vénitien Bastiano. J'abordai messer Giovanni et lui remis toutes les pierreries, en le priant de me les conserver; il s'acquitta de cette mission comme si j'eusse été son frère. Quelques jours plus tard, la fureur des eaux s'étant apaisée, je revins à ma boutique et, grâce à Dieu et à mes longs efforts, je terminai mon fermoir de pluvial avec tant de bonheur qu'on le considéra pour le plus bel ouvrage que l'on eût

---

(1) Cette inondation se place aux 8 et 9 octobre 1530 (LUDOVICO COMESIO, *De prodigiosis Tyberis inundationibus*, Rome, 1531).

(2) La place du Quirinal, ainsi nommée à cause des statues des Dioscures qui la décorent.

jamais vu à Rome (1). Rien d'étonnant donc si le pape, quand je le lui portai, ne put se rassasier de me louer. « Si j'étais, dit-il, un riche souverain, je donnerais à mon Benvenuto autant de terrain que ses yeux en embrasseraient; mais aujourd'hui nous ne sommes que de pauvres souverains déchus; nous lui donnerons en tout cas assez de pain pour satisfaire ses modestes désirs. » Je laissai le pape poursuivre son discours extravagant, puis, quand il eut fini, je lui demandai une charge de massier qui était vacante. Il accueillit cette demande en disant qu'il voulait me donner quelque chose de beaucoup plus grande importance. Je lui répondis que cette petite charge serait alors un acompte. Il éclata de rire et déclara qu'il me la donnait volontiers, mais qu'il ne voulait pas que je fisse de service, et que je devais m'arranger avec les autres massiers pour assurer mon remplacement. En échange, il accorderait à ceux-ci une grâce qu'ils lui avaient demandée : celle de pouvoir poursuivre en justice le recouvrement de leurs gages. Ainsi fut fait. Cette charge de massier ne me rapportait pas beaucoup moins de deux cents écus d'argent par an.

LVI

Je continuais à travailler pour le pape et lui faisais tantôt un petit ouvrage, tantôt un autre, quand il me commanda le dessin d'un calice très richement décoré. J'exécutai ce dessin, et de plus un modèle en bois et en cire. Ce calice portait, à la place du bouton, trois figurines de bonne grandeur, en

---

(1) Bottari, annotant Vasari en 1760, dit que ce bijou était encore conservé au château Saint-Ange, et qu'on l'en retirait avec les tiares, en présence des notaires chargés d'en dresser acte, les jours où le pape officie, à Pâques, à Noël et à la Saint-Pierre. Il a été livré à la fonte par le gouvernement pontifical pour faire face à l'une des contributions de guerre qui lui furent imposées par Bonaparte, au temps des campagnes d'Italie (Plon, p. 145).

ronde bosse, représentant la Foi, l'Espérance et la Charité. Sur le pied, trois médaillons en bas-relief, correspondant aux trois figurines, renfermaient des sujets se rapportant à chacune d'elles : la nativité du Christ; la Résurrection; Saint Pierre crucifié, la tête en bas. Cette composition m'avait été imposée. Mon travail avançait, et le pape demandait très souvent à le voir, ce qui me permit de constater que Sa Sainteté avait complètement oublié de me rien donner. Une charge de Frère du Plomb était vacante (1); je la demandai un beau soir. Le bon pape, ne se souvenant plus du discours extravagant qu'il avait tenu lors de l'achèvement du fermoir du pluvial, me dit : « L'office du Plomb rend plus de huit cents écus, de sorte que, si je te le donnais, tu ne songerais plus qu'à faire du lard, le beau talent que tu as en main se perdrait, et je serais blâmé. » Je ripostai du tac au tac : « Les chats de bonne race détruisent plus de souris quand ils sont gras que quand ils crèvent de faim; de même les gens de bien qui possèdent du talent le font beaucoup mieux valoir quand ils vivent dans l'extrême abondance, et les princes qui entretiennent de tels hommes dans cette extrême abondance (que Votre Sainteté le sache bien!) sont ceux qui cultivent la fleur du génie, fleur qui, sans cet appui, naît étiolée et galeuse. Et que Votre Sainteté sache bien que je n'ai point demandé cet office dans l'idée de l'obtenir. Trop heureux pour moi d'avoir cette pauvre petite charge de massier! Comment aurais-je pu m'imaginer que j'obtiendrais davantage? Puisque Votre Sainteté n'a pas voulu me donner la place vacante, elle fera bien d'en pourvoir un homme de talent qui la mérite, et non un idiot qui ne songe qu'à faire du lard, comme dit Votre Sainteté. Suivez l'exemple, d'heureuse mémoire, du pape Jules,

---

(1) Depuis des siècles, l'emploi de *piombatore*, consistant à fermer avec du plomb les bulles pontificales, était exercé par des Cisterciens; cependant ,à diverses reprises, des laïques l'ont obtenu.

qui donna cet office à l'excellentissime architecte Bramante. » Je dis, tirai ma révérence, et partis furieux.

Le peintre vénitien Bastiano s'avança devant le pape et dit alors : « Très Saint Père, que Votre Sainteté veuille bien donner cette charge à un praticien des arts, et puisque, comme Votre Sainteté le sait, je m'y adonne avec passion, je la prie de m'en juger digne. — Ce diable de Benvenuto n'accepte aucune remontrance! s'écria le pape. J'étais disposé à lui donner la charge, mais il n'est pas admissible qu'on soit aussi fier avec un pape; c'est pourquoi je ne sais que faire. » L'évêque de Vaison s'avança aussitôt et intercéda pour Bastiano : « Très Saint Père, dit-il, Benvenuto est jeune, et l'épée lui va beaucoup mieux que l'habit des frères du Plomb; que Votre Sainteté veuille bien donner la charge à ce très méritant Bastiano; quant à Benvenuto, elle pourra, un jour ou l'autre, lui trouver quelque autre bon office, qui lui conviendra mieux que celui-ci. » Alors le pape se tourna vers messer Bartolomeo Valori (1), et lui dit : « Quand vous rencontrerez Benvenuto, dites-lui de ma part que c'est lui-même qui a fait avoir l'office du Plomb au peintre Bastiano, et qu'il tienne pour assuré que je lui réserve le premier office important qui deviendra vacant. Ajoutez qu'en attendant, il s'applique à bien faire et termine mes travaux. » Le lendemain, vers les deux heures de la nuit, je croisai à l'angle de la Monnaie messer Bartolomeo Valori. Il était précédé de deux porteurs de torches et courait en grande hâte chez le pape, qui l'avait fait appeler. Je lui tirai ma révérence, ce qui le fit s'arrêter. Il m'appela et me répéta le plus affablement du monde ce que le pape l'avait chargé de me dire. Je lui répondis que je finirais mon travail avec encore plus d'application et de soin qu'aucune de mes autres œuvres, mais sans le moindre espoir d'obtenir jamais rien du pape. Messer Bartolomeo me désap-

(1) Partisan des Médicis, commissaire de Clément VII près du prince d'Orange pendant le siège de Florence.

prouva et me dit que je ne devais pas répondre de la sorte aux offres du pape. Je répliquai que je serais un fou si je répondais autrement et faisais reposer quelque espérance sur de telles offres, que je savais ne devoir être réalisées d'aucune manière. Sur ces mots j'arrêtai l'entretien et retournai m'absorber dans mes travaux. Messer Bartolomeo dut redire au pape ces paroles hardies, peut-être même en y ajoutant du sien ; toujours est-il que le pape fut plus de deux mois sans me faire appeler. Moi, de mon côté, je tins à n'aller sous aucun prétexte au palais durant ce temps. Le pape, qui mourait d'envie d'avoir son calice, chargea messer Ruberto Pucci (1) de voir un peu ce que je faisais. Ce grand galant homme venait tous les jours me faire visite, et nous ne cessions pas d'échanger des amabilités. A la fin le pape, qui devait partir pour se rendre à Bologne (2), voyant que j'étais résolu à ne pas aller le voir de moi-même, me fit connaître par messer Ruberto que j'avais à lui apporter mon travail, parce qu'il voulait voir à quel point d'avancement je l'avais amené. Je le lui portai donc, je lui fis constater que toutes les parties importantes étaient achevées, et le priai de me laisser cinq cents écus, partie à titre d'acompte, partie pour acheter un poids considérable d'or dont j'avais besoin pour achever mon ouvrage. « Fais en sorte de le finir, me dit-il, il y va de ton intérêt. — Je le finirai, répliquai-je en prenant congé, si l'on me laisse de l'argent. »

LVII

Le pape, à son départ pour Bologne, nomma le cardinal Salviati légat de Rome, et le chargea de me tenir en haleine : « Benvenuto, lui dit-il, est un homme qui fait peu de cas de son

---

(1) Partisan des Médicis, né à Florence en 1463, mort à Rome en 1547, après avoir revêtu l'habit ecclésiastique et été créé cardinal en 1542.

(2) Clément VII devait se rencontrer à Bologne avec Charles-Quint Il quitta Rome le 18 novembre 1532.

talent, et moins encore de nous; c'est pourquoi voyez à le faire presser, de sorte qu'à mon retour je trouve le calice terminé. » Cet idiot de cardinal me fit appeler au bout de huit jours, avec ordre de lui apporter mon ouvrage. En présence de cette injonction, j'allai, mais sans le calice. Dès qu'il me vit, le cardinal n'eut rien de plus pressé que de me dire : « Où est ta ripopée? — Eminence révérendissime, répondis-je, ma ripopée n'est pas terminée, et je ne la terminerai pas si vous ne me donnez de la piquette pour la terminer. » A ces mots le cardinal, qui avait plutôt la tête d'un âne que celle d'un homme, devint deux fois plus hideux qu'auparavant, et, pour clore immédiatement la discussion, il cria : « Je te mettrai à bord d'une galère; tu seras alors trop content de terminer ton ouvrage. » Une telle stupidité me rendit furieux, et je ripostai : « Monseigneur, quand je commettrai des fautes qui mériteront les galères, alors vous pourrez m'y mettre. Mais, pour ce qui est de mes fautes présentes, je n'ai pas peur de votre galère. Je vous le déclare en outre, Votre Seigneurie est cause que je ne veux plus, au grand jamais, terminer mon ouvrage. Et gardez-vous bien de me faire demander à l'avenir, car j'entends ne jamais remettre les pieds devant vous, à moins que vous ne m'y fassiez traîner par vos sbires. » Le bon cardinal essaya à diverses reprises de m'envoyer plusieurs personnes qui m'engagèrent aimablement à travailler et à aller lui montrer mon ouvrage, mais je leur répondis : « Dites à Monseigneur qu'il m'envoie de la piquette, s'il veut que je termine ma ripopée. » Il fut impossible de m'arracher une autre réponse, aussi finit-on par désespérer de rien obtenir de moi.

LVIII

Le pape revint de Bologne (1) et demanda tout de suite ce que je faisais, étant donné que le cardinal lui avait écrit pis

(1) Clément VII fut de retour à Rome le 3 avril 1533 (PASTOR, *op. cit.*, t. X, p. 159).

que pendre sur mon compte. Sa colère atteignait tout ce qu'on peut imaginer quand il m'enjoignit d'aller le voir avec le calice. J'obéis. Tandis que le pape était à Bologne, il m'était tombé sur les yeux une fluxion si douloureuse, que je ne pouvais presque plus supporter la vie, et ce fut la principale raison pour laquelle mon travail n'avança pas. Le mal s'aggrava tellement, que je tins pour absolument assuré que j'allais perdre la vue; aussi avais-je fait le calcul de ce qu'il me faudrait pour vivre quand je serais devenu aveugle. Tout en allant chez le pape, je songeais à la manière dont je devais m'excuser de n'avoir pu avancer mon travail. Je me disais : « Pendant le temps que le pape le regardera et le considèrera, je pourrai lui exposer ce qui m'est arrivé. » Il en fut tout autrement. J'étais à peine arrivé devant le pape, qu'il me dit brutalement : « Donne-moi ce travail ! Est-il achevé ? » Je retirai le calice de son enveloppe. Aussitôt sa colère redoubla : « En vérité de Dieu, s'écria-t-il, je t'assure, à toi qui professe de ne tenir compte de personne, que, si ce n'était par respect humain, je te ferais jeter par la fenêtre avec ton travail. » Quand je vis que le pape était devenu enragé, je m'empressai de décamper. Tandis qu'il continuait de me menacer, je mis le calice sous ma cape, et je grommelai : « Le monde entier ne pourrait pourtant forcer un aveugle à faire de tels travaux ! » Le pape, dont la voix s'élevait de plus en plus, reprit : « Viens ici ! Que dis-tu ? » Je me demandai si le moment n'était pas venu de dégringoler l'escalier au plus vite, puis je me ravisai, et, me jetant à genoux, j'interrogeai Sa Sainteté : « Et si je suis devenu aveugle par suite d'une maladie, suis-je tenu quand même de travailler ? » Je clamai ces mots de toutes mes forces, le pape ne cessant pas de vociférer. « Tu as pourtant vu clair pour venir ici, me répondit-il, je crois bien qu'il n'y a rien de vrai dans ce que tu me racontes. » Je remarquai qu'il avait un peu baissé de ton. Je repris : « Que Votre Sainteté le demande à son médecin; elle reconnaîtra que je dis la vérité. — Nous examinerons plus à loisir s'il en est comme

tu le prétends, répondit-il. » M'apercevant alors qu'il consentait à m'écouter, je repris : « Je ne crois pas qu'il y ait d'autre cause à cette cruelle maladie que l'attitude du cardinal Salviati. Aussitôt après le départ de Votre Sainteté, il m'appela, et, dès que je fus devant lui, il traita mon ouvrage de ripopée et me menaça de me le faire finir sur une galère. Ces propos déplacés me bouleversèrent tellement que, sous la violence du coup, je sentis aussitôt mon visage s'enflammer et mes yeux devenir si excessivement brûlants que je ne pus trouver mon chemin pour retourner chez moi. Quelques jours plus tard, deux cataractes me tombèrent sur les yeux, je cessai de voir la moindre lumière, et voilà pourquoi, depuis le départ de Votre Sainteté, il m'a été impossible de faire le moindre travail. » Ayant dit ces mots, je me relevai et m'en allai en paix. On m'a rapporté que le pape dit alors : « Je puis donner des charges, mais non le tact requis pour les remplir. Je n'avais point dit au cardinal de se jeter à corps perdu dans cette affaire. Si Benvenuto a vraiment mal aux yeux, ce que je saurai par mon médecin, il faudrait avoir un peu de pitié de lui. » Il y avait là un grand gentilhomme, très avant dans l'affection du pape et très digne de l'être par ses mérites hors ligne. Il demanda au pape qui j'étais : « Très Saint Père, lui dit-il, je vous le demande parce que vous m'avez semblé passer, dans le même instant, de la plus violente colère que j'aie jamais vue à la plus profonde compassion. Je désire aussi savoir quel est cet homme, parce que, s'il mérite qu'on lui vienne en aide, je lui enseignerai un secret qui le fera guérir de sa maladie. » Le pape lui répondit : « C'est le plus grand artiste qu'il y ait jamais eu dans sa profession. Un jour que nous serons ensemble, je vous montrerai de ses merveilleux ouvrages, et vous verrez leur auteur en même temps. Je serais bien heureux si vous pouviez lui procurer quelque soulagement. » Trois jours plus tard, après dîner, le pape me fit appeler. Ce gentilhomme était avec lui. Dès que je fus arrivé, ordre fut donné d'apporter le fermoir de pluvial.

Pendant qu'on l'allait chercher, je sortis le calice de son enveloppe, et le gentilhomme déclara qu'il n'avait jamais vu travail aussi merveilleux. Quand arriva le fermoir, son admiration redoubla. Il dit alors, en me regardant en face : « Sa jeunesse ne l'empêchant point de posséder une telle maîtrise, elle lui permettra de se surpasser encore à l'avenir. » Puis, il me demanda comment je m'appelais. « Benvenuto est mon nom, répondis-je. — Bienvenu serai-je cette fois pour toi, reprit-il. Prends des bluets avec la tige, la fleur et la racine tout ensemble, fais-les infuser à petit feu et bassine-toi les yeux plusieurs fois par jour avec cette eau; ton mal guérira très certainement (1). Purge-toi toutefois au préalable, et continue tes lotions. » Le pape eut pour moi quelques paroles affables, et je m'en allai presque content.

LIX

Le mal dont je me plaignais était bien réel, mais je crois que je l'avais gagné avec la jeune et jolie servante que j'occupais quand fut dévalisée ma boutique. C'était le mal français, qui mit plus de quatre mois entiers à se déclarer, puis tout à coup me couvrit entièrement. Il différait de celui qu'on voit d'ordinaire, car il se présentait sous la forme d'une éruption de pustules rouges, de la grandeur d'un *quattrino* (2). Les médecins ne voulurent jamais admettre que ce fût le mal français, bien que je leur eusse dit à quoi j'en attribuais la cause. Pendant quelque temps, je me soignai suivant leurs prescriptions, sans obtenir aucun résultat. A la fin, je résolus

(1) Aujourd'hui encore l'eau de bleuet est un collyre réputé. Elle doit ses propriétés à un sel de plomb ou de zinc.

(2) Petite monnaie de cuivre, correspondant à la soixantième partie de la lire toscane.

de prendre du bois (1), contre l'avis des meilleurs médecins de Rome. Je pris ce bois avec la régularité la plus minutieuse et observai la diète la plus rigoureuse que l'on puisse imaginer. Peu de jours après, je me sentis beaucoup mieux, et, au bout de cinquante jours, je fus guéri et sain comme un poisson. A ce moment, on entrait dans l'hiver. Pour me remettre un peu de la grande fatigue que j'avais endurée, je mis mon plaisir à chasser à l'escopette. Je bravais la pluie et le vent, et me tenais à l'affût au milieu des marais, si bien qu'au bout de quelques jours mon mal reparut, et cette rechute fut cent fois plus grave que la première atteinte. Je me remis entre les mains des médecins; ils me donnèrent leurs soins sans relâche, et mon état empirait de jour en jour. La fièvre m'ayant saisi, je me disposai à reprendre le bois. Les médecins s'y opposaient, et m'affirmaient que si je le faisais pendant que j'avais la fièvre, je mourrais en huit jours. Je décidai cependant de ne pas tenir compte de leurs avis et me remis au régime que j'avais déjà suivi la première fois. Lorsque j'eus bu pendant quatre jours de cette bienheureuse eau de bois, ma fièvre disparut entièrement. Je commençai à me sentir beaucoup mieux. Tout en suivant mon traitement, j'avançais sans arrêt les modèles de mon ouvrage, et je rapporte à ces jours de diète les plus rares inventions et les plus belles réalisations que j'aie jamais faites de ma vie. Au bout de cinquante jours je fus parfaitement guéri, et pris ensuite le plus grand soin à affermir ma santé. Lorsque je fus sorti de cette diète sévère, je me trouvai aussi net de mes pustules que si je fusse né une seconde fois. Malgré le plaisir que je prenais à fortifier une santé si désirée, je ne laissais pas cependant de travailler, aussi bien à mon grand ouvrage qu'aux coins de la Monnaie, et à chacun de ces travaux je consacrais en toute vérité ce que je devais de temps et de soins.

(1) Probablement du bois de gaïac, dont la décoction s'emploie comme stimulant et sudorifique.

LX

Le cardinal Salviati, dont on a vu la haine pour moi, avait été nommé légat de Parme. On arrêta dans la ville, comme faux monnayeur, un orfèvre milanais nommé Tobbia (1). Cet homme était déjà condamné à être pendu et brûlé, quand on parla de lui au cardinal légat comme d'un artiste de grande valeur. Le cardinal fit surseoir à l'exécution et écrivit au pape Clément pour lui dire qu'il avait entre les mains le premier orfèvre du monde, condamné, sans doute, à être pendu et brûlé comme faux monnayeur, mais en réalité homme simple d'esprit et foncièrement bon. Comme preuve de cette simplesse, le cardinal rapportait que Tobbia n'avait commis son crime qu'après avoir demandé l'avis d'un confesseur, qui lui avait permis de s'y livrer. « Si vous faites venir ce grand artiste à Rome, ajoutait-il, Votre Sainteté rabattra l'arrogance hautaine de Votre Benvenuto, et je suis absolument certain que les ouvrages de ce Tobbia vous plairont beaucoup plus. » En conséquence, le pape fit venir immédiatement à Rome le faux monnayeur puis, quand celui-ci fut arrivé, il nous appela tous les deux et nous commanda à chacun un dessin pour une corne de licorne, la plus belle qu'on eût jamais vue : elle avait coûté dix-sept mille ducats (2). Le pape,

(1) Tobbia n'était pas Milanais, car il était né à Camerino, mais il entretenait des relations avec Milan, et, en 1542, il en fit venir deux pièces de cristal de roche pour un tabernacle destiné à la procession du Saint-Sacrement. Dès 1537, il était chargé de ciseler la rose d'or; en 1541, il exécutait pour la pape une petite table de corail; en 1546, il avait à composer un apôtre d'argent. Ces travaux témoignent de l'habileté qu'on lui reconnaissait (BERTOLOTTI, *Artisti lombardi*, t. I, p. 251).

(2) COMMYNES parle dans ses *Mémoires* (éd. cit., t. II, p. 164) d'une corne de licorne qui valait six ou sept mille ducats. M. de Mandrot, annotant ce passage, écrit : La corne de la licorne, animal fabuleux nommé aussi unicorne, était soit une corne d'antilope oryx, soit, le

qui voulait l'offrir au roi François Ier, tenait à ce qu'elle fût d'abord richement montée en or, et donna l'ordre à chacun de nous d'établir un projet à cet effet. Dès que nous eûmes fini, nous portâmes l'un et l'autre nos dessins à Sa Sainteté. Celui de Tobbia représentait un chandelier supportant la belle corne en guise de bougie. Quatre petites têtes de licorne faisaient à ce chandelier un pied si pauvre de conception, que je ne pus m'empêcher de rire sous cape en le voyant. Le pape s'en aperçut et me dit aussitôt : « Montre-moi ton dessin. » C'était une seule tête de licorne, au front de laquelle la corne aurait été fixée. J'avais composé la plus belle tête qu'on pût voir, m'inspirant à la fois de la tête du cheval et de celle du cerf, et je l'avais enrichie d'une crinière magnifique et d'autres enjolivements, si bien qu'à première vue le monde me donna la palme. Malheureusement, certains Milanais qui jouissaient d'une autorité considérable assistaient à ce concours : « Très Saint Père, dirent-ils, Votre Sainteté fait don à la France d'un splendide présent. Sachez que les Français sont des hommes grossiers, qui ne sauront pas apprécier l'excellence du travail de Benvenuto. Ils aimeront bien mieux cette espèce de ciboire, qui sera d'ailleurs exécuté plus vite. Benvenuto s'adonnera à l'achèvement de votre calice, et vous aurez obtenu deux ouvrages d'orfèvrerie dans le même temps, tout en donnant à ce pauvre homme que vous avez fait venir la satisfaction d'être utilisé, lui aussi. » Le pape, qui désirait avoir son calice, suivit très

---

plus souvent, la dent de la mâchoire supérieure d'un narval. Cette dent, qu'un trouvait parfois sur les plages de la mer du Nord, est formée d'une sorte d'ivoire, droite, tournée en spirale, et souvent longue de plusieurs pieds. Au moyen âge, on s'imaginait que cette *corne de licorne* avait la propriété de déceler la présence du poison dans les mets. C'était un objet si rare que seuls les rois ou les grands personnages pouvaient posséder une *licorne* entière. On l'enchâssait dans l'or ou l'argent. Brantôme parle d'une *corne* de 5,000 écus, et d'Aubigné, d'une autre de 8,000 écus. «.

volontiers le conseil de ces Milanais. Le lendemain, il chargea donc Tobbia de monter la corne de licorne, et me fit dire par le maître de sa garde-robe (1) que je devais travailler à l'achèvement de son calice. Je répondis que rien ne me tenait tant au cœur que l'achèvement de ce bel ouvrage, et que, s'il n'eût été en or, j'aurais pu l'achever avec la plus grande facilité par mes propres moyens; mais que, Sa Sainteté l'ayant commandé en or, il fallait qu'elle m'en donnât, si elle voulait que je pusse l'achever. « Diantre! s'écria ce rustre de courtisan, ne demande pas d'or au pape, sinon tu le mettras dans une telle colère que malheur! malheur à toi! — Messer, répliquai-je, que Votre Seigneurie m'enseigne donc un peu la manière de faire du pain sans farine; cet ouvrage se finira de même sans or. — Il me semble que vous vous gaussez de moi, dit alors le garde-robeux. Je rapporterai tous vos propos au pape. » Ainsi fit-il. Le pape entra dans une fureur bestiale, et s'écria qu'il voulait voir si je serais assez fou pour ne pas finir mon travail. Plus de deux mois se passèrent, pendant lesquels, en dépit de mon serment de ne plus toucher au calice, je n'exécutai point cette menace et travaillai continuellement et avec la plus grande passion. Quand il vit que je n'apportais pas mon ouvrage, le pape commença à se fâcher tout à fait contre moi et déclara qu'il saurait bien trouver le moyen de me châtier. Ces paroles furent prononcées devant le Milanais Pompeo, joaillier pontifical, proche parent d'un certain messer Traiano, que le pape Clément préférait entre tous ses familiers. Les deux compères dirent d'un commun accord au pape : « Si Votre Sainteté retirait à Benvenuto sa charge à la Monnaie, peut-être se déciderait-il à terminer le calice. — Au contraire, répondit le pape, je ferais double perte. D'une part, je serais mal servi à la Monnaie, à laquelle je tiens tant; d'autre part, je n'aurais certainement jamais le calice. » Les deux Milanais, s'étant assuré que le pape était

(1) Pier Giovanni Aliotti, créé évêque de Forli en 1551.

mal disposé pour moi, se démenèrent tellement, qu'à la fin on m'enleva la Monnaie pour la donner à un jeune Pérugin qu'on appelait par sobriquet Fagiuolo (1). Pompeo vint m'annoncer, de la part du pape, que Sa Sainteté m'avait enlevé la Monnaie, et que, si je ne finissais pas le calice, elle m'enlèverait également le reste. « Dites à Sa Sainteté, répondis-je, qu'elle perd beaucoup plus que moi en m'enlevant la Monnaie, et qu'il en sera de même pour le reste, d'autant plus que le jour où elle voudra me la rendre, je ne la reprendrai à aucun prix. » Cette misérable brute n'eut rien de plus pressé que d'aller répéter tous ces propos au pape, en y ajoutant quelque peu du sien. Huit jours plus tard, le pape m'envoya le même individu pour m'informer que Sa Sainteté ne voulait plus que le calice fût entre mes mains, et que je devais le lui faire parvenir tel qu'il était. Je répondis à Pompeo : « Ce n'est pas une chose que l'on puisse m'enlever comme la Monnaie. J'ai reçu de Sa Sainteté cinq cents écus, que je rendrai de suite; quant au calice, il est à moi, et j'en ferai ce qu'il me plaira. » Pompeo courut rapporter cela au pape, avec certains traits mordants, que j'avais décochés à bon droit contre lui-même.

---

(1) Benvenuto reçut son dernier paiement le 2 janvier 1534, pour le mois commencé le 17 décembre précédent (BERTOLOTTI, *Benvenuto Cellini a Roma*, p. 100). Fagiuolo se nommait en réalité Tommaso. Pour être sûr d'être bien servi, le pape attacha en même temps à la frappe des coins l'illustre joaillier Giovanni Bernardi de Castel Bolognese (1495-1555), dont Benvenuto fait à plusieurs reprises le plus grand éloge. Giovanni Bernardi et Tommaso touchèrent ensemble leur premier mois de traitement le 3 mars 1534; leur émolument se montait à la somme de 6 florins, qu'ils partagèrent entre eux. Bien que Tommaso soit inscrit seul sur le registre, il est probable qu'il venait toucher pour lui-même et pour Giovanni Bernardi. Le nom de Tommaso disparaît en 1538, où il est remplacé par Leone Leoni, et Giovanni Bernardi figure de nouveau, et régulièrement, de 1541 à 1545, sur le *Registre des mandats* (BERTOLOTTI, *Artisti lombardi*, t. I, p. 252).

LXI

Trois jours après, un jeudi, vinrent chez moi deux camériers qui jouissaient de toute la confiance de Sa Sainteté. L'un, qui vit encore aujourd'hui, pourvu d'un évêché, était alors connu sous le nom de messer Pier Giovanni, et était officier de la garde-robe. L'autre était de rang plus haut encore, mais je ne me souviens plus de son nom. Dès qu'ils furent entrés, ils me tinrent ce langage : « Benvenuto, voici ce que le pape te fait dire : puisqu'on n'a rien pu obtenir de toi par la douceur, Sa Sainteté ordonne que tu nous remettes son ouvrage, sinon nous te menons en prison. » Cette injonction me mit en gaieté ; je regardai en face les deux messagers et leur répondis : « Messeigneurs, si je remettais ce calice à Sa Sainteté, je lui donnerais mon ouvrage, et non le sien ; c'est pourquoi j'entends garder ce qui est à moi, d'autant plus qu'après avoir avancé considérablement mon travail, qui m'a coûté beaucoup de peine, je ne veux pas qu'il tombe entre les mains de quelque animal ignorant, qui me le gâtera tout de suite. » Cette réponse fut faite devant l'orfèvre Tobbia, dont la témérité allait jusqu'à me demander également les modèles du calice. Je traitai cet immonde personnage comme il le méritait, mais il est inutile de rapporter ici les termes dont je me servis. Comme les camériers me pressaient de décider ce que j'entendais faire, je leur dis que c'était tout décidé. Je pris ma cape, et, avant de sortir de ma boutique, je me retournai avec un grand respect, ma barrette à la main, vers une image du Christ, et je m'écriai : « Seigneur doux et immortel, juste et saint, tout ce que tu fais est conforme à ta justice, qui n'a point d'égale. Tu sais que je suis arrivé à l'âge de trente ans, que j'ai exactement à cette heure (1), sans avoir jamais

(1) Benvenuto était en réalité plus âgé, puisque cette scène se place à la fin de décembre 1533 ou dans les premiers jours de janvier 1534.

été menacé de la prison pour aucune de mes actions; mais puisqu'il te plaît maintenant que je sois incarcéré, je te remercie de tout mon cœur. » Puis, me tournant vers les deux camériers, je leur dis d'un ton où je mis quelque hauteur : « Un homme tel que moi ne méritait pas moins que des sbires de votre rang, Messeigneurs. Mettez-moi donc entre vous, et menez-moi, comme prisonnier, où vous voudrez. » Les deux grands gentilshommes éclatèrent de rire, me mirent au milieu d'eux et, tout en échangeant d'agréables propos, me conduisirent chez le gouverneur de Rome, qui s'appelait Megalotto (1). Quand j'arrivai, il avait avec lui le procureur fiscal (2), et tous deux m'attendaient. Les camériers dirent en riant au gouverneur : « Nous vous remettons ce prisonnier; tenez-le sous votre bonne garde. Nous sommes tout à fait charmés d'avoir rempli l'office de vos agents, car Benvenuto nous a dit que, pour sa première arrestation, il ne méritait pas moins que des sbires de notre rang. » Ils partirent aussitôt pour se rendre chez le pape, à qui ils racontèrent en détail tout ce qui venait d'arriver. Sa Sainteté parut d'abord vouloir se mettre en colère, puis elle s'efforça de rire, parce qu'il y avait là des seigneurs et des cardinaux de mes amis, qui me protégeaient grandement. Pendant ce temps, le gouverneur et le procureur passaient des menaces aux exhortations et aux conseils pour me convaincre que la raison voulait que celui qui fait exécuter un ouvrage pût le reprendre à son gré, en quelque état qu'il lui plaise de l'avoir. Je répondais à cela que la justice ne le permettait pas, et qu'un pape ne pouvait se le permettre, parce qu'un pape n'était pas de l'espèce de certains tyranneaux de principicules, qui font endurer à leurs peuples les pires vexations et n'observent ni

---

(1) Gregorio Megalotti, jurisconsulte distingué, mort en décembre 1537 à Bologne, où Paul III l'avait envoyé comme légat.

(2) Benedetto Valenti, connu comme collectionneur de statues antiques.

lois ni justice, toutes choses que ne peut faire un vicaire du Christ. A ces mots, le gouverneur s'écria, avec un ton et des gestes de sbire : « Benvenuto! Benvenuto! tu vas m'obliger à te traiter comme tu le mérites! — Monseigneur, répliquai-je, j'attends de vous honneur et courtoisie, si vous entendez me traiter comme je le mérite. — Envoie tout de suite chercher ton ouvrage, reprit-il, et n'attends pas que je te le répète. — Messeigneurs, demandé-je alors, accordez-moi d'ajouter quatre paroles pour ma défense. » Le procureur, qui était un sbire beaucoup plus judicieux que le gouverneur, se tourna vers celui-ci et lui dit : « Monseigneur, accordez-lui d'en ajouter cent; pourvu qu'il nous donne le calice, c'est tout ce que nous demandons. » Je plaidai donc ma cause ainsi qu'il suit : « Un homme qui fait bâtir un palais ou une maison pourrait dire en toute justice au maçon qu'il emploie : Je ne veux plus que tu travailles à ma maison ou à mon palais. S'il le paie de sa peine, il peut le renvoyer sans manquer à l'équité. De même un seigneur qui fait monter un bijou de mille écus, s'il trouve que le joaillier ne le sert pas comme il voudrait, peut lui dire : Rends-moi mon bijou, car je ne veux pas de ton ouvrage. Mais dans le cas présent il n'y a rien de semblable. Il ne s'agit ni d'une maison ni d'un bijou. On ne peut me demander que de rendre les cinq cents écus que j'ai reçus. Faites donc, Messeigneurs, tout ce que vous voudrez; vous n'obtiendrez pas autre chose de moi que les cinq cents écus. Allez en informer le pape. Vos menaces ne me font pas la moindre peur, car je suis homme de bien et n'ai rien à me reprocher. » Le gouverneur et le procureur se levèrent, me disant qu'ils allaient voir le pape et reviendraient avec ses instructions, et qu'alors il m'en cuirait. Je restai sous bonne garde et fis les cent pas dans une petite salle pendant près de trois heures qui se passèrent avant que mes juges revinssent de chez le pape. Pendant ce temps, tous les notables de mon pays qui s'adonnaient au commerce vinrent me voir et me prièrent instamment de ne pas soutenir contre

un pape une discussion qui pourrait entraîner ma ruine. Je leur répondis que je savais fort bien ce que j'avais à faire.

LXII

Dès que le gouverneur fut de retour avec le procureur, il me fit appeler et me parla de cette manière : « Benvenuto, tu peux être certain qu'il m'est désagréable de revenir de chez le pape avec des instructions comme celles que voici : tu dois donner immédiatement le calice ou songer à mettre ordre à tes affaires. — Je n'avais jamais cru jusqu'à présent, répondis-je, qu'un saint vicaire du Christ pût commettre une injustice, et je veux le voir avant d'y croire; faites donc ce que vous voudrez. » Le gouverneur reprit : « J'ai encore à te dire deux mots de la part du pape, après quoi j'exécuterai les ordres qu'il m'a donnés. Le pape a décidé que tu apporteras le calice ici; on le placera devant moi dans une boîte qui sera scellée sous mes yeux, puis je le porterai au pape qui promet, sur sa foi, de ne point le retirer de son enveloppe ainsi close, et de te le rendre aussitôt. Il tient à ce qu'on procède ainsi pour sauvegarder son honneur, à lui aussi. » Je répondis en riant au gouverneur que je lui remettrais très volontiers mon calice de la manière indiquée, afin de pouvoir dire comment était faite la foi d'un pape. J'envoyai donc chercher le calice, que je mis sous scellés de la manière convenue, après quoi je donnai la boîte au gouverneur, qui courut la porter au pape. D'après ce que je tiens du gouverneur lui-même, le pape lui prit la boîte des mains, la considéra dans tous les sens à plusieurs reprises, puis lui demanda s'il avait vu le calice. Le gouverneur déclara qu'il l'avait vu, qu'on l'avait mis sous scellés en sa présence, et il ajouta que l'ouvrage lui avait paru grandement digne d'admiration. A ces mots le pape s'écria : « Vous direz à Benvenuto que les papes ont le pouvoir de lier et de délier des choses beaucoup plus importantes que celle-là. » Tout en prononçant ces paroles, il esquissa un mouvement de dédain

et ouvrit la boîte en rompant les cordes et le sceau qui la maintenaient close. Il examina longuement mon ouvrage, considéra dans quelle mesure je l'avais laissé inachevé, et le montra à l'orfèvre Tobbia, qui en fit de grands éloges. Le pape lui demanda alors s'il se sentait capable de faire un pareil travail. Comme il en répondait, le pape lui enjoignit de copier exactement mon calice, puis il se tourna vers le gouverneur et dit : « Voyez si Benvenuto veut nous le céder; s'il le cède en cet état, on lui paiera tout ce que l'estiment les hommes de l'art; s'il préfère le finir lui-même, qu'il fixe un délai, et si vous le voyez tenir à l'achèvement de son œuvre, accordez-lui toutes les facilités raisonnables qu'il demandera. — Très Saint Père répondit le gouverneur, je connais maintenant le caractère terrible de ce jeune homme; donnez-moi le droit de lui laver la tête à ma manière. » Le pape lui dit qu'il m'adresserait les paroles qu'il voudrait, mais qu'il ne pourrait certainement qu'empirer les choses; qu'enfin, si l'on ne voyait plus rien d'autre à faire, on me prierait de verser les cinq cents écus à son joaillier Pompeo.

Dès qu'il fut de retour, le gouverneur me fit appeler dans sa chambre, et me dit avec un regard de sbire : « Les papes ont le pouvoir de lier et de délier toutes choses ici-bas, et tout ce qu'ils font est aussitôt tenu par Dieu pour bien fait. Voilà ton ouvrage, qui a été décacheté et examiné par Sa Sainteté. » J'élevai aussitôt la voix et m'écriai : « Dieu soit loué! je puis dire maintenant comment est faite la foi des papes. » Le gouverneur le prit alors de très haut, en gestes et en paroles, mais, quand il vit que je ne me laissais aucunement intimider, il désespéra tout à fait de rien obtenir et, revenant plutôt à la manière douce, il me dit : « Benvenuto, je suis bien contrarié que tu ne veuilles pas comprendre ton intérêt; va donc, et remets, quand il te plaira, les cinq cents écus au susdit Pompeo. » Je pris mon ouvrage et partis, puis j'allai sur-le-champ porter à Pompeo les cinq cents écus. Le pape s'était pris parfois à espérer que, par gêne ou pour toute autre raison, je

ne restituerais pas aussi rapidement l'argent, et son désir était de renouer les liens qui m'avaient attaché à sa personne. Quand il vit arriver Pompeo, le sourire aux lèvres et les écus en main, il se mit à l'injurier et se désola fort de la manière dont l'affaire avait tourné. « Va trouver Benvenuto à sa boutique, lui dit-il ensuite, fais-lui toutes les caresses dont est capable ton ignorante bêtise, et dis-lui que, s'il veut terminer son ouvrage pour en faire un ostensoir où sera mis le saint sacrement quand je le porte en procession, je lui donnerai les facilités qu'il voudra, pourvu qu'il travaille. » Pompeo vint me trouver, m'appela hors de ma boutique, me fit ses plus maladroites caresses d'âne et me répéta tout ce que le pape lui avait prescrit. Je lui répondis immédiatement : « Il n'est rien que j'ambitionne davantage au monde que de reconquérir les bonnes grâces d'un si grand pape, que j'ai perdues, non par ma faute, mais par celle d'une maladie qui me rendait complètement incapable de travail. A cela s'est jointe la méchanceté de ces envieux qui se plaisent à semer la discorde. Mais, comme Sa Sainteté a des serviteurs en abondance, elle fera bien de ne plus vous envoyer dans mes parages, où votre vie pourrait n'être pas en sûreté. Et que la prudence inspire toutes vos actions! Quant à moi, je ne manquerai ni jour ni nuit de méditer et de faire tout de que je pourrai pour le service du pape. Dites-lui cela de moi, et tâchez de bien vous rappeler ensuite que vous n'avez jamais à vous mêler de mes affaires, en quelque manière que ce soit, sinon je vous ferai reconnaître vos torts en vous infligeant le châtiment mérité. » Cet homme répéta toutes ces choses au pape en aggravant lourdement la tournure brutale que je leur avais donnée. L'affaire en resta là quelque temps, et je consacrai mes soins à ma boutique et à mes travaux (1).

---

(1) Benvenuto ne parlera plus du calice. Il céda plus tard cet ouvrage à Cosme de Médicis, qui le fit achever par l'orfèvre florentin Niccolò Santini et l'offrit en 1569 au pape Pie V. Ce précieux objet a disparu depuis lors.

LXIII

L'orfèvre Tobbia, dont j'ai déjà parlé, était occupé à terminer la garniture et les ornements de la corne de licorne. Le pape lui avait en outre commandé de commencer le calice qu'il devait faire identiquement à ce qu'il avait vu du mien. Mais, lorsqu'il eut à montrer son travail au pape, celui-ci, loin d'en être satisfait, regretta fort d'avoir rompu avec moi et s'exprima durement sur les ouvrages de Tobbia et sur celui qui les avait prônés (1). A diverses reprises Baccino della Croce vint me dire, de la part du pape, que je devrais faire son ostensoir. Je lui répondis que je priais Sa Sainteté de me laisser me remettre de ma grave maladie, dont je n'étais pas encore parfaitement guéri, mais que Sa Sainteté verrait que les heures où je pouvais travailler étaient toutes consacrées à son service. J'avais en effet commencé son effigie, pour une médaille que je gravais en secret, confectionnant chez moi les matrices d'acier, tandis qu'un de mes anciens apprentis, devenu mon associé, Felice (2), gardait ma boutique.

En ce temps-là (les jeunes gens font de ces folies), je m'étais amouraché d'une fillette sicilienne remarquable par sa beauté. Comme elle me témoignait de son côté la plus ardente passion, j'étais résolu de l'enlever et d'aller passer une année avec elle à Florence. J'avais pris mes précautions pour que sa mère ignorât tout, mais la vieille, qui se méfiait de la chose et soupçonnait ce qui lui pendait au nez, quitta Rome une nuit sans tambour ni trompette et partit pour Naples, en disant qu'elle allait à Civitavecchia, tandis qu'elle filait sur Ostie. Je courus d'une traite à Civitavecchia, où je fis pour retrouver la belle d'incroyables folies, qu'il serait trop long de raconter en détail. Qu'il me suffise de dire que je me vis à la veille de

(1) Le cardinal Salviati.
(2) Felice Guadagni, dont il sera souvent question dans la suite.

devenir fou ou de mourir. Au bout de deux mois, ma Sicilienne m'écrivit qu'elle était dans son pays, où elle se trouvait très malheureuse. Dans l'entretemps, je m'étais livré à tous les plaisirs imaginables, et j'avais pris une nouvelle maîtresse, à seule fin d'oublier l'autre.

LXIV

A la suite d'événements étranges, je me liai d'amitié avec un prêtre sicilien, d'un esprit très distingué, et très versé dans les lettres latines et grecques. Un jour, au cours de la conversation, il fut question de l'art de la nécromantie. Je lui dis que toute ma vie j'avais eu le plus ardent désir de voir ou d'entendre quelque chose de cet art. « L'homme qui aborde une telle entreprise, déclara le prêtre, doit avoir une âme ferme et sans crainte. » Je ripostai que j'aurais de la fermeté et du courage à revendre si je trouvais l'occasion de m'y engager. « Alors, répondit-il, si tu n'as d'autre ambition que de voir, je me charge de te rassasier du spectacle. » Voilà comment l'affaire fut conclue.

Un certain soir, le prêtre fit ses préparatifs et me dit de m'adjoindre un compagnon, deux tout au plus. Je choisis Vincenzio Romoli, mon intime ami (1). Le prêtre se fit accompagner de son côté par un homme de Pistoie, qui s'adonnait également à la nécromantie. Nous nous rendîmes au Colisée. Là, le prêtre, vêtu à la manière des nécromants, se mit à tracer des cercles sur le sol, avec les plus belles cérémonies qu'on puisse imaginer. Son aide avait apporté des parfums précieux et du feu, sans compter des produits fétides. Quand tout fut en ordre, il indiqua l'entrée du cercle et nous y introduisit un à un, en nous prenant par la main. Il répartit ensuite

(1) Ce Vincenzio Romoli était le frère du banquier de la Monnaie, Alamanno, et était lui-même aux gages de cet établissement (BERTOLOTTI, *Artisti lombardi*, t. I, p. 253).

les rôles. Il remit le talisman entre les mains de l'autre nécromant, son compagnon; Vincenzio et moi, nous eûmes à nous occuper du feu et des parfums; enfin commencèrent les conjurations. Elles durèrent plus d'une heure et demie. Plusieurs légions de démons surgirent, si bien que le Colisée en était tout rempli. Quand le prêtre vit qu'il y en avait assez, il se tourna vers moi, qui veillais aux parfums précieux, et me dit : « Benvenuto, demande-leur quelque chose! — Qu'ils fassent que je sois avec ma sicilienne Angelica, répondis-je. » Cette nuit-là, nous n'eûmes aucune réponse, mais le désir que j'avais de voir pareille scène fut entièrement satisfait. Le nécromant me dit qu'il nous faudrait revenir une autre fois, et que j'obtiendrais tout ce que je demanderais, si j'amenais avec moi un garçonnet dont la virginité fût encore entière. Je pris un de mes apprentis, âgé de douze ans environ (1); je fis encore appel à Vincenzio Romoli, et nous nous adjoignîmes un certain Agnolino Gaddi, qui comptait parmi nos intimes. Dès que nous fûmes arrivés à l'endroit convenu, le nécromant fit les mêmes préparatifs que la première fois, suivant le même rite, ou plutôt un rite encore plus magnifique. Il nous introduisit ensuite dans le cercle, qu'il avait tracé avec un art encore plus admirable et des cérémonies encore plus imposantes, puis il confia le soin des parfums et du feu à Vincenzio, auquel s'adjoignit Agnolino Gaddi, et il me mit en main le talisman en me disant de le tourner vers les endroits qu'il m'indiquerait. Sous le talisman était placé le gamin, mon apprenti. Le nécromant commença ses terrifiantes évocations, appela par leur nom un grand nombre de démons, chefs des légions infernales, et leur donna des ordres par la vertu et la puissance du Dieu incréé, vivant et éternel. Ces ordres étaient exprimés en langue hébraïque, beaucoup aussi en grec et en latin. En quelques instants le Colisée fut plein de démons cent fois plus

(1) Au paragraphe LXXXII, Benvenuto reparlera de cet enfant et l'appellera Cencio.

nombreux que la première fois. Vincenzio Romoli s'occupait avec Agnolino à entretenir le feu et à brûler une grande quantité de parfums précieux. Sur le conseil du nécromant, je redemandai aux démons de me faire retrouver Angelica. Le nécromant se tourna vers moi et me dit : « As-tu entendu leur réponse? Dans un mois tu seras avec elle. » Il ajouta qu'il me recommandait de nouveau de faire bonne contenance, parce qu'il y avait mille fois plus de légions qu'il n'en avait évoqué, et que c'étaient les plus redoutables; d'ailleurs, puisqu'elles avaient fait à ma demande une réponse satisfaisante, il fallait les traiter amicalement et les renvoyer sans brusquerie. D'un autre côté, l'enfant, sous le talisman, était en proie à une terreur inexprimable et s'écriait qu'il y avait là un million d'ennemis, d'une bravoure insigne, qui nous menaçaient à l'envi, et qu'il voyait quatre géants d'une taille prodigieuse qui semblaient vouloir entrer dans notre cercle, les armes à la main. Pendant ce temps, le nécromant, tremblant de peur, s'efforçait de les renvoyer avec toute la douceur et toute la suavité qu'il pouvait mettre dans sa voix. Vincenzio Romoli, qui frissonnait d'épouvante, s'occupait des parfums. Quant à moi, je n'étais pas plus rassuré qu'eux, mais je tâchais de le paraître, et je remontais étonnamment le courage de chacun, bien qu'en vérité je me crusse mort, en voyant à quel point le nécromant était terrifié. L'enfant s'était enfoui la tête entre ses genoux et criait : « Je veux mourir ainsi, car nous sommes morts! — Ces créatures, lui dis-je, sont toutes au-dessous de nous, et ce que tu vois est tout au plus de la fumée, de l'ombre; lève donc la tête et regarde! » Mais à peine l'eut-il fait, qu'il reprit : « Tout le Colisée brûle, et le feu vient sur nous. » Et, se cachant le visage dans ses mains, il répéta qu'il était mort et qu'il ne voulait plus rien voir. Le nécromant se recommanda à moi et me supplia de ne pas l'abandonner et de faire brûler de l'assa fœtida. Je me tournai donc vers Vincenzio Romoli, et lui dis de jeter bien vite cette résine sur le feu. Tout en disant ces mots, je regardai Agnolino

Gaddi, dont la frayeur était telle, que les yeux lui sortaient de la tête, et qu'il était plus mort que vif. « Agnolo, lui dis-je, la peur n'est pas de mise ici; il faut s'employer à nous aider; jette donc vivement de l'assa fœtida sur le feu. » Mon Agnolo tenta de bouger, et voilà qu'il lâcha une pétarade et foira si copieusement que jamais l'assa fœtida ne nous eût tant empuantis. Un bruit aussi insolite, puis une odeur aussi fétide firent lever un peu la tête à l'enfant. Voyant que je me retenais de rire, il commença à se rassurer et nous dit que les légions infernales se mettaient à fuir en toute hâte. Nous restâmes ainsi jusqu'au moment où sonnèrent les premiers coups des matines. L'enfant dit alors qu'il ne restait plus que quelques démons, d'ailleurs très loin de nous. Quand le nécromant eut expédié le reste de ses cérémonies, quitté son costume et repris un gros paquet de livres qu'il avait apportés, nous fûmes tous d'accord pour sortir du cercle, chacun s'efforçant de s'abriter derrière son voisin, surtout l'enfant, qui s'était glissé au milieu de nous et se cramponnait d'une main à l'habit du nécromant et de l'autre à ma cape. Tout le temps que nous mîmes à gagner nos demeures, dans le quartier des Banques, il affirma que deux des démons qu'il avait vus dans le Colisée allaient en gambadant devant nous et couraient tantôt sur les toits, tantôt dans la rue. Le nécromant nous raconta qu'il était entré bien des fois dans un cercle magique, mais que jamais il ne lui était arrivé pareille aventure. Il voulut me persuader de consentir à me joindre à lui pour consacrer un livre, ce qui nous rendrait infiniment riches, car nous demanderions aux démons de nous indiquer les trésors dont la terre est pleine, et de cette manière nous deviendrions riches entre tous les mortels. Il ajouta que les affaires d'amour n'étaient que vanité et folie, et qu'elles n'avaient pas le moindre intérêt. Je lui répondis que, si je connaissais les lettres latines, je m'adonnerais très volontiers à pareille tâche.

Alors il insista, m'affirmant que les lettres latines ne me serviraient à rien, et que, s'il l'avait voulu, il aurait pu s'as-

surer le concours d'une foule de gens pour qui les lettres latines n'avaient plus de secrets, mais qu'il n'avait jamais rencontré quelqu'un d'aussi ferme que moi, et que je devais suivre son conseil. Tout en échangeant ces propos, nous arrivâmes aux Banques. Toute cette nuit-là, chacun de nous rêva de diables.

LXV

Comme je le voyais chaque jour, le nécromant me pressait de m'engager dans cette affaire. Celle-ci me tentant, je lui demandai combien de temps il lui faudrait pour la mener à bien, et où nous aurions à nous rendre. Il me répondit qu'en moins d'un mois nous aurions fini et que l'endroit le plus propice était dans les montagnes de Norcia (1), bien qu'un de ses maîtres eût consacré dans les environs, près de l'abbaye de Farfa (2), mais ce n'avait pas été sans difficultés, tandis qu'il ne s'en rencontrerait pas dans les montagnes de Norcia. Il ajouta que les paysans de Norcia étaient des gens de tout repos, quelque peu familiers avec ces choses, et capables d'apporter le plus grand secours en cas de besoin. Bien certainement, ce prêtre nécromant avait conquis mon adhésion, et j'étais volontiers disposé à le suivre, mais je lui dis que je tenais à finir auparavant les médailles que je frappais pour le pape. Je n'en avais parlé qu'à lui seul, à l'exclusion de toute autre personne, et l'avais prié de me garder le secret. Cependant, je lui demandais continuellement s'il croyait que je me trouverais avec ma Sicilienne Angelica au moment indiqué par les démons; nous en approchions fort, en effet, et rien ne m'étonnait plus que d'être sans la moindre nouvelle de la belle enfant. Le nécromant me répondit que je pouvais

(1) Petite ville d'Ombrie, à l'ouest des monts Sibyllins. Sur la réputation de ses environs à cet égard, voir BURCKHARDT : *La civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, tr. fr., t. II, pp. 315-317.

(2) Abbaye bénédictine de la Sabine, à treize milles de Rome.

être absolument certain d'aller la rejoindre au moment fixé, les démons ne manquant jamais à des promesses faites de la manière dont j'avais été témoin, mais que je devais rester l'œil ouvert, me garder de certain différend où je pourrais me trouver engagé, et m'efforcer de supporter certaine chose à laquelle ma nature était contraire, car il y voyait pour moi le plus grand danger; aussi me serait-il avantageux d'aller avec lui consacrer le livre, ce qui me ferait éviter le grand péril dont j'étais menacé et nous rendrait, lui et moi, les plus heureux des mortels. Je commençais à avoir encore plus envie que lui d'y aller; cependant je lui dis qu'il était venu à Rome un certain maître Giovanni, de Castel Bolognese, très habile dans l'art de graver des médailles en acier, que j'étais en train de pratiquer moi-même; que je n'avais pas de plus grand désir au monde que de concourir avec ce vaillant homme, ce qui me permettrait de m'imposer de telle manière au monde, que j'espérais bien faire mordre la poussière à mes ennemis plutôt avec ce témoignage d'habileté qu'avec l'épée (1). Le nécromant n'en continuait pas moins à me répéter : « De grâce, Benvenuto, mon ami, viens avec moi et fuis un grand péril dont je te vois menacé. » Mais j'avais irrévocablement résolu de finir d'abord ma médaille. Nous étions déjà près de la fin du mois; pourtant, l'idée de ma médaille me possédait tellement, que je ne songeais plus ni à Angelica ni à rien d'autre; je n'avais plus d'yeux que pour mon travail.

LXVI

Un jour, au moment des vêpres, j'eus l'occasion d'aller de ma maison à ma boutique, ce qui ne m'arrivait jamais à

(1) Benvenuto omet de dire que Giovanni Bernardi l'a remplacé à la Monnaie. Peut-être le fameux concours signifie-t-il tout simplement que notre auteur espère que le pape, après avoir vu sa médaille, la trouvera supérieure à celles de Bernardi et lui rendra sa place.

pareille heure. Ma boutique était dans les Banques, et celles-ci devant ma maison, où je me tenais presque toujours, laissant l'exécution de toutes les commandes à cet associé dont j'ai parlé et qui s'appelait Felice. J'étais depuis un instant dans ma boutique, quand je me souvins que j'avais à parler à Alessandro del Bene. Je me levai de suite et courus aux Banques, où je rencontrai l'un de mes intimes, ser Benedetto. C'était un notaire, originaire de Florence et fils d'un aveugle siennois qui demandait l'aumône en échange de patenôtres. Il avait vécu de longues années à Naples, puis s'était retiré à Rome, où il représentait des marchands siennois de la famille des Figi (1). Mon associé lui avait maintes fois réclamé le prix de plusieurs petites bagues qu'il l'avait chargé de vendre. Ce jour même, il l'avait rencontré dans les Banques et lui avait demandé son argent sur ce ton un peu rude qui lui était coutumier. Comme ser Benedetto était avec ses patrons, ceux-ci, quand ils virent de quoi il retournait, le tancèrent et lui signifièrent qu'ils confieraient à un autre le soin de leurs affaires, pour ne plus entendre aboyer de la sorte après eux. Ser Benedetto se défendit de son mieux, affirmant qu'il avait payé Felice et déclarant qu'il n'était pas en son pouvoir de calmer la fureur des fous. Les Siennois prirent ces paroles en mauvaise part et le chassèrent immédiatement. A peine les eut-il quittés, qu'il courut tout droit à ma boutique, peut-être pour chercher querelle à son créancier. Nous nous rencontrâmes juste au milieu des Banques. Moi, qui ne savais rien de ce qui venait d'arriver, je le saluai, comme à mon ordinaire, avec une certaine affabilité. Il me répondit par un torrent d'injures. Un tel accueil me fit souvenir de tout ce que m'avait dit le nécromant; c'est pourquoi je fis tous mes efforts pour ne rien laisser échapper de ce

(1) Aucune famille siennoise ne s'appelant ainsi, les commentateurs italiens sont unanimes à penser qu'il s'agit des Chigi, dont le copiste aura mal entendu le nom.

que les paroles de cet énergumène allaient me contraindre à faire, et je dis : « Ser Benedetto, mon frère, veuillez ne point vous irriter contre moi, qui n'ai rien fait pour vous déplaire et ne sais rien de ce qui a pu vous arriver. Quant à tous vos démêlés avec Felice, allez le trouver, de grâce et finissez-en avec lui. Il sait fort bien ce qu'il a à vous répondre, tandis que moi je l'ignore absolument. C'est pourquoi vous avez tort de me montrer ainsi les dents, alors surtout que vous savez que je ne suis pas homme à supporter des injures. » Il riposta que je savais tout; qu'il était de taille à m'en faire supporter de plus rudes, et que Felice et moi nous étions deux grands ribauds. Déjà quantité de gens s'étaient attroupés pour assister à notre altercation. Malgré moi je me cabrai devant les injures, d'un mouvement rapide je me baissai jusqu'à terre, y pris une motte de boue, séchée depuis la dernière pluie, et la lui lançai d'une main sûre, en plein visage. Il baissa la tête, de sorte qu'il reçut au milieu du crâne le projectile improvisé. Celui-ci renfermait un caillou aux arêtes tranchantes, dont l'une atteignit mon adversaire, qui tomba comme mort. Son sang coula en telle abondance que tous les assistants jugèrent qu'il avait cessé de vivre.

LXVII

Tandis qu'il gisait encore sur le sol et que quelques personnes s'inquiétaient de l'emporter, vint à passer Pompeo, ce joaillier dont j'ai déjà parlé. Il allait chez le pape, qui l'avait fait appeler pour certains de ses travaux. En voyant un homme en si piteux état, il demanda qui avait fait le coup. On lui répondit : « C'est Benvenuto qui a fait le coup, mais cet animal ne l'a pas volé. » Mon Pompeo prit ses jambes à son cou et, à peine arrivé chez le pape, il lui dit : « Très Saint Père, à l'instant même Benvenuto vient de tuer Tobbia; je l'ai vu de mes propres yeux. » A ces mots, le pape, furieux,

ordonna au gouverneur, qui était présent, de m'arrêter et de me faire pendre immédiatement à l'endroit même où le meurtre avait été commis. Il lui enjoignit de ne rien négliger pour mettre la main sur moi, et de ne point reparaître devant lui avant que j'eusse été pendu.

Quant à moi, lorsque je vis le pauvre diable à terre, je songeai tout de suite aux moyens de me tirer de ce mauvais pas, étant donné la puissance de mes ennemis, et je me demandai quelles suites l'affaire pourrait bien avoir. Je quittai les lieux, et me retirai dans la maison de messer Giovanni Gaddi, clerc de la Chambre apostolique, où je décidai de me préparer à disparaître au plus tôt. Messer Giovanni me conseilla de n'avoir pas tant de hâte à m'en aller, parce que le mal n'était peut-être pas aussi grand que je le pensais. Il fit appeler messer Annibal Caro, qui demeurait avec lui, et le pria d'aller prendre des renseignements. Il parlait encore, quand survint un gentilhomme romain de la suite du cardinal de Médicis, qui nous l'envoyait (1). Ce gentilhomme nous prit à l'écart, messer Giovanni et moi. Le cardinal avait entendu les paroles du pape et les lui avait répétées, en déclarant qu'il n'y avait aucun moyen de me venir en aide. Je devais faire tout ce que je pouvais pour échapper au premier mouvement de fureur de Sa Sainteté, et ne me croire en sûreté dans aucune maison de Rome. Dès que fut parti le gentilhomme, messer Giovanni, dont les yeux s'emplissaient de larmes, me regarda en face et me dit : « Hélas! que je suis malheureux d'être impuissant à te venir en aide! — Si Dieu le permet, lui répondis-je alors, je m'aiderai bien moi-même. Je vous demande seulement de me prêter un de vos chevaux. » On m'avait déjà préparé un moreau de Turquie, le plus beau et le meilleur cheval qu'il y eût à Rome. Je le montai et pourvus à ma défense en plaçant à l'arçon de devant une

(1) Le cardinal Hippolyte, que Benvenuto nous a montré banni de Florence en 1527 (XLI).

arquebuse à rouet. Arrivé au pont Sisto, je croisai le guet à pied et à cheval. Faisant alors de nécessité vertu, je payai d'audace et donnai modérément de l'aiguillon à mon cheval. Grâce à Dieu, qui mit un bandeau devant les yeux des sbires, je passai librement. J'allai à bride abattue à Palombara (1), où résidait le Seigneur Giovanbatista Savello (2). De là je renvoyai le cheval à messer Giovanni, sans lui faire savoir où j'étais. Le seigneur Giovanbatista me reçut avec empressement, me garda deux jours auprès de lui, puis me conseilla de m'éloigner et d'aller attendre à Naples que la colère du pape fût apaisée. Il me fit accompagner jusqu'à la route de Naples, sur laquelle je rencontrai un sculpteur de mes amis, qui se rendait à San Germano du Mont Cassin pour y achever le tombeau de Pierre de Médecis. Ce sculpteur se nommait le Solosmeo (3). Il me donna des nouvelles et m'apprit que, le soir même, le pape Clément avait envoyé un de ses camériers s'informer de l'état du fameux Tobbia. On l'avait trouvé en train de travailler; il ne lui était rien arrivé, et il ne savait même pas ce qui s'était passé. On avait rapporté la chose au pape, qui s'était tourné vers Pompeo et lui avait dit : « Tu es un misérable, mais tu as excité un serpent qui te mordra comme tu le mérites. » Puis il avait regardé le cardinal de Médicis et l'avait chargé de s'inquiéter un peu de moi, car pour rien au monde il ne voulait me perdre. Ces nouvelles nous mirent en telle joie, le Solosmeo et moi, que nous fîmes route en chantant vers le Mont Cassin, avec l'intention de pousser de là jusqu'à Naples.

---

(1) Petite ville de la Sabine, à huit lieues de Rome.

(2) Gentilhomme romain, commandant d'un corps de cavalerie à la solde de Clément VII. Il prit part au siège de Florence. Plus tard il passa au service de Cosme Ier, et y resta jusqu'à sa mort, qui arriva en 1553.

(3) Antonio Solosmeo, de Settignano, peintre et sculpteur, élève d'Andrea del Sarto et de Sansovino.

LXVIII

Dès que le Solosmeo eut refait au Mont Cassin l'examen de ses travaux, nous reprîmes ensemble notre chemin jusqu'à Naples. Arrivés à un demi-mille de cette ville, nous fûmes accostés par un hôtelier qui nous invita à descendre chez lui. Il nous dit qu'il avait passé de longues années à Florence au service de Carlo Ginori (1), et que, si nous nous arrêtions dans son auberge, nous serions traités comme des princes, en notre qualité de Florentins. Nous eûmes beau lui répondre plusieurs fois que nous irions ailleurs, le drôle se cramponna à nous, tantôt devant, tantôt derrière, répétant à chaque instant, comme un refrain, son désir d'être honoré de notre clientèle. Comme il nous assommait, je lui demandai s'il ne saurait nous donner des renseignements sur une certaine Sicilienne nommée Beatrice, qui avait avec elle sa jolie fillette, appelée Angelica. J'ajoutai qu'elles étaient toutes deux courtisanes. L'autre crut que je me gaussais de lui et s'écria : « Que le diable emporte les courtisanes et ceux qu'elles intéressent ! » et, piquant des deux, il parut décidé à nous lâcher. Je m'en croyais débarrassé de la bonne manière, et pourtant je n'étais qu'à moitié content de le voir s'éloigner, car le souvenir de ma passion pour Angelica venait de se réveiller en moi. J'en parlais avec le Solosmeo, non sans pousser quelques soupirs amoureux, quand nous vîmes l'hôtelier revenir au grand galop. Arrivé près de nous, il reprit : « Il y a deux ou trois jours, sont venues loger tout à côté de mon auberge une femme et une fillette dont les noms sont ceux que vous avez dits, mais je ne sais si elles sont de Sicile ou d'ailleurs. — Ce nom d'Angelica, lui répondis-je alors, a tant de pouvoir sur moi, que, de toute façon, je tiens à gîter chez toi. » Tous trois de compagnie nous entrâmes donc dans Naples, et notre guide nous fit descendre à son auberge.

(1) Gonfalonier de la république de Florence en janvier et février 1527

Je crus qu'il me fallait mille ans pour me rajuster, bien que je ne perdisse pas une seconde. Je courus à la maison voisine, et j'y trouvai mon Angelica, qui me grisa des caresses les plus passionnées qu'on puisse imaginer. Depuis la vingt-deuxième heure du jour jusqu'au lendemain matin, je goûtai dans ses bras des plaisirs qui n'eurent jamais leurs pareils. Tandis que je m'abreuvais de ces délices, je me souvins que ce jour-là même expirait le délai d'un mois fixé par les démons dans le cercle magique. Je laisse à ceux qui les invoquent le soin de juger les dangers incalculables que j'ai courus.

LXIX

J'avais par hasard dans ma bourse un diamant que je soumis à l'examen des orfèvres. Malgré ma jeunesse, j'étais tellement connu, à Naples comme ailleurs, pour un homme de quelque talent, qu'on me fit l'accueil le plus chaleureux. Parmi les joailliers se trouvait le plus galant homme du monde, messer Domenico Fontana. Cet excellent confrère abandonna sa boutique pendant les trois jours que je restai à Naples et ne voulut point me quitter d'un pas. Il me fit voir une foule de très belles antiquités, dans la ville et aux environs. J'allai de plus avec lui présenter mes hommages au vice-roi de Naples (1), qui lui avait témoigné le désir de me voir. Son Excellence, dès que je fus devant elle, m'accueillit avec de grandes marques d'honneur. Au cours de l'audience, je mis mon diamant sous ses yeux; elle me pria de le lui laisser examiner, et me dit que, si je voulais m'en séparer, elle me suppliait de ne point m'adresser ailleurs. J'avais repris le diamant; je le mis de nouveau dans les mains de Son Excellence et l'assurai que, le diamant et moi, nous étions à son service.

(1) Pedro Alvarez de Toledo, marquis de Villafranca, vice-roi de Naples depuis 1532.

Son Excellence reprit alors qu'elle était très heureuse d'avoir ce diamant, mais qu'elle le serait bien plus encore si je consentais à rester à sa cour, où je recevrais un traitement de nature à combler tous mes désirs. Nous fîmes, Son Excellence et moi, assaut de courtoisie, puis, quand nous en vînmes à l'évaluation du diamant, il me fut prescrit d'en demander le prix qu'il me semblait exactement valoir. Je répondis qu'il valait exactement deux cents écus. Son Excellence répartit que ma demande n'avait, à son avis, rien d'exagéré, mais elle fit observer qu'il s'agissait d'un diamant monté par moi, qu'elle connaissait pour le premier joaillier du monde, et que cette pierre, sertie par d'autres mains, ne semblerait pas d'aussi belle eau. Je déclarai alors que ce n'était pas moi qui l'avais montée, qu'elle ne l'était pas bien, que son éclat provenait uniquement de sa limpidité naturelle, et qu'elle serait incomparablement plus belle si je la remontais. A l'appui de mon dire, je fis, avec l'ongle du pouce, une pression sur le diamant qui sortit de sa monture, je le nettoyai rapidement et le remis au vice-roi. Ce fut pour lui une agréable surprise, et il me fit un billet pour qu'on me payât les deux cents écus que j'avais demandés.

En rentrant à mon auberge, je trouvai une lettre du cardinal de Médicis, qui me priait de rentrer à Rome au plus tôt et de faire d'abord arrêter mon cheval à la porte de Sa Seigneurie révérendissime. Je lus cette lettre à mon Angelica, qui me supplia avec d'amoureuses larmes, de rester à Naples ou de l'emmener avec moi. Je lui répondis que, si elle voulait m'accompagner, je lui donnerais à garder les deux cents écus que j'avais reçus du vice-roi. Ces quelques mots firent accourir la mère, qui me dit : « Benvenuto, si tu veux emmener à Rome mon Angelica, laisse-moi une quinzaine de ducats, afin que je puisse accoucher, après quoi je retournerai, moi aussi, là-bas. » Je promis à la vieille ribaude que je lui en laisserais volontiers trente, si elle consentait au départ de ma belle. Tout étant ainsi entendu, Angelica me demanda de lui

acheter une robe de velours noir, parce qu'il était à bon marché à Naples. J'acceptai sans me faire prier, j'envoyai chercher le velours, et le payai. La vieille alors, croyant ma flamme trop bien allumée pour qu'elle risquât de l'éteindre, me demanda une robe de lin fin pour elle-même, toutes sortes de choses pour ses enfants, et beaucoup plus d'argent que je ne lui en avais offert. Je me tournai gracieusement vers elle et lui dit : « Ma chère Béatrice, ce que je t'ai offert te suffit-il? — Non, me répondit-elle. — Eh bien! répartis-je, si cela ne te suffit pas, cela me suffit à moi. » Sur ce, je donnai un baiser à mon Angelica toute en pleurs, et la quittai en souriant pour rentrer de suite à Rome.

LXX

La bourse bien garnie de mes ducats, je partis de Naples pendant la nuit, de peur d'être filé et assassiné, comme il arrive couramment dans ce pays. Cependant, à la Selciata (1), je dus me défendre avec beaucoup d'adresse et de courage contre plusieurs cavaliers qui en voulaient à ma vie. Quelques jours plus tard, après avoir laissé le Solosmeo à ses travaux du Mont Cassin, j'arrivai un matin à l'auberge d'Anagni pour y déjeuner. Tout près de la maison, je tirai avec mon arquebuse des oiseaux que je tuai, mais, en bandant avec sa clef le ressort de mon arme (2), j'eus la main droite déchirée par une pointe de fer. Bien que la blessure ne fût pas grave, elle paraissait l'être, à en juger par les flots de sang qui coulaient de ma main. J'entrai dans l'auberge, je mis mon cheval à l'écurie,

---

(1) C'est-à-dire au Ponte a Selice, entre Capoue et Aversa, à douze milles de Naples.

(2) On mettait le feu à l'arquebuse au moyen d'une pierre de silex qui, par la détente d'un rouet qu'on bandait avec une clef, s'abaissait sur la platine et faisait jaillir des étincelles qui enflammaient la poudre du barillet.

puis je montai sur une terrasse, où je trouvai nombre de gentilshommes napolitains sur le point de se mettre à table, en compagnie d'une jeune dame, la plus belle que j'eusse jamais vue. A peine fus-je arrivé, que surgit derrière moi mon domestique, jeune homme d'un courage à toute épreuve, appuyé sur une pertuisane à lame gigantesque. A la vue de nos armes et du sang dont j'étais couvert, ces pauvres gentilshommes furent pris d'une terreur d'autant plus explicable que l'endroit était connu pour un nid d'assassins. Ils se levèrent de table et invoquèrent l'aide de Dieu avec de grands transports d'épouvante. Je leur dis en riant que Dieu leur avait déjà donné son aide, car j'étais homme à les défendre contre quiconque oserait les attaquer, mais que, de mon côté, j'avais quelque peu besoin de leur aide pour bander ma main blessée. L'adorable dame dont j'ai parlé prit son mouchoir, richement brodé d'or, et voulut me panser avec. Comme je refusais, elle le déchira aussitôt par le milieu, et me banda de ses doigts délicats avec une grâce exquise. Du coup, ses compagnons se remirent un peu de leur effroi, et nous déjeunâmes très gaiement. Nous montâmes ensuite à cheval et nous fîmes route de compagnie. Comme la peur n'avait pas encore disparu, les gentilshommes, en fins renards, restèrent à quelque distance en arrière et me laissèrent converser avec la dame. Je poussai donc mon beau petit cheval auprès d'elle, et fis signe à mon domestique de se tenir un peu à l'écart, ce qui nous permit de deviser de tout autre chose que de produits d'apothicaire. Nous ne nous séparâmes qu'à Rome, et je dois ajouter que nul autre de mes voyages ne m'a donné tant d'agrément.

Arrivé à Rome, je descendis de cheval devant le palais du cardinal de Médicis. J'y trouvai Sa Seigneurie révérendissime, que je saluai et remerciai vivement de m'avoir fait revenir. Enfin, je la priai de me faire exempter de la prison, et même, s'il était possible, de l'amende. Le cardinal fut très heureux de me voir et me dit de n'avoir aucune inquiétude; puis il se

tourna vers un gentilhomme siennois de sa suite, nommé messer Pierantonio Pecci, et le chargea d'enjoindre de sa part au bargello de ne pas se hasarder à me toucher. Il lui demanda ensuite comment se portait l'homme à qui j'avais envoyé une pierre à la tête. Messer Pierantonio lui répondit qu'il allait mal et qu'il irait encore pis, parce qu'il avait appris mon retour et déclarait qu'il tenait à mourir pour me causer des ennuis. A ces mots, le cardinal éclata de rire et s'écria : « Ce drôle n'avait pas autre chose à faire pour nous prouver qu'il avait du sang siennois dans les veines. » Il ajouta aussitôt, en s'adressant à moi : « Il convient, pour toi et pour moi, que tu attendes quatre ou cinq jours avant de reparaître dans les Banques; passé ce temps, va où tu voudras, et que les fous meurent comme il leur plaira. » Je m'en allai chez moi, et j'entrepris d'achever ma médaille à l'effigie du pape Clément. La composition du revers symbolisait la Paix, sous la figure d'une jeune femme, couverte jusqu'à mi-jambe d'une légère draperie, tenant dans sa main une torche avec laquelle elle met le feu à un monceau d'armes en forme de trophée. En face on voyait en partie un temple, dans lequel était un homme, chargé de liens et représentant la Fureur. A l'entour, une inscription disait : *Clauduntur belli portae* (1). Tandis que je finissais cette médaille, le Siennois que j'avais blessé s'était

(1) Plon, qui reproduit cette médaille, la décrit plus complètement : Au droit, le buste du pape tourné à gauche, et l'inscription : « CLEMENS VII PONT. MAX. AN. XI MDXXXIIII ». — La composition du revers symbolise la Paix : une figure de femme, couverte jusqu'à mi-jambe d'une légère draperie, tient de la main gauche une corne d'abondance, de la droite une torche avec laquelle elle met le feu à un faisceau d'armes. Près du temple de Janus se trouve une figure d'homme, nu et enchaîné, dans l'attitude de la fureur. L'inscription « CLAVDVNTVR BELLI PORTAE » complète l'allusion à la paix qui régnait depuis 1530 entre les princes chrétiens. Le revers porte aussi la signature de l'artiste : « BENVENVTVS F. » La médaille mesure 39 millimètres de diamètre. Le poinçon est conservé aux *Uffizi*, à Florence (Plon, p. 198).

guéri, et le pape ne cessait de me demander. J'évitais de me montrer dans l'entourage du cardinal de Médicis, parce que, toutes les fois que je paraissais devant elle, Sa Seigneurie me donnait à faire quelque travail d'importance, qui me rendait absolument impossible l'achèvement de ma médaille. Messer Pier Carnesecchi, un des plus influents parmi les favoris de Sa Sainteté (1), se chargea donc de me faire parler, et me dit adroitement combien le pape désirait me voir travailler pour lui. Je lui répondis que je prouverais dans quelques jours à Sa Sainteté que je n'avais jamais cessé de travailler pour elle.

LXXI

Quelques jours plus tard, en effet, je terminai ma médaille, dont je frappai des exemplaires en or, en argent et en cuivre. Je les montrai à messer Pier, qui m'introduisit sans plus tarder près du pape. C'était un après-dîner du mois d'avril; il faisait beau temps, et Sa Sainteté se tenait au Belvédère. Dès que je fus en sa présence, je déposai à la fois dans ses mains les médailles et les coins d'acier. Le pape les prit, en reconnut immédiatement la haute valeur artistique, et s'écria en regardant messer Pier : « Les anciens n'ont jamais eu d'aussi belles médailles! »

Pendant qu'il examinait, avec les seigneurs de son entourage, tantôt les coins, tantôt les médailles, je pris la parole le plus modestement du monde et dis : « Si l'influence des astres acharnés à me perdre n'eût été combattue par une puissance plus grande, qui s'est opposée à la violence de leurs entreprises, Votre Sainteté, sans qu'il y eût eu de sa faute ou de la mienne, aurait perdu un fidèle et dévoué serviteur. C'est pourquoi, Très Saint Père, on ne court aucun risque de se

(1) Ce Florentin, secrétaire de Clément VII, devait avoir une fin tragique. Passé au protestantisme, il fut brûlé vif à Rome le 3 octobre 1567.

tromper, dans les décisions qui mettent en jeu la vie des gens, en agissant de la manière indiquée par le proverbe populaire, d'après lequel il faut saigner sept fois avant de couper une seule. La langue détestable et menteuse d'un de mes pires ennemis avait si facilement irrité Votre Sainteté, qu'elle en était arrivée au point d'ordonner au gouverneur de m'arrêter et de me pendre immédiatement. L'événement eût été déplorable, car Votre Sainteté se fût fait grand tort à elle-même, en se privant d'un serviteur tel qu'elle veut bien le dire, et je suis absolument sûr que, devant Dieu et devant les hommes, elle en eût eu de cuisants remords. Les bons et vertueux pères, et les maîtres qui leur ressemblent, ne doivent pas laisser tomber si précipitamment leurs bras sur leurs enfants et sur leurs serviteurs, car ils ne voient que trop ensuite l'inanité du repentir. Puisque Dieu m'a soustrait à l'influence maligne des astres et m'a conservé à Votre Sainteté, je la prie de bien vouloir s'emporter moins aisément contre moi à l'avenir. ».

Le pape avait cessé d'examiner les médailles, et m'écoutait avec une profonde attention. Comme il y avait là nombre de seigneurs du plus haut rang, il rougit, parut quelque peu confus et ne trouva pas d'autre moyen de sortir d'embarras que de dire qu'il ne se rappelait pas d'avoir jamais donné un tel ordre. Je m'aperçus alors de sa gêne et fis si bien en lui parlant d'autre chose, qu'il reprit contenance assurée. Il revint sur le sujet des médailles, et me demanda comment je m'y étais pris pour les frapper avec tant de netteté, malgré leur dimension, car il n'avait jamais vu de médailles antiques d'aussi grand diamètre. Nous nous attardâmes un peu sur mes procédés d'exécution, et comme il avait peur que je ne lui fisse une autre mercuriale pire que la première, il me dit que mes médailles étaient très belles, qu'elles lui plaisaient beaucoup, et qu'il désirait que je fisse un autre revers de sa composition, si ma médaille pouvait se frapper avec un autre revers. Je lui répondis que c'était faisable. Il m'ordonna donc

de représenter l'histoire de Moïse, quand il frappe le rocher et en fait jaillir l'eau, avec l'inscription : *Ut bibat populus* (1). Puis il ajouta : « Va, Benvenuto, avant que tu aies fini, j'aurai pourvu à tes affaires. » Dès que je fus parti, il se fit fort, en présence de tout son entourage, de me donner assez pour que je puisse vivre richement, sans avoir jamais besoin de travailler pour d'autres que pour lui. Quant à moi, je m'appliquai avec adresse à faire mon Moïse, second revers de ma médaille.

LXXII

Sur ces entrefaites, le pape tomba malade, et les médecins reconnurent la gravité de son état. Mon adversaire, ayant peur de moi, chargea des soldats napolitains de me faire ce qu'il craignait que je lui fisse. J'eus alors beaucoup de peine à défendre ma pauvre vie, mais mieux vaut poursuivre mon récit. Quand j'eus entièrement terminé mon revers, je le portai au pape, qui était au lit et très malade. Il m'accueillit pourtant avec de grandes démonstrations d'amitié, et pour voir les médailles et les coins, il se fit apporter ses lunettes et de la lumière, mais il ne put rien distinguer. Il les palpa quelque peu, poussa un grand soupir, et dit qu'il était très peiné pour moi, mais que si Dieu lui rendait la santé, il pour-

(1) Allusion au puits monumental que Clément VII faisait construire à Orvieto par Antonio da San Gallo. Ce puits se trouvant à une grande profondeur, l'architecte avait disposé deux escaliers en colimaçon; les bêtes descendaient par un et, arrivées à l'endroit où elles prenaient leur charge, elles remontaient par l'autre, sans avoir besoin de se retourner ni de se croiser avec celles qui venaient après elles (Vasari, t. V, p. 461). Dans le *Traité de l'Orfèvrerie* (éd. cit., p. 118), Benvenuto dit qu'il y a dans sa composition des chameaux, des chevaux et quantité d'autres animaux. Plon (p. 198) déclare toutefois qu'on ne distingue guère que les têtes des chameaux. Le coin est conservé aux *Uffizi*, à Florence.

voirait à tout. Trois jours après, il mourut (1), et nul ne me paya de ma peine. J'en pris toutefois volontiers mon parti, et me dis en moi-même que, grâce à ces médailles, j'avais si solidement assis ma réputation que, quelque fût l'élu du conclave, je serais sûrement employé par lui, peut-être même avec plus d'avantages. C'est ainsi que je m'encourageai moi-même, passant à tout jamais l'éponge sur les cruelles injures que j'avais reçues de Pompeo. Je m'armai de pied en cap et me rendis à Saint-Pierre, où je baisai les pieds du pape mort, non sans verser des larmes, puis je retournai dans le quartier des Banques, pour y être témoin des graves désordres qui ne manquent jamais d'éclater en telle occurrence. Or, tandis que j'étais assis dans les Banques au milieu d'un groupe imposant de mes amis, vint à passer Pompeo, flanqué de dix hommes armés jusqu'aux dents. Quand il fut à ma hauteur il s'arrêta un peu, comme s'il eût voulu me provoquer. Ceux qui m'entouraient, jeunes gens braves et résolus, me firent signe de relever le défi, mais je considérai aussitôt que, si je tirais l'épée, ce serait au plus grand dam de gens qui n'avaient absolument rien à se reprocher dans notre querelle; c'est pourquoi je jugeai qu'il valait mieux que je fusse seul à exposer ma vie. Pompeo, après être resté là le temps de dire deux *Ave Maria*, se mit à ricaner dédaigneusement en me regardant et partit. Ses acolytes l'imitèrent en secouant la tête et en se livrant à mille fanfaronnades du même acabit. Mes compagnons voulaient prendre part à la dispute, mais je leur déclarai sur un ton furieux que j'étais homme à vider ma querelle par moi-même, que je n'avais pas besoin de plus braves que moi, et que chacun eût à se mêler de ses affaires. Ce discours les fâcha et ils me quittèrent en grommelant. Parmi eux se trouvait mon meilleur ami, Albertaccio del Bene, frère d'Alessandro et d'Albizzo. Il vit maintenant à Lyon, et possède de très grandes richesses. C'était le plus admirable et le plus vaillant

(1) Clément VII mourut le 25 septembre 1534.

jeune homme que j'eusse jamais connu, et mes intérêts lui étaient aussi chers que les siens propres. Il savait bien que la patience dont je venais de faire montre n'avait point pour cause la pusillanimité d'âme, mais la plus audacieuse bravoure, car il me connaissait à fond; aussi répondit-il à mes paroles en me priant de bien vouloir l'associer à tout ce que je pourrais me proposer d'entreprendre. « Albertaccio, mon ami, lui dis-je, vous m'êtes plus cher que personne au monde; tenez pour assuré que le temps viendra où vous pourrez me venir en aide; mais dans le cas présent, si vous m'aimez, ne vous inquiétez pas de moi; prenez garde à vous-même et quittez vite la place comme l'ont fait les autres, car voici des instants qu'il ne convient pas de perdre. » Cette réplique fut donnée vivement.

LXXIII

Pendant ce temps, mes ennemis avaient quitté les Banques pour s'acheminer vers l'endroit qu'on appelle la Chiavica. Ils arrivèrent à un carrefour où se croisent des rues qui mènent à divers lieux. Dans l'une d'elles, qui va droit au Campo di Fiori, était la maison de mon ennemi Pompeo. Celui-ci eut motif d'entrer chez cet apothicaire qui demeurait au coin de la Chiavica, et s'attarda quelque peu à causer de certaines de ses affaires avec le patron. A vrai dire, on m'a rapporté qu'il s'y était vanté de la bravade qu'il croyait m'avoir faite, mais de toutes façons ce fut pour son malheur. En effet, juste au moment où j'arrivais devant la boutique, il en sortit et ses acolytes, ouvrant leurs rangs, le reçurent au milieu d'eux. Ma main s'arma d'un petit poignard bien affilé, je franchis d'un bond la ligne des spadassins et saisis mon gaillard au collet avec tant de prestesse et de sang-froid, qu'aucun de ceux qui l'escortaient ne put le secourir. Je le tirai à moi pour le frapper au visage, mais la terreur lui fit détourner la tête, et je le piquai exactement au-dessous de l'oreille. Je recommençai,

mais ne comptai que deux coups, car au second il tomba mort (1). Je n'avais jamais eu l'intention de le tuer, mais, comme l'on dit, on ne mesure pas les coups. De la main gauche, je repris le poignard et de la droite je tirai mon épée pour défendre ma vie, mais tous les spadassins coururent au cadavre et ne firent pas la moindre démonstration contre moi. Je battis donc seul en retraite par la Via Giulia, en me demandant où je pourrais trouver un refuge. Quand je fus à trois cents pas, l'orfèvre Piloto, mon très intime ami, me rejoignit et me dit : « Frère, puisque le mal est fait, avisons à te sauver. — Allons, lui répondis-je, chez Albertaccio del Bene, car je lui ai déclaré tout à l'heure que le temps où j'aurais besoin de lui ne tarderait pas. » Dès que nous fûmes chez Albertaccio, on m'accabla d'inestimables caresses, et je vis accourir l'élite des jeunes gens de toutes les nations autres que la milanaise, qui habitaient le quartier des Banques; chacun m'offrait sa vie pour assurer le salut de la mienne. Messer Luigi Rucellai m'envoya, lui aussi, offrir avec une merveilleuse courtoisie d'user de tout ce qui était à lui, et beaucoup d'autres grands personnages firent de même. Tous s'accordaient à me féliciter, car il leur semblait que Pompeo m'avait trop persécuté, et ils s'étonnaient fort que je l'eusse si longtemps souffert.

---

(1) Une enquête fut ouverte sur ce meurtre, et l'ordre d'enquête contre Benvenuto, daté du 8 octobre 1534, confirme pleinement le récit qu'on vient de lire : « Ledit inculpé, le 26 du mois de septembre dernier, poussé par on ne sait quel esprit, si ce n'est l'esprit diabolique, audacieusement et pesamment armé d'une cotte de mailles et d'un poignard, accosta maître Pompeo, orfèvre de notre Sérénissime Seigneur, auprès de la Clavica de Sainte-Lucie, ou autre lieu à indiquer plus exactement; il le frappa de plusieurs coups de poignard, desquelles blessures celui-ci, sur l'heure ou à peu près, cessa de voir cette lumière du jour et mourut contrairement aux bonnes et louables mœurs; ce pourquoi le coupable a irrémissiblement encouru, selon les lois, la peine du dernier supplice. « (A. BERTOLOTTI, *Artisti lombardi*, t. I, p. 289).

LXXIV

A ce moment le cardinal Cornaro (1), qui venait d'apprendre l'affaire, m'envoya spontanément trente soldats armés de pertuisanes, de piques et d'arquebuses, pour me conduire en sûreté chez lui. J'acceptai l'offre, et m'en allai avec ces braves, auxquels se joignirent au moins autant des jeunes gens qui faisaient bonne garde autour de moi. Sur ces entrefaites le parent de Pompeo, messer Traiano, premier camérier du pape, envoya au cardinal de Médicis un grand gentilhomme milanais, pour lui faire connaître le crime affreux dont je m'étais rendu coupable et dont Sa Seigneurie révérendissime était obligée de me châtier. Le cardinal répondit aussitôt : « Benvenuto aurait fait pis encore en ne commettant pas cette peccadille. Remerciez de ma part messer Traiano de m'avoir informé de ce que j'ignorais. » Puis, en présence du gentilhomme, il se tourna sur-le-champ vers l'évêque de Forli (2), prélat de sa suite, et lui dit : « Cherchez avec soin mon Benvenuto et amenez-le-moi ici, car je veux le défendre et le protéger, et qui agirait contre lui agirait contre moi-même. » Le gentilhomme se retira, tout honteux, tandis que l'évêque de Forli venait me trouver chez le cardinal Cornaro. Il rencontra celui-ci, et lui dit que le cardinal de Médicis envoyait chercher Benvenuto parce qu'il entendait être son protecteur. Le cardinal Cornaro, qui était aussi fantasque qu'un ourson, se fâcha fort, et répondit à l'évêque qu'il était aussi capable de me protéger que le cardinal de Médicis. L'évêque le pria de bien vouloir l'autoriser à me dire un mot, non pas au sujet de cette affaire, mais de travaux que j'avais à exécuter pour le cardinal de Médicis. Le Cornaro déclara que, pour ce jour-là,

---

(1) Francesco Cornaro, frère de Marco, créé cardinal en 1528, alors qu'il n'était pas encore ecclésiastique, puis pourvu de l'évêché de Brescia en 1531. Mort à Viterbe en 1543, à l'âge de 65 ans.

(2) Bernardo, fils de Michelozzo Michelozzi.

il devait faire comme s'il m'avait parlé. Le cardinal de Médicis était dans la plus grande indignation ; aussi, la nuit suivante, allai-je lui faire visite sous bonne escorte, à l'insu du Cornaro. Je le priai de me faire l'extrême faveur de me laisser chez le susdit Cornaro, et lui rapportai la grande courtoisie que m'avait témoignée celui-ci. Si Sa Seigneurie révérendissime me laissait m'abriter auprès du Cornaro, je pourrais compter un ami de plus pour me défendre; Sa Seigneurie pouvait d'ailleurs disposer de moi suivant son bon plaisir. Le cardinal me répondit de faire comme je l'entendrais, de sorte que je retournai chez le Cornaro. Quelques jours après, le cardinal Farnèse fut élu pape (1). Dès qu'il eut mis ordre aux affaires les plus importantes, il s'enquit de moi, disant qu'il ne voulait pas qu'un autre fît ses monnaies. Un certain gentilhomme, nommé messer Latino Giovenale (2), qui comptait au premier rang de ses familiers, lui répondit que je me cachais en raison d'un homicide que j'avais commis sur la personne du Milanais Pompeo, et il exposa le plus favorablement possible tout ce qui pouvait me justifier. Le pape reprit : « J'ignorais la mort de Pompeo, mais je connais parfaitement les griefs de Benvenuto. Qu'on lui fasse donc tout de suite un sauf-conduit avec lequel il soit complètement en sûreté. » Il y avait là un grand ami de Pompeo, en même temps favori de Sa Sainteté et Milanais par-dessus le marché. Il s'appelait messer Ambrogio (3). « Aux premiers jours de votre pontificat, dit-il au pape, il ne serait pas bien d'accorder des grâces de cette sorte. » Le pape, se retournant, lui répondit : « Vous ne pouvez juger de cette chose comme moi. Sachez que les hommes uni-

(1) Alexandre Farnèse fut élu pape le 13 octobre 1534 sous le nom de Paul III.

(2) Latino Giovenale de' Manetti (1486-1553), chanoine de Saint-Pierre, nommé par Paul III commissaire général des antiquités romaines.

(3) Ambrogio Recalcati, protonotaire apostolique et premier secrétaire de Paul III.

ques dans leur profession, comme Benvenuto, ne doivent pas être soumis aux lois, et lui surtout, dont je connais le bon droit. » Il me fit donc expédier le sauf-conduit (1), et je commençai de suite à le servir, étant auprès de lui en grande faveur.

LXXV

Messer Latino Giovenale vint me trouver et me chargea de graver les monnaies du pape. Cette démarche fit se dresser toute la horde de mes ennemis, qui se mirent à me créer des difficultés pour m'empêcher de satisfaire le pape. Celui-ci s'en aperçut, les réprimanda tous et tint à ce que je fisse un projet. Je commençai par les coins des écus, où je représentai Saint Paul à mi-corps, avec cette courte inscription : *Vas electionis* (2). Cette pièce fut jugée bien supérieure à toutes celles de mes concurrents, de sorte que le pape déclara qu'il

---

(1) Durant la vacance du Saint-Siège, Benvenuto avait déjà obtenu, grâce à ses protecteurs, un premier sauf-conduit, car l'ordre d'enquête du 8 octobre 1534 porte la mention : *habet salvaconductum camerarii et domini gubernatoris*. Dès l'avènement de Paul III, la procédure en faveur de Benvenuto commença, car le 17 octobre fut dressé un acte de paix entre notre irascible artiste, représenté par le fidèle Giovanni Gaddi, et le frère de Pompeo, dont il fallut payer la bonne volonté en lui accordant la survivance de la charge de la victime à la Monnaie. On lui fit même dans ce but un prêt de 600 écus, afin de le mettre en état d'entrer en fonction, et il commença le 13 janvier 1535 à toucher ses appointements (A. BERTOLOTTI, *Artisti lombardi*, t. I, p. 254). On trouvera plus loin, p. 613, l'*Instrument de paix pour maître Benvenuto, fils de Giovanni Cellini, orfèvre, contre le fisc.*

(2) Plon (p. 199) décrit ainsi cet écu d'or : « Au droit ,l'écusson des Farnèse et la légende : PAVLVS. III. PONT. MAX.— Au revers, saint Paul debout, avec cette inscription : S. PAVLVS. VAS. ELECTIONIS, allusion au mode d'élection du cardinal Farnèse, qui prit le nom de Paul III à son exaltation au souverain pontificat. » Benvenuto décrit la pièce de souvenir, en disant que saint Paul était repré-

ne voulait plus qu'on lui parlât de ses monnaies, parce qu'il entendait qu'elles fussent gravées par moi et non par d'autres. Je me mis donc de tout cœur au travail. Messer Latino Giovenale m'introduisit chez le pape, qui l'avait chargé de ce soin.

Je désirais ravoir le *motu proprio* de l'office de maître des coins de la Monnaie, mais, quand la question vint sur le tapis, le pape écouta de louches conseilleurs, et me dit qu'il fallait auparavant que je fusse gracié de l'homicide dont j'étais légalement coupable, ce qui se ferait au mois d'août, lors de la fête de Sainte Marie, à la requête des chefs de quartier, à qui l'on fait chaque année la remise de douze condamnés à l'occasion de cette solennité (1); dans l'intervalle on me délivrerait un autre sauf-conduit, qui me donnerait toute sécurité jusqu'à ce moment.

Mes ennemis, ne pouvant arriver par aucun moyen à m'empêcher de travailler pour la Monnaie, eurent recours à un autre expédient. Pompeo avait laissé en mourant trois mille ducats de dot à une petite bâtarde. Ils poussèrent un favori du seigneur Pier Luigi, fils du pape (2), à la demander en mariage par l'entremise de son protecteur. La demande fut agréée. Le prétendant était un petit paysan élevé par son protecteur, et, s'il faut en croire le bruit public, il ne toucha pas lourd des ducats de Pompeo, Monseigneur son maître

---

senté à mi-corps. En réalité, comme le remarque Plon, la figure est presque entière; l'artiste, s'efforçant de lui donner le plus d'importance possible dans un champ restreint, a rehaussé la tête jusqu'au bord supérieur et n'a sacrifié que les pieds et le bas du manteau.

(1) Benvenuto arrange un peu la vérité, qu'a rétablie A. Bertolotti : Parmi les confréries de Rome, quelques-unes possédaient d'importants privilèges, entre autres celui de délivrer, à certains jours, un condamné à mort. De ce nombre était la confrérie des bouchers, créée au XVIme siècle, et c'est à elle que fut remis Benvenuto, ce qui dut peu flatter sa vanité (A. BERTOLOTTI, *Artisti lombardi*, t. I, pp. 256 et 257).

(2) Fils naturel de Paul III, un des plus monstrueux tyrans qu'ait eus l'Italie du XVIme siècle, assassiné le 10 septembre 1547.

ayant mis la main dessus pour satisfaire à ses propres besoins. Devenu mari de la gamine, et mari désireux de plaire à sa femme, il pria plusieurs fois son patron de me faire arrêter. Celui-ci avait promis de le faire dès qu'il verrait baisser un peu mon crédit auprès du pape. Deux mois environ se passèrent ainsi. Le mari s'efforçait d'obtenir le paiement de la dot; son patron répondait à côté, mais faisait entendre à la femme qu'il trouverait, de manière ou d'autre, le moyen de venger Pompeo. Bien que sachant quelque chose de ce qui se tramait, je ne laissais pas de me présenter souvent devant le seigneur Pier Luigi, qui affectait de m'accorder sa plus entière faveur, tandis qu'il combinait tout pour arriver à mon assassinat ou à mon arrestation par le bargello. Il avait chargé un petit diable de soldat corse à sa solde de faire le coup aussi adroitement que possible, et mes autres ennemis, spécialement messer Traiano, avaient promis une gratification de cent écus à ce petit Corse, qui se vanta de mener l'affaire avec autant de facilité que s'il s'agissait de gober un œuf frais. Comme j'étais au courant du complot, j'avais l'œil au guet et ne sortais plus que bien accompagné et couvert d'une excellente armure composée d'une cotte et de brassards, ainsi que j'avais été autorisé à le faire.

Le petit Corse était âpre au gain, et, comme il croyait pouvoir gagner sans danger tout son argent, il s'imagina qu'il viendrait à bout de son entreprise à lui seul. Un jour donc, après dîner, on m'appela de la part du seigneur Pier Luigi. J'allai le trouver aussitôt, d'autant plus qu'il m'avait exprimé le désir que je lui fisse plusieurs grands vases d'argent. Bien qu'ayant quitté la maison en hâte, j'avais sur moi mon équipement ordinaire. Je suivais d'une marche rapide la Via Giulia, où je ne pensais rencontrer personne à cette heure. Arrivé au bout, je voulus tourner dans la direction du palais Farnèse; comme j'ai l'habitude de prendre le large aux coins de rue, je vis le fameux petit Corse, qui se tenait assis, se lever et gagner le milieu de la chaussée. Je ne me déconcertai

en rien et m'apprêtai à me défendre. Je ralentis un peu le pas et me rapprochai du mur, abandonnant toute la largeur de la rue à mon adversaire. Celui-ci fit de même que moi, et nous fûmes vite près l'un de l'autre. Je reconnus clairement à son attitude qu'il voulait me faire un mauvais coup et que, me voyant ainsi seul, il pensait réussir. Je pris donc la parole et dis : « Valeureux soldat, s'il était nuit, vous pourriez dire que vous m'avez pris pour un autre, mais comme nous sommes en plein jour, vous savez parfaitement qui je suis, moi qui n'ai jamais eu d'affaire avec vous, qui n'ai jamais rien fait qui pût vous offenser, et qui, tout au contraire, serais très heureux de vous rendre service. » Il répondit à ces paroles sans quitter son attitude agressive et sans se retirer de devant moi, et déclara qu'il ne savait ce que je voulais dire. « Quant à moi, repris-je alors, je sais très bien ce que vous voulez et votre langage est très clair, mais j'estime que l'entreprise dont vous vous êtes chargé est plus difficile et plus périlleuse que vous ne pensez, et qu'elle pourrait peut-être mal finir pour vous. N'oubliez pas que vous avez affaire à un homme qui se défendrait contre cent. Ce n'est d'ailleurs pas là une entreprise honorable pour les gens courageux, tels que vous. » Tout en parlant, je regardais mon Corse de travers; nous avions l'un et l'autre changé de couleur. Pendant ce temps, un rassemblement s'était formé autour de nous, car on sentait déjà que nos propos allaient nous faire tirer l'épée. Comme mon adversaire ne se sentait pas de taille à en venir aux mains, il me dit : « Une autre fois, nous nous reverrons. » Je lui répondis que je revoyais toujours avec plaisir les gens de bien et ceux qui leur ressemblent. Je le laissai sur ces mots et j'allai chez le seigneur Pier Luigi. Celui-ci ne m'avait point fait appeler.

Quand je fus de retour à ma boutique, le petit Corse me fit dire, par un tiers que des liens de très intime amitié unissaient à lui comme à moi, de ne plus me défier de lui, parce qu'il voulait me traiter comme un bon frère, mais de bien me tenir en garde contre d'autres, car je courais un très grand

danger, de très hauts personnages ayant juré ma mort. J'envoyai le remercier, et me tins sur mes gardes du mieux que je pus. Peu de jours après, un ami dévoué m'avertit que le seigneur Pier Luigi avait donné l'ordre formel de m'arrêter le soir même. Nous étions déjà à la vingtième heure. Je pris conseil de quelques amis, qui m'engagèrent à m'enfuir immédiatement. L'ordre devait être exécuté une heure après le coucher du soleil; deux heures auparavant je pris la poste et filai jusqu'à Florence. Le petit Corse n'ayant pas eu le courage de mettre la main à l'entreprise dont il s'était chargé, le seigneur Pier Luigi, de sa propre autorité, avait donné l'ordre de m'arrêter, sans autre but que de calmer un peu la fille de Pompeo, qui voulait savoir où se trouvait sa dot. N'ayant pu lui donner la satisfaction d'une vendetta par aucun des deux moyens qu'il avait combinés, il en imagina un troisième, dont nous parlerons en temps et lieu.

LXXVI

Aussitôt arrivé à Florence, j'allai présenter mes hommages au duc Alexandre, qui me fit un merveilleux accueil et s'efforça de me décider à rester près de lui. Il y avait à ce moment à Florence un sculpteur appelé le Tribolo (1). Il était mon compère, car j'étais parrain d'un sien fils. Un jour que nous causions ensemble, il me dit que Jacopo Sansovino (2), autrefois son premier maître, l'avait fait appeler (3). Comme il

---

(1) Niccolò de' Pericoli, dit le Tribolo (1485-1550), élève de Jacopo Sansovino, puis de Michel-Ange de Sienne, chez qui Benvenuto dut faire sa connaissance. Le célèbre jardin Boboli, à Florence, a été créé sous sa direction.

(2) Jacopo Tatti (1477-1570), généralement appelé Jacopo Sansovino, à cause de ses relations étroites et affectueuses avec son maître Andrea Sansovino.

(3) Jacopo Sansovino s'était fixé à Venise, où il menait de front l'architecture et la sculpture, et avait réuni autour de lui une école considérable.

n'avait jamais vu Venise, et qu'il comptait y gagner beaucoup d'argent, il y allait très volontiers. Il me demanda si je connaissais cette ville. Je lui dis que non. Il me proposa alors d'aller y faire un tour avec lui. J'acceptai son offre, et répondis en conséquence au duc Alexandre que je voulais d'abord aller jusqu'à Venise, après quoi je reviendrais me mettre à son service avec plaisir. Le duc tint à ce que je lui en fisse la promesse, et m'ordonna d'aller lui dire un mot avant mon départ. Le lendemain donc, après avoir terminé mes préparatifs, j'allai prendre congé de lui. Il se trouvait au palais Pazzi, qu'habitaient alors la femme et les filles du seigneur Lorenzo Cibo (1). Je fis dire à Son Excellence que je me proposais de partir pour Venise si elle n'y voyait pas d'inconvénient. La réponse me fut transmise par le seigneur Cosme de Médicis, aujourd'hui duc de Florence, qui me dit d'aller chez Niccolò de Monte Aguto, toucher cinquante écus d'or que Son Excellence me donnait à dépenser en son honneur, après quoi je devais revenir me mettre à son service. Dès que Niccolò m'eut versé cette somme, j'allai prendre chez lui le Tribolo, qui était prêt. Il me demanda si j'avais lié mon épée. Je lui répondis que, lorsqu'on monte à cheval pour aller en voyage, on ne doit pas lier son épée. Il allégua qu'à Florence on le faisait, parce qu'il y avait là un certain ser Maurizio (2) qui, pour la moindre chose, aurait fait pendre Saint Jean-Baptiste lui-même (3), aussi fallait-il que nous eussions nos épées liées tant que nous n'étions pas hors des portes de la ville. Je me moquai de ce conseil, et nous partîmes avec le courrier de Venise, que l'on appelait par sobriquet Lamentone.

---

(1) Homme d'armes au service du Saint-Siège, nommé commandant général de l'Etat pontifical peu de temps avant sa mort, qui arriva en 1549.

(2) Chancelier des Huit, sur lequel les historiens du temps Segni et Varchi, portent un jugement très sévère.

(3) Nous avons déjà vu que saint Jean-Baptiste était un des patrons des Florentins.

Nous allions tous trois de compagnie. Après avoir passé Bologne, nous arrivâmes un soir à Ferrare, où nous descendîmes à l'hôtellerie de la place. Lamentone alla trouver plusieurs bannis, pour leur remettre des lettres et des messages de la part de leurs femmes. Le duc n'avait permis qu'au courrier de leur parler, sous peine d'avoir à partager leur sort.

A ce moment, comme nous avions encore près de deux heures à passer avant la chute du jour, nous allâmes, le Tribolo et moi, voir rentrer le duc de Ferrare, qui revenait de Belfiore (1), où il avait assisté à des joutes. Dans la foule amassée sur le parcours du cortège, nous croisâmes nombre de bannis, qui nous dévisageaient comme pour nous obliger à leur adresser la parole. Le Tribolo, qui était l'homme le plus poltron que je connusse, ne cessait de me répéter : « Ne les regarde pas et ne leur dis rien, si tu veux retourner à Florence. » Nous vîmes passer le duc, puis nous rentrâmes à l'hôtellerie, où Lamentone nous avait précédés. Le soleil était couché depuis une heure environ, quand entrèrent Niccolò Benintendi (2) et son frère Pier, un vieillard qui était, je crois, Jacopo Nardi (3), et plusieurs jeunes gens. A peine arrivé, chacun d'eux demanda au courrier des nouvelles des amis. Le Tribolo et moi, nous nous tenions à l'écart pour ne pas avoir à leur parler. Quand ils eurent quelque peu causé avec Lamentone, Niccolò Benintendi s'écria : « Voilà deux gaillards que je connais parfaitement ; serait-ce la colique qui les empêche de nous parler ? » Le Tribolo me supplia de ne pas bouger. Lamentone leur répondit que, s'il avait l'autorisation de leur parler, il n'en était pas de même pour nous. « C'est une ânerie ! riposta Benintendi.

---

(1) Au paragraphe CXXXIV, Benvenuto reparlera de Belfiore comme d'un palais magnifique, touchant aux murs de Ferrare.

(2) Membre du Conseil des Huit et capitaine des milices florentines en 1529.

(3) Historien, né à Florence en 1476, mort en exil à Venise en 1563. Au dire de Varchi, ce fut un des plus énergiques défenseurs des libertés populaires.

La peste les crève! » et il nous gratifia de mille aménités de ce genre. Je levai alors la tête, en évitant de mon mieux de paraître arrogant et je dis : « Mes chers gentilhommes, vous pouvez nous faire beaucoup de tort, tandis que nous, nous ne pouvons vous aider en rien. Bien que vous nous ayez adressé des propos inconvenants, nous voulons les laisser tomber sans engager de querelle avec vous. » Le vieux Nardi déclara que j'avais parlé comme un jeune homme de bien que j'étais. Quant à Niccolò Benintendi, il s'écria : « Je les ai au cul, eux et le duc! » Je répliquai qu'il avait tort de s'en prendre à nous, qui ne nous mêlions en rien de ses affaires. Le vieux Nardi prit parti pour nous et donna tort à Benintendi, qui n'en continua pas moins à vomir des injures, ce qui me décida à lui signifier que, s'il ne prenait garde à lui et ne nous laissait la paix, je pourrais bien lui parler et agir d'une façon qui ne lui agréerait guère. Il répéta qu'il nous avait au cul, le duc et nous, et que nous n'étions tous qu'un tas d'ânes. A ces mots, je lui criai qu'il en avait menti par la gorge, et je tirai l'épée du fourreau. Le vieux Nardi, ayant voulu gagner le premier l'escalier, tomba de la hauteur de quelques marches, et les autres vinrent tour à tour culbuter sur lui. Quand je vis cela, je bondis en avant, frappant les murs avec mon épée, comme si j'eusse été au comble de la fureur, et je criai : « Vous êtes tous morts! » Mais je prenais bien garde de n'atteindre personne, car j'aurais risqué de faire trop de victimes. Au bruit, l'hôtelier se mit à crier, tandis que Lamentone me suppliait de ne pas tuer les fuyards. L'un d'eux hurlait : « Holà la tête! » Un autre vociférait : « Laissez-moi sortir! » C'était un tumulte inénarrable. On eût dit un troupeau de porcs. L'hôtelier parut avec de la lumière; je remontai et remis mon épée au fourreau. Niccolò Benintendi fut pris à parti tout à la fois par Lamentone, qui blâma sa conduite, et par l'hôtelier, qui lui dit : « Il va de la vie de tirer l'épée ici, et si le duc connaissait vos insolences, il vous ferait pendre par la gorge. Je ne veux pas vous traiter comme vous le méritez, mais malheur

à vous si vous remettez jamais les pieds chez moi! » Il monta ensuite jusqu'à moi; j'entrepris de m'excuser, mais il ne voulut rien entendre à cet égard, m'assura qu'il savait que j'avais mille fois raison, et me recommanda de bien me garder de ces gens pendant mon voyage.

LXXVII

Quand nous eûmes soupé, un batelier se présenta, et nous offrit de nous mener à Venise. Je lui demandai s'il voulait me louer sa barque tout entière; il accepta, et nous convînmes du prix. Le lendemain matin, de bonne heure, nous prîmes des chevaux pour nous rendre au port, que quelques milles séparent de Ferrare. Quand nous l'eûmes atteint, nous trouvâmes le frère de Niccolò Benintendi, qui guettait notre arrivée avec trois de ses compagnons, munis de deux armes d'hast. J'avais de mon côté une belle et énorme pique, achetée à Ferrare. Etant donc, moi aussi, parfaitement armé, je n'eus pas le moindre effroi. Il n'en fut pas de même du Tribolo, qui s'écria : « Que Dieu nous aide! ces gens-là sont venus ici pour nous tuer! » Lamentone se tourna vers moi et me dit : « Tu n'as rien de mieux à faire que de retourner à Ferrare, car je sens que la passe est dangereuse. De grâce, Benvenuto, mon ami, évite la furie de ces animaux enragés: — En avant! lui répondis-je, car Dieu vient en aide à ceux qui ont raison; vous verrez d'ailleurs si je sais m'aider moi-même. Cette barque n'est-elle pas retenue pour nous? — Oui, dit Lamentone. — C'est donc à nous d'y monter, et non pas à eux, si cela ne dépend que de mon courage. » Je piquai des deux, et quand je fus à cinquante pas de mes adversaires, je descendis de cheval et m'avançai hardiment, la pique à la main. Le Tribolo était resté en arrière et se tenait si recroquevillé sur son cheval qu'on l'aurait pris pour la statue du froid. Quant au courrier Lamentone, il se gonflait et soufflait autant que messer Borée;

c'était sa manière de faire, mais il dépassait en cette occasion la mesure ordinaire, tant le préoccupait la tournure que cette diablerie pourrait prendre. J'allais atteindre la barque, quand le batelier vint à ma rencontre et me dit que les quelques gentilshommes florentins qui étaient là désiraient y monter avec nous, si je le voulais bien. « La barque, lui-répondis-je, est retenue pour nous et non pour d'autres. Je suis désolé de ne pouvoir être en leur compagnie. » A ces mots un jeune brave de la famille Magalotti s'écria : « Benvenuto, nous ferons en sorte que tu le puisses! — Si Dieu permet que mes forces ne me trahissent point dans la défense de mon bon droit, répliquai-je, vous ne me le ferez pas pouvoir. » Tout en disant ces mots, je sautai dans la barque, et, tournant vers eux la pointe de mon arme, j'ajoutai : « Et voilà qui vous montrera que je ne peux pas. » Le jeune Magalotti voulut faire une petite démonstration et s'avança, l'arme à la main. Je sautai sur le bord de la barque et lui donnai un si grand coup que, s'il ne fût tombé à la renverse, je l'eusse percé de part en part. Ses compagnons, au lieu de se porter à son secours, se mirent à reculer. Je vis que je pourrais le tuer, mais, bien loin de le faire, je lui dis : « Relève-toi, camarade, ramasse ton arme et va-t'en. Tu sais maintenant que je ne peux pas ce que je ne veux pas, et que je pouvais ce que je n'ai pas voulu. » Je criai ensuite au Tribolo, au batelier et à Lamentone de venir prendre place, et nous partîmes pour Venise. Nous avions déjà fait dix milles sur le Pô, quand nous fûmes rejoints par nos agresseurs, montés sur une barquette de bas bord. Au moment où elle fut vis-à-vis de nous, cet idiot de Pier Benentendi me cria : « Va, Benvenuto, nous nous reverrons à Venise. — Allez, répliquai-je, j'y vais aussi, et je me laisse voir partout. » Nous arrivâmes donc à Venise. J'allai prendre conseil d'un frère du cardinal Cornaro, et le priai de me faire autoriser à porter des armes. Il me dit que je pouvais en porter librement, et que le pis qui me pouvait arriver était de perdre mon épée.

LXXVIII

Ainsi équipés, nous fîmes visite au sculpteur Jacopo Sansovino, qui avait fait venir le Tribolo. Il me reçut avec de grands transports, et voulut nous retenir à dîner. Nous acceptâmes l'invitation. Tout en causant avec le Tribolo, il lui dit qu'il ne voulait pas user de ses services pour le moment, et l'engagea à revenir une autre fois. A ces mots, je me mis à rire, et je dis en plaisantant au Sansovino : « Votre maison est trop éloignée de la sienne pour qu'il revienne une autre fois. » Le pauvre Tribolo, consterné, risqua : « Mais j'ai ici la lettre que vous m'avez écrite pour me prier de venir. » Sansovino répondit que les gens comme lui, hommes de bien et de talent, pouvaient agir de la sorte et même faire bien davantage. Le Tribolo courba l'échine et murmura plusieurs fois : Patience! patience! » Ce que voyant, je me souciai peu de l'abondance du festin que m'avait offert Sansovino, et je pris le parti de mon compagnon, qui avait raison. De plus, au cours du repas, notre hôte n'avait pas cessé de nous assourdir les oreilles de l'importance de ses travaux, déblatérant sur Michel-Ange et sur tous ses confrères, pour se réserver à lui seul des louanges hyperboliques. J'en étais si excédé que je n'avais pas mangé une seule bouchée avec plaisir. Je me bornai à lui dire ces deux mots : « Messer Jacopo, les hommes de bien se conduisent en hommes de bien, et les hommes de talent, auteurs de beaux et bons ouvrages, se font beaucoup mieux connaître par les éloges qu'on leur décerne que par ceux qu'ils s'adjugent eux-mêmes avec une telle assurance. » Sur ce, chacun se leva de table en grommelant.

Ce même jour, en circulant à travers la ville, je me croisai, près du Rialto, avec Pier Benintendi et ses acolytes. Je reconnus qu'ils songeaient à s'attaquer à moi, et me réfugiai dans la boutique d'un apothicaire jusqu'à ce que leur fureur fût tombée. J'ai su depuis lors que le jeune Magalotti, avec qui j'avais usé de courtoisie, les avait fortement gourmandés. Grâce à lui l'affaire en resta là.

LXXIX

Quelques jours plus tard nous retournâmes à Florence. Nous fîmes halte à une auberge que nous trouvâmes à main gauche, entre Chioggia et Ferrare. L'hôtelier prétendit que nous devions le payer à sa guise, avant d'aller nous coucher. Nous lui fîmes observer que partout ailleurs on avait coutume de ne payer que le lendemain matin, mais il tint bon : « J'entends être payé ce soir et à ma guise (1). » Je lui répondis que les gens qui entendaient agir à leur guise devaient d'abord créer un monde à leur guise, parce que dans celui-ci de telles prétentions n'étaient pas de mise. » Cet animal me déclara qu'il était inutile de lui marteler le cerveau, parce qu'il ne changerait pas sa manière de faire. Le Tribolo tremblait de peur et me donnait de petits coups de coude pour m'engager à me contenir, de crainte qu'il ne nous arrivât pis encore. Nous payâmes donc l'hôtelier à sa guise, après quoi nous allâmes nous coucher. Nous eûmes la chance d'avoir de très beaux lits, entièrement garnis de neuf et vraiment propres. Malgré tout, je n'arrivai pas à m'endormir un seul instant, et passai toute la nuit à ruminer ce que je pourrais bien faire pour me venger. J'eus un moment la pensée de mettre le feu à la maison; je songeai encore à égorger quatre bons chevaux que l'hôtelier avait dans son écurie; mais je voyais plus de facilité à exécuter tout cela qu'à me sauver ensuite avec le Tribolo. Comme dernier expédient, je décidai d'embarquer d'abord mes bagages et mes compagnons. Une fois cela fait, j'attachai les chevaux à la longe de halage, puis je dis de ne pas démarrer avant mon retour, parce que j'avais oublié une paire de pantoufles dans la chambre où j'avais dormi. De retour à l'hôtellerie, je demandai le patron. Il me fit répondre qu'il n'avait

(1) Tout ce passage, depuis le dernier alinéa du précédent paragraphe jusqu'ici, est écrit de la main de Benvenuto dans le manuscrit original.

que faire de nous et que nous pouvions aller au diable. Je tombai sur un petit morveux qui lui servait de valet d'écurie et qui me dit, encore tout endormi : « Le patron ne se dérangerait pas pour le pape, parce qu'il est couché avec une certaine petite femelle après laquelle il soupirait fort. » Il me demanda un pourboire. Je lui donnai quelques piécettes vénitiennes et le priai d'aller causer un moment avec le haleur, en attendant que je revienne avec mes pantoufles, que je montais prendre. Je bondis jusqu'à la chambre et pris un petit couteau qui coupait comme un rasoir. Il y avait là quatre lits, que je mis si bien en charpie que je fis, au jugé, pour plus de cinquante écus de dégâts. Je revins à la barque avec de petits morceaux des courtepointes dans ma sacoche, et dis en toute hâte au haleur de filer bon train et sans arrêt. A quelque distance de l'hôtellerie, mon compère Tribolo s'écria qu'il avait oublié de petites courroies, qui lui servaient de liens pour sa valise, et qu'il voulait à tout prix retourner les prendre. Je lui répondis de ne pas se mettre en peine de deux petites courroies, parce que je lui en ferais autant de grandes qu'il en voudrait. Il me reprocha de tout prendre en badinant, et répéta qu'il voulait à tout prix retourner prendre ses courroies. Il prétendait obliger le haleur à s'arrêter, mais je donnai l'ordre d'aller de l'avant. Tandis qu'on m'obéissait, je racontai au Tribolo le grand dégât que j'avais fait au préjudice de l'hôtelier, et lui fis voir, pour l'en convaincre, de petits morceaux de garnitures de lit et de je ne sais quelles étoffes; il se mit aussitôt à frissonner de la tête aux pieds et ne cessait plus de crier au haleur : « Dépêchons-nous! Dépêchons-nous! » Il ne se crut hors de danger qu'en arrivant aux portes de Florence. Il me dit alors : « Lions nos épées, pour l'amour de Dieu, et ne me faites plus des vôtres, car à tout moment j'aurais juré que j'avais le diable à mes trousses. — Compère Tribolo, lui répondis-je, vous n'avez pas à lier votre épée, car vous ne l'avez jamais déliée. » Je lui dis cela au hasard, parce que, durant ce voyage, je ne l'avais jamais vu se conduire en

homme. « Par Dieu! s'écria-t-il en regardant son épée, vous avez dit vrai; les liens dont je l'avais attachée avant de partir de chez moi n'ont pas bougé. » Mon compère trouvait que j'avais été pour lui une mauvaise compagnie, parce que je m'étais emporté et défendu contre ceux qui avaient voulu se prendre à nous. Quant à moi, je trouvais qu'il avait été pour moi une bien plus mauvaise compagnie, puisqu'il n'avait pu se résoudre à m'aider quand j'avais dû batailler. A ceux que la passion n'aveugle point de trancher la question.

LXXX

A peine arrivé, je courus chez le duc Alexandre, et le remerciai vivement du présent de cinquante écus qu'il m'avait fait. Je dis à Son Excellence que j'étais absolument prêt à la servir en tout ce qui relevait de ma compétence. Le duc me chargea aussitôt de graver les coins de ses monnaies. La première que je fis fut une pièce de quarante sous, représentant d'un côté la tête de Son Excellence, et de l'autre Saint Cosme et Saint Damien (1). Cette pièce, frappée en argent, plut tellement que le duc allait jusqu'à dire que c'était la plus belle monnaie de la chrétienté. Tout Florence et quiconque la voyait était du même avis. M'en étant aperçu, je priai Son Excellence de m'assurer une pension et de me donner un logement à la Monnaie. Le duc me répondit de m'appliquer à le servir; qu'il me donnerait beaucoup plus que je ne de-

---

(1) Plon (p. 200) décrit ainsi cette pièce : « Au droit, la tête d'Alexandre de Médicis et l'inscription : ALEXANDER. M. R. P. FLOR. DVX. Au revers, saint Cosme et saint Damien, patrons de la maison de Médicis, et la légende : S. COSMVS. S. DAMIANVS. » La pièce a 29 millimètres de diamètre. Au *Traité de l'Orfèvrerie* (éd. cit., p. 110), Benvenuto ajoute que cette pièce, à cause de la chevelure frisée (*ricciuta*) d'Alexandre, fut bientôt connue sous le nom de frisons (*ricci*). On l'a désignée ainsi à Florence jusqu'au XVIIIme siècle.

mandais, et qu'en attendant il avait ordonné au directeur de la Monnaie, un certain Carlo Acciaiuoli (1), de me compter autant d'argent que j'en voudrais. Je constatai qu'il en était bien ainsi, mais je prélevais si peu sur la caisse de la Monnaie que, d'après mon compte, j'y avais toujours un solde créditeur. Je fis de nouveau des coins pour le jules, avec un Saint Jean de profil, assis et tenant un livre à la main. Il me sembla n'avoir jamais rien fait d'aussi beau. De l'autre côté étaient les armes du duc Alexandre (2). Je fis ensuite le coin pour le demi-jules, et j'y gravai une tête de face d'un petit saint Jean. Ce fut la première monnaie portant une tête de face que l'on fît jamais avec un module d'argent si mince, mais, pour reconnaître la difficulté d'un tel travail, il n'y a que les experts en la profession (3). Après cette pièce je fis les coins pour les écus d'or, sur lesquels je figurai d'un côté une croix avec de petits chérubins, et de l'autre les armes de Son Excellence (4).

Dès que j'eus terminé ces quatre types de monnaies, je priai le duc de fixer le montant de ma pension et de me faire

---

(1) Carlo Acciaiuoli était directeur de la Monnaie depuis 1530.

(2) Cette pièce, de 26 millimètres de diamètre, est ainsi décrite par Plon (p. 200) : « Au droit, l'écusson des Médicis et l'inscription : ALEXANDER. MED. R. P. FLOREN. DVX. — Au revers, saint Jean-Baptiste, assis, de profil, et tenant un livre à la main. Légende : S. IOANNES BAPTISTA. »

(3) Cette pièce, de 24 millimètres de diamètre, est ainsi décrite par Plon (p. 200) « Au droit, l'écusson des Médicis et la légende : ALEXANDER. MED. R. P. FLOREN. DVX. Au revers, le buste du petit saint Jean, vu de face, et l'inscription : S. IOANNES. BAPTISTA. » Plon fait remarquer que l'innovation dont se vante Benvenuto n'était pas heureuse, car les rares exemplaires de cette pièce qui subsistent encore permettent difficilement de discerner le mérite de l'ouvrage, presque effacé.

(4) Cette pièce, de 26 millimètres de diamètre, est ainsi décrite par Plon (p. 201) : « Au droit, l'écusson des Médicis, et la légende : ALEXANDER. MED. R. P. FLOREN. DVX. Au revers, la croix grecque et quatre têtes de chérubins, avec cette inscription : VIRTVS. EST. NOBIS. DEI. «.

entrer en jouissance de mon logement, s'il était satisfait de mon service. Il me répondit avec bonté qu'il en était très satisfait et qu'il allait donner les ordres appelés par ma demande. Pendant que je lui parlais, le duc était dans son garde-meuble et examinait une admirable escopette qu'on lui avait envoyée d'Allemagne. Voyant que je ragardais avec grande attention cette arme splendide, il me la mit dans la main, en me disant qu'il savait fort bien à quel point je me passionnais pour les armes, et que, pour arrhes de ce qu'il m'avait promis, je pouvais prendre dans son garde-meuble une arquebuse à mon choix, à l'exception de l'escopette allemande, d'autant plus qu'à son avis il y avait là nombre de pièces plus belles encore et tout aussi bonnes. J'acceptai et me confondis en remerciements. Le duc s'aperçut alors que j'inventoriais déjà les armes avec mes yeux et ordonna au maître de sa garde-robe, un certain Pretino, de Lucques (1), de me laisser prendre tout ce que je voudrais, puis il me quitta en m'adressant les paroles les plus affables qu'on puisse imaginer. Quant à moi, je restai, je choisis la plus belle et la meilleure arquebuse que j'eusse jamais vue et possédée, et je l'emportai chez moi.

Deux jours plus tard j'allai porter au duc certains petits dessins qu'il m'avait demandés pour exécuter des ouvrages d'or qu'il voulait envoyer en présent à son épouse, encore à Naples à ce moment (2). Je saisis l'occasion pour réitérer mes demandes et prier Son Excellence de donner les ordres voulus. Elle me répondit qu'elle voulait d'abord que je lui fisse une belle gravure de son buste, comme je l'avais fait pour le pape Clément. Je commençai donc son portrait en cire, et, pour faciliter mon travail, Son Excellence ordonna de me laisser

(1) Francesco de Lucques, dit Pretino (Tassi).

(2) Alexandre avait épousé Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint et de Marguerite Van Gest. Le mariage fut célébré à Naples en février 1536, mais la mariée n'arriva que le 31 mai à Florence.

toujours entrer, quelle que fût l'heure à laquelle je me présenterais pour modeler ses traits. Voyant que mon affaire traînait en longueur, je pris à mon service un certain Pietro Pagolo, de Monte Ritondo (1), un Romain, qui avait travaillé à Rome avec moi dès sa plus tendre enfance. Je le retrouvai chez un orfèvre nomme Bernardonaccio (2), qui ne le traitait pas très bien et auquel je l'enlevai. Je lui appris tous les secrets de la gravure des monnaies, ce qui ne m'empêchait pas de travailler au portrait du duc. Je trouvai maintes fois celui-ci faisant la sieste après un repas, sans autre personne avec lui que son Lorenzino (3), qui devait l'assassiner. Je m'étonnais fort qu'un tel homme fût si confiant.

LXXXI

Il arriva qu'Ottaviano de Médicis, qui semblait tout diriger (4), entreprit de faire mousser, contre la volonté du duc, l'ancien maître de la Monnaie, Bastiano Cennini, chez qui l'arriéré des méthodes s'était uni à un maigre savoir (5),

(1) Pietro Pagolo Galeotti, dont Vasari fait plusieurs fois l'éloge.

(2) Bernardo Baldini, dont Benvenuto reparlera dans la suite.

(3) Lorenzino Soderini (1514-1548), cousin d'Alexandre de Médicis, qu'il assassina le 6 janvier 1537.

(4) Ottaviano de Médicis n'était pas proche parent d'Alexandre, mais il avait épousé une fille de Jacopo Salviati, ce qui lui avait assuré beaucoup d'influence.

(5) Il est piquant de constater que, dans l'introduction du *Traité de l'Orfèvrerie* (éd. cit., p. 8), Benvenuto formule sur Bastiano Cennini une appréciation plutôt différente : « Bastiano, fils de Bernardetto Cennini, fut orfèvre, et lui aussi fit des travaux de tous genres. Les coins des monnaies de Florence furent gravés par ses ancêtres et par lui pendant de longues années, jusqu'au moment où Alexandre de Médicis, neveu du pape Clément, devint duc. Durant sa jeunesse, ce Bastiano fit de très beaux ouvrages de grosse orfèvrerie et se montra très bon ciseleur. C'était vraiment un praticien de valeur. » Bastiano Cennini, né en 1481, était mort en 1531.

et fit mêler, dans la frappe des écus, les coins grossiers de ce revenant aux miens. Je m'en plaignis au duc, qui s'assura du fait et fut très mécontent. « Va en causer à Ottaviano de Médicis, me dit-il, et fais-lui voir le résultat de son initiative. » Je courus aussitôt chez Ottaviano et lui montrai qu'il dépréciait mes belles monnaies. Il me répondit comme un âne : « Il convient de procéder ainsi. » Je lui répliquai qu'il ne devait pas procéder ainsi, et que cela ne me plaisait pas. « Et si cela plaisait au duc? reprit-il. — Cela ne me plairait pas à moi, déclarai-je, car ce n'est ni juste ni raisonnable. » Il m'ordonna de quitter la place, et jura que j'avalerais la chose, dussé-je en crever. Je retournai chez le duc et lui rapportai un à un les désagréables propos que nous avions échangés, Ottaviano de Médicis et moi; je conclus en le priant de ne pas laisser déprécier les belles monnaies que je lui avais faites, et de m'autoriser à prendre congé. « Ottaviano, s'écria-t-il alors, se mêle de ce qui ne le regarde pas. Tu auras tout ce que tu voudras, car cette façon d'agir est un outrage pour moi. »

Le même jour, — c'était un jeudi, — m'arriva de Rome un ample sauf-conduit du pape (1), et l'invitation de revenir vite, pour recevoir ma grâce à la fête de Sainte Marie, le 15 août, de manière à ne plus sentir sur moi l'inculpation d'homicide. J'allai chez le duc, que je trouvai au lit, ce que ses familiers m'expliquèrent en me disant qu'il avait fait des excès. Il ne me fallut pas beaucoup plus de deux heures pour terminer le modèle en cire de sa médaille. Quand je l'eus fini, je le lui montrai, et il en fut très satisfait. Je lui mis alors sous les yeux le sauf-conduit établi sur l'ordre du pape, et lui dis que, Sa Sainteté me demandant de lui faire divers ouvrages, j'allais être obligé de regagner la belle ville de Rome, ce qui ne m'empêcherait pas de graver les coins de sa médaille. Le duc me répondit, à moitié fâché : « Benvenuto, suis mon

(1) Ce sauf-conduit, publié par A. Bertolotti (*Artisti lombardi*, t. I, p. 290), est daté du 20 mars 1535. Il était valable pour six mois.

conseil, ne pars pas; je t'allouerai ta pension, je te logerai à la Monnaie et te donnerai beaucoup plus que tu ne saurais me demander, car tu me demandes ce qui est juste et raisonnable. Et qui voudrais-tu qui me frappât les belles monnaies que tu m'as faites? — Monseigneur, repris-je alors, on a pensé à **tout**. J'ai ici un de mes élèves, un jeune Romain à qui j'ai appris à graver les monnaies. Il servira très bien Votre Excellence jusqu'à ce que je revienne vous présenter votre médaille terminée et me mettre à votre service pour toujours. A Rome, ma boutique est restée ouverte; j'y ai encore des ouvriers et quelques affaires; dès que j'aurai obtenu ma grâce, je laisserai tous les intérêts que j'ai là-bas à l'un de mes élèves, qui est sur place, et, avec l'agrément de Votre Excellence, je reviendrai près d'elle. » Il n'y avait personne dans la salle, en dehors de Lorenzino de Médicis. Plusieurs fois le duc l'invita par signes à m'engager, lui aussi, à rester; mais Lorenzino se borna à me dire : « Benvenuto, tu ferais mieux de ne pas t'en aller. » Je lui répondis que je voulais regagner Rome à tout prix. Il n'insista pas, et ne cessa de regarder le duc d'un très mauvais œil.

Quand j'estimai terminé le modèle de ma médaille, je le serrai dans une petite boîte et je dis au duc : « Monseigneur, ne soyez pas mécontent, car je vous ferai une médaille beaucoup plus belle que celle du pape Clément; celle-ci étant la première que j'aie jamais faite, la raison veut en effet que je réussisse mieux maintenant. Et messer Lorenzo, en personne docte et d'un esprit ingénieux, me donnera quelque magnifique sujet pour le revers. » Ce à quoi ledit Lorenzo repartit aussitôt : « Je ne pensais pas à autre chose qu'à te donner un revers qui fût digne de Son Excellence. » Le duc sourit, et dit en le regardant : « Lorenzo, vous lui donnerez le revers, et il le fera ici, et il ne partira pas. » Lorenzo s'empressa de répondre : « Je le ferai le plus vite que je pourrai, et j'espère que ce sera chose pour émerveiller le monde. » Le duc, qui le tenait pour un peu fou et pour aussi paresseux, se retourna

dans son lit en riant de ses paroles. Je me retirai sans prendre autrement mon congé, et je les laissai seuls ensemble. Le duc, qui ne croyait pas que je partirais, ne me dit rien de plus. Quand il sut que j'avais quitté la ville, il envoya derrière moi un de ses serviteurs, qui me rejoignit à Sienne et me remit cinquante ducats d'or de la part de Son Excellence, en me disant de les dépenser pour l'amour d'elle, et de revenir le plus tôt possible. » Et de la part de messer Lorenzo, ajouta-t-il, j'ai à te dire qu'il te prépare un revers surprenant pour la médaille que tu veux faire. »

J'avais laissé au susdit Romain Pietro Pagolo toutes les instructions nécessaires pour la frappe des monnaies; mais, comme c'était une tâche très difficile, il ne l'accomplit jamais très bien. La Monnaie resta me devoir plus de soixante-dix écus sur le prix de la façon de mes coins.

LXXXII

A mon départ pour Rome, j'avais eu soin d'emporter cette superbe arquebuse à rouet que le duc m'avait donnée; j'eus très grand plaisir à m'en servir plusieurs fois en cours de route, et j'étais émerveillé de l'incroyable précision de son tir. Arrivé au terme de mon voyage (1), comme la petite maison que j'avais dans la Via Giulia n'était pas en ordre, je descendis chez messer Giovanni Gaddi, clerc de la Chambre apostolique, à qui j'avais laissé en garde, lors de ma fuite, nombre de mes belles armes et une foule d'autres objets auxquels je tenais beaucoup. Ne voulant pas camper dans ma boutique, j'envoyai chercher Felice, mon associé, qui se chargea de mettre immédiatement mon logis en parfait état. Le lendemain, j'y allai coucher, après m'être abondamment muni de vêtements

(1) Il résulte d'une lettre du poète Mattio Franzesi à Varchi, en date du 12 juin 1535, que Benvenuto arriva à Rome dans les premiers jours de ce mois.

et de tout ce qui m'était nécessaire pour aller, le matin suivant, remercier le pape. J'avais deux petits domestiques, et en contre-bas habitait une lavandière qui me faisait une cuisine extrêmement propre. J'avais eu le soir même quelques amis à dîner, et le repas avait été fort gai. J'étais ensuite allé me coucher. Or, la nuit étant à peine écoulée, plus d'une heure avant le jour, j'entendis frapper à la porte de la maison avec une telle fureur qu'un coup n'attendait pas l'autre. J'appelai le plus âgé de mes serviteurs, qui avait nom Cencio (c'était le même que j'avais emmené dans le cercle du nécromant), et je lui dis d'aller voir quel était le fou qui frappait si brutalement à pareille heure (1). Tandis qu'il y allait, j'allumai une seconde lumière, car j'en garde toujours une allumée la nuit, et je me hâtai de passer sur ma chemise un excellente cotte de mailles, et quelques mauvais vêtements pris au hasard. Cencio revint et me dit : « Hélas! maître, c'est le bargello avec toute son escorte, et il déclare que si vous ne vous hâtez pas, il enfoncera la porte. Ils ont des torches et mille autres choses. — Dis-leur, répondis-je, que je passe un mauvais vêtement, et que j'y cours en chemise. » Pensant que ce pouvait être un guet-apens, comme ceux qu'avait déjà tentés le seigneur Pier Luigi, je pris de la main droite une excellente dague, et de la gauche mon sauf-conduit, puis je courus à la fenêtre de derrière, qui donnait sur des jardins, et là je vis plus de trente sbires. Je reconnus ainsi que je ne pouvais m'enfuir de ce côté. Je plaçai mes deux gamins devant moi, et je leur ordonnai de se tenir prêts à ouvrir la porte dès que je leur dirais de le faire. Quand je fus bien prêt, je pris une véritable attitude de

(1) On a peine à comprendre comment la plupart des commentateurs italiens, et Leclanché avec eux, ont pu confondre ce Cencio avec le Vincenzio Romoli du paragraphe LXIV. La qualification de *fanciulletto* (jeune enfant), qu'on retrouve dans les deux passages, ne saurait s'appliquer à l'intime ami de Benvenuto. Romoli est d'ailleurs toujours appelé Vincenzio, et non Cencio, tandis que ce diminutif convient parfaitement à l'enfant visionnaire du Colisée.

défense, la dague d'une main, le sauf-conduit de l'autre, et je leur dis : « N'ayez pas peur, ouvrez! » Le bargello Vittorio (1) se précipita aussitôt dans la maison avec deux de ses sbires, pensant pouvoir facilement mettre la main sur moi; quand ils virent la réception que je leur avais préparée, ils reculèrent en disant : « Voilà qui n'est pas une bagatelle! » Je leur jetai alors le sauf-conduit en leur criant : « Lisez ceci, et puisque vous n'avez pas le droit de m'arrêter, je veux encore moins vous permettre de me toucher. » Le bargello ordonna à quelques-uns de ses hommes de s'emparer de moi, et ajouta qu'on verrait ensuite le sauf-conduit. A ces mots, je m'avançai hardiment en brandissant ma dague, et je m'écriai : « Que Dieu soit pour le bon droit! Je vous échapperai, ou vous n'aurez que mon cadavre. » La chambre étant étroite, mes adversaires avaient beau faire mine de se jeter sur moi, j'arrivais à me tenir fortement sur la défensive, ce qui fit voir au bargello qu'il ne m'aurait pas autrement que je le lui avais dit. Il appela le chancelier, et pendant que celui-ci lisait le sauf-conduit, il fit deux ou trois fois signe de m'empoigner. Ils finirent cependant par renoncer à l'entreprise, jetèrent le sauf-conduit à terre, et partirent sans moi.

LXXXIII

Je retournai me coucher, mais l'émotion avait été si forte qu'il me fut impossible de retrouver le moindre sommeil. J'avais dessein de me faire saigner dès qu'il serait jour. Cependant, je demandai d'abord conseil à messer Giovanni Gaddi, qui courut à son tour consulter son médicastre (2).

---

(1) D'après BERTOLOTTI (*Artisti lombardi*, t. I, p. 256), la place de bargello fut tenue en 1534 et 1535 par Nardo Castello et Pietro Francesco, dit *le riche*, et ce n'est qu'en mai 1539 qu'on voit en charge le Romain Vittorio Politti. Benvenuto a eu si souvent maille à partir avec la police, qu'il aura confondu un bargello avec un autre.

(2) Au paragraphe LXXXV, Benvenuto l'appellera maître Bernardino.

Celui-ci me demanda si j'avais eu peur. Que dites-vous du peu de jugement de cet âne, qui m'écoute lui raconter pareille aventure et me pose ensuite une telle question ? C'était un mirliflore qui riait presque sans cesse et à propos de rien, aussi est-ce en riant qu'il m'ordonna de prendre un bon verre de vin grec, et de faire attention à me tenir en joie et à ne pas avoir peur. Messer Giovanni lui dit : « Maître, en un cas semblable, une statue de bronze ou de marbre aurait peur ; à fortiori un homme doit-il être effrayé. — Monseigneur, répondit le médicastre, nous n'avons pas tous été coulés dans le même moule. Cet homme-là n'est ni de bronze ni de marbre, mais d'acier pur. » Il me tâta le pouls et ajouta, en regardant messer Giovanni avec son rire insipide : « Touchez-moi plutôt cela, ce n'est pas le pouls d'un homme, mais celui d'un lion ou d'un dragon. » J'avais vraiment le pouls fortement altéré, probablement dans une mesure plus grande encore que ce benêt de médecin ne l'eût cru possible d'après Hippocrate et Galien. Je sentais bien mon mal ; mais je redoutais qu'une nouvelle peur n'ajoutât encore aux déplorables suites de celles que j'avais éprouvées, et je faisais montre de courage. Sur ces entrefaites, messer Giovanni ordonna de servir le dîner, et nous nous mîmes tous à table. Il y avait là, en plus de messer Giovanni, trois personnes très cultivées : messer Ludovico da Fano, messer Antonio Allegretti et messer Giovanni Greco ; enfin messer Annibal Caro, alors encore tout jeune. Pendant le repas, il ne fut pas un instant question d'autre chose que de ma belle défense. On la fit raconter à plusieurs reprises par Cencio, mon petit domestique, qui était extraordinairement spirituel et courageux, en même temps que très joli garçon. Chaque fois qu'il recommençait le récit de ma furieuse aventure, il se campait dans l'attitude qu'il m'avait vu prendre et répétait à s'y méprendre les paroles que j'avais dites, ce qui ne manquait pas de me remettre en mémoire quelque nouveau détail. A chaque instant on lui demandait s'il avait eu peur ; il répondait en invitant qu'on

me fasse la même question, étant donné qu'il avait éprouvé les mêmes sentiments que moi. Je finis par être ennuyé de ces balivernes, et comme je me sentais tout perturbé, je me levai de table en disant que je devais aller acheter des vêtements neufs, en drap de soie azur, pour Cencio et pour moi, car nous étions à quatre jours de la fête de Notre-Dame, et je voulais suivre la procession, accompagné de Cencio, qui porterait mon cierge allumé (1). Je quittai donc les convives et fis tailler pour moi un beau pourpoint d'armoisin azur (2) et une saie de même étoffe (3), et pour Cencio une saie et un pourpoint de taffetas, également couleur azur. Dès que ces vêtements furent taillés, je me présentai chez le pape. Il me dit d'aller trouver messer Ambrogio, qui avait les instructions voulues pour que je fisse un grand ouvrage d'or. J'allai donc voir messer Ambrogio. Il n'ignorait rien de l'équipée du bargello, car il s'était entendu avec mes ennemis pour me faire revenir de Florence, et avait reproché au bargello de ne pas m'avoir arrêté. L'autre s'était excusé, en disant qu'il ne pouvait rien contre un sauf-conduit rédigé comme l'était le mien (4). Messer Ambrogio commença par me parler de l'ou-

---

(1) La scène, ainsi datée du 11 août 1535, semble, dans le récit de Benvenuto, se placer deux jours après son arrivée à Rome; nous avons vu cependant qu'il y était depuis le commencement de juin. La procession dont il est ici question est celle de la confrérie des bouchers, à laquelle Benvenuto, comme condamné gracié, devait être juridiquement remis.

(2) L'armoisin était un taffetas très léger.

(3) Vêtement de dessus, très ouvert et à larges manches, qui se portait sur le pourpoint.

(4) Le sauf-conduit de Benvenuto faisait « défense à tous en général et à chacun en particulier des maîtres juges de la Ville sainte, bargello et autres officiers quelconques, sous peine des excommunications prononcées, de l'amende de deux cents ducats d'or et des censures de la Chambre apostolique, d'oser ou de prétendre, ayant vu les présentes, l'appréhender, incarcérer, molester ou inquiéter sous quelque prétexte que ce soit ».

vrage qu'il avait commission de me confier, puis il me dit d'établir des croquis, après quoi l'on pourvoirait à tout.

Cependant la Sainte-Marie arriva. Comme il est d'usage que les condamnés auxquels on accorde leur grâce à cette occasion se constituent prisonniers, je retournai chez le pape et lui dis que je ne voulais pas me rendre en prison, et que je priais Sa Sainteté de bien vouloir m'autoriser à n'y point aller. Le pape me répondit que c'était l'usage, et que je devais m'y conformer. Je répondis en m'agenouillant de nouveau, et remerciai Sa Sainteté du sauf-conduit qu'elle m'avait envoyé, et dont j'allais user pour retourner à Florence, me remettre au service de mon duc, qui m'attendait avec tant d'impatience. A ces mots, le pape se tourna vers un de ses favoris et lui dit : « Que Benvenuto aie sa grâce sans être tenu de se constituer prisonnier, et qu'on lui établisse en conséquence son *motu proprio.* » Dès que cet acte fut établi, le pape le signa et le fit enregistrer au Capitole (1). Puis, le jour indiqué, je suivis la procession très honorablement, entre deux gentilshommes (2), et je fus entièrement gracié.

LXXXIV

Quatre jours plus tard, j'eus une très forte fièvre, avec des frissons extraordinaires. Je me mis au lit, et me vis tout de suite à la mort. Je fis appeler les premiers médecins de Rome, entre autres maître Francesco de Norcia (3), très vieux praticien, le plus réputé de tous. Je leur dis à quelle cause j'attribuais cette dangereuse maladie, puis leur racontai comment

(1) Voir la traduction de ce *motu proprio* à la fin de notre second volume, p. 614.

(2) Ces deux gentilshommes doivent être tout simplement deux dignitaires de la confrérie des bouchers.

(3) Francesco Fusconi, qui fut médecin d'Adrien VI, de Clément VII et de Paul III.

j'avais voulu me faire tirer du sang et qu'on me l'avait déconseillé; enfin je les priai de me faire une saignée, s'il en était temps encore. Maître Francesco me répondit qu'il était trop tard pour faire la saignée, mais que, si elle eût été pratiquée au début, je n'aurais pas eu la plus légère indisposition. Maintenant il fallait me traiter autrement. Les médecins se mirent à me soigner avec tout leur zèle et tout leur savoir; néanmoins mon état empirait terriblement chaque jour, et, au bout d'une huitaine, le mal avait fait de tels progrès, qu'on désespéra de ma guérison, et qu'on ordonna de satisfaire tous mes caprices et de me donner tout ce que je demanderais. Maître Francesco dit : « Tant qu'il aura du souffle, appelez-moi à quelque heure que ce soit, parce qu'on ne peut deviner ce que la nature est capable de faire chez un jeune homme de cette trempe. S'il vient à s'évanouir, administrez-lui ces cinq remèdes l'un après l'autre et envoyez-moi chercher; je viendrai à toute heure de la nuit, car je serais plus heureux de sauver ce gaillard-là que n'importe quel cardinal de Rome. » Messer Giovanni Gaddi venait me voir deux ou trois fois par jour, et chaque fois il prenait en main mes belles escopettes, mes cottes de mailles, mes épées, et ne cessait de s'écrier : « Voilà qui est beau, et voilà qui est encore plus beau! » Il n'épargnait d'ailleurs pas davantage mes petits modèles et mes bibelots, de sorte que j'en étais excédé. Avec lui venait un certain Mattio Franzesi (1), qui paraissait, lui aussi, bien pressé de m'enterrer, non qu'il eût à recueillir quoi que ce fût de ma succession, mais parce qu'il désirait, semblait-il, voir comblées les ardentes convoitises de messer Giovanni. Mon associé Felice, dont j'ai déjà parlé, me soignait avec un dévouement que jamais homme au monde n'a pu surpasser. La nature était en moi tout à fait affaiblie et abattue, et il me

(1) Poète burlesque, originaire de Florence. On a publié onze lettres de lui dans les *Prose fiorentine vaccolte dallo Smarrito* (1661). Six de ces lettres font mention de Benvenuto.

restait si peu de force, que je ne pouvais retenir mon souffle au moment de l'expiration, mais j'avais la tête aussi solide qu'avant ma maladie. C'est précisément parce que je gardais ainsi mon bon sens que, voyant s'avancer vers mon lit un vieillard terrible, qui voulait m'entraîner de force dans son immense barque, j'appelais mon Felice, et le suppliais de venir près de moi et de chasser ce vieux ribaud. Felice, dont l'affection pour moi n'avait point de limites, accourait en pleurant et s'écriait : « Va-t-en, vieux traître, qui veux me voler ce que j'ai de plus cher! » Messer Giovanni Gaddi, qui était présent, disait alors : « Le pauvre enfant délire; il n'a plus que quelques heures à vivre! » et son inséparable Mattio Franzesi d'ajouter : « Il a lu Dante (1), et cette divagation provient de la gravité de son mal, » et de s'écrier en riant : « Va-t'en, vieux ribaud, et cesse de tracasser notre Benvenuto. » Voyant qu'on se moquait de moi, je me tournai vers messer Giovanni Gaddi et lui dis : « Mon cher protecteur, sachez que je n'ai point le délire, et qu'en toute vérité ce vieux me tourmente terriblement. Vous feriez bien mieux de me débarrasser de ce misérable Mattio, qui se rit de mes souffrances; et puisque Votre Seigneurie me trouve digne de ses visites, elle devrait venir ici avec messer Antonio Allegretti, avec messer Annibal Caro ou d'autres hommes de mérite d'entre ses amis, toutes personnes que leur discrétion et leur esprit mettent à cent lieues de cet animal. » Messer Giovanni dit alors en plaisantant à ce Mattio de s'ôter à jamais de son soleil, mais les rires de Mattio firent tourner la plaisanterie au sérieux, si bien que messer Giovanni ne voulut plus jamais le voir, et fit venir messer Antonio Allegretti, messer Ludovico (2)

(1) *Ed ecco verso noi venir per nave*
Un vecchio, bianco per antico pelo,
Gridando : « Guai a voi, anime prave! »
(DANTE, *Inferno*, III, pp. 82-84.)

(2) Ludovico da Fano, qui figure déjà aux paragraphes XLVI et LXXXIII parmi les amis de Giovanni Gaddi.

et messer Annibal Caro. Dès que ces hommes de bien furent là, je sentis un soulagement extraordinaire et causai longtemps avec eux, sans perdre mon bon sens, encore que j'incitasse Felice à chasser le vieux. Messer Ludovico me demanda qui je croyais voir et comment il était fait. Tandis que je lui en donnais oralement un portrait ressemblant, ce vieux me prit par le bras et me tira violemment à lui, ce qui me fit crier qu'on me secourût, car il voulait me jeter sous le tillac de son épouvantable barque. Je ne pus dire autre chose, car je fus aussitôt saisi d'un évanouissement très profond, et je crus qu'on me jetait dans cette barque infernale. On m'a raconté qu'en cette pâmoison je me démenai et insultai messer Giovanni Gaddi, l'accusant de venir pour me voler, et non pour compatir le moins du monde à mes malheurs; je lui lâchai, paraît-il, des bordées d'autres injures, qui le couvrirent de confusion. On assure qu'ensuite je m'arrêtai, comme si la mort m'avait frappé. Au bout de plus d'une heure, on trouva que je me refroidissais, et on me laissa pour mort. Chacun étant retourné chez soi, Mattio Franzesi apprit cela et écrivit à Florence, à mon bien cher ami messer Benedetto Varchi, qu'on m'avait vu mourir à telle heure de la nuit. A cette nouvelle, messer Benedetto, en écrivain de grand talent autant qu'en intime, écrivit sur ma soi-disant mort, qu'il ne mettait pas le moins du monde en doute, un admirable sonnet que je reproduirai en son lieu. Il se passa plus de trois grandes heures avant que je revinsse à moi. Après m'avoir administré tous les remèdes ordonnés par le médecin, mon très cher Felice, voyant que je ne recouvrais pas mes sens, courut chez maître Francesco de Norcia, et frappa à sa porte jusqu'à ce qu'il l'eût éveillé et fait lever. Il le supplia en pleurant de venir me voir, parce qu'il me croyait mort. Maître Francesco, qui était très emporté, lui répondit : « Alors, mon fils, que veux-tu que j'aille faire là-bas? S'il est mort, j'en suis plus fâché que toi, mais crois-tu que si je vais le voir avec ma médecine, je puisse te le rendre vivant en lui soufflant au cul? »

cependant, quand il vit le pauvre jeune homme s'en aller en pleurant, maître Francesco le rappela et lui donna une certaine huile pour m'en frotter le pouls et le cœur. Il lui dit, en outre, de me presser aussi fortement que possible les petits doigts des pieds et des mains, et, si je revenais à moi, de le faire appeler immédiatement. Felice le quitta et fit tout ce qui venait de lui être recommandé. Mais, avant qu'il fît grand jour, on paraissait avoir perdu tout espoir, et on ordonna de préparer mon dernier costume et de me laver. Tout à coup je revins à moi et j'appelai Felice, le priant de chasser au plus vite ce vieux qui me tourmentait. Felice voulut envoyer chercher maître Francesco, mais je lui dis de n'en rien faire et de venir près de moi, parce que le vieux avait peur de lui et s'empressait de décamper dès qu'il le voyait là. Felice se mit donc à côté de moi, je le touchai, et le vieux, mis en fureur, me sembla reculer; aussi priai-je mon dévoué compagnon de rester toujours là. Maître Francesco entra. Il dit qu'il voulait me sauver à tout prix, et qu'il n'avait jamais vu jusqu'à ce jour tant de vitalité chez un jeune homme. Il se mit ensuite à écrire et m'ordonna des fumigations, des lotions, des liniments, des cataplasmes et mille autres choses à faire revenir un mort. Enfin il me rendit tout à fait à moi-même en m'appliquant au cul plus de vingt sangsues, et j'eus la sensation d'être lardé de piqûres, entravé et mis en capilotade. Nombre de mes amis s'empressèrent de venir constater le miracle du mort ressuscité, et ma chambre s'emplit d'une foule de grands personnages. Je déclarai devant eux que j'entendais laisser à ma pauvre sœur, qui était à Florence et se nommait Madonna Liperata, le peu que j'avais en or et en espèces, ce qui pouvait valoir environ huit cents écus, en y comprenant les bijoux; tout le reste de ce qui m'appartenait, tant en armes qu'en autres objets, serait pour mon cher Felice, avec cinquante ducats d'or pour lui permettre d'acheter des vêtements de deuil. A ces mots Felice se jeta à mon cou en disant qu'il ne voulait pas autre chose que de me voir vivre.

« Si tu veux que je vive, lui dis-je alors, tiens-moi enlacé comme tu le fais, et gourmande ce vieux, qui a peur de toi. » Ces paroles épouvantèrent certains des assistants, qui reconnurent que, loin de délirer, je parlais à propos et avec mon bon sens. Ma cruelle maladie suivait ainsi son cours, et mon état ne s'améliorait guère. L'excellentissime maître Francesco venait quatre ou cinq fois par jour. Messer Giovanni, dont la confusion durait encore, ne se présentait plus devant moi. Mon beau-frère, le mari de ma sœur Liperata, arriva de Florence pour recueillir mon héritage, mais, comme c'était un fort honnête homme, il fut tout heureux de me trouver vivant. Je tirai de sa vue un incroyable soulagement. Dès qu'il fut près de moi, il me fit des amitiés et me dit qu'il n'était venu que pour me soigner de sa propre main. Il le fit pendant plusieurs jours, après quoi je le renvoyai, quand je fus presque certain de guérir. C'est alors qu'il me laissa le sonnet de messer Benedetto Varchi que je transcris ici :

Sur Benvenuto Cellini, qu'on avait cru mort.

« Qui nous consolera, Mattio (1)? Quels pleurs pourront empêcher qu'il ne soit mort? Hélas! il n'est que trop vrai que, sans nous, est si tôt montée au ciel cette âme illustre qui nous était chère! Elle renfermait la fleur d'une telle vertu que, jusqu'au temps où elle vécut, le monde ne vit pas son égale; il n'en verra plus de semblable, car les meilleurs l'abandonnent prématurément.

» Aimable esprit, si le voile que la mort met entre les hommes ne les empêche pas de s'aimer, regarde du haut du ciel ceux que tu as chéris sur terre pleurer non pas sur toi, qui es en possession de ton bien, mais sur leur douleur.

» Tu t'en es allé contempler là-haut, au ciel, le Très-Haut,

(1) Mattio Franzesi.

notre Créateur. Tu le vois tel qu'ici-bas tes mains habiles en firent l'image (1). »

LXXXV

Ma maladie avait été si incroyablement violente, que sa guérison paraissait impossible. Maître Francesco de Norcia, en homme de bien, se donnait plus de peine que jamais et m'apportait chaque jour de nouveaux remèdes pour chercher à consolider ma pauvre machine détraquée, mais, en dépit d'efforts inouïs, il ne semblait pas qu'il pût arriver à maîtriser un mal aussi tenace, si bien que tous ses confrères ne conservaient guère d'espoir et ne savaient plus que faire. Je mourais de soif, et pourtant, depuis bien des jours, je m'étais gardé de boire, ainsi qu'on me l'avait ordonné. Felice, qui croyait avoir vraiment fait quelque chose de beau en me sauvant la vie, ne me quittait jamais, de sorte que le vieux ne me tourmentait plus autant et se bornait à me visiter quelquefois dans mes rêves. Un jour, cependant, Felice dut sortir, et l'un de mes apprentis resta pour me garder, en compagnie d'une servante appelée Beatrice. Je demandai à cet apprenti ce qu'était devenu mon petit domestique Cencio, et pourquoi je ne l'avais jamais vu m'assister dans mes besoins. Il me répondit que Cencio avait été beaucoup plus malade que moi, et qu'il était entre la vie et la mort. La servante et lui avaient reçu de Felice défense de m'en rien dire. Cette nouvelle me fit un très grand chagrin. J'appelai ensuite Beatrice, la servante, qui était de Pistoie, et la priai de me remplir d'eau fraîche un grand rafraîchisseur de cristal que j'avais près de moi. Elle courut aussitôt le remplir et me l'apporta plein. Je lui dis de me l'approcher des lèvres, et lui promis de lui donner

---

(1) Dans le manuscrit original, ce sonnet est suivi de la signature autographe de Benedetto Varchi.

une jupe si elle m'en laissait boire une gorgée à ma guise. Comme elle m'avait volé de menus objets de quelque importance, elle craignait qu'on ne découvrît son larcin, aussi aurait-elle été enchantée que je mourusse. Elle me laissa donc boire tout mon soûl de cette eau, à deux reprises, si bien que j'en avalai beaucoup plus d'une fiasque (1). Je me couvris ensuite, je me mis à transpirer et je m'endormis.

Je sommeillais depuis une heure environ, quand Felice revint. Il demanda à l'apprenti ce que je faisais. Le gamin répondit : « Je n'en sais rien; Beatrice lui a apporté ce rafraîchisseur plein d'eau, et il a bu presque tout; j'ignore s'il est mort ou vif maintenant. » Il paraît que mon pauvre associé faillit tomber par terre, tant le coup lui fut dur, puis il empoigna le premier bâton qui lui tomba sous la main, et s'en servit pour taper à coups redoublés sur la servante, en s'écriant : « Ah! traîtresse! tu me l'as tué! » Tandis qu'il bâtonnait et que la fille hurlait, j'eus un songe. Il me sembla que le vieux avait en main des cordes avec lesquelles il ordonnait de me garrotter; mais Felice accourait et lui assénait un coup de hache. Le vieux s'enfuyait alors en disant : « Laissez-moi m'en aller, je ne reviendrai pas de longtemps. » Cependant Beatrice était accourue dans ma chambre en poussant de grands cris; ce bruit me réveilla : « Laisse-la, dis-je à Felice, car, en voulant peut-être me faire du mal, elle m'a fait si grand bien, que toi-même, avec tous tes soins, tu n'as jamais pu arriver au résultat qu'elle a pleinement obtenu. J'ai d'ailleurs besoin de votre secours à tous deux, car je suis en nage; essuyez-moi vite. » Felice reprit courage, m'essuya, me réconforta. Je me sentais infiniment mieux, et tins pour assuré que je recouvrerais la santé. Maître Francesco survint. L'amélioration considérable qu'il constata chez moi, les pleurs de la servante, les allées et venues de l'apprenti, les rires de Felice,

(1) Bouteille à panse large et à col long garnie de paille, usitée en Italie.

tout cet imbroglio lui fit penser qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire, auquel il fallait rapporter l'heureux changement survenu dans mon état. Au même moment entra ce maître Bernardino, qui n'avait pas voulu me saigner au début de ma maladie. Maître Francesco, tout savant qu'il fût, s'écria : « Oh! puissance de la nature! elle connaît ses besoins, et, nous autres médecins, nous les ignorons entièrement. » Aussitôt, cet écervelé de maître Bernardino s'empressa de répliquer : « S'il avait bu plus d'une fiasque d'eau, il aurait été guéri sur l'heure. » Maître Francesco, en homme d'âge et de grande expérience, lui répondit : « C'eût été le désastre, et Dieu veuille en faire tomber un pareil sur vous! » Puis il se tourna vers moi et me demanda si j'aurais pu boire davantage. « Non, lui répondis-je, car je n'avais plus du tout soif. » Alors il reprit, en regardant maître Bernardino : « Vous voyez bien que la nature avait pris exactement ce dont elle avait besoin, ni plus ni moins. C'était de même elle qui parlait, quand ce pauvre jeune homme vous priait de le saigner. Si vous saviez qu'il pouvait recouvrer maintenant la santé en buvant deux fiasques d'eau, pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt? Vous en auriez eu tout l'honneur. » A ces mots, le médicastre partit en grommelant, et ne reparut plus jamais. Maître Francesco, après son départ, déclara que je devais quitter ma chambre et faire un séjour sur une des collines de Rome. Le cardinal Cornaro, ayant appris que j'allais mieux, me fit venir dans une propriété qu'il avait à Monte Cavallo. On m'y transporta le soir même avec des soins infinis, sur une chaise, bien couvert des pieds à la tête. J'étais à peine arrivé, que je fus pris de vomissements. Au cours de cette crise, il me sortit de l'estomac un vers velu, long d'un quart de brasse; ses grands poils, ses taches vertes, noires et rouges, le rendaient affreux. On le conserva pour le montrer au médecin, qui déclara n'avoir jamais vu pareille chose. Il dit ensuite à Felice : « Maintenant aie soin de ton Benvenuto; le voilà guéri, ne lui laisse pas commettre d'excès, car, encore qu'il s'en soit tiré

cette fois, la première imprudence qu'il ferait maintenant le mènerait au tombeau. Tu l'as vu, il a été si bas qu'on pouvait se demander s'il était encore temps de lui donner l'extrême-onction, mais à présent je reconnais qu'avec un peu de patience et de temps, il se remettra à faire de beaux ouvrages. » Il se tourna ensuite vers moi et me dit : « Benvenuto, mon ami, sois sage et abstiens-toi de tout excès; puis, quand tu seras guéri, je veux que tu me fasses de ta propre main une statue de Notre-Dame devant laquelle je ne manquerai jamais de prier pour toi. » Je le lui promis et lui demandai s'il ne voyait pas d'inconvénient à ce que je me fisse transporter jusqu'à Florence. Il me répondit qu'il fallait attendre que je fusse un peu plus fort et voir comment la nature réagirait.

LXXXVI

Huit jours se passèrent; il y avait si peu d'amélioration dans mon état, que je devenais presque à charge à moi-même. C'est que cette lourde épreuve durait pour moi depuis plus de cinquante jours. Je résolus de partir et, quand j'eus fait mes préparatifs, une paire de paniers (1) nous emmena à Florence, mon cher Felice et moi. Comme je n'avais pas écrit pour annoncer mon voyage, j'arrivai chez ma sœur (2), qui m'accueillit en pleurant et en riant à la fois. Le jour même, nombre de mes amis vinrent me voir, entre autres Pier Landi, le plus intime et le plus cher que j'eusse au monde. Le lendemain, ce fut le tour de Niccolò de Monte Aguto, qui m'était extrêmement attaché. Il avait entendu dire au duc : « Benvenuto aurait bien mieux fait de mourir; il est venu ici se mettre la corde au cou, car je ne lui pardonnerai jamais. » Aussi me dit-il en

(1) On appelait panier une sorte de voiture découverte, à deux ou quatre roues, dont la capote était souvent attachée à l'avant.

(2) Benvenuto arriva à Florence le 9 novembre 1535, ainsi qu'il résulte d'une lettre de Varchi à Bembo, en date du lendemain.

entrant, d'un ton désespéré : « Hélas! mon cher Benvenuto, qu'es-tu venu faire ici? N'avais-tu pas conscience d'être coupable envers le duc? Je l'ai entendu jurer que tu étais venu te mettre, sans rémission, la corde au cou. — Niccolò, lui répondis-je, rappelez à Son Excellence que le pape Clément a voulu jadis me traiter de la même manière, et que son tort n'était pas moins lourd. Qu'elle me fasse surveiller et me laisse guérir; je lui montrerai alors qu'elle n'a jamais eu, à aucun moment de sa vie, plus fidèle serviteur que moi. Un de mes ennemis, qui séchait d'envie, m'aura joué ce mauvais tour; que Son Excellence attende jusqu'à mon complet rétablissement; je lui rendrai compte de ma conduite autant qu'il m'appartient de le faire, et je me justifierai de telle manière qu'elle en sera étonnée. » C'était le barbouilleur Giorgio Vasari, d'Arezzo (1), qui m'avait ainsi desservi, sans doute pour me dédommager de tous les bienfaits qu'il avait reçus de moi, au temps où je l'avais hébergé et défrayé de tout à Rome, où il avait mis ma maison sens dessus dessous. Il était alors atteint d'une petite lèpre sèche, dont le prurit l'amenait à se gratter continuellement, et comme il dormait dans le même lit qu'un brave garçon nommé Manno (2), que j'occupais comme apprenti, il lui écorcha une jambe avec ses mains sales, dont il ne taillait jamais les ongles. Il avait cru se gratter lui-même, mais Manno ne m'en déclara pas moins qu'il quittait mon service, et voulait tuer coûte que coûte ce mauvais coucheur. Je les réconciliai, puis je plaçai Giorgio chez le cardinal de Médicis, et je ne cessai de lui venir en aide. Voilà jusqu'où j'étais coupable envers lui; aussi avait-il pris sa revanche en disant au duc Alexandre que j'avais mal parlé

---

(1) Vasari (1511-1574) est un peintre médiocrement original, mais son talent d'écrivain et d'architecte suffit à lui assurer le haut rang qu'il occupe à nos yeux. Il est d'ailleurs assez piquant de constater que nous lui devons le seul portrait de Benvenuto qui nous soit parvenu.

(2) Manno Sbarri, orfèvre florentin, dont Vasari fait plusieurs fois l'éloge (éd. cit., t. V, p. 373, et t. VII, p. 10).

de Son Excellence, et que j'avais déclaré avec forfanterie que je tiendrais à être le premier à escalader les murs de Florence, quand ses ennemis, qu'il avait bannis, reviendraient l'en chasser. J'ai su plus tard qu'il avait tenu ces propos à l'instigation d'Ottaviano de Médicis, qui avait voulu se venger en galant homme des furieux reproches que le duc lui avait adressés au sujet de la frappe des monnaies et de mon départ de Florence. Mais, comme j'étais innocent du crime qu'on m'imputait, je n'eus pas la moindre frayeur. Le savant maître Francesco de Montevarchi (1) me soignait avec une extrême habileté. Il m'avait été amené par mon très cher ami Luca Martini (2), qui passait la plus grande partie de la journée avec moi.

LXXXVII

Pendant ce temps j'avais renvoyé à Rome le fidèle Felice pour y prendre soin de mes affaires. Dès que je n'eus plus besoin d'avoir la tête toujours sur l'oreiller, ce qui arriva au bout de quinze jours, je ne tins aucun compte de mon impuissance à me servir de mes jambes, et me fis transporter sur la petite terrasse du palais Médicis, pour y attendre, sur un siège, le passage du duc. Nombre des amis que j'avais à la Cour vinrent me parler. Ils s'étonnaient fort que je me fusse imposé la fatigue d'un pareil transport, étant donné la gravité de ma maladie, et me disaient que j'aurais dû attendre d'être guéri, pour aller voir le duc. Ils faisaient cercle à l'envi autour de moi, et me regardaient tous comme un miracle, non seulement parce qu'ils avaient entendu parler de ma mort, mais beaucoup plus encore parce qu'ils me trouvaient l'air d'un cadavre. Alors je racontai, en présence de tous, comment un ribaud de malheur avait dit à Monseigneur le duc que j'avais

(1) Francesco Catani, dont Varchi loue également la valeur.

(2) Ce personnage joua plus tard un rôle important à la cour de Cosme Ier, qui l'envoya comme provéditeur à Pise en 1555.

déclaré avec forfanterie que je tiendrais à être le premier à escalader les murs de Florence, et que j'avais, de plus, mal parlé de Son Excellence. « Voilà, ajoutai-je, pourquoi il m'est indifférent de vivre ou de mourir, tant que je ne me serai pas lavé de cette infamie et que je ne connaîtrai pas le téméraire coquin qui a fait ce faux rapport. » Beaucoup de gentils-hommes étaient accourus pour m'entendre et me témoignaient la plus grande compassion : celui-ci me disait une chose, celui-là une autre. Je leur déclarai que j'avais juré de ne pas m'en aller de là avant de savoir le nom de mon accusateur. A ces mots, maître Agostino, tailleur du duc, fendit la foule qui m'entourait et dit : « Si c'est tout ce que tu veux savoir, tu vas être satisfait tout de suite. » Juste à ce moment passait le susdit peintre Giorgio. « Voilà celui qui t'a accusé, reprit alors maître Agostino; maintenant tu sais si tu as affaire ou non à un menteur. » Bien qu'il me fût impossible de bouger, je demandai sans hésiter à Giorgio s'il avait vraiment tenu sur moi les propos qu'on lui prêtait. Il le nia et affirma qu'il n'en était rien et qu'il n'avait jamais rien dit de tel. « Ah! pendard, s'écria maître Agostino, ne sais-tu pas que j'en ai la preuve absolue (1)? » Giorgio se hâta de disparaître, tout en continuant ses dénégations et en protestant de son innocence (2). Le duc vint à passer peu après. Je me fis aussitôt soulever devant Son Excellence, qui s'arrêta. J'en profitai pour lui dire que j'étais venu là dans le seul but de me justifier. Le duc me regarda et ne me cacha pas son étonnement de me voir en vie; puis il me dit de m'appliquer à me conduire en homme de bien et à me guérir.

Lorsque je fus de retour chez moi, Niccolò de Monte Aguto vint me trouver et me déclara que j'avais échappé à une des

(1) Tout ce qui suit, jusqu'à la fin du paragraphe, est écrit de la main de Benvenuto dans le manuscrit original.

(2) Vasari n'ayant jamais eu que des éloges pour Benvenuto, il semble bien qu'il ait dit la vérité.

plus violentes fureurs du monde, et qu'il n'aurait jamais cru que je me fusse tiré de là, car il avait vu ma condamnation signée sans rémission possible. Il m'engagea à faire de mon mieux pour me guérir au plus tôt et décamper ensuite, car le coup venait de haut, et d'un personnsge dont j'avais tout à craindre.« Prends garde à toi! » s'écria-t-il. Puis il ajouta : «Qu'as-tu donc fait pour offenser ce mauvais drôle d'Ottaviano de Médicis? » Je répondis que je n'avais jamais rien fait pour l'offenser, tandis que lui n'avait rien négligé pour m'être désagréable, et je racontai l'affaire de la Monnaie. « Pars le plus tôt que tu pourras, reprit Niccolò, et arme-toi de courage, car la vengeance arrivera plus tôt que tu ne crois. » Je n'eus donc plus d'autre souci que de me guérir, ce qui ne m'empêcha point de donner à Pietro Pagolo des conseils sur les procédés à employer pour la frappe des monnaies, puis je filai sans prendre congé du duc ni de personne, et je revins à Rome.

LXXXVIII

A peine arrivé, je commençai par me bien divertir avec mes amis, puis je me mis à la médaille du duc. Au bout de quelques jours, j'avais déjà gravé la tête sur acier. C'était le plus bel ouvrage que j'eusse jamais fait en ce genre. Un idiot de première force, appelé messer Francesco Soderini (1), venait me voir au moins une fois par jour. Ayant remarqué ce que je faisais, il me répéta à maintes reprises: «Quel monstre d'homme es-tu donc? tu veux immortaliser cet enragé tyran, et comme tu n'as jamais rien fait d'aussi beau, on voit par là que tu es notre ennemi jusqu'à la moelle des os et l'ami de ces gens-là. Pourtant le pape et le duc ont voulu deux fois te faire pendre sur une fausse imputation. Tu as échappé au

(1) Francesco Soderini avait été banni de Florence en 1530 Il mourut en 1551.

père et au fils; prends garde maintenant au Saint-Esprit! » Il parlait ainsi parce qu'on tenait pour certain que le duc Alexandre était fils du pape Clément (1). Messer Francesco déclarait encore et jurait devant qui voulait l'entendre qu'il me volerait, s'il le pouvait, les coins de cette médaille. Je lui répondis en le remerciant de son avertissement, et lui dis que je les garderais de telle façon qu'il ne les verrait plus jamais.

J'écrivis à Florence en priant qu'on demandât à Lorenzino de m'envoyer le revers de la médaille. Voici ce que me répondit mon correspondant, Niccolò de Monte Aguto : Il me dit qu'il avait fait part de ma demande à cet insensé et mélancolique philosophe de Lorenzino (2), lequel avait déclaré qu'il ne pensait jour et nuit qu'à ce revers, et qu'il le ferait le plus tôt possible. Niccolò ajoutait que je ferais bien de n'y pas compter, d'en composer un moi-même, et, dès que je l'aurais terminé, d'aller spontanément le présenter au duc, car je n'aurais pas à m'en repentir. Je fis donc un dessin pour un revers approprié, selon moi, au sujet de ma médaille, et j'en poussai l'exécution avec toute l'assiduité que j'y pouvais mettre. Cependant, comme je n'étais pas encore entièrement remis de ma cruelle maladie, il m'arrivait de m'interrompre, non sans un très vif plaisir, pour aller chasser à l'escopette avec mon cher Felice. Il ne savait absolument rien de mon

(1) Varchi rapporte également ce bruit, mais n'hésite pas à affirmer, en divers passages de sa *Storia Fiorentina*, qu'Alexandre était fils naturel de Laurent, duc d'Urbin.

(2) Bacci (p. 170) rapproche de ce jugement de Benvenuto le passage suivant de Paul Jove : « Lorenzino, le visage pâle et le front chargé de mélancolie, se promenait seul, et échangeait de très rares propos avec de non moins rares interlocuteurs. Il fréquentait les lieux solitaires et reculés de la ville et laissait paraître des signes si évidents d'humeur atrabilaire que certains commençaient à se moquer de lui en cachette, tandis que d'autres, plus perspicaces, se demandaient s'il ne nourrissait point en son cœur le dessein de quelque effroyable entreprise. »

métier, mais, comme on nous voyait jour et nuit ensemble, chacun s'imaginait qu'il excellait comme pas un dans l'orfèvrerie. Comme il avait un heureux caractère, il nous arriva mille fois de rire tous deux de la grande réputation qu'il s'était acquise. Du fait qu'il se nommait Felice Guadagni (1), il me disait en plaisantant : « Je m'appellerais Felice Gagne-petit, si vous ne m'eussiez fait acquérir un si grand crédit, que je puis me nommer : Felice, de la famille des princes Gagne-beaucoup. » Je lui répondais qu'il y a deux manières de gagner : l'une qui consiste à gagner pour soi, l'autre à gagner pour les autres; et que j'appréciais chez lui cette seconde manière beaucoup plus que la première, puisqu'il m'avait gagné la vie. Nous échangeâmes mainte et mainte fois ces propos, notamment un jour de l'Epiphanie, où nous nous trouvions près de la Magliana (2). La nuit était déjà presque venue, et comme j'avais tué dans la journée, avec mon escopette, bon nombre d'oies et de canards, j'étais à peu près décidé à ne plus tirer, et nous hâtions le pas pour rentrer à Rome. Ne voyant pas devant moi mon chien, qui se nommait Barucco, je l'appelai, me retournai et aperçus cet animal, dont le dressage était parfait, en arrêt devant des oies gîtées dans un fossé. Je descendis aussitôt de cheval, j'armai ma bonne escopette, et je fis feu de très loin. J'atteignis deux oies d'une seule balle. J'ai toujours tenu à ne tirer qu'avec une seule balle, et j'arrivais ainsi à toucher la plupart du temps le but à une distance de deux cents brasses, ce qu'on ne peut faire avec une charge plus lourde. Des deux oies que j'avais frappées, l'une était presque morte; l'autre, blessée seulement, voletait encore. Mon chien poursuivit celle-ci et me l'apporta. Je courus vers l'autre, que j'avais vue tomber dans le fossé. Me fiant à mes bottes, qui étaient très hautes,

(1) Guadagni veut dire : le gagneur.

(2) La Magliana est un ancien château de chasse, aujourd'hui en ruine, sis à quatre lieues de Rome.

j'avançai le pied, mais le terrain s'enfonça sous moi. J'arrivai quand même à prendre mon oie, mais j'avais ma botte droite toute pleine d'eau. Je la vidai en levant la jambe, et je remontai à cheval. Nous avions hâte de rentrer à Rome, mais comme il faisait grand froid, je sentis ma jambe se glacer tellement, que je dis à Felice : « Il est impossible de laisser plus longtemps ma jambe comme cela, car je ne peux plus supporter une telle douleur. » Le bon Felice, sans mot dire, descendit de cheval, ramassa des chardons et du menu bois et se disposa à y mettre le feu. Tout en attendant qu'il eut fini ses préparatifs, il m'arriva de poser les mains sur la poitrine duvetée de mes oies; j'eus une telle sensation de chaleur que la flambée qui s'apprêtait devint inutile. Je remplis ma botte de plumes d'oie, et j'éprouvai de suite un soulagement si grand, qu'il me rendit la vie.

LXXXIX

Une fois remontés sur nos chevaux, nous filâmes rapidement vers Rome. Il faisait déjà nuit, et nous gravissions une petite côte, quand, en regardant du côté de Florence, nous poussâmes tous deux un grand cri d'étonnement : « Dieu du ciel! quel étrange météore il y a au-dessus de Florence! » C'était comme une énorme poutre de feu, qui étincelait et illuminait tout l'horizon. Je dis à Felice : « Nous apprendrons certainement demain qu'il s'est passé quelque chose de grave à Florence. » Quand nous arrivâmes à Rome, la nuit était opaque. Je montais un petit cheval qui marchait l'amble et dont l'impétuosité était extraordinaire. Près des Banques et de notre maison se trouvait un tas de plâtras et de débris de tuiles qu'on avait jetés, pendant le jour, au milieu de la rue. Lorsque nous fûmes parvenus à cet endroit, mon cheval, ne voyant pas l'obstacle, pas plus que moi d'ailleurs, le gravit avec son ardeur coutumière; mais, en le descendant, il trébucha et

culbuta la tête entre les jambes. Grâce à Dieu, je ne me fis pas le moindre mal. Par contre, ma chute avait été fort bruyante, ce qui fit sortir les voisins avec des lumières. Ils me trouvèrent sur pied et, sans remonter à cheval, je courus à ma maison en riant de m'être tiré d'une aventure où j'aurais pu me rompre le cou. Plusieurs de mes amis m'attendaient chez moi. Tout en dînant avec eux, je leur racontai les incidents de ma chasse et leur parlai de la satanée poutre de feu que nous avions vue. « Bon Dieu! s'écrièrent-ils, qu'est-ce que cela peut bien annoncer? » Je leur répondis : « Il y a certainement du nouveau à Florence. » Cela n'empêcha point le repas d'être très gai. Le lendemain soir, la nouvelle de la mort du duc Alexandre arriva à Rome (1). Dès qu'elles la connurent, quantité de mes connaissances vinrent me dire : « Tu avais raison d'assurer qu'il s'était passé quelque chose de grave à Florence! » Au même moment je vis arriver en sautillant sur un mauvais mulet messer Francesco Soderini. Il remplissait la rue des éclats d'un rire inextinguible et me dit : « Voilà le revers que t'avait promis Lorenzino de Médicis pour la médaille de cet infâme tyran. » Il ajouta : « Tu voulais immortaliser les ducs; quant à nous, nous ne voulons plus de ducs »; et il se moqua de moi à ce sujet comme si j'eusse été un de ces chefs de faction qui font des ducs. Il parlait encore quand survint un certain Baccio Bettini, qui avait une affreuse tête de corbeau. Lui aussi s'en prit à moi à propos des ducs : « Nous les avons *déduqués*, me dit-il, nous n'aurons plus de ducs, et tu voulais les immortaliser! » Je passe sous silence mille autres propos importuns. Quand j'en eus tout mon soûl, je m'écriai devant eux : « Oh! butors que vous êtes, je ne suis qu'un pauvre orfèvre, qui sers tous ceux qui le payent, et vous vous raillez de moi comme si j'étais un chef de parti! Je

(1) Dans la nuit du 5 au 6 janvier 1537, Lorenzino conduisit Alexandre dans sa chambre à coucher pour y rencontrer une dame, sa parente, dont le duc s'était épris, et il le poignarda de sa propre main.

ne veux pas, en retour, vous reprocher l'insatiable avidité, les folies et l'incapacité de vos prédécesseurs, mais j'affirme, en réponse à vos bordées de rires stupides, qu'avant deux ou trois jours tout au plus vous aurez un autre duc, peut-être pire que le défunt. » Le lendemain Bettini vint à ma boutique et me dit : « On pourrait se dispenser de dépenser de l'argent en courriers, puisque tu sais les choses avant qu'elles arrivent. Quel est donc l'esprit qui te les révèle ? » Et il me raconta comment Cosme de Médicis, fils du seigneur Jehannin, avait été proclamé duc (1). Il ajouta que cette proclamation n'avait eu lieu qu'à certaines conditions qui limiteraient le pouvoir du nouveau duc, de sorte que celui-ci n'aurait pas sa complète liberté d'action. Ce fut alors à moi de me moquer des rieurs : « Les citoyens de Florence, dis-je, ont mis un jeune homme sur un cheval merveilleux, puis ils lui ont chaussé des éperons, lui ont lâché toute la bride en main, l'ont conduit dans un jardin magnifique, rempli de fleurs, de fruits, de délices sans nombre, après quoi ils lui ont enjoint de ne pas dépasser des limites marquées par eux. Or, dites-moi, vous autres, qui donc pourra le retenir, quand il voudra les franchir ? On ne soumet pas aux lois ceux qui en disposent. » Mes gens, à ces mots, me laissèrent tranquille, et je n'eus plus d'ennuis avec eux (2).

XC

Je m'occupai de ma boutique, ce qui me permit de poursuivre l'exécution de quelques-uns de mes ouvrages, de peu

(1) Cosme de Médicis prit le titre de duc le 9 janvier 1537.

(2) Benvenuto ne reparlera plus de la médaille d'Alexandre de Médicis. Il semble cependant qu'il l'acheva, en donnant un facile complément à son œuvre par la composition d'un revers portant une simple couronne avec l'inscription : SOLATIA LVCTVS EXIGVA INGENTIS (Faible consolation d'un deuil si grand !). Cette pièce, qui se trouve au Cabinet de Florence, est reproduite par Plon (pl. LXI, fig. 1).

d'importance, il est vrai, car je m'appliquais à rétablir ma santé. Il me semblait, en effet, que je n'étais pas encore entièrement remis de la grave maladie dont j'avais souffert. Sur ces entrefaites, l'Empereur revint en vainqueur de son expédition contre Tunis (1). Le pape m'envoya chercher et me consulta sur le genre de présent qu'il pourrait offrir à Sa Majesté. Je lui répondis que rien ne me paraissait plus convenable qu'une croix d'or, avec un Christ en relief, pour laquelle j'avais presque achevé une ornementation qui serait merveilleusement appropriée et ferait le plus grand honneur à Sa Sainteté et à moi. J'avais, en effet, déjà exécuté trois figurines d'or, en ronde-bosse, de la dimension d'une palme environ. (C'étaient les figures que j'avais commencées pour le calice du pape Clément, et elles représentaient la Foi, l'Espérance et la Charité.) J'y ajoutai tout le reste du pied de la croix, modelé en cire, et je portai le tout au pape, avec un Christ également en cire et quantité de très beaux ornements. Sa Sainteté en fut très satisfaite et, avant que je prisse congé d'elle, nous convînmes de tout ce qu'il y avait à faire, après quoi le prix de la façon fut arrêté. Ceci se passait un soir, quatre heures après la chute du jour, et le pape avait chargé messer Latino Giovenale de me verser l'argent le lendemain matin. Messer Latino avait un grain de folie; il se mit en fantaisie de faire adopter au pape un projet complètement nouveau, dont il pût seul revendiquer la paternité, de sorte qu'il ne subsista rien de tous les accords qu'on avait pris. Le matin, je croyais n'avoir qu'à toucher mon argent, quand cet animal me dit avec sa stupide présomption : « C'est à nous qu'il appartient d'inventer, et vous n'avez qu'à exécuter nos ordres. Hier soir, avant de quitter le pape, nous avons pensé à quelque chose de beaucoup mieux. » Dès que

---

(1) Benvenuto revient quelque peu en arrière, car Charles-Quint, de retour de son expédition contre Tunis, arriva à Naples le 30 novembre 1535.

j'eus entendu ces premières paroles, je ne laissai pas mon homme aller plus loin avant, et je ripostai : « Ni vous ni le pape ne pourrez jamais penser à quelque chose de mieux qu'à un objet où l'image du Christ a sa place. J'écoute maintenant toutes les niaiseries courtisanesques que vous avez à me débiter. » Il partit furieux, sans dire un mot de plus, et tâcha de faire confier le travail à un autre orfèvre, mais le pape n'y consentit pas et m'envoya chercher sur-le-champ. Il m'approuva d'avoir répondu comme je l'avais fait, mais ajouta qu'il voulait tirer parti d'un Office de la Vierge, orné de merveilleuses miniatures dont l'exécution avait coûté au cardinal de Médicis plus de deux mille écus. Ce serait un présent tout indiqué pour l'impératrice. On exécuterait ensuite pour l'Empereur l'ouvrage, vraiment digne d'un si grand prince, dont j'avais établi le projet; on ne pouvait, d'ailleurs, agir autrement, vu le peu de temps dont on disposait, car on attendait l'empereur à Rome dans un mois et demi. Sa Sainteté voulait pour ce livre une couverture d'or massif, richement ciselée et ornée de nombreuses pierreries, qui valaient environ six mille écus. On me les remit, ainsi que l'or nécessaire, et je m'attelai à ce travail (1). Je le menai rapidement, et en quelques jours il était parvenu à un tel degré de beauté, que

---

(1) Tout ce qui précède doit être rapproché de ce que Benvenuto dira plus tard, dans le *Traité de l'Orfèvrerie* (éd. cit., pp. 53 et 54) : « Un mois avant qu'arrivât l'empereur, le pape avait décidé de lui faire un présent qui fût digne à la fois de l'hôte qu'il voulait honorer et de la magnificence qui sied au Saint-Siège. Dans ce but je fus appelé parmi ses nombreux conseillers, puis en sa présence, devant son conseil privé, dans une petite pièce très retirée, et l'on me demanda mon avis. Je répondis immédiatement que, le pape étant en toute vérité le chef de la religion chrétienne et le vicaire de Jésus-Christ, il me semblait qu'il devait offrir à l'empereur un beau Christ d'or, posé sur une croix de lapis-lazuli, pierre bleue dont on extrait le bleu d'outremer, avec un pied d'or richement ouvragé et orné de joyaux, dans la mesure de la dépense qu'il plairait à Sa Sainteté d'y engager. Comme j'avais trois figures d'or, ciselées avec le plus grand soin, on pourrait

le pape en fut émerveillé, me combla de hautes marques de faveur et défendit à cet animal de Giovenale de venir rôder autour de moi. Mon ouvrage touchait à sa fin, quand l'empereur arriva (1). On lui dressa de nombreux et magnifiques arcs de triomphe, et il entra dans Rome avec une pompe merveilleuse; mais je laisse à d'autres le soin de la décrire, car je ne veux parler que de ce qui me concerne.

---

en faire le principal motif de la décoration du socle, d'autant plus que ces figures, qui représentaient la Foi, l'Espérance et la Charité, étaient tout à fait indiquées. Mon avis plut fort à Sa Sainteté, qui m'exprima sans plus tarder son désir de voir un modèle de ce projet. Je mis un jour et demi à établir ce modèle, et le lendemain je le portai au pape. Il avait été fort satisfait de mon projet quand il me l'avait entendu exposer, mais il le fut cent fois davantage quand il le vit traduit dans la cire, si bien qu'il tint à me donner la commande. Il se montra si gracieux qu'il ne fallut pas échanger vingt paroles pour tomber d'accord sur le prix. Il me fit aussitôt verser des arrhes et me pria de me presser. En présence de cette consigne, je fis tous les efforts dont j'étais capable pour mener à bien ce bel ouvrage, mais tout fut dérangé du fait de certaines bêtes malfaisantes, qui pouvaient se faire entendre à toute heure de ce grand pape, car il arrive à presque tous les princes d'avoir toujours dans leur entourage immédiat le pire individu de toute la cour, et c'est ainsi qu'on ajoute foi à des gens qui ne savent même pas ce qu'ils disent. Un de ces sacripants souffla dans l'oreille de ce bon pape, avec une telle perfidie qu'il le persuada, que le meilleur présent à offrir à l'empereur était un livre d'heures de la Vierge orné de miniatures, que le cardinal Hippolyte de Médicis avait fait exécuter pour Madonna Julia, de la maison de Gonzague. On pouvait exécuter pour ce livre une couverture d'or fin, rehaussée du nombre de joyaux que Sa Sainteté voudrait y employer, et le présent serait beaucoup plus agréable à l'empereur, parce qu'il pourrait en faire don à l'impératrice, son épouse. Voilà comment le pape, leurré par ses conseillers de malheur, renonça au crucifix et me commanda d'exécuter la couverture du livre, ce que je fis. » Le lecteur ne manquera pas de remarquer que, dans ce second récit, Benvenuto ne parle plus d'une croix d'or, mais d'une croix de lapis-lazuli montée sur un pied d'or et que le pape ne renonce pas immédiatement à cette croix, comme dans le texte de la *Vie*. Benvenuto est évidemment peu soucieux d'harmoniser ses témoignages.

(1) Charles-Quint fit son entrée à Rome le 5 avril 1536.

A peine arrivé, l'Empereur offrit au pape un diamant qu'il avait payé douze mille écus. Sa Sainteté me fit appeler, me remit ce joyau et me dit de lui faire un anneau à la mesure de son doigt (1), mais de lui apporter auparavant le livre dans l'état d'avancement où il se trouvait. Quand je le lui eus apporté, il se montra grandement satisfait et me demanda quelle excuse valable on pourrait, à mon avis, invoquer devant l'empereur pour expliquer l'inachèvement de ce travail. Je lui répondis alors qu'on ne manquerait pas d'excuses valables, car je pouvais alléguer ma maladie, à laquelle Sa Majesté prêterait foi sans la moindre difficulté, en me voyant maigre et pâle comme je l'étais. Le pape déclara que l'excuse lui agréait fort, mais qu'il me faudrait, en faisant présent du livre, m'offrir aussi moi-même de sa part, et il m'indiqua en détail la manière dont je devais me tenir et les paroles que je devais prononcer. Je répétai aussitôt ces paroles, en demandant à Sa Sainteté si ma diction lui plaisait : « Ce serait trop bien, me répondit-elle, si tu avais assez de confiance en toi pour parler devant l'Empereur comme tu le fais devant moi. » Je lui déclarai alors que j'aurais assez de confiance en moi pour parler avec beaucoup plus d'assurance encore devant l'Empereur, car, celui-ci n'étant pas vêtu autrement que moi, je croirais m'adresser à un homme comme moi, ce qui n'arrivait pas quand je parlais à Sa Sainteté, qui me semblait beaucoup plus proche de la divinité, tant en raison de ses ornements pontificaux, qui la faisaient ressembler aux saints, qu'à cause du prestige inhérent à sa belle vieillesse; tout cela m'inspirait plus de crainte respectueuse que je n'en pourrais éprouver devant l'empereur. « Va, Benvenuto, mon ami, me dit alors le pape; tu es plein de talent; fais-nous honneur, tu y trouveras ton avantage. »

---

(1) Dans le *Traité de l'Orfèvrerie* (éd. cit., p. 55), Benvenuto ajoute : « Je courus aussitôt en grande hâte à ma boutique, et je fis en deux jours un anneau comparable aux plus richement ouvragés qu'on ait jamais exécutés. »

XCI

Sa Sainteté ordonna de préparer deux chevaux de Turquie, ayant appartenu jadis au pape Clément. C'étaient les plus beaux qui fussent jamais venus dans la chrétienté. Messer Durante, son camérier (1), fut chargé de les amener par les corridors du palais, et de les offrir à l'Empereur, en lui adressant un compliment dont le pape avait lui-même arrêté les termes. Nous descendîmes ensemble, et quand nous fûmes en présence de l'empereur, les deux chevaux entrèrent avec une allure si noble et si élégante, que Sa Majesté et tous les assistants en furent émerveillés. A ce moment, messer Durante s'avança avec sa démarche gauche, et sa langue s'embarrassa tellement dans son jargon de Brescia, que jamais on ne vit ni n'entendit rien de plus piteux, ce qui fit sourire l'Empereur. Cependant j'avais déjà découvert mon ouvrage, et m'étant aperçu que Sa Majesté m'avait regardé de la manière la plus gracieuse, je m'avançai aussitôt, et je dis : » « Majesté sacrée, le Très-Saint-Père notre pape Paul vous offre ce livre d'Heures de Notre-Dame, manuscrit enrichi de miniatures de la main du plus habile homme qui ait jamais travaillé dans cet art. Et si cette riche couverture d'or et de pierreries est ainsi inachevée, c'est à cause de ma maladie. C'est pourquoi Sa Sainteté, en vous offrant ce livre, m'offre aussi à Votre Majesté, afin que je le finisse près d'elle; je la servirai en outre tant que je vivrai, pour tout ce qu'il lui plaira de me commander. » L'Empereur répondit : « Le livre m'est agréable et votre personne aussi, mais je veux que vous le terminiez à Rome. Quand vous l'aurez achevé et que vous serez guéri, venez me l'apporter vous-même. » Il causa ensuite avec moi et m'appela par mon nom, ce dont je m'étonnai, car

(1) Durante Duranti, de Brescia, préfet de la Chambre sous Paul III, qui le fit cardinal en 1544. Il mourut en 1557.

rien n'avait donné occasion à ce qu'il fût prononcé devant lui. Il me dit avoir vu le bouton de pluvial du pape Clément, où j'avais ciselé de si admirables figures. Nous conversâmes ainsi une demi-heure, parlant sur mille sujets aussi intéressants qu'agréables. Comme il me semblait m'être tiré de ma mission beaucoup plus à mon honneur que je n'osais l'espérer, je profitai d'un moment où la conversation se ralentit un peu, pour faire ma révérence et me retirer. On entendit l'Empereur ordonner : « Qu'on donne immédiatement à Benvenuto cinq cents écus d'or! » mais l'intendant qui les apporta ayant demandé qui avait parlé à l'empereur au nom de Sa Sainteté, messer Durante s'avança et me vola mes cinq cents écus. Je m'en plaignis au pape, qui me dit de n'avoir aucune inquiétude, qu'il savait tout, jusqu'à la manière excellente dont j'avais parlé à l'Empereur, et que j'aurais de toute manière ce qui me revenait de cet argent.

XCII

De retour à ma boutique, je m'appliquai en grande hâte à terminer l'anneau du diamant. Ce travail fut cause qu'on m'envoya les quatre meilleurs joailliers de Rome, parce qu'on avait dit au pape que ce diamant avait été monté à Venise par le premier joaillier du monde, nommé maître Miliano Targhetta, et qu'en raison de son peu d'épaisseur, sa monture était une entreprise trop difficile pour qu'on ne s'entourât point des avis les plus éclairés (1). Je fus enchanté de recevoir la visite de ces quatre joailliers, parmi lesquels était un Mila-

---

(1) Dans le *Traité de l'Orfèvrerie* (éd. cit., pp. 55 et 56), BENVENUTO rapporte ainsi cette intrigue : « Le pape Paul avait à son service nombre de Milanais, qui favorisaient un de leurs compatriotes, un joaillier nommé Gaio. Ledit Gaio prit sur lui d'aller trouver le pape, sans avoir été convoqué : « Bienheureux Père, dit-il, que Votre Sainteté sache que j'exerce la profession de joaillier, dans laquelle je me flatte de

nais nommé Gaio. C'était le plus présomptueux animal qu'il y eût au monde, et ce qu'il savait le moins était précisément ce qu'il prétendait le mieux savoir. Les autres avaient autant de modestie que de valeur. Ce Gaio prit le premier la parole et dit : « Il faut conserver la teinte de Miliano, et tu donneras un coup de chapeau devant elle, Benvenuto, car, aussi vrai que

---

dépasser tous les artistes qui ont vu le jour jusqu'ici. Votre Sainteté a chargé Benvenuto de monter un diamant qui peut compter au nombre de ceux dont la monture présente le plus de difficultés; je le tiens même pour plus difficile encore à monter que tout autre diamant, en raison de son extraordinaire beauté, de sa grande valeur et de son épaisseur un peu trop faible. Benvenuto est un peu jeune, et quoiqu'il excelle en cet art et qu'il travaille fort bien, la teinture des joyaux est une tâche de telle importance qu'il n'a pas vu, en s'en chargeant, que l'os était trop dur pour ses dents de lait. Il me semble que Votre Sainteté devrait charger deux ou trois hommes d'âge, pris parmi les meilleurs joailliers, d'aller voir Benvenuto, qui, lorsqu'il en sera à la teinture du diamant, n'y procéderait qu'avec leurs conseils. Ce diamant fut teint et monté dans le chaton qu'a eu Votre Sainteté, dans la grande cité de Venise, par un joaillier nommé Miliano Targhetta. C'est un homme avancé en âge, et l'on n'a jamais entendu parler nulle part au monde d'un artiste qui sût mieux que lui disposer les pierreries sur les feuilles et leur donner la teinte voulue. » Le pape, excédé de ce bavardage, dit à Gaio : « Allez, et faites tout ce que vous jugerez être le mieux! » Alors mon homme alla trouver le Florentin Raffaello del Moro et Guasparre Romanesco, les deux artistes les plus habiles de Rome dans la joaillerie, et vint à ma boutique avec eux de la part du pape. » Gaio, ou mieux Giovanni Pietro Marliano, n'était point un ignorant, comme le prétend Benvenuto, et l'illustre Caradosso l'avait choisi comme exécuteur testamentaire (BERTOLOTTI, *Artisti lombardi*, t. I, pp. 258 et 281 à 283). Il n'avait aucun besoin de dire au pape quelle était sa profession, car il était joaillier secret du Saint-Siège depuis 1528. Signalons enfin que le récit du *Traité de l'Orfèvrerie* ne mentionne que trois experts : Gaio, Raffaello del Moro et Guasparre Romanesco, et non quatre, comme le récit de la *Vie*, où Gaio et Raffaello del Moro sont d'ailleurs seuls nommés. Dans tout ce qui va suivre, il ne s'agit pas d'une véritable teinture du fameux diamant, mais d'un procédé pour relever ses feux, en plaçant dans le chaton une sorte de stuc teinté.

la teinture des diamants est ce qu'il y a de plus beau et de plus difficile dans l'art du joaillier, Miliano est le meilleur artiste que le monde ait jamais eu, et ce diamant est plus difficile à teindre que tout autre. » Je répondis qu'il serait d'autant plus glorieux pour moi de lutter contre un adversaire aussi habile en ce grand art, puis je me tournai vers les autres joailliers, et je leur dis : « Je vais conserver la teinte de Miliano, et j'essaierai d'en composer une meilleure; si je n'y parviens pas, nous reviendrons à celle-là. » L'imbécile de Gaio déclara que, si j'en composais une aussi belle, il lui donnerait volontiers un coup de chapeau. « Donc, lui répliquai-je, si j'en fais une plus belle, elle méritera deux coups de chapeau? — Parfaitement », répondit-il.

Je me mis à préparer mes teintes avec tout le soin dont j'étais capable, suivant une méthode que j'enseignerai en temps et lieu (1). En toute vérité, ni jusqu'à ce moment, ni depuis lors, je n'ai rencontré diamant plus ingrat à monter, et la teinte de Miliano était merveilleuse; pourtant, je ne perdis pas courage. J'aiguisai si bien mon esprit, que non seulement je parvins à l'égaler, mais je la dépassai de cent coudées. Après avoir reconnu que je l'avais vaincu, je cherchai à me dépasser moi-même, et fis, avec de nouveaux procédés, une teinte de beaucoup supérieure à la première. J'envoyai ensuite chercher les joailliers (2); j'étendis sous le diamant la teinte de Miliano, puis je l'essuyai et étendis dessous ma teinte, après quoi j'invitai mes juges à le regarder. Le plus rapproché, un artiste de valeur nommé Raffaello del Moro, prit le diamant et dit à Gaio : « Benvenuto a surpassé la teinte de Miliano. » Gaio, ne voulant pas le croire, se fit passer le diamant et déclara : « Benvenuto, voilà un diamant qui vaut deux mille ducats de plus qu'avec la teinte de Miliano.

---

(1) Benvenuto a tenu parole dans le chapitre IX du *Traité de l'Orfèvrerie* (éd. cit., pp. 57 et suiv.).

(2) Dans le *Traité de l'Orfèvrerie* (éd. cit., p. 61), Benvenuto dit que ce fut au bout de deux jours.

— Puisque j'ai vaincu Miliano, dis-je alors, voyons si je pourrai me vaincre moi-même. » Je priai les joailliers de m'attendre un peu; je montai à un petit cabinet, et hors de leur présence je donnai une autre teinte au diamant. A peine l'eus-je remis sous leurs yeux que Gaio s'écria : « C'est la plus admirable chose que j'aie jamais vue de ma vie. Ce diamant vaut plus de dix-huit mille écus, tandis que nous l'estimions douze mille à peine (1). » Les autres joailliers, se tournant vers lui, déclarèrent : « Benvenuto est la gloire de notre art; il mérite que nous donnions un coup de chapeau à lui et à ses teintes. — Je veux aller le dire au pape, reprit alors Gaio; je veux qu'on lui donne mille écus d'or pour la monture de ce diamant. » Il courut chez le pape et lui raconta tout, de telle sorte que Sa Sainteté envoya trois fois, le jour même, voir si l'anneau était fini. J'allai le lui porter une heure avant le coucher du soleil. Comme on ne m'avait pas arrêté dans l'antichambre, je soulevai discrètement la portière, et je vis que le pape était avec le marquis del Guasto (2). Celui-ci devait insister pour obtenir certaines choses auxquelles celui-là se refusait, et j'entendis Sa Sainteté déclarer au marquis : « Je vous dis que non, car mon rôle est d'être neutre, et rien de plus. » Je me rejetai bien vite en arrière, mais le pape lui-même m'appela. Je m'empressai donc d'entrer et déposai ce beau diamant dans les mains de Sa Sainteté, qui me tira à l'écart. Le marquis, voyant cela, se recula. Tout en examinant le diamant, le pape me dit : « Benvenuto, engage avec moi une conversation qui paraisse importante, et ne t'arrête pas tant que le marquis sera dans cette chambre; » puis il se mit à l'arpenter. Je fus enchanté de recevoir un ordre qui favorisait

---

(1) Dans le *Traité de l'Orfèvrerie* (éd. cit., p. 65), Benvenuto fait dire, non plus au seul Gaio, mais aux trois joailliers en scène : « Ce diamant a été payé douze mille écus, et maintenant il en vaut vraiment vingt mille. »

(2) Alphonse d'Avalos, marquis del Guaste ou del Vasto, avait reçu de Charles-Quint la mission de chercher à entraîner le pape dans une alliance contre la France. Il n'y put réussir.

si bien mes intérêts, et je commençai à parler au pape des procédés que j'avais employés pour teindre le diamant. Le marquis se tenait debout, d'un des côtés de la pièce, appuyé contre une tapisserie, se balançant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. Le sujet de mon discours était de telle envergure que, pour le bien exposer, j'aurais employé trois heures entières. Le pape m'écoutait avec un plaisir qui dépassait encore le vif désagrément que lui causait la présence du marquis. J'avais mêlé à mon exposé les considérations philosophiques relatives à mon art, et je parlais depuis une heure à peu près, quand le marquis finit par s'ennuyer, et partit à moitié en colère. Alors le pape me prodigua les plus ardentes protestations d'affection qu'on puisse imaginer, et ajouta : « Benvenuto, mon ami, Gaio m'a dit que ton travail méritait mille écus, mais tu peux compter que je te donnerai davantage. » Je pris congé sur ces mots, après quoi Sa Sainteté fit mon éloge en présence de ses familiers, parmi lesquels était ce Latino Giovenale, dont j'ai parlé précédemment. Cet animal, étant devenu mon ennemi, ne négligeait rien pour me faire tort. Quand il vit que le pape parlait de moi avec tant d'ardeur et d'affection, il dit : « Sans aucun doute, Benvenuto est un homme d'un merveilleux génie. Mais, bien qu'il soit naturel que chacun préfère ceux de son pays aux autres, encore devrait-on ne pas oublier qu'on doit parler respectueusement du Souverain Pontife. Par exemple, il lui est arrivé de dire que le pape Clément était le plus magnifique prince qui fût jamais, et aussi le plus rempli de mérites, malgré sa mauvaise fortune, tandis que Votre Sainteté est tout le contraire; que la tiare fait un piteux effet sur votre tête, que vous ressemblez à une botte de paille habillée, et que la bonne fortune vous tient lieu de mérites (1). » Ces paroles, tombées de lèvres qui

---

(1) Aucune calomnie ne pouvait plus aisément réussir, étant donné le caractère de Paul III : « Dès son entrée dans le monde, écrit de lui L. Ranke, ses yeux se fixèrent sur un but, et ce but fut le rang suprê-

savaient merveilleusement bien les proférer, firent sur le pape une telle impression qu'il y ajouta foi. Quant à moi, non seulement je ne les avais pas dites, mais elles n'étaient même pas venues à ma pensée. Si le pape l'eût pu sans compromettre son honneur, il m'aurait châtié cruellement; mais, en homme de beaucoup d'esprit, il fit semblant d'en rire. Il m'en garda cependant une haine indicible, et j'eus bientôt l'occasion de m'en apercevoir, car je ne pouvais plus entrer qu'avec la plus grande difficulté dans l'appartement pontifical, tandis qu'auparavant j'y avais libre accès. Comme depuis nombre d'années j'avais l'habitude des cours, je compris que quelqu'un m'avait desservi. Je fis adroitement une enquête, et j'appris tout ce qui s'était passé, sauf le nom du coupable. Je ne pouvais deviner qui était le calomniateur; si je l'avais su, j'en aurais tiré ample vengeance.

XCIII

Je m'appliquai à finir mon livre. Dès que je l'eus terminé, je le portai au pape, qui ne put en toute vérité s'empêcher de me féliciter chaleureusement. Je le priai de m'envoyer le porter à l'Empereur, ainsi qu'il me l'avait promis. Il me répondit qu'il ferait ce qui serait convenable, et que, quant à moi, j'avais fait ce qui me concernait; puis il ordonna qu'on me réglât tout mon compte. Pour ces deux ouvrages, auxquels j'avais consacré un peu plus de deux mois, je reçus cinq cents écus. La monture du diamant me fut payée cent cinquante écus, sans rien de plus; tout le reste me fut donné pour la couverture du livre d'heures, qui en méritait plus de mille, car elle était enrichie de nombre de figures, de feuillages,

---

me... Déjà, à la mort de Léon, puis ensuite à celle d'Adrien, il fut sur le point d'être élu. Aussi ne pardonna-t-il jamais à la mémoire de Clément VII, dont l'élection lui avait enlevé douze années de papauté qui, suivant lui, devaient lui revenir. » (*Histoire de la Papauté pendant les XVI*e *et XVII*e *siècles*, tr. fr., Paris, 1848; t. I, p. 264.)

d'émaux et de pierres précieuses. Je pris ce que je pus avoir, et je conçus le dessein de quitter Rome. Tandis que je prenais cette résolution, le pape chargea un de ses neveux, le seigneur Sforza (1), d'aller offrir le livre à l'Empereur. Celui-ci fut enchanté du présent, et s'informa aussitôt de moi. Le jeune seigneur Sforza, à qui l'on avait fait la leçon, répondit que je n'avais pu venir, parce que j'étais malade. Tout cela me fut rapporté.

Pendant ce temps, je me préparais à partir pour la France. Je voulais y aller seul, mais je fus obligé d'agir autrement, parce qu'un jeune homme appelé Ascanio, que j'avais à mon service... (2). Ce garçon était presque un enfant, ce qui ne l'empêchait point d'être le plus admirable serviteur du monde. Il avait quitté, pour venir chez moi, un orfèvre espagnol appelé Francesco. Comme je ne voulais point l'engager, dans la crainte d'avoir des difficultés avec l'Espagnol, je dis à Ascanio : « Je ne veux pas de toi, de peur de contrarier ton maître. » Mais il fit tant et si bien que le maître en question m'écrivit un billet pour me déclarer que j'étais entièrement libre d'engager son apprenti. Ascanio était donc à mon service depuis plusieurs mois. Comme il était maigre et pâle, nous l'avions surnommé le petit vieux. Je le croyais d'ailleurs beaucoup plus âgé qu'il n'était, tant il s'acquittait bien de son service, et ses connaissances étaient si étendues, que la raison se refusait à admettre qu'il n'eût que treize ans, comme il le prétendait. Or, pour en revenir à mon sujet, mon gaillard se rempluma au bout de quelques mois, et, quand il fut remis de son état maladif, il devint le plus beau garçon de Rome. Comme il était l'excellent serviteur que j'ai dit, et comme il apprenait mon art avec une extraordinaire facilité, je l'aimais

(1) Le jeune Sforza était fils de Bosio, comte de Santa Fiora, et de Costanza Farnèse.

(2) Benvenuto, que le souvenir d'Ascanio entraîne dans une longue digression, oublie de terminer sa phrase.

aussi vivement qu'on aime un fils, et je l'habillais comme s'il eût été mon enfant. Se voyant remis sur pied, lui aussi trouvait qu'il avait eu de la chance de tomber entre mes mains. Il allait souvent remercier son premier maître, dont l'acquiescement à son entrée chez moi avait causé son inestimable bonheur. Ce maître avait pour femme une jeune beauté : « Petit rat, lui dit-elle (c'est ainsi qu'ils l'appelaient quand il demeurait avec eux), qu'as-tu donc fait pour devenir si beau ? — Madonna Francesca, répondit Ascanio, c'est à mon maître que je dois d'avoir embelli et d'être devenu bien meilleur. » Cette petite vipère prit fort en mal la réponse d'Ascanio. Comme elle n'avait pas la réputation d'être un modèle de pudicité, elle sut faire à ce jeune homme des caresses qui dépassaient peut-être bien les limites tracées par l'honnêteté, car je m'aperçus mainte fois, que le gaillard allait la voir plus souvent que de coutume.

Un jour, il donna méchamment des coups à un autre apprenti. La chose s'étant passée en mon absence, l'enfant, à mon retour, se plaignit à moi en pleurant, et me dit qu'Ascanio l'avait frappé sans aucun motif. Sans en entendre davantage, je déclarai à Ascanio : « Que ce soit avec ou sans motif, qu'il ne t'arrive plus jamais de frapper quelqu'un de ma maison, sans quoi tu sentiras comment je sais frapper, moi. » Il riposta ; aussitôt je me jetai sur lui, et lui appliquai la plus rude volée de coups de pied et de coups de poing qu'il eût jamais reçue. Dès qu'il put s'échapper de mes mains, il s'enfuit sans cape et sans chapeau, et pendant deux jours je ne sus où il était allé et ne m'inquiétai nullement de le savoir. Au bout de ce temps, un gentilhomme espagnol, nommé don Diego, vint me parler. C'était le plus galant homme que j'eusse jamais rencontré. Je lui avais fait, et j'étais encore en train de lui faire plusieurs ouvrages, de sorte qu'il m'était très attaché. Il me dit qu'Ascanio était retourné chez son ancien maître, et me pria de bien vouloir lui remettre, si je n'y voyais pas d'inconvénient, la cape et la chapeau que je

lui avais donnés. « Francesco, répondis-je, s'est mal conduit; il n'a pas agi autrement qu'un grossier personnage. Si, de suite après l'arrivée d'Ascanio chez lui, il m'avait informé que le drôle y voulait rester, j'aurais donné bien volontiers mon consentement. Mais, puisqu'il s'est permis de le garder deux jours sans m'en avertir, je ne veux pas qu'il l'occupe à son service. Qu'il fasse donc en sorte que je ne l'aperçoive dans sa boutique sous aucun prétexte. » Don Diego répéta tout mon discours à Francesco, qui en fit gorge chaude. Le lendemain matin je vis Ascanio qui travaillait à quelques bagatelles de filigrane à côté de son maître. Quand je passai, il me tira sa révérence, mais Francesco eut l'air de se moquer de moi, et m'envoya dire par le gentilhomme dont j'ai parlé, don Diego, de renvoyer à Ascanio, si je n'y voyais pas d'inconvénient, les vêtements que je lui avais donnés; que si j'opposais un refus, il n'en aurait nul souci, car Ascanio aurait de quoi s'habiller. A ces mots, je me tournai vers don Diego et lui répondis : « Seigneur don Diego, en toutes vos actions je vous ai toujours trouvé l'homme le plus généreux et le plus équitable qui soit au monde; mais ce Francesco, tout au contraire, est un infâme filou. Dites-lui de ma part que si, avant qu'on sonne les vêpres, il n'a pas lui-même ramené Ascanio à ma boutique, je le tuerai, quoi qu'il fasse pour échapper à ma vengeance. Quant à Ascanio, dites-lui que, s'il ne quitte pas la maison de son maître à l'heure que j'ai fixée à celui-ci, il n'a guère moins à attendre de moi. » Don Diego ne répondit rien à cette déclaration; il courut trouver Francesco et lui inspira une telle frayeur que celui-ci ne savait plus que faire. Pendant ce temps, Ascanio était allé chercher son père, qui venait d'arriver de Tagliacozzo, son pays natal. Dès qu'il fut au courant du péril où se trouvait son fils, le bonhomme conseilla aussi à Francesco de me le ramener. Francesco disait à Ascanio : « Vas-y sans moi, en compagnie de ton père. — Francesco, conseillait don Diego, je te vois une terrible affaire sur les bras; tu sais mieux que moi ce qu'est Benvenuto; ramène-lui

Ascanio sans crainte, j'irai avec toi. » Quant à moi, j'étais prêt. Je me promenais dans ma boutique en attendant qu'on sonnât les vêpres, et j'étais tout disposé à me lancer dans une des plus furieuses aventures de ma vie. C'est alors que parurent don Diego, Francesco, Ascanio et son père, que je ne connaissais pas. Dès qu'Ascanio fut entré, je les regardai tous avec des yeux courroucés. Francesco, pâle comme un mort, me dit : « Voilà Ascanio que je vous ramène; je n'avais pas cru vous être désagréable en le gardant. » Ascanio se fit très humble et ajouta : « Pardonnez-moi, mon maître, je suis ici pour faire tout ce que vous me commanderez. — Es-tu venu pour finir le temps que tu m'as promis? » demandai-je. « Oui, répondit-il, et pour ne plus jamais vous quitter. » Je me tournai alors vers l'apprenti qu'il avait frappé, et lui ordonnai d'apporter le fameux paquet d'habits. « Voilà, dis-je à Ascanio, tous les vêtements que je t'avais donnés; je te les rends avec ta liberté, et va où tu voudras. » Don Diego resta tout étonné, car il s'attendait à autre chose. Quant à Ascanio, il se mit à me supplier de lui pardonner et de le reprendre, et son père s'associait aux instances du gamin. Je lui demandai quelle était la personne qui parlait en sa faveur. Il déclara que c'était son père. Bref, comme ils ne se lassaient point d'implorer ma pitié, je finis par dire : « Puisque vous êtes son père, je le reprends par égard pour vous. »

XCIV

J'avais résolu, comme je l'ai dit tout à l'heure, d'aller en France, parce que le pape avait changé d'attitude à mon égard du fait des paroles venimeuses proférées contre moi, en dépit de mes importants services. Je l'avais encore résolu pour éviter que mes ennemis ne me fissent pis encore. J'avais donc décidé d'aller m'établir dans un autre pays, pour voir si j'y trouverais meilleure fortune, et c'est volontiers que j'y comptais aller seul, avec la grâce de Dieu pour appui. Un soir,

ayant résolu de partir le lendemain matin, je dis à mon fidèle Felice que je lui laissais la jouissance de tout ce que je possédais jusqu'à mon retour, et que si je ne revenais pas, ma volonté était que tout lui appartînt. J'avais un ouvrier pérugin qui m'avait aidé à terminer les ouvrages du pape (1); je lui donnai congé après lui avoir payé le prix de son travail. Il me pria de le laisser m'accompagner, étant donné qu'il ferait le voyage à ses frais. Il ajouta que si je restais à travailler pour le roi de France, il vaudrait mieux pour moi d'avoir pour collaborateurs des Italiens, et surtout des gens que je connusse capables de m'aider. Il me supplia tant et si bien que je consentis à l'emmener avec moi aux conditions qu'il avait proposées. Ascanio, qui assistait à cette discussion, me dit alors, les yeux mouillés de larmes : « Lorsque vous m'avez repris, j'ai déclaré que je voulais rester avec vous toute ma vie; aussi suis-je bien décidé à vous suivre. » Je répondis que je ne voulais de lui à aucun prix. Le pauvre garçon se prépara quand même à me suivre à pied. En présence d'une telle résolution, je pris aussi pour lui un cheval, sur la croupe duquel je mis une petite valise, et je me chargeai de beaucoup plus de bagages qu'il n'eût fallu pour moi seul. Parti de Rome (2), je me rendis à Florence, de Florence à Bologne, de Bologne à Venise, et de Venise à Padoue, où mon cher ami Albertaccio del Bene vint m'arracher à l'auberge pour me loger chez lui. Le lendemain, j'allai baiser les mains à messer Pietro Bembo, qui n'était pas encore cardinal (3). Jamais homme au monde n'accueillit plus chaleureusement un visiteur, après quoi il se tourna vers Albertaccio et lui dit : « Je veux que Benvenuto

(1) Cet ouvrier, qui devait plus tard être cause de l'emprisonnement de Benvenuto, se nommait Girolamo Pascucci.

(2) Benvenuto partit de Rome le 1er avril 1537, ainsi qu'il résulte d'une lettre de Varchi à Bembo en date du 5 avril (Bacci, p. 184).

(3) Pietro Bembo (1470-1547), qui venait de publier en seize livres une partie des lettres qu'il avait rédigées comme secrétaire de Léon X (1535-1536), ne fut nommé cardinal qu'en 1539.

reste ici avec tous ceux qui l'accompagnent, eût-il cent personnes avec lui. Ainsi donc, puisque vous réclamez, vous aussi, de l'avoir, décidez-vous à rester ici avec moi, car je n'entends pas vous le rendre autrement. » Je demeurai donc très agréablement chez ce seigneur, illustre par son talent. Il m'avait préparé une chambre qui eût été trop honorable pour un cardinal, et il tint à m'avoir toujours à table à côté de lui. Ensuite, il me fit entendre par des propos pleins de réserve qu'il avait le désir que je lui fisse son portrait (1). Pour moi,

(1) En réalité, l'affaire était convenue depuis longtemps, car, dès le 17 juillet 1535, Bembo écrivait de Padoue à Benvenuto : « J'ai répondu à messer Benedetto Varchi que je ne voulais pas que vous prissiez une telle peine que de venir jusqu'ici à cause de ma médaille, parce que je ne me reconnaissais pas de tant d'importance. Maintenant que messer Lorenzo Lenzi m'a donné votre lettre par laquelle vous me promettez de venir avec toute la courtoisie du monde, je vous réponds que je m'en tiens pour votre obligé tout autant que si vous fussiez venu et m'eussiez livré l'œuvre selon tout mon désir. Et jamais je ne cesserai de le déclarer hautement. Néanmoins, je vous prie de ne pas entreprendre dans ce but un si long et si fatigant voyage. Il peut survenir qu'il me soit donné un jour d'aller à Florence, où vous pourriez plus commodément vous porter, et avec moins de dommage pour les œuvres que vous avez sans cesse en main. Sur ce point, il ne me reste plus rien à vous dire, si ce n'est que je suis plus vôtre que vous ne le supposez peut-être, voyant que vous êtes plus mien non seulement que je ne l'ai mérité, mais encore que je n'ai pu le mériter, quoiqu'il me semble qu'avec l'âme tout affectionnée à vos grands mérites, j'aie pénétré dans leur intimité plus avant que ne le comporte un temps aussi court que celui de notre connaissance. » Quelques mois plus tard, le 28 novembre 1535, Bembo écrit de Padoue à Varchi : « Les nouvelles de la guérison de messer Benvenuto et de son arrivée à Florence me sont toutes deux très douces. Je rends grâces à Notre-Seigneur Dieu qui n'a pas permis que nous perdissions un homme si rare. Réjouissez-vous avec lui en mon nom en le saluant et en l'embrassant. Quant à votre projet de venir tous deux ici à ce carnaval, j'en suis très content, et je vous remercie avec plaisir; car, bien que je ne sache pas mériter autant de votre part, je ne veux pourtant pas retarder l'effet de votre courtoisie à mon égard. » L'année suivante, le 3 juillet 1536, Varchi envoie à Bembo une lettre de Benvenuto, qui propose de com-

qui ne désirais rien tant au monde, je préparai des stucs très blancs dans une petite boîte, et je me mis à l'œuvre. Le premier jour, je travaillai deux heures de suite, et j'ébauchai si heureusement cette belle tête que Sa Seigneurie en fut émerveillée. Ce digne seigneur était éminent au plus haut degré dans les lettres et dans la poésie, mais il n'entendait absolument rien à mon art, si bien qu'il crut mon travail terminé, alors que je l'avais à peine commencé. Il en résulta que je n'arrivai pas à le convaincre que cette œuvre ne pouvait être menée à bien qu'en beaucoup de temps. A la fin, je me résolus à la faire de mon mieux et en prenant tout le temps qu'elle exigeait. Comme il portait la barbe courte, à la vénitienne, j'eus beaucoup de mal à faire une tête qui me contentât. Je

---

poser d'avance le revers de la médaille et demande avis sur le sujet de ce revers et sur la légende. Bembo, pour qui l'artiste Valerio Belli avait déjà composé une médaille, sur le revers de laquelle on voyait un personnage couché auprès d'une source, envoya cette médaille à Varchi comme modèle. Benvenuto, peu satisfait d'avoir à s'inspirer du travail d'autrui, aurait demandé un autre revers, ainsi que l'écrivit Ugolino Martelli à Bembo, de Florence, le 9 septembre 1536. Enfin, le même jour, Benvenuto lui-même écrit à Varchi : « ... Vous me dites, mon cher Benedetto, que notre messer Pietro Bembo se laisse pousser la barbe. Voilà certes qui me plaît infiniment, car nous ferons ainsi une œuvre de beaucoup plus belle tournure. Or, pour vous dire la chose comme elle est, puisqu'il a cette fantaisie de se laisser croître la barbe, je vous ferai remarquer que dans deux mois elle ne sera pas assez longue pour être bien. Elle n'aura guère que deux doigts et sera imparfaite, de sorte qu'en reproduisant ainsi la tête en médaille, quand la barbe aura atteint la longueur naturelle, ma médaille ne sera plus ressemblante. Et s'il vient à la couper, ma médaille, faite lorsqu'il avait la barbe courte, ressemblera encore moins. Pour moi, il me paraît donc que si nous voulons faire quelque chose de bien, nous devons laisser venir la barbe à sa complète croissance, ce qui ne sera qu'au carême. Mais alors ce que nous ferons sera plus digne d'éloges... ». Benvenuto s'étant effectivement mis en route le 1er avril suivant, on voit que son passage à Padoue n'était aucunement fortuit. Les textes qu'on vient de lire sont empruntés à Plon (pp. 330 à 332), qui estime que la médaille modelée par Benvenuto ne fut probablement jamais jetée en bronze (p. 201).

l'achevai pourtant, et j'estimai avoir exécuté la plus belle œuvre que j'eusse jamais faite, étant donné ce que mon art permettait d'obtenir. A ce sujet, je le vis s'étonner fort, parce qu'il pensait que je pouvais l'exécuter en deux heures en cire et en dix heures en acier. Quand il vit que je n'avais pu en deux cents heures la terminer en cire, et que je le priais de m'autoriser à me rendre en France, il s'en chagrina beaucoup, et me demanda de lui faire au moins un revers pour sa médaille; ce fut un cheval Pégase au milieu d'une guirlande de myrte. Je le fis en trois heures de temps environ, et lui donnai très bonne grâce. Il en fut très satisfait et me dit : « Ce cheval me paraît un travail dix fois plus difficile que cette petite tête qui vous a donné tant de peine. Je ne me rends pas compte de cette difficulté. » Il en revint ensuite à me prier et supplier de graver l'acier : « De grâce, disait-il, faites-le-moi. Vous aurez vite achevé, si vous le voulez. » Je lui donnai l'assurance que je ne le pouvais pas à Padoue, mais que, où je me fixerais pour travailler, je le lui ferais très certainement. Tandis que nous en étions à échanger ces propos, j'allai marchander trois chevaux pour me rendre en France. Mais il se faisait rendre compte secrètement de mes démarches, et comme il avait un crédit sans limites à Padoue, quand je voulus payer les chevaux, que j'avais achetés cinquante ducats, le vendeur me dit : « Valeureux seigneur, je vous fais présent de ces trois chevaux. » Je répondis : « Ce n'est pas toi qui m'en fais présent; et de celui qui me les donne je me refuse à les accepter, parce que je n'ai pu lui offrir aucun produit de mon travail. » L'excellent homme me dit que si je ne prenais pas ces chevaux, je n'en trouverais pas d'autres à Padoue, et que je serais obligé de m'en aller à pied. J'allai donc trouver le magnifique messer Pietro, qui feignit de ne rien savoir et m'accabla de caresses en m'engageant à différer mon départ. Moi, qui ne le voulais pas et étais décidé à partir en toute occurrence, je fus forcé d'accepter les trois chevaux, et c'est avec eux que je me mis en route.

XCV

Je m'acheminai à travers le pays des Grisons. Aucun autre chemin n'était sûr, à cause de la guerre (1). Nous passâmes les montagnes de l'Albula et de la Bernina; c'était le 8 mai, ce qui n'empêchait point la neige d'être fort épaisse, et nous fûmes à deux doigts de la mort. Une fois franchies ces deux montagnes, nous nous arrêtâmes dans un endroit qui, si ma mémoire ne me trompe pas, s'appelle Wallenstadt, et nous y prîmes gîte. La nuit suivante y arriva un courrier Florentin, nommé le Busbacca. J'avais entendu parler de lui comme d'un homme de valeur, habile en sa profession, mais j'ignorais qu'il eût perdu cette bonne renommée du fait de ses coquineries. Dès qu'il m'aperçut dans l'hôtellerie, il m'appela par mon nom, m'apprit qu'il allait à Lyon pour des affaires importantes, et me pria de bien vouloir lui prêter de l'argent pour le voyage. Je lui répondis que je ne pouvais rien lui prêter, mais que, s'il voulait venir avec moi, je le défrayerais jusqu'à Lyon. Ce ribaud fit mine alors de se désoler et me dit en patelinant : « Quand il manque de l'argent à un pauvre courrier pour de graves affaires où l'intérêt de la nation est engagé, un homme comme vous est tenu de lui venir en aide. » Il ajouta qu'il portait des choses de la plus haute importance, appartenant à messer Filippo Strozzi (2), et, comme il avait un étui à verre en cire, il me confia dans l'oreille que cet étui renfermait un gobelet d'argent rempli de joyaux qui valaient des milliers et des milliers de ducats, et des lettres d'une importance capitale, envoyées par messer Filippo Strozzi. Je l'engageai alors à me laisser cacher sur lui les pierreries, qui seraient ainsi plus en sûreté que dans le gobelet, et à me remettre celui-ci, contre lequel je lui prêterais vingt-cinq

---

(1) La guerre entre François Ier et Charles-Quint avait un double théâtre : la Picardie et l'Artois, au nord; le Piémont au sud-est.

(2) Filippo Strozzi était alors à la tête des bannis florentins.

écus, bien qu'il n'en valût qu'une dizaine. A ces mots, mon courrier déclara qu'il viendrait avec moi, étant donné qu'il ne pouvait faire autrement, car il eût compromis son honneur en se dessaisissant du gobelet. Nous en restâmes donc là.

Nous partîmes le lendemain matin, et nous arrivâmes à un lac qui se trouve entre Wallenstadt et Wesen. Il faut le traverser dans toute sa longueur, qui est de quinze milles, pour arriver à ce dernier endroit. Quand je vis les barques dont on se sert sur ce lac, je fus effrayé, car elles sont de sapin, petites, étroites; leurs planches ne sont pas même clouées ensemble, pas même goudronnées. Si je n'avais pas vu quatre gentilshommes allemands entrer avec quatre chevaux dans une barque voisine, je n'aurais jamais osé monter dans la mienne; j'aurais plutôt tourné bride. Mais, en les voyant se livrer à mille folies, je pensai qu'on ne se noyait pas dans les eaux allemandes comme dans celles d'Italie. Mes deux jeunes gens me disaient pourtant : « Benvenuto, il est dangereux d'entrer là-dedans avec quatre chevaux! — Poltrons, leur répondis-je, ne voyez-vous pas que ces quatre gentilshommes y sont entrés avant nous, et qu'ils n'ont pas l'air d'engendrer la mélancolie? Si c'était un lac de vin, au lieu d'un lac d'eau, je dirais que l'idée de s'y noyer les met en gaieté; mais comme c'est un lac d'eau, je suis sûr qu'il leur serait aussi désagréable qu'à nous d'y tomber. »

Ce lac avait à peu près quinze milles de longueur et trois de largeur. D'un côté se dressait jusqu'au ciel une montagne aux flancs caverneux; l'autre rive était plate et couverte d'herbes. Nous avions traversé quatre milles environ, lorsqu'une bourrasque s'éleva, de sorte que les rameurs nous demandèrent de leur donner un coup de main; nous y consentîmes et les aidâmes quelque temps. Je leur conseillai du geste et de la voix de nous jeter à la côte la plus proche, mais ils me répondirent que c'était impossible, parce qu'il n'y avait pas assez d'eau pour porter la barque; qu'il y avait de ce côté des bas-fonds rocheux sur lesquels elle se briserait au

premier choc, si bien que nous nous noierions tous. Bref, ils recommencèrent à nous prier de les aider. Ces bateliers s'appelaient d'ailleurs les uns les autres, en se demandant une aide réciproque. Quand je vis leur effroi, je jugeai prudent de mettre la bride sur le cou de mon cheval et de le tenir de la main gauche par un bout de sa longe. L'animal, comme le veut son espèce, ne manquait pas d'intelligence et semblait comprendre ce que je me proposais de faire; je lui avais, en effet, tourné la tête vers l'humide herbage, et je me disais qu'en nageant il m'entraînerait avec lui. Sur ces entrefaites, il vint une vague si grosse, qu'elle passa par-dessus la barque. Ascanio se mit à crier : « Miséricorde! mon père, secourez-moi! » et voulut se précipiter sur moi. Je saisis mon petit poignard, et lui déclarai, ainsi qu'à son compagnon, qu'ils n'avaient qu'à imiter mon exemple, car ils pouvaient se sauver à l'aide de leurs chevaux tout comme moi-même, qui espérais bien me sauver par ce moyen. J'avertis, en outre, Ascanio que, s'il se jetait encore sur moi, je le tuerais. Nous parcourûmes ainsi quelques autres milles, avec la mort à deux doigts de nous.

XCVI

Arrivés au milieu du lac, nous trouvâmes une petite plage où l'on pouvait descendre, et je vis que les quatre gentilshommes allemands y avaient déjà débarqué. Quand nous voulûmes en faire autant, le patron de la barque nous opposa le refus le plus absolu. Je dis alors à mes jeunes gens : « Maintenant il est temps de montrer qui nous sommes; tirez donc vite l'épée du fourreau, et faisons en sorte qu'on soit forcé de nous mettre à terre. » Ainsi fut fait, mais l'affaire n'alla pas sans de sérieuses difficultés, car les bateliers résistèrent avec une farouche énergie. Une fois à terre, il nous fallut gravir pendant deux milles une montagne plus rude qu'une échelle de bois. J'étais appesanti par une armure complète de mailles; joignez à cela que j'avais de grosses bottes aux pieds, une

escopette à la main, et qu'il pleuvait comme si Dieu eût ouvert les cataractes du ciel. Ces diables de gentilshommes allemands faisaient des miracles avec leurs petits chevaux de main. Les nôtres, au contraire, ne valant rien pour une telle opération, nous nous crevions de fatigue à leur faire gravir ces pentes rudes.

Nous étions déjà à une bonne hauteur. Le cheval d'Ascanio, qui était un hongrois de toute beauté, marchait juste devant le courrier Busbacca, à qui Ascanio avait demandé, comme un service, de porter sa zagaie. Le passage était si détestable que l'animal broncha, ne put se retenir et perdit l'équilibre si malheureusement qu'il tomba sur la pointe de la zagaie de ce ribaud de courrier, qui ne sut point la détourner. Quand mon ouvrier pérugin vit que la pauvre bête avait le cou percé de part en part, il voulut prêter secours; juste à ce moment, son cheval, à lui aussi, faillit se tuer. Il glissa du côté du lac, mais se retint à des broussailles aussi menues que rien. Sur ce cheval était une paire de besaces, qui renfermaient tout mon argent et ce que j'avais de précieux. « Ne songe qu'à sauver ta vie, criai-je au jeune homme, et laisse le cheval aller au diable! » L'endroit où nous étions surplombait le lac à une hauteur de plus d'un mille, et juste au-dessous de nous nos bateliers s'étaient arrêtés, de sorte que la bête, en dégringolant, devait infailliblement tomber sur eux. J'étais en tête de notre petite bande, mais nous étions tous arrêtés à regarder dégringoler le cheval, qui semblait n'avoir aucune chance d'échapper à la mort. Ce que voyant, je dis à mes jeunes gens : « Ne vous inquiétez de rien, sauvons-nous et remercions Dieu de tout ce qui nous est arrivé. Je plains seulement ce pauvre diable de Busbacca, qui avait cru faire acte de prudence en attachant à l'arçon de ce cheval son gobelet et ses joyaux, qui valent plusieurs milliers de ducats. Moi, je ne pers que quelques centaines d'écus, et je ne crains rien au monde, pourvu que j'aie la grâce de Dieu. — Ce n'est pas de ma perte que je m'afflige, dit alors le Busbacca, mais bien de la vôtre. —

Pourquoi, lui demandai-je, t'affliges-tu de la mienne, dont l'importance est minime, et non pas de la tienne, qui est considérable? — Dieu est témoin de la vérité de ce que je vais dire, avoua-t-il alors. En pareille circonstance, et dans la situation où nous sommes, le mensonge n'est pas de mise. Je sais que vous perdez des écus, et de vrais écus, tandis que dans mon étui à verre, que je prétendais rempli de joyaux et de mille autres tromperies, il n'y a que du caviar. » A ces mots, je ne pus m'empêcher de rire; mes jeunes gens firent de même, tandis que le Busbacca continuait de se lamenter. Quant au cheval, il se remit sur ses pieds au moment où nous le jugions perdu. Nous reprîmes donc joyeusement courage, et nous continuâmes notre ascension. Les quatre gentilshommes allemands dont j'ai parlé étaient arrivés avant nous au sommet de cette montagne escarpée. Ils envoyèrent quelques personnes à notre aide. Enfin nous atteignîmes, mouillés, épuisés, affamés, une auberge solitaire où nous reçûmes l'accueil le plus empressé. Nous eûmes la satisfaction de sécher nos habits, de nous reposer, d'apaiser notre faim et de panser le cheval blessé avec des herbes qu'on nous enseigna. On nous dit qu'en tenant continuellement la plaie couverte de ces herbes, dont les buissons étaient pleins, non seulement le cheval guérirait, mais encore nous servirait comme s'il n'eût pas eu le moindre mal. Nous suivîmes le conseil. Nous remerciâmes ensuite les gentilshommes, et, non sans nous être bien réconfortés, nous partîmes pour aller plus loin, en remerciant Dieu de nous avoir sauvés de si grands dangers.

XCVII

Arrivés dans un pays au-delà de Wesen, nous y passâmes la nuit. A toutes les heures, nous entendîmes un garde chanter d'une manière fort agréable. Toutes les maisons de la ville étant en bois de sapin, ce n'était pas autre chose qu'un aver-

tissement de veiller au feu. Mais les incidents de la journée avaient jeté le Busbacca dans l'épouvante, et lorsqu'après chaque heure écoulée le veilleur recommençait son refrain, notre compagnon de rencontre se mettait à crier, tout en dormant : « Ah! mon Dieu! je me noie! » Tel était l'effet de la terreur qu'il avait éprouvée pendant la journée; ajoutez à cela qu'il s'était enivré le soir, en voulant se montrer plus fort buveur que tous les Allemands qu'il y avait là. Tantôt il disait : « Je brûle! » tantôt : « Je me noie! » A certains moments il semblait être torturé dans l'enfer, avec son caviar au cou. Ce fut une nuit si amusante pour nous, que nous ne sentions plus aucune fatigue, tant nous étions secoués par le rire.

Le lendemain matin, nous nous levâmes par un très beau temps, et nous allâmes déjeuner à un endroit charmant, nommé Lachen, où nous fûmes admirablement traités. Nous prîmes ensuite des guides, qui retournaient à une ville appelée Zurich. Le guide qui nous conduisait marchait sur une digue élevée pour retenir un lac, car il n'y avait pas d'autre chemin, et cette digue même était couverte d'eau. L'imbécile glissa, et tomba dans le lac avec sa monture. Moi, qui me trouvais juste derrière lui, j'arrêtai mon cheval et m'amusai à regarder ce diable d'homme sortir de son bain. Il se remit à chanter comme s'il ne lui fût rien arrivé, et me fit signe d'avancer. Je me jetai sur la droite, fis une brêche à une haie et dis à mes jeunes gens et au Busbacca de s'y engager à ma suite. Le guide me criait en allemend que, si les gens du pays me voyaient, ils me tueraient. Nous poursuivîmes notre chemin et échappâmes à ce nouveau danger. Arrivés à Zurich, ville merveilleuse, reluisante de propreté comme un joyau, nous y prîmes un jour entier de repos; le lendemain, de bonne heure, nous en repartîmes, pour nous rendre à une autre jolie ville appelée Soleure. De là nous fûmes à Lausanne, de Lausanne à Genève et de Genève à Lyon, toujours en chantant et en riant. Je me reposai quatre jours à Lyon, je m'y divertis beaucoup avec quelques-uns de mes amis, et je fus remboursé

des dépenses que j'avais faites pour le Busbacca (1). Au bout de quatre jours je pris le chemin de Paris. Cette dernière partie du voyage fut agréable; cependant, à notre arrivée à La Palisse, une bande d'aventuriers tenta de nous assassiner, et ce n'est qu'à force de vaillance que nous pûmes sauver notre vie. Nous allâmes ensuite sans le moindre accident jusqu'à Paris, où nous arrivâmes sains et saufs, chantant et riant toujours.

XCVIII

Après m'être un peu reposé à Paris, j'allai trouver le peintre Rosso, qui était au service du roi. Je pensais n'avoir pas au monde un meilleur ami que ce Rosso, étant donné que je lui avais rendu à Rome les plus grands services qu'un homme puisse offrir à un autre. Comme il suffit de peu de mots pour dire en quoi ils consistaient, je ne veux point les passer sous silence, de manière à montrer combien l'ingratitude est impudente.

Pendant qu'il était à Rome, le Rosso, qui ne pouvait tenir sa langue de vipère, avait tant décrié les ouvrages de Raphaël que les élèves de ce maître voulaient absolument le tuer. Je le sauvai de ce danger en veillant sur lui jour et nuit, au prix de peines incroyables. Il lui était encore arrivé de dire du mal de maître Antonio da San Gallo, architecte de grande valeur (2), qui lui avait obtenu une commande de messer Agnolo da Cesi, et qui la lui fit retirer, puis s'employa si activement contre lui qu'il le réduisit à crever de faim. A la vue de sa détresse, je prêtai au Rosso je ne sais combien de dizaines d'écus pour vivre. Il ne me les avait pas encore remboursés lorsque, sachant qu'il était au service du roi, j'allai lui faire visite,

(1) Dans un *Memorandum* daté du 15 janvier 1560 et reproduit par Bianchi (p. 600), Benvenuto dit qu'il fut remboursé par Picchio (Filippo) Strozzi, lequel avait pour concubine une fille du Busbacca.

(2) Antonio da San Gallo le jeune, mort en 1546.

ainsi que je l'ai dit. Je pensais que non seulement il me rendrait mon argent, mais que je pouvais compter sur son aide et son influence pour entrer au service du grand roi de France. Dès qu'il me vit, il se troubla et s'écria : « Benvenuto, tu as dépensé trop d'argent pour un si long voyage, surtout en ce moment, où l'on ne songe qu'à la guerre et non aux bagatelles sorties de nos mains. » Je lui répondis que j'avais apporté assez d'argent pour retourner à Rome aussi commodément que j'étais venu à Paris; qu'il avait une singulière façon de me récompenser des fatigues que j'avais endurées pour lui, et que je commençais à croire ce que maître Antonio da San Gallo m'avait dit de lui. Il voulut tourner la chose en plaisanterie, mais je m'aperçus de sa scélératesse, et je lui montrai une lettre de change de cinq cents écus sur Ricciardo del Bene. Ce misérable rougit de honte alors et voulut me retenir presque de force; mais je me moquai de lui et m'en allai avec un peintre qui se trouvait présent. Ce peintre, nommé le Sguazzella (1), était, lui aussi, Florentin. J'allai loger chez lui avec mes trois chevaux et trois serviteurs, à tant la semaine. Il me traitait fort bien, et je le payais encore mieux. Je cherchai ensuite à parler au roi, à qui je fus présenté par messer Giuliano Buonaccorsi, son trésorier. Je fus très longtemps avant d'obtenir cette audience, parce que le Rosso faisait, à mon insu, l'impossible pour m'empêcher d'atteindre le roi. Dès que messer Giuliano s'en aperçut, il me mena à Fontainebleau et m'introduisit auprès du roi, qui s'entretint une heure entière avec moi et se montra fort gracieux. Comme Sa Majesté était sur le point de se rendre à Lyon (2), elle dit à messer Giuliano qu'elle tenait à m'emmener, afin de causer en route de plusieurs beaux ouvrages qu'elle se proposait de

(1) Andrea Sguazzella, élève d'Andrea del Sarto, avait suivi son maître en France et y était resté au service de François Ier. (Vasari, t. V, p. 29.)

(2) François Ier arriva à Lyon le 6 octobre 1537.

faire exécuter. Je suivis donc la cour et son train, et en chemin je me liai très étroitement avec le cardinal de Ferrare, qui n'avait pas encore le chapeau (1). Chaque soir j'avais d'interminables conversations avec Son Eminence, qui me conseilla de rester à Lyon, dans une abbaye qu'elle avait là; je pourrais m'y donner du bon temps jusqu'à ce que le roi fût revenu de la guerre. Elle-même devait aller à Grenoble, mais je jouirais, dans son abbaye de Lyon, de tous les agréments de la vie. A mon arrivée à Lyon, j'étais malade, et mon jeune Ascanio avait la fièvre quarte, de sorte que je pris en dégoût les Français et leur cour. Il me tardait incroyablement de retourner à Rome. Le cardinal, voyant que j'y étais décidé, me remit tous les fonds dont j'avais besoin pour lui faire un bassin et une aiguière d'argent.

Montés sur d'excellents chevaux, nous reprîmes donc le chemin de Rome en passant par les montagnes du Simplon (2). Nous étions accompagnés par plusieurs Français, qui firent route longtemps avec nous. Ascanio avait encore sa fièvre quarte; quant à moi, j'avais une petite fièvre sourde qui ne voulait pas me lâcher un instant. J'avais, en outre, l'estomac si intolérant que je fus, je crois, quatre mois sans pouvoir manger un pain entier par semaine. Aussi étais-je impatient d'arriver en Italie, où je désirais mourir plutôt qu'en France.

XCIX

Quand nous eûmes passé les montagnes du Simplon, nous trouvâmes un fleuve près d'un endroit nommé Indevedro (3).

---

(1) Hippolyte II d'Este, fils d'Alphonse, duc de Ferrare, et de Lucrèce Borgia, était né en 1509 et devint cardinal en 1539. C'est pour lui qu'a été édifiée, en 1549, la célèbre villa d'Este, à Tivoli. Il mourut à Rome, le 5 décembre 1572.

(2) Il résulte du *Memorandum* du 15 janvier 1560, déjà cité, que le séjour de Benvenuto en France avait duré quatre mois.

(3) Probablement la rivière Doveria, dans le val de Vedro.

Ce fleuve était très large, très profond, et il n'y avait pour le traverser qu'une longue et étroite passerelle dépourvue de garde-fou. Il était tombé le matin une bruine fort épaisse, et comme je marchais en tête de la petite troupe, je jugeai, en arrivant à la passerelle, que la traversée était extrêmement périlleuse, et j'ordonnai à mes jeunes gens et à mes serviteurs de descendre de cheval et de conduire leurs bêtes par la bride. Je franchis de cette façon la passerelle sans la moindre difficulté, et je poursuivis ma route en causant avec un de mes deux compagnons français, un gentilhomme. L'autre, un notaire, était resté quelque peu en arrière et se moquait de son compatriote et de moi, traitant de vaine peur le sentiment qui nous avait fait prendre la peine d'aller à pied. Je me retournai vers lui, et le voyant au milieu de la passerelle, je le priai de prendre son temps, étant donné qu'il se trouvait dans un endroit très dangereux. Cet homme, incapable de dépouiller le naturel français, me répondit dans sa langue que j'avais peu de courage et qu'il n'y avait pas l'ombre de péril. Tout en disant ces mots, il voulut éperonner un peu son cheval, ce qui fit glisser aussitôt hors du pont la pauvre bête, qui tomba, les jambes en l'air, à côté d'un énorme rocher. Mais il arrive très souvent que Dieu se montre miséricordieux envers les fous; c'est pourquoi l'une et l'autre bête tombèrent dans un gouffre très profond, où je les vis couler à pic. J'accourus aussitôt à toutes jambes; je sautai, non sans de grandes difficultés, sur le rocher, auquel je me cramponnai; je saisis mon homme par un pan de sa simarre et le sortis de l'eau, où il plongeait toujours. Il en avait bu son soûl et se fût noyé si le secours eût tardé d'un instant; aussi, le voyant hors de danger, je me réjouissais de lui avoir sauvé la vie. Il me répliqua en français et me déclara que je n'avais rien fait, étant donné qu'il n'y avait d'important que ses papiers, qui valaient des dizaines et des dizaines d'écus. Il semblait tout en colère en disant cela, encore qu'il fût trempé jusqu'aux os et s'exprimât en bredouillant. Je me tournai de suite vers

nos guides, et les priai d'aider cet animal, en promettant de les payer. Un d'eux fut assez courageux pour s'y employer et, au prix d'une peine infinie, il repêcha tous les papiers jusqu'au dernier. L'autre guide se refusa absolument à prendre le moindre mal pour l'aider. Comme nous avions formé une bourse commune et que j'étais chargé des dépenses, quand nous fûmes arrivés à l'endroit dont j'ai parlé, je donnai, après le souper, quelques pièces de cette bourse au guide qui m'avait aidé à tirer de l'eau mon notaire. Celui-ci, en voyant les écus filer, s'écria que je les donnerais de ma poche, parce qu'il n'entendait pas payer aux guides plus qu'il n'avait été convenu de leur attribuer pour nous avoir conduits à destination. Je lui ripostai en l'accablant d'injures. A ce moment, l'autre guide, celui qui n'avait pris aucune peine pour nous aider, s'avança vers moi et prétendit recevoir, lui aussi, une gratification. Je lui répondis que son camarade seul en avait mérité une en portant la croix. Il me répliqua qu'il me montrerait sans tarder une croix devant laquelle je pleurerais. Je lui ripostai que j'allumerais un cierge à cette croix-là, et que j'espérais bien qu'il serait le premier à pleurer devant. Comme nous étions à la frontière entre l'Allemagne et la République de Venise, mon homme courut ameuter les gens et revint avec eux en brandissant un long épieu. Moi, qui étais remonté sur mon bon cheval, je tendis le rouet de mon arquebuse et, me tournant vers mes compagnons, je leur criai : « Mon premier coup sera pour abattre ce gredin-là ; vous autres, faites votre devoir, car nous avons devant nous des brigands de grand chemin qui n'ont pris ce semblant de prétexte que pour nous assassiner. » L'hôtelier chez qui nous avions mangé appela un des meneurs, qui était déjà vieux, et le pria d'arranger l'affaire : « Ce gaillard-là, dit-il, est un jeune homme extrêmement brave, et avant que vous ne le tailliez en pièces, vous aurez une foule de tués et peut-être même arrivera-t-il à vous échapper, après vous avoir fait tout le mal qu'il aura pu. » Les esprits se calmèrent, et le vieux meneur me dit : « Va en

paix, car tu n'aboutirais à rien, même si tu avais cent hommes avec toi. » Je savais que c'était la vérité, et j'avais déjà pris mon parti de la mort; aussi, voyant qu'on cessait de m'injurier, je hochai la tête et répondis : « J'aurais du moins fait l'impossible pour vous montrer si j'ai de la vie et si je suis un homme. » Nous reprîmes notre route, et, le soir venu, nous réglâmes nos comptes à la première auberge, et je me séparai de mon animal de Français, tout en gardant beaucoup d'amitié pour son compatriote, le gentilhomme, et c'est seulement avec mes trois chevaux que j'arrivai à Ferrare. Au débotté, je me rendis à la cour ducale pour y saluer Son Excellence, afin de pouvoir partir le lendemain matin pour Notre-Dame de Lorette. J'attendis le duc jusqu'à deux heures de la nuit, lorsqu'enfin il parut. Je lui baisai les mains, il me fit le meilleur accueil et donna l'ordre de me présenter la serviette et le bassin (1). Je répondis aussi gracieusement que possible : « Excellentissime seigneur, depuis plus de quatre mois je mange si peu, qu'il est incroyable qu'on puisse vivre en supportant un tel jeûne; mais, si je dois renoncer au royal réconfort des mets de votre table, je resterai à converser avec Votre Excellence pendant son repas, et nous prendrons ainsi plus de plaisir, elle et moi, que si je soupais avec elle. » Nous nous mîmes donc à causer, et notre entretien se prolongea jusqu'à la cinquième heure de la nuit. Je pris alors congé et rentrai à mon hôtellerie, où je trouvai une table merveilleusement servie, car le duc m'avait envoyé en présent sa desserte et force flacons d'excellent vin. Comme, en m'attardant près de Son Excellence, j'avais dépassé de plus de deux heures le moment de mon repas, je mangeai avec un appétit formidable, et, pour la première fois depuis quatre mois, mon estomac ne protesta pas.

---

(1) En d'autres termes, le duc invita Benvenuto à souper, la première cérémonie avant de se mettre à table étant de se laver les mains.

C

Je partis le lendemain matin et m'en allai à Notre-Dame de Lorette. J'y fis mes dévotions, puis me dirigeai vers Rome, où je trouvai mon très fidèle Felice (1). Je lui laissai ma boutique, avec tout ce qui la garnissait ou la décorait, et j'en ouvris une autre, beaucoup plus grande, beaucoup plus spacieuse, à côté du parfumeur Sugherello, car je pensais que le grand roi François ne se souviendrait plus de moi. C'est pourquoi je me chargeai d'une foule de travaux pour divers seigneurs, et me mis à l'aiguière et au bassin que m'avait commandés le cardinal de Ferrare. J'employais de nombreux ouvriers, et j'avais à exécuter une quantité de grands ouvrages d'or et d'argent. J'avais fait avec mon ouvrier pérugin la stipulation suivante : il avait noté lui-même par écrit toutes les dépenses engagées pour lui, tant pour son habillement que pour une foule d'autres choses; le tout, en y ajoutant les frais du voyage, s'élevait à peu près à soixante-dix écus; nous avions convenu qu'il m'en rembourserait trois par mois, ce qu'il pouvait faire, étant donné qu'il en gagnait plus de huit. Au bout de deux mois, ce pendard me lâcha, ce qui me gêna terriblement pour l'exécution de quantité de commandes, et déclara qu'il entendait ne plus rien me rembourser. On me conseilla de défendre mon droit en justice, évidemment parce qu'on savait que je m'étais mis en tête de lui couper un bras; il est bien certain d'ailleurs que je l'aurais fait, si mes amis n'eussent blâmé mon dessein, dont l'exécution, disaient-ils, me ferait perdre mon argent et peut-être même m'obligerait encore une fois à quitter Rome, étant donné qu'on ne peut mesurer les coups que l'on donne, tandis qu'avec la reconnaissance de dette que ce maraud avait écrite de sa propre

(1) D'après une lettre de Mattio Franzesi à Varchi, datée de Rome, le 19 décembre 1537, le retour de Benvenuto se place au dimanche précédent, 16 décembre.

main, je pouvais le faire immédiatement arrêter. Je suivis ce conseil, mais je tins à mener l'affaire avec plus d'éclat. Je portai le procès devant l'auditeur de la Chambre, et je le gagnai. En vertu du jugement, qui ne fut rendu qu'au bout de plusieurs mois, je fis emprisonner mon débiteur (1).

Ma boutique était pleine de travaux considérables. Je citerai, entre autres, toutes les parures d'or et de pierreries de la femme du seigneur Girolamo Orsino, père du seigneur Paolo, aujourd'hui gendre de notre duc Cosme (2). Ces ouvrages étaient très près d'être finis, mais il m'arrivait d'autres commandes, plus nombreuses encore, et d'une extrême importance. J'avais huit ouvriers, et je travaillais avec eux jour et nuit, tant pour l'honneur que pour le profit.

CI

Tandis que je poursuivais avec cette vigueur mes diverses entreprises, je reçus une lettre que m'envoyait

---

(1) Des traces de cette affaire sont parvenues jusqu'à nous. De trois documents de procédure en date des 22 avril, 24 avril et 3 juillet 1538, retrouvés et publiés par BERTOLOTTI (*Benvenuto Cellini a Roma*, pp. 104 et 105), il résulte que Benvenuto avait été en procès avec un *Hieronimus perusinus*. Par le premier de ces actes, le fidèle Felice Guadagni s'engage au nom de Benvenuto Cellini, orfèvre de la ville, à ne pas offenser « Girolamo, de Pérouse, orfèvre »; par le second, Vincenzio Romoli se porte garant de l'engagement pris par Felice, ce dernier paraissant n'avoir pas la qualité légale pour cela; dans le troisième enfin, les deux adversaires se trouvent directement en présence, et s'obligent devant témoins à se remettre réciproquement « tous dommages, frais et intérêts. » On verra bientôt comment Girolamo tint cet engagement.

(2) Girolamo Orsini, seigneur de Bracciano, avait épousé Francesca Sforza, fille de Bosio, comte de Santa Fiora. Son fils, Paolo Giordano, épousa en 1553 Isabelle de Médicis, fille de Cosme I[er]. On trouvera, plus loin, p. 617, dans l'inventaire de la boutique de Benvenuto, dressé le 23 octobre 1538, un paragraphe spécialement consacré aux parures de Francesca Sforza.

en hâte le cardinal de Ferrare. Cette lettre était ainsi conçue :

A Benvenuto, notre cher ami,

Ces jours-ci, le grand roi très-chrétien s'est souvenu de toi et a dit qu'il désirait t'avoir à son service. Je lui ai répondu que tu m'avais promis d'accourir immédiatement toutes les fois que je t'enverrais chercher pour le service de Sa Majesté. A ces mots, le roi s'est écrié : « Je veux qu'on lui envoie les fonds nécessaires à son voyage, en tenant compte de ce qu'il convient d'allouer à un artiste de cette valeur! » et, sans tarder d'un instant, il a donné l'ordre à son amiral de me faire verser mille écus d'or par le trésorier de l'épargne. A cette conversation assistait le cardinal Gaddi, qui s'est alors avancé et a dit à Sa Majesté qu'elle n'avait pas besoin de donner cet ordre, parce qu'il t'avait envoyé assez d'argent. Il prétendit même que tu devais déjà être en chemin. Maintenant, si, par hasard, ainsi que je le crois, il n'y a rien de véritable dans ce qu'a dit le cardinal Gaddi, réponds-moi dès que tu auras reçu cette lettre. Je renouerai la trame rompue et te ferai verser l'argent promis par ce roi magnanime.

Que l'univers et les vivants qu'il renferme remarquent maintenant ce que peut sur nous autres hommes la mauvaise fortune! Je n'avais pas parlé deux fois dans ma vie à ce petit imbécile de cardinalaillon Gaddi, et son impudence ne provenait point du désir de me faire le moindre tort; il n'avait agi que par étourderie et par sottise, pour montrer que lui aussi, tout comme le cardinal de Ferrare, il s'intéressait aux travaux des hommes de talent que le roi désirait avoir à son service. Telle fut d'ailleurs sa stupidité qu'il ne m'avertit de rien, alors que, bien certainement, pour ne pas couvrir de honte un ridicule pantin, j'aurais, par amour de la patrie, trouvé quelque excuse pour réparer son impudente gaffe. Dès que j'eus reçu la lettre du révérendissime cardinal de Ferrare, je lui répondis que je n'avais aucun rapport avec le cardinal

Gaddi, et que même si celui-ci m'avait touché un mot de pareille affaire, je n'aurais pas quitté l'Italie sans en avoir avisé Sa Seigneurie révérendissime, alors surtout que j'avais plus de commandes à Rome qu'à aucun autre moment de ma vie. J'ajoutai toutefois qu'au moindre mot de Sa Majesté très-chrétienne, transmis par une personne aussi autorisée que Sa Seigneurie révérendissime, je partirais de suite en abandonnant tout. Dès que j'eus expédié mes lettres, mon traître d'ouvrier pérugin imagina une malice qui réussit aussitôt, grâce à l'avarice du pape Paul, un vrai Farnèse, et plus encore à celle de son bâtard, qu'on appelait alors le duc de Castro (1). Mon ouvrier fit entendre à l'un des secrétaires dudit seigneur Pier Luigi qu'ayant travaillé avec moi pendant plusieurs années, il connaissait toutes mes affaires, ce qui lui permettait de se porter garant, auprès du seigneur Pier Luigi, que je possédais plus de quatre-vingt mille ducats, représentés principalement par des joyaux; que ces joyaux appartenaient à l'Eglise et que je les avais volés au temps du sac de Rome, dans le château Saint-Ange; qu'on devait donc aviser à me faire arrêter de suite, sans procédure préalable.

Un certain matin, j'avais travaillé plus de trois heures avant le jour aux parures de l'épouse du seigneur Orsino et, pendant qu'on ouvrait et qu'on balayait ma boutique, je mis ma cape pour faire une petite promenade. Je longeai la Via Giulia, et j'arrivais au coin de la Chiavica, quand je me trouvai face à face avec le bargello Crespino, accompagné de tous ses sbires. « Tu es prisonnier du pape! me dit-il. — Crespino, répondis-je, tu me prends pour un autre. — Non, répliqua-t-il; tu es l'excellent orfèvre Benvenuto, je te connais fort bien, et j'ai l'ordre de te mener au château Saint-Ange, où ne vont que les seigneurs et les hommes de talent comme toi. » Comme quatre de ses hommes s'étaient jetés sur moi et voulaient

(1) Pier Luigi Farnèse avait été fait duc de Castro par son père en 1530.

m'enlever de force une dague que je portais au côté et des anneaux que j'avais aux doigts, Crespino leur cria : « Qu'aucun de vous ne le touche. Vous n'avez qu'à remplir votre mission, qui consiste à l'empêcher de s'enfuir. » Ceci dit, il s'approcha de moi et me demanda courtoisement mes armes. Pendant que je les lui donnais, je remarquai que cet endroit était précisément celui où j'avais tué Pompeo. C'est de là qu'on me conduisit au château, où l'on m'enferma dans une chambre de l'étage supérieur, à la hauteur de la galerie de couronnement. C'était la première fois que je goûtais de la prison, et j'avais attendu jusqu'à l'âge de trente-sept ans pour en savourer l'amertume.

CII

Le seigneur Pier Luigi, fils du pape, ayant considéré le chiffre énorme de la somme que j'étais accusé d'avoir volée, n'eut rien de plus pressé que de prier son père de lui en faire abandon. Le pape y consentit volontiers, et, de plus, lui promit de l'aider à la recouvrer. On me tint en prison huit jours entiers. Au bout de ces huit jours, comme il fallait donner une solution à l'affaire, on m'appela pour me faire subir un interrogatoire. Je fus donc conduit dans une des salles du château, une salle en vérité fort belle. Les trois enquêteurs étaient messer Benedetto Conversini, de Pistoie, gouverneur de Rome, et depuis évêque de Jesi (1); le procureur fiscal, dont j'ai oublié le nom (2), et messer Benedetto da Cagli, juge au criminel. Ces trois personnages commencèrent à me questionner en termes bienveillants, mais ils usèrent bientôt de paroles rudes et menaçantes, parce que je leur avais dit : « Messeigneurs, voilà plus d'une demi-heure que vous ne cessez de me demander de telles balivernes, de telles vétilles, que vraiment

(1) Benedetto Conversini, nommé gouverneur de Rome en 1538, devint évêque de Jesi en 1540. Il mourut en 1553.

(2) Il s'agit de Benedetto Valenti, dont Benvenuto a déjà parlé.

on peut croire que vous babillez ou que vous jacassez, babiller signifiant parler en l'air, et jacasser, parler pour ne rien dire. Je vous prie donc de préciser ce que vous voulez de moi, afin que j'entende sortir de vos bouches des raisonnements et non des babillages et des jacasseries. » A ces mots, le gouverneur, qui était de Pistoie, ne pouvant plus contenir sa nature d'enragé, s'écria : « Tu parles avec beaucoup d'assurance et surtout trop de hauteur, mais je vais te faire baisser ce ton altier et te rendre plus humble qu'un petit chien, car les paroles que tu vas entendre ne seront ni des babillages ni des jacasseries, comme tu dis, mais des raisonnements auxquels il faudra bien que tu te mettes tout de bon à répondre en t'expliquant. » Et il commença ainsi : « Nous savons de source absolument certaine que tu étais à Rome au temps du sac de cette malheureuse ville, et qu'à cette époque tu te trouvais dans ce château Saint-Ange, où tu fus employé comme bombardier. Ta profession étant celle d'orfèvre et de joaillier, le pape Clément, qui t'avait connu auparavant et qui n'avait aucun autre spécialiste à sa disposition, t'appela en secret, te fit démonter toutes les pierreries de ses tiares, de ses mitres et de ses anneaux, puis, se fiant à toi, il t'ordonna de les coudre dans ses vêtements. En t'acquittant de cette mission, tu en as gardé, à l'insu de Sa Sainteté, pour la valeur de quatre-vingt mille écus. Ceci nous a été dit par un de tes ouvriers, à qui tu l'as confié et à qui tu t'en es vanté. Maintenant, nous te déclarons tout net qu'il faut que tu trouves les pierreries ou leur valeur, après quoi nous te laisserons aller en liberté. »

CIII

Quand j'entendis ces paroles, je ne pus m'empêcher de rire aux éclats. Aussitôt, redevenu maître de moi, je répondis : « Je rends profondément grâces à Dieu de ce que, pour la première fois qu'il a plu à Sa divine Majesté que je sois mis en prison, j'ai le bonheur de ne pas l'avoir été pour quelque pecca-

dille comme il arrive le plus souvent aux jeunes gens. Même si ce que vous dites était vrai, je n'aurais à redouter ici aucune peine corporelle, car en ce temps-là les lois avaient perdu toute leur autorité. Je pourrais donc m'excuser en disant que j'ai eu mission de garder ce trésor pour la sacro-sainte Eglise apostolique, sauf à le remettre plus tard à un bon pape, ou à la personne qui aurait véritablement qualité pour me le réclamer, comme vous pourriez le faire à cette heure, si la chose était ainsi. » A ces mots, cet enragé gouverneur m'interrompit et s'écria comme un furieux, avec son accent de Pistoie : « Arrange l'affaire comme tu voudras, Benvenuto; quant à nous, il nous suffit d'avoir retrouvé notre bien. Fais vite, toutefois, si tu ne veux pas que nous passions des paroles aux actes. » Sur ce, mes juges se levèrent et ne songeaient plus qu'à s'en aller, quand je leur dis : « Messeigneurs, vous n'avez pas terminé mon interrogatoire; finissez donc votre enquête, après quoi vous irez où il vous plaira. » Ils reprirent aussitôt leurs sièges, fort en colère. Ils semblaient ne plus vouloir rien écouter de ce que je leur dirais; à peine assis, ils croyaient avoir trouvé tout ce qu'ils désiraient savoir. Voyant cela, je commençai en ces termes : « Sachez, messeigneurs, qu'il y a environ vingt ans que j'habite Rome, et que ni ici ni ailleurs je n'ai jamais été mis en prison. « A ces mots, ce sbire de gouverneur s'écria : « Tu as cependant assassiné plusieurs personnes. — C'est vous qui le dites, et non pas moi, répliquai-je aussitôt. Et si quelqu'un venait pour vous assassiner, vous vous défendriez, tout prêtres que vous êtes, et en tuant votre agresseur vous ne violeriez aucunement les saintes lois. Laissez-moi donc exposer mes raisons, si vous voulez les rapporter au pape et pouvoir me juger avec équité. Je vous répète qu'il y a près de vingt ans que j'habite cette merveilleuse Rome, et dans cette ville j'ai exécuté les plus grands travaux de ma profession. Et comme je sais que dans cette ville encore est le siège du Christ, j'y serais accouru avec confiance, si quelque prince temporel avait voulu me persécuter, et j'aurais eu

recours à la chaire apostolique et au Vicaire du Christ pour défendre mon bon droit. Hélas! où puis-je donc me réfugier maintenant? Quel prince me défendra contre un si abominable guet-apens? Ne deviez-vous pas, vous, avant de me faire arrêter, chercher à savoir l'endroit où je pouvais bien cacher ces quatre-vingt mille ducats? Ne deviez-vous pas encore consulter l'état des joyaux, que la Chambre apostolique tient depuis cinq cents ans avec tant d'exactitude? Si, après cela, vous aviez trouvé qu'il manquait quelque chose, alors vous deviez saisir tous mes livres, et me faire arrêter en même temps. Sachez donc que les livres où sont inscrits tous les joyaux du pape et ceux des tiares existent tous, et vous trouverez tout ce qu'avait le pape Clément inscrit soigneusement. Si quelque chose manquait, ce ne pourrait être que pour la raison suivante : quand ce malheureux pape Clément se résigna à traiter avec ces larrons d'Impériaux, qui avaient pillé Rome et souillé l'Eglise, un nommé, si mes souvenirs sont exacts, Cesare Iscatinaro (1), vint négocier l'accord. Celui-ci était presque conclu, quand le pape, à qui l'on faisait ainsi violence, pour amadouer un peu son adversaire, laissa tomber de son doigt un diamant qui valait environ quatre mille écus. Ledit Iscatinaro se baissa pour le ramasser, et le pape lui dit de le garder pour l'amour de lui. J'étais présent quand le fait se passa; si donc ce diamant vous manque, je vous dis où il est allé; encore est-il que je suis absolument convaincu que vous trouverez aussi cela écrit. Vous pourrez ensuite rougir à votre aise d'avoir fait violence à un homme comme moi, qui ai mené tant d'entreprises glorieuses au profit du siège apostolique. Sachez que, sans moi, le matin où les Impériaux envahirent le Borgo, ils n'auraient rencontré aucun obstacle pour entrer dans le château. Mais moi, sans

---

(1) Tassi a montré qu'il s'agit de Giovan Bartolomeo Gattinaro ou di Gattinara, neveu du célèbre chancelier de Charles-Quint, Mercurio di Gattinara.

attendre aucune récompense, je me jetai vigoureusement sur les pièces d'artillerie que les bombardiers et les desservants avaient abandonnées. Je ranimai le courage d'un de mes camarades, le sculpteur Raffaello da Montelupo (1), qui, lui aussi désemparé, s'était caché dans un coin, et que l'épouvante empêchait de rien faire. Je le tirai de sa torpeur, et à nous deux seuls nous tuâmes tant de soldats à l'ennemi, que celui-ci fut contraint de changer de route. C'est moi qui envoyai une arquebusade au Scatinaro (2), pour l'avoir vu parler au pape Clément avec un manque d'égards et un mépris insultants, en luthérien et en impie qu'il était. Sa Sainteté fit rechercher dans le château l'auteur de ce coup, pour le faire pendre. C'est moi qui, d'un coup d'arquebuse, ai blessé le prince d'Orange à la tête, ici-même, sous les tranchées du château. Depuis lors, j'ai fait pour la sainte Eglise un nombre infini d'ouvrages d'or et d'argent, enrichis de pierreries, et je ne sais combien de médailles et de monnaies dont la beauté n'a d'égale que la renommée. Et voilà la récompense qu'une prêtraille téméraire accorde à un homme qui l'a servie et aimée avec tant de courage et de fidélité! Oh! allez répéter

---

(1) Sculpteur et architecte, né en 1505, élève d'Andrea Sansovino et de Michel-Ange. Il a laissé une intéressante autobiographie, que nous aurons à citer dans un instant. Il mourut vers 1567.

(2) Tassi cite à ce sujet le passage suivant de V. VALDES (*Due dialoghi, uno di Mercurio*, etc.): « Tandis que Giov. Bartholomeo, di Gattinara allait d'un camp à l'autre, s'efforçant de conclure l'accord, il eut le bras traversé d'un coup d'arquebuse envoyé par ceux du château. » On lit d'autre part dans l'autobiographie de Raffaello da Montelupo (Vasari, t. IV, pp. 551-562) : « Quand on vit que la situation était désespérée, on chercha à conclure un accord; je pourrais raconter bien des choses à cet égard, notamment comment vint plusieurs fois au château, pour négocier l'accord, un seigneur appelé le Catinaro. Certain jour qu'il venait négocier les clauses du traité, quelqu'un du château lui envoya une arquebusade et lui blessa un bras, si bien que les pourparlers restèrent lontemps suspendus... » Ni Valdes ni Raffaello da Montelupo ne nomment l'auteur du coup.

au pape tout ce que je viens de vous dire, et ajoutez qu'il a toutes ses pierreries, et que moi, je n'ai jamais eu de l'Eglise que les blessures et les coups de pierre que j'ai reçus en ce temps du sac. Je n'espérais qu'un peu de la rétribution que le pape Paul m'avait promise. Maintenant je sais à quoi m'en tenir sur Sa Sainteté et sur vous, ses ministres. »

Tandis que je leur tenais ce discours, mes juges m'écoutaient avec stupeur; quand j'eus fini, ils se regardèrent l'un l'autre d'un air embarrassé, et me quittèrent (1). Ils allèrent

---

(1) A. Bertolotti a découvert le procès-verbal de l'interrogatoire dont on vient de lire le récit. Malheureusement, le temps et l'humidité ont tellement décoloré l'écriture, que l'on n'en peut déchiffrer que quelques passages. Les voici, avec les observations qu'ils ont suggérées au savant archiviste. J'en emprunte la traduction à Plon (pp. 40-41), après l'avoir contrôlée sur l'original italien (*Benvenuto Cellini a Roma*, p. 92) :

« A la première demande, s'il sait pour quelle raison il a été arrêté, il répond ne pas le savoir ni même le supposer, et que s'il la savait il en éprouverait moins de douleur.

« La seconde demande et la réponse ne peuvent être lues; pourtant on distingue dans la réponse les noms de Pascucci, qui fut, comme nous savons, le dénonciateur, et de maître Giacomo Cerusico; d'où l'on peut conclure qu'il fut interrogé s'il savait qui l'avait dénoncé ou accusé.

« A la troisième demande, s'il a des ennemis, il répond :

« Je ne sais pas avoir d'autres ennemis ni accusateurs que le dit Girolamo et le sculpteur Leone, qui, je le sais, me veulent du mal; lequel Leone m'a dit que j'en avais menti par la gorge, cela dans la Chambre apostolique, en présence de messer Bernardo de Todi, autrefois substitut de messer Paolo Attavanti, de... Altoviti, et beaucoup d'autres, assavoir Bartolomeo Capp..., notaire de la Chambre, Luigi di Riccio, caissier d'Altoviti, Bartolomeo Bettini, associé à la banque de Cavalcanti, et Giraldi; et les paroles entre nous furent... »

« Sur ce qu'on insistait s'il pouvait y avoir d'autres personnes ayant intérêt à l'accuser, il fit cette remarque : « Ceci, je ne le sais pas, « et je ne le nie pas, parce que si je le faisais, je dirais un mensonge. » Il semble qu'il ait incité le juge à prendre des informations auprès de divers maîtres, car on peut lire les noms de ceux-ci : « Maître Firen-

tous trois ensemble rapporter mes moindres propos au pape. Celui-ci en eut honte, et ordonna que l'on revît avec la plus grande attention tous les comptes des bijoux. On constata que rien n'y manquait, mais on me laissa dans le château sans autre mot d'explication. Le seigneur Pier Luigi comprit, lui aussi, qu'il avait mal agi. Chacun n'eut donc d'autre souci que de me faire mourir.

CIV

Ces événements venaient à peine de se passer, quand le roi François apprit dans tous ses détails la détention que le pape me faisait subir avec tant d'injustice. Son ambassadeur

---

zuola, maître Francesco da..., maître Mario Ferretti, maître Girolamo de... et d'autres qui, tous interrogés, diront du bien de moi. »

« Interrogé s'il n'avait pas d'autres fois été accusé ou condamné, il répondit négativement, et de même sur la question s'il avait offensé quelqu'un. Alors on lui rappela Pompeo, et Benvenuto confessa l'avoir tué.

« Sur la demande qu'on lui fit s'il n'avait pas été condamné à mort avec confiscation de ses biens pour un tel homicide, il raconta ce que nous savons au sujet du sauf-conduit et de la solennité dans laquelle il fut concédé à la compagnie des bouchers.

« Interrogé si pourtant il obtint la paix nécessaire des héritiers de la victime, il dit : « Je l'eus du frère, qui était aussi l'héritier. »

« Interpellé si alors il se fit assister d'avocats pour sa défense et pour obtenir l'absolution, il répondit que n'ayant pas été interrogé, il n'avait pas eu besoin d'avocats : « Parlèrent en ma faveur au Saint-« Père messer Carlo Pallone, Monseigneur le doyen de la Chambre, et messer Latino Giovenale. »

« Pour cette fois, le procurateur s'en tint là, se réservant de procéder à un nouvel interrogatoire s'il le jugeait nécessaire. »

Ce procès-verbal est daté du 24 octobre 1538; si Benvenuto a bien été, comme il le dit, interrogé huit jours après son incarcération, celle-ci se placerait au 16 octobre. Il est à peine besoin de faire remarquer que l'attitude de Benvenuto, dans le procès-verbal, est celle d'un prévenu ordinaire, qui cite des témoins à décharge. Le récit de la *Vie* a une allure autrement héroïque, mais sans doute moins vraie.

auprès du Saint-Siège était un certain gentilhomme qu'on appelait Monseigneur de Montluc (1); il lui écrivit de me réclamer au pape comme serviteur de Sa Majesté. Le pape était un homme de très grande valeur, et tous ses actes étaient dignes d'admiration; cependant il se conduisit dans cette affaire comme un incapable et un sot. Il répondit à l'ambassadeur que Sa Majesté n'eût point à s'inquiéter de moi, que j'étais extrêmement turbulent, toujours les armes à la main, de sorte qu'il conseillait à Sa Majesté de me laisser là où j'étais, d'autant plus que mon emprisonnement était justifié par mes assassinats et autres agressions diaboliques. Le roi répliqua que, dans son royaume, on rendait très exactement la justice; que, s'il prodiguait les récompenses et les faveurs aux hommes de talent, il châtiait aussi les turbulents; que, Sa Sainteté m'ayant laissé partir sans se soucier de mon art, il m'avait vu dans son royaume et m'avait volontiers attaché à sa personne, de sorte qu'il me réclamait comme un de ses serviteurs. Cette démarche me causa les plus grands ennuis et me nuisit au plus haut point, encore qu'elle fût la plus insigne marque de faveur que pût ambitionner un homme de mon rang. Le pape, tourmenté par la crainte que j'allasse raconter l'infâme scélératesse dont on usait envers moi, en vint à un tel degré de fureur qu'il ruminait tous les moyens de me faire mourir compatibles avec les exigences d'un honneur à sauvegarder.

Le gouverneur du château Saint-Ange était un de mes compatriotes appelé messer Giorgio, chevalier de la famille des Ugolini. Cet homme de bien me témoigna la plus grande courtoisie dont on puisse user avec autrui et me laissa, sur

---

(1) Jean de Montluc, frère du maréchal, était entré au service de François Ier par la faveur de Marguerite de Navarre. Nommé en 1553 évêque de Valence en Dauphiné, il eut plus tard l'habileté de négocier à Varsovie l'élection de Henri d'Anjou comme roi de Pologne. A l'époque de l'incarcération de Benvenuto, on sait qu'il était à Rome, mais Plon n'a pu découvrir dans sa correspondance aucune trace d'une intervention qui n'a d'ailleurs rien d'impossible (Plon, pp. 46 et 47).

ma seule parole, circuler librement dans le château. Comme il comprenait combien on était injuste envers moi, quand je voulus lui donner caution pour obtenir de me promener dans le château, il me déclara qu'il ne pouvait accepter mon offre, étant donné l'importance que le pape attachait à ma détention, mais qu'il se fierait entièrement à ma foi, parce que tout le monde lui vantait ma droiture. Je lui engageai donc ma foi, et il me donna la facilité de travailler un peu. Pensant, d'autre part, que la fureur du pape ne tarderait pas à se calmer, tant en raison de mon innocence que de la protection du roi, j'avais laissé ma boutique ouverte. Mon ouvrier Ascanio venait m'apporter au château quelques ouvrages à exécuter. Bien que je ne pusse guère travailler en me voyant ainsi incarcéré avec tant d'injustice, je faisais de nécessité vertu et je supportais ma mauvaise fortune le plus gaiement possible.

Tous les gardes et nombre des soldats du château m'étaient étroitement attachés. Le pape venait quelquefois y souper. Quand il était là, on retirait les gardes, et tout le monde pouvait entrer et sortir à son gré comme si le château eût été un palais ordinaire, mais, tant que durait son séjour, on renfermait plus soigneusement que jamais chacun des prisonniers. Cette mesure ne m'était d'ailleurs aucunement appliquée, et je circulais alors même en toute liberté dans le château. Plus d'une fois, certains d'entre les soldats me conseillèrent de m'enfuir, en m'assurant qu'ils fermeraient les yeux, car ils connaissaient la grande injustice dont j'étais victime. Je leur répondais que j'avais donné ma parole à cet excellent homme de gouverneur, qui m'avait accordé tant de faveurs. Il y avait là un soldat aussi brave que spirituel. « Benvenuto, mon ami, me disait-il, sache qu'un prisonnier n'est pas et ne peut être obligé à tenir sa parole, pas plus que toute autre chose. Suis mon conseil, et échappe-toi des mains de cette canaille de pape et de son bâtard, qui veulent ta mort à tout prix. » Moi, j'avais décidé de faire le sacrifice de ma vie plutôt que de manquer à la promesse que j'avais faite à ce brave

homme de gouverneur, et je supportais mon incroyable infortune grâce à la compagnie d'un moine, grand prédicateur appartenant à la famille Pallavicini (1).

CV

Ce moine avait été arrêté pour luthérianisme. C'était un excellent compagnon, mais comme moine il n'y avait pas pareil ribaud au monde, et tous les vices lui étaient bons. J'admirais ses brillantes qualités, mais j'abhorrais profondément ses horribles tares, et je l'en gourmandais sans façon. Il ne cessait de me répéter que rien ne m'obligeait à tenir la promesse faite au gouverneur, puisque j'étais prisonnier. Je lui répondais qu'il pouvait en être ainsi pour un moine, mais non pour un homme : « Tout homme qui n'a pas de froc sur les épaules, ajoutais-je, doit tenir sa parole en quelque position qu'il se trouve; voilà pourquoi, moi, qui suis un homme et non un moine, je ne manquerai jamais à ma parole, donnée sans réserve aucune, en toute sincérité. Ayant vu qu'il ne pouvait arriver à me corrompre par les subtiles et doctes raisons qu'il m'exposait avec sa merveilleuse éloquence, il imagina de me tenter par un autre moyen. Il laissa passer des jours et des jours, pendant lesquels il me lut les sermons de frère Jérôme Savonarole, et il les commentait si admirablement, que la glose était plus belle que le texte. Il sut si bien me conquérir, qu'il n'y avait rien au monde que je n'eusse fait pour lui, sauf manquer à ma parole, ainsi que je l'ai dit. Quand il me vit sous le charme de son talent, il conçut autre chose. Il commença par me demander adroitement quel moyen j'aurais employé pour ouvrir ma prison, quand on m'y avait

(1) Ce moine resta en prison sept mois et dix jours (BERTOLOTTI, *Artisti lombardi*, t. I, p. 268), mais il fut bientôt incarcéré de nouveau, ainsi qu'il résulte d'une lettre envoyée de Rome, le 25 juin 1540, par Annibal Caro à Guidiccioni.

enfermé, si j'avais voulu m'évader. Désireux de montrer à un moine aussi intelligent que j'avais, moi aussi, quelque ingéniosité d'esprit, je lui dis que je me faisais fort d'ouvrir les serrures les plus difficiles, surtout celles de cette prison, qui céderaient sous ma main comme une bouchée de fromage frais sous la dent. Pour me tirer mon secret, il s'efforça de me blesser dans mon amour-propre : « Les hommes qui ont quelque réputation d'habileté, disait-il, se vantent de beaucoup de choses; mais, s'ils avaient ensuite à exécuter ce dont ils se glorifient, ils perdraient misérablement leur crédit. » Il ajoutait qu'il m'entendait dire des choses si invraisemblables, qu'il pensait que, si l'on me priait de les faire, je n'en sortirais guère à mon honneur. Par de tels propos, ce diable de moine sut si bien me piquer au vif, que je lui déclarai que mes promesses étaient toujours au-dessous de mon savoir-faire, que la moindre d'entre elles était celle que j'avais faite au sujet des serrures de la prison, et qu'en quelques mots je lui ferais parfaitement comprendre que je n'avais rien exagéré. Puis inconsidérément, pour appuyer ce dire, je lui fournis sans me faire prier tous les éclaircissements qu'appelait mon affirmation. Le moine fit mine de n'y point prendre garde, mais il comprit immédiatement la moindre de mes explications avec infiniment d'intelligence.

Comme je l'ai dit plus haut, ce brave homme de gouverneur me laissait circuler librement dans tout le château; il ne m'enfermait pas la nuit comme chacun des autres prisonniers; enfin il me donnait la possibilité de travailler à tout ce que je voulais exécuter en or, en argent et en cire. Je m'étais remis pendant quelques semaines à un petit bassin que m'avait commandé le cardinal de Ferrare, mais, dégoûté de tout par la prison, je me lassai de ce travail, et je me bornai à modeler en cire quelques figurines, pour oublier mes tourments. Le moine me déroba un morceau de cette cire, et s'en servit pour prendre l'empreinte des serrures de la façon que je lui avais inconsidérément enseignée. Il s'était associé comme complice

un Padouan nommé Luigi, attaché à la personne du gouverneur en qualité de greffier. Le serrurier auquel ils voulurent confier la fabrication des clefs les dénonça. Le gouverneur, qui venait parfois me visiter dans ma chambre, m'avait vu travailler avec cette maudite cire. Il la reconnut aussitôt et s'écria : « Bien que ce pauvre diable de Benvenuto soit victime d'une des plus grandes injustices qui aient jamais été commises, il ne devrait pas agir ainsi avec moi, qui l'ai laissé jouir d'une liberté que je n'avais point le droit de lui accorder. Maintenant je le tiendrai très étroitement enfermé, et ne lui accorderai plus la moindre faveur.» Il me fit donc claquemurer, ce qui n'alla pas sans quelques désagréments pour moi. J'eus surtout à subir les reproches de certains de ses plus affectionnés serviteurs, qui me voulaient plus de bien que je ne saurais dire et me rapportaient de temps en temps toutes les initiatives bienveillantes que le gouverneur prenait en ma faveur; aussi dans l'occurrence m'appelaient-ils homme ingrat, volage et sans foi. Un de ces serviteurs m'ayant injurié de la sorte sur un ton qui ne me convenait guère, à moi qui me sentais innocent, je lui répondis avec hauteur que je n'avais jamais manqué à ma parole, que je le soutiendrais au prix de ma vie, et que si lui ou un autre m'adressait encore d'aussi injustes reproches, je dirais à cet homme, quel qu'il fût, qu'il en mentait par la gorge. Offensé par ma riposte, il courut à la chambre du gouverneur, et il m'en rapporta la cire et le modèle de la clef. Dès que j'eus vu la cire, je lui dis que nous avions raison tous deux, et je le priai de demander au gouverneur de m'accorder un entretien, ce qui me permettrait de lui exposer franchement l'affaire, beaucoup plus importante qu'on ne pensait. Le gouverneur me fit aussitôt appeler, et je lui racontai tout ce qui s'était passé. A la suite de mes révélations on resserra le moine, et celui-ci dénonça le greffier, qui faillit être pendu. Le gouverneur assoupit l'affaire, qui était déjà parvenue aux oreilles du pape. Il sauva son greffier de la potence et me rendit ma liberté dans toute la mesure dont j'en jouissais auparavant.

CVI

Quand je vis avec quelle rigueur était menée la poursuite de cette affaire, je commençai à me préoccuper de mes intérêts et je me dis : « Si ce diable de gouverneur venait encore une fois à s'irriter contre moi et à me retirer sa confiance, je ne lui aurais plus aucune obligation, et je serais heureux d'utiliser alors un peu mes capacités, qui me permettraient sûrement de mieux réussir que ce frocard, avec toute son adresse. » Je débutai par me faire apporter de gros draps de lit neufs, et je m'abstins de rendre les sales. Lorsque mes serviteurs me les demandèrent, je leur répondis de ne pas s'en inquiéter, parce que je les avais donnés à de pauvres soldats qui, si la chose se savait, risqueraient d'être condamnés aux galères. Mes jeunes ouvriers et mes serviteurs, principalement Felice, gardèrent donc très fidèlement le secret le plus absolu là-dessus (je veux dire : sur l'emploi que je prétendais avoir fait de mes draps). Je vidai une paillasse et j'en brûlai la paille sans qu'on le remarquât, car il y avait une cheminée dans ma prison. J'entrepris ensuite de tailler les draps en bandes larges d'un tiers de brasse. Quand j'en eus une quantité qui me parut suffisante pour descendre du haut de la galerie de couronnement, je dis à mes serviteurs que j'avais fini la distribution de tous les draps que je m'étais proposé de donner, et je les priai de se charger de m'en apporter de fins, promettant de toujours leur rendre les sales à l'avenir. Cela tomba dans l'oubli.

Les cardinaux Santiquattro (1) et Cornaro firent fermer ma boutique par mes ouvriers et serviteurs, en disant avec franchise que le pape se refusait à entendre le moindre mot en faveur de ma libération, et que l'appui si chaleureux du roi

---

(1) Benvenuto désigne sous ce nom le cardinal du titre des *quattro santi coronati*, qui était alors le Florentin Antonio Pucci.

de France m'avait été beaucoup plus nuisible qu'utile, d'autant plus que Monseigneur de Montluc avait fini par dire au pape, de la part du roi, qu'on devait me traduire devant les juges ordinaires, qui pourraient me punir si j'étais coupable; mais que, si j'étais innocent, la raison commandait qu'on me rendît la liberté. Ces paroles avaient été si désagréables à Sa Sainteté qu'elle avait résolu de ne jamais me relâcher. Quant au gouverneur, il faisait très certainement tout ce qu'il pouvait pour moi.

A ce moment, mes ennemis, voyant ma boutique fermée, se mirent à insulter sans relâche ceux de mes amis et de mes serviteurs qui venaient me visiter dans ma prison. Une fois, entre autres, Ascanio, qui venait me voir deux fois par jour, me pria de lui faire faire un justaucorps avec un pourpoint de satin bleu que je ne mettais jamais et qui ne m'avait servi que le jour de la procession (1). Je lui répondis que ce n'était ni le temps ni le lieu de porter de tels vêtements. Le jeune homme fut si irrité de voir que je refusais de lui donner ce malheureux pourpoint, qu'il me déclara qu'il voulait retourner chez lui à Tagliacozzo. Je lui répliquai avec indignation que je serais heureux d'être débarrassé de sa présence. Quant à lui, il jura avec une véhémence indicible qu'il ne reparaîtrait jamais devant moi. Nous échangions ces propos tout en nous promenant autour de la galerie de couronnement. Le gouverneur, qui s'y promenait aussi, se trouva vis-à-vis d'Ascanio au moment où celui-ci me disait : « Je m'en vais, adieu pour toujours! » à quoi je répondis : « J'entends de mon côté que ce soit pour toujours, et pour qu'il en soit bien ainsi, je recommanderai aux gardes de ne plus jamais te laisser passer. » Et me tournant vers le gouverneur, je le priai très instamment d'ordonner aux gardes de ne plus jamais laisser passer Ascanio : « Ce croquant, dis-je à Sa Seigneurie, vient

---

(1) La procession de la confrérie des bouchers, dont il a été question au paragraphe LXXXIII.

encore alourdir le pesant fardeau de mes maux; c'est pourquoi je vous prie, Monseigneur, de ne plus jamais le laisser entrer. » Le gouverneur en fut très contrarié, car il connaissait l'extraordinaire intelligence d'Ascanio, qui était en outre si joli garçon qu'il semblait impossible qu'on pût le voir une seule fois sans s'attacher profondément à lui. Mon jeune ouvrier s'en alla tout en pleurs. Il avait sur lui un cimeterre qu'il portait parfois caché sous ses vêtements. En sortant du château, le visage baigné de larmes, il rencontra deux de mes plus grands ennemis. L'un était Girolamo, ce Pérugin dont j'ai déjà parlé; l'autre était un certain Michele; tous deux étaient orfèvres. Michele, comme ami de ce ribaud de Pérugin et ennemi d'Ascanio, s'écria : « Que veut dire ceci? Ascanio pleure! Peut-être son père est-il mort, j'entends son père du château. — Il est vivant, répondit Ascanio, mais toi, tu vas mourir! » et, levant la main, il lui donna deux coups de cimeterre à la tête. Le premier l'étendit à terre; le second, bien qu'également asséné sur la tête, dévia et lui coupa trois doigts de la main droite. Michele resta comme mort. On rapporta aussitôt l'affaire au pape, qui s'emporta fort et s'écria : « Puisque le roi veut que Benvenuto soit jugé, donnez-lui trois jours de délai pour préparer sa défense. » On accourut immédiatement signifier l'ordre du pape. Mon brave homme de gouverneur se rendit à l'instant auprès du Saint-Père, et parvint à le convaincre que je ne pouvais être complice d'Ascanio, puisque je l'avais chassé. Il me défendit si admirablement, qu'il me fit échapper sain et sauf à la furieuse colère du pontife. Quant à Ascanio, il se réfugia chez lui à Tagliacozzo, d'où il m'écrivit qu'il me demandait mille fois pardon, qu'il reconnaissait avoir eu tort et avoir ajouté des chagrins à l'excès de mes maux; mais que, si Dieu me donnait la grâce de sortir de cette prison, il jurait de ne plus jamais m'abandonner. Je lui recommandai de s'appliquer à se perfectionner dans son art, et lui promis de le rappeler, quoi qu'il arrivât, si Dieu me rendait la liberté.

CVII

Le gouverneur avait chaque année une crise de maladie qui le privait entièrement de raison. Quand cette crise commençait à s'annoncer, il se mettait à parler sans arrêt, et ses paroles n'avaient pas de sens. Chaque année sa monomanie avait un objet différent. Une année, il s'était cru métamorphosé en vase à huile; une autre année, il s'était pris pour une grenouille et s'était mis à faire des sauts de grenouille; une autre année encore, il s'était persuadé qu'il était mort, et il avait fallu l'enterrer. Chaque année il tombait dans une extravagance nouvelle. Cette fois-là, il en vint à s'imaginer qu'il était une chauve-souris, et, tout en se promenant, il poussait parfois le cri sourd des chauves-souris, et il imprimait à ses mains et à son corps une légère agitation, comme s'il eût voulu voler. Les médecins s'en étaient aperçu, ses vieux serviteurs également, et chacun s'ingéniait à lui donner toutes les distractions possibles. Comme il leur semblait que le malade prenait grand plaisir à m'entendre causer, ils venaient continuellement me trouver pour me mener près de lui. Quand j'y étais, le pauvre homme me retenait parfois quatre ou cinq heures entières, durant lesquelles la conversation ne s'arrêtait pas un instant. Il me gardait à sa table, et je mangeais vis-à-vis de lui. Il ne cessait alors de parler ou de me faire parler, mais l'abondance des propos ne m'empêchait point de manger copieusement. Quant à lui, le malheureux, il ne mangeait ni ne dormait, de sorte que j'étais harassé à n'en plus pouvoir. A certains jours, lorsque je le regardais en face, je lui voyais les yeux hagards, l'un tourné à droite, l'autre à gauche. Il se mit à me demander si je n'avais jamais eu la fantaisie d'essayer de voler. Je lui répondis que les choses qui présentaient le plus de difficultés avaient toujours eu le don de m'attirer de préférence aux autres, et que je les avais réalisées; quant au vol, le Dieu de la nature m'ayant donné un corps extraordinairement apte à courir et à sauter,

je n'aurais qu'à faire usage de ma faible intelligence pour fabriquer une machine avec laquelle j'arriverais certainement à voler. Il se mit à me demander comment je m'y prendrais. Je lui dis que, si l'on considérait les animaux qui volent, pour leur arracher ce secret qu'ils ont reçu de la nature, il n'y avait que la chauve-souris qu'on pût imiter. Quand le pauvre diable entendit ce mot de chauve-souris, qui évoquait sa monomanie présente, il s'écria de toutes ses forces : « C'est vrai! c'est vrai! il n'y a que la chauve-souris! il n'y a que la chauve-souris! » Puis il se tourna vers moi et me dit : « Benvenuto, si je te donnais les facilités nécessaires, aurais-tu le courage de voler? » Je lui répondis que, s'il voulait me donner la liberté dont j'avais besoin pour cela, je serais assez courageux pour voler jusqu'aux Prati avec une paire d'ailes en toile de lin cirée. « Et moi aussi, reprit-il alors, je serais assez courageux pour le faire; mais, comme le pape m'a ordonné d'avoir soin de toi comme de ses propres yeux, et comme d'autre part je reconnais que tu as l'ingéniosité du diable et que tu pourrais bien t'enfuir, je vais te faire renfermer sous cent verrous, afin que tu ne m'échappes pas. » Je me fis suppliant; je lui rappelai que j'aurais pu m'enfuir et que, par respect pour la parole que je lui avais donnée, je ne l'aurais jamais fait; puis je le priai, au nom de Dieu et de tant de faveurs qu'il m'avait accordées, de ne pas aggraver les cruels tourments dont je souffrais. Pendant que je parlais, il donnait l'ordre formel de me garrotter, de me mener dans la prison et de m'y bien enfermer. Quand je vis qu'il n'y avait plus de remède, je lui dis en présence de tous ses gens : « Enfermez-moi bien et gardez-moi bien, car je parviendrai quand même à m'enfuir. » On m'emmena donc, et je fus mis sous les verrous avec un soin étonnant.

CVIII

Je commençai alors à songer à la manière dont je devais m'y prendre pour m'enfuir. Dès que je me vis sous les verrous,

j'examinai la pièce où j'étais enfermé. Quand je crus avoir trouvé l'infaillible moyen d'en sortir, je me mis à chercher comment je pourrais descendre d'un endroit aussi élevé que la galerie (c'est ainsi qu'on appelait le haut de la tour). Je pris mes draps de lit neufs, réduits, ainsi que je l'ai déjà dit, en bandes assemblées très solidement, et je calculai la longueur dont j'avais besoin pour descendre. Après avoir arrêté la liste de ce qui m'était utile et avoir tout préparé, je sortis de leur cachette une paire de tenailles que j'avais dérobées à un Savoyard qui faisait partie des gardes du château (1). Cet homme était chargé de l'entretien des tonneaux et des citernes, et s'amusait à travailler le bois. Il avait plusieurs paires de tenailles, dont l'une était énorme. Trouvant qu'elle ferait bien mon affaire, je la dérobai et la cachai dans ma paillasse. Quand le moment de m'en servir fut venu, je me mis à essayer d'arracher avec elle les clous qui retenaient les pentures de ma porte. Comme celle-ci était double, les rivures des clous ne pouvaient se voir. Le premier que j'essayai d'enlever me donna un mal incroyable; cependant j'y réussis à la fin. Dès que j'eus arraché ce clou, je me demandai comment je pourrais m'y prendre pour qu'on ne s'en aperçut pas. Sans perdre un instant, je mélangeai de la raclure de fer rouillé avec un peu de cire, de manière à donner à celle-ci exactement la couleur des têtes de clous que j'arrachais, et avec cette cire je me mis à modeler avec soin de fausses têtes de clous sur les pentures. Je répétai successivement l'opération pour chacun des clous que j'enlevais, et fis autant de faux clous en cire. Je laissai les pentures attachées aux extrémités avec leurs clous, que j'avais d'abord arrachés, puis remis en place; mais

(1) L'infatigable A. BERTOLOTTI a retrouvé le nom de ce Savoyard : Enrico de Oziaco, ainsi qu'il résulte du mandat de paiement suivant, établi en décembre 1545 : *Solui et numerare faciatis Henrico de Oziaco alias* Savoia *ad custodiam uiuidariorum et cisternarum arcis Sancti Angeli depret. ducat sex* (*Artisti subalpini in Roma*; Mantoue, 1884, p. 75).

ces clous, épointés, n'étaient que légèrement enfoncés, juste assez pour retenir les pentures. Je ne fis ce travail qu'avec la plus grande difficulté, parce que le gouverneur rêvait chaque nuit que je m'étais évadé, et envoyait d'heure en heure inspecter ma prison. Celui qui procédait à cette inspection avait un nom et des procédés de sbire. Il s'appelait le Bozza (1) et était toujours accompagné d'un acolyte nommé Giovanni, mais surnommé Pedignone (2). Celui-ci était soldat, tandis que le Bozza était domestique. Giovanni ne venait jamais me voir sans m'adresser quelque injure. Il était du pays de Prato, où il avait été en service chez un apothicaire. Chaque soir, tandis qu'il examinait soigneusement les pentures de ma porte et toute ma prison, je lui disais : « Gardez-moi bien, car je parviendrai quand même à m'enfuir. » Ces paroles engendrèrent entre lui et moi la plus profonde inimitié, aussi avais-je soin de cacher avec le plus grand soin dans ma paillasse tous mes outils de fer, c'est-à-dire mes tenailles, un grand poignard et d'autres objets de ce genre. Je cachais encore dans cette paillasse les bandes que j'avais confectionnées. Dès que le jour se levait, je balayais moi-même la chambre. J'ai certes dans le sang l'amour de la propreté, mais je le poussais alors jusqu'à la manie. Après avoir balayé, je faisais mon lit, je le drapais élégamment, et presque chaque matin je le décorais de fleurs que je me faisais apporter par un certain Savoyard. Ce Savoyard était chargé de l'entretien des tonneaux et des citernes, et s'amusait à travailler le bois. C'est à lui que j'avais dérobé les tenailles avec lesquelles j'avais arraché les clous des pentures (3).

CIX

Pour en revenir à mon lit, quand le Bozza et le Pedignone entraient, ils ne m'entendaient jamais leur dire autre chose

---

(1) C'est-à-dire le cornard.

(2) *Pedignone* signifie engelure.

(3) Benvenuto oublie qu'il a déjà donné ces renseignements.

que de se tenir éloignés de mon lit, parce que je ne voulais pas le voir sali ou défait par eux. Il leur arrivait parfois de toucher légèrement ce lit, dans le seul but de me vexer. Je leur criais alors : « Ah! sales poltrons! je vais empoigner une de ces épées, que je vois pendre à votre côté, et vous faire passer un si mauvais quart d'heure, que vous en serez étonnés. Vous croyez-vous dignes de toucher le lit d'un homme comme moi? Pour châtier cette témérité, je n'aurai pas à trembler pour ma vie, car je suis sûr de vous enlever la vôtre. Laissez-moi donc à mes malheurs et à mes tribulations, et n'ajoutez pas de nouveaux tracas à tous ceux que j'ai, sinon je vous ferai voir ce dont est capable un désespéré. » Ils rapportèrent ces paroles au gouverneur, qui leur interdit expressément de jamais s'approcher de mon lit et de porter l'épée quand ils me visiteraient, mais leur enjoignit de ne rien négliger quant au reste. Pour moi, dès que j'eus soustrait mon lit aux investigations de mes surveillants, il me sembla que j'avais tout fait, car c'est là qu'était le plus important de mon entreprise.

Un soir de fête, le gouverneur se trouva en très mauvaise disposition d'esprit. Sa manie s'étant aggravée, il répétait sans cesse qu'il était chauve-souris, et que si l'on apprenait que je me fusse envolé, on pouvait me laisser aller, car il saurait bien me rattraper, étant donné que la nuit il se faisait fort de voler plus vite que moi. « Benvenuto, ajoutait-il, est une fausse chauve-souris, tandis que moi j'en suis une vraie. On me l'a donné en garde; laissez-moi faire, je le rattraperai bien. » Comme il avait passé plusieurs nuits dans ce transport, il avait fatigué tous ses serviteurs. J'étais tenu au courant de tout cela de plusieurs côtés, surtout par ce Savoyard qui me voulait du bien. Je résolus donc ce soir de fête de m'enfuir à tout prix, et je commençai par prier Dieu très dévotement, suppliant sa divine Majesté de me protéger et de me secourir dans une entreprise aussi périlleuse. Je préparai ensuite tout ce dont j'entendais me servir, et travaillai pour cela toute la nuit. Deux heures avant le jour, j'enlevai les pentures avec

une extrême difficulté; le battant de la porte et le verrou m'opposaient une telle résistance que, ne pouvant en venir à bout, je dus déchiqueter le bois. Pourtant à la fin j'ouvris. Je me chargeai de ces bandes de draps de lit que j'avais roulées en pelote sur deux morceaux de bois; je sortis, et j'allai aux latrines de la terrasse; je soulevai de l'intérieur deux tuiles du toit et sautai de suite au-dessus sans aucune difficulté. J'étais vêtu d'un pourpoint et de chausses blanches; mes brodequins étaient de même couleur, et dans l'un d'eux j'avais fourré mon poignard. Je pris un bout de mes bandes et l'attachai à un morceau de brique antique qui était scellé dans le mur et qui formait une saillie de quatre doigts à peine. Je nouai la bande à la façon d'une étrivière, et quand elle fut fixée à ce morceau de brique, j'élevai mon cœur vers Dieu : « Seigneur mon Dieu, Lui dis-je, aide-moi, parce que ma cause est juste, comme Tu le sais, et parce que je m'aide moi-même. » Je me laissai glisser tout doucement, en me soutenant par la force des bras, et j'arrivai jusqu'à terre. Bien que la lune ne brillât point, la nuit était belle et claire. Quand j'eus atteint le sol, je regardai la prodigieuse hauteur d'où j'étais descendu si hardiment, et je m'éloignai tout joyeux, me croyant déjà libre. Mais il n'en était pas ainsi, parce que le gouverneur avait fait construire de ce côté deux murs fort élevés, afin d'y installer ses écuries et son poulailler; cet endroit était fermé du dehors par de gros verrous. Voyant que je ne pouvais sortir de là, mon désappointement fut extrême. J'allais et venais, en songeant à mon triste sort, quand je heurtai du pied une grande perche recouverte de paille. Je la dressai avec beaucoup de peine contre le mur, puis, à force de bras, je me hissai jusqu'au sommet. Celui-ci formait pignon, de sorte que je ne pouvais tirer la perche à moi. Je me décidai donc à me servir d'un morceau des bandes de mon second peloton, le premier étant resté attaché à la tour du château. Je pris un morceau de ce second peloton, comme je viens de le dire, je le nouai à la perche, et je descendis du mur, non sans une

peine infinie, sans une fatigue extrême, d'autant plus que l'intérieur de mes mains était écorché et ruisselait de sang. Il me fallut prendre un peu de repos et les baigner avec mon urine. Quand il me sembla que mes forces étaient revenues, je montai sur la dernière enceinte, qui donne du côté des Prati. Je fixai mon peloton de bandes à un créneau, autour duquel je décidai de l'attacher, afin de descendre de cette moindre hauteur comme j'avais fait de la plus grande. Mes bandes étaient déjà en place, comme je viens de le dire, quand je découvris près de moi une des sentinelles qui montaient la garde. Voyant mon dessein traversé et ma vie en péril, je résolus d'affronter ce soldat. Quand il vit mon air délibéré, et que je marchais droit sur lui, le poignard à la main, il pressa le pas pour m'éviter. Je m'étais un peu éloigné de mes bandes; j'y revins au plus vite. J'aperçus bien une autre sentinelle, mais celle-ci ne voulut pas regarder de mon côté. Une fois revenu à mes bandes, je les attachai au créneau et je me laissai glisser. Dans ma descente, me suis-je vraiment cru près du sol? ai-je ouvert les mains pour sauter? ou bien n'ai-je pu, à cause de leurs blessures, supporter cette nouvelle fatigue? Toujours est-il que je tombai, et, dans cette chute, je me heurtai la nuque, et je restai évanoui une heure et demie, autant que j'en pus juger. Au point du jour, la fraîcheur qui précède d'une heure le lever du soleil me rappela à moi, mais je n'avais pas encore bien recouvré mes sens, car il me semblait qu'on m'avait coupé la tête et que j'étais dans le purgatoire. Peu à peu la présence d'esprit me revint; je me rendis compte que j'étais hors du château, et je me souvins aussitôt de tout ce que j'avais fait. Je reconnus que j'étais blessé à la nuque avant de m'apercevoir que j'avais la jambe cassée, car, en portant les mains à la tête, je les retirai tout ensanglantées. Je m'examinai soigneusement, et constatai qu'à tout prendre, je n'avais aucune blessure grave; mais quand je voulus me lever, je reconnus que j'avais la jambe droite brisée à trois doigts au-dessus du talon. Cela même ne me fit point

perdre cœur. Je retirai mon poignard de sa gaine. A l'extrémité était une grosse boule qui avait causé l'accident. Cette boule avait porté contre l'os, et celui-ci, ne pouvant plier, s'était brisé en cet endroit. Je jetai la gaine; je coupai avec le poignard un morceau de bande qui me restait, et je réunis de mon mieux les deux fragments de ma jambe. Marchant ensuite à quatre pattes, mon poignard à la main, je m'avançai vers la porte de la ville. Quand je l'eus atteint, je constatai qu'elle était fermée; mais une pierre se trouvait exactement dessous, qui ne me parut pas être très lourde; j'essayai de la déchausser; bientôt, en y portant la main, je la sentis remuer; elle me céda facilement et je l'ôtai, puis j'entrai par l'ouverture ainsi formée.

CX

Il y avait plus de cinq cents pas du lieu où j'étais tombé à la porte que je franchis. Quand je fus dans Rome, d'énormes dogues se jetèrent sur moi et me mordirent cruellement. J'eus à subir plusieurs fois leurs attaques, si bien que je tirai mon poignard et réussis à en frapper un si rudement, qu'il se mit à hurler de toutes ses forces. Les autres, selon leur nature, se ruèrent sur le blessé, tandis que je me traînais aussi vite que je le pouvais à quatre pattes vers l'église de la Traspontina (1). Arrivé à l'entrée de la rue qui mène au château Saint-Ange, je pris le chemin de Saint-Pierre. Comme il faisait grand jour, je réfléchissais au danger que je courais, lorsque vint à passer un porteur d'eau, avec son âne chargé de pots débordants. Je l'appelai et le priai de me prendre sur son dos et de me porter sur les escaliers de Saint-Pierre :« Je suis, lui dis-je, un pauvre jeune homme qui, en raison d'une affaire d'amour, ai dû descendre par une fenêtre; je suis tombé, et me suis cassé une jambe. Comme la maison d'où je sors est celle d'un grand per-

(1) Santa Maria della Traspontina, dans le Borgo nuovo.

sonnage, je me vois en danger d'être haché en morceaux. Je te supplie donc de m'enlever vivement; tu auras un écu d'or. » Ce disant; je mis la main à ma bourse, où j'avais serré nombre d'écus. Il me prit aussitôt, me chargea sur son dos sans se faire prier et me porta sur les escaliers de Saint-Pierre. Je lui dis de me laisser là et de retourner vers son âne en courant. Je repris immédiatement mon chemin, toujours à quatre pattes, pour gagner le palais de la fille naturelle de l'empereur, qui avait épousé le duc Ottavio après la mort d'Alexandre, duc de Florence, son premier mari (1). Je savais de source absolument sûre qu'il y avait auprès de cette grande princesse nombre de mes amis, venus de Florence avec elle. Je savais encore qu'elle m'avait accordé sa protection, grâce au gouverneur du château. Celui-ci avait en effet parlé au pape en ma faveur, et lui avait dit que, le jour de l'entrée de la duchesse à Rome (2), j'avais empêché un dégât de plus de mille écus que menaçait de causer une grosse pluie. Ce danger, déclarait-il, l'avait mis au désespoir, mais je lui avais rendu courage, et il racontait que j'avais braqué plusieurs grosses pièces d'artillerie du côté où les nuages étaient le plus épais et commençaient déjà à se résoudre en torrents; dès que les pièces avaient eu tiré, la pluie s'était arrêtée, et à la quatrième décharge le soleil s'était montré (3), de sorte que j'avais été cause, à moi seul, que la fête s'était si bien passée. La duchesse, en apprenant la chose, avait déclaré : « Ce Benvenuto est un de ces hommes de talent dont le duc Alexandre, mon mari, savait se souvenir. Je ferai toujours de même quand se présentera l'occasion de leur être utile. » Elle avait de plus parlé de moi au duc Ottavio, son second mari.

---

(1) Benvenuto était déjà en prison quand Marguerite d'Autriche épousa Ottavio Farnèse, petit fils de Paul III.

(2) Le 3 novembre 1538.

(3) A partir d'ici jusqu'à le fin de l'alinéa, le texte du manuscrit original est de l'écriture de Benvenuto.

J'allais donc tout droit chez Son Excellence, qui habitait un palais magnifique dans le Borgo Vecchio. J'étais absolument sûr que le pape ne m'y aurait point fait arrêter; mais ce que j'avais accompli jusque-là avait été trop merveilleux pour un organisme humain, et Dieu, pour m'éviter de tomber dans la vaine gloire, voulut me soumettre pour mon bien à une épreuve plus dure encore que la première. Voici comment.

Tandis que je me traînais ainsi à quatre pattes le long des escaliers, un domestique du cardinal Cornaro, qui habitait au palais, me reconnut au premier coup d'œil. Il courut à la chambre du cardinal, qu'il réveilla, et lui dit : « Excellence révérendissime, il y a en bas votre Benvenuto, qui s'est évadé du château; il se traîne à quatre pattes tout ensanglanté. Autant qu'on peut en juger, il a une jambe cassée, et nous ne savons où il va. — Courez, s'écria le cardinal aussitôt, et apportez-le-moi ici dans ma chambre. » Dès qu'il m'eut près de lui, il me dit de ne rien craindre, et il envoya sur-le-champ chercher les premiers médecins de Rome; c'est par eux que je fus soigné. Parmi eux se trouvait un certain maître Jacomo, de Pérouse (1), chirurgien prodigieusement habile. Il remit admirablement en place l'os brisé, puis me banda et me soigna de sa propre main. Comme j'avais les veines beaucoup plus gonflées qu'à l'ordinaire et comme, en outre,ce savant homme voulut pratiquer une incision de quelque largeur, il reçut en plein visage un jet de sang si fort et si abondant qu'il fut obligé d'interrompre ses soins. Cet accident lui sembla de très mauvais augure, et il ne me soignait plus qu'avec beaucoup de répugnance; plusieurs fois il voulut m'abandonner, car il songeait qu'on lui imputerait à crime ses soins, et même ma guérison. Le cardinal me fit transporter dans une chambre secrète et courut sans plus tarder au palais avec l'intention de me réclamer au pape.

---

(1) Jacomo Rastelli, dont il a déjà été question au paragraphe XLVI.

CXI

Pendant ce temps un tumulte inexprimable avait éclaté dans Rome, car on avait remarqué les bandes qui pendaient le long de la grande tour du château, et toute la ville courait voir ce spectacle incroyable. Quant au gouverneur, il était en proie à l'un de ses plus violents accès de folie. Malgré les efforts de tous ses domestiques pour l'en empêcher, il voulait s'envoler du haut de la tour, comme il prétendait que je l'avais fait, et déclarait que nul autre que lui ne pouvait me rattraper en volant après moi.

Sur ces entrefaites, messer Roberto Pucci, père de messer Pandolfo, ayant appris le grand événement, vint en personne s'en assurer. Il se rendit ensuite au palais, où il rencontra le cardinal Cornaro, qui lui raconta toute l'histoire et lui dit que j'étais dans une chambre de son appartement, et que les médecins m'avaient déjà donné leurs soins. Tous deux, en hommes de bien, allèrent ensemble se jeter à genoux devant le pape qui, avant de leur laisser prononcer un seul mot, s'écria : « Je sais tout ce que vous voulez de moi. — Très Saint-Père, dit messer Roberto Pucci, nous vous demandons à titre de grâce ce pauvre homme, qui mérite, du fait de ses talents, quelque ménagement, outre qu'il vient de montrer tant de courage, uni à tant d'habileté, que c'est vraiment chose surhumaine. Nous ne savons pas pour quelles fautes Votre Sainteté l'a tenu si longtemps en prison. Si ce sont des crimes énormes, Votre Sainteté est pieuse et sage ; qu'elle fasse entièrement sa volonté. Mais si ce sont des délits pardonnables, nous la prions de nous en donner rémission. » Le pape rougit de honte et répondit qu'il m'avait tenu en prison à la requête de certains des siens. « Il est coupable d'un peu trop d'insolence, ajouta-t-il, mais, connaissant ses talents et voulant le garder près de nous, nous avions combiné de lui assurer de tels avantages qu'il n'eût eu aucun motif de retourner en France. Je suis très fâché du grave accident dont il a été

victime. Dites-lui de ne rien négliger pour se guérir; dès qu'il sera rétabli, nous le dédommagerons de ses malheurs. » Les deux bons seigneurs accoururent me trouver et m'annoncèrent cette bonne nouvelle de la part du pape.

Sur ces entrefaites, j'eus la visite de la noblesse romaine, jeunes gens, vieillards et gens de tout âge. Le gouverneur du château, toujours hors de sens, se fit porter chez le pape. Dès qu'il fut en présence de Sa Sainteté, il se mit à pousser les hauts cris, déclarant que si l'on ne me ramenait pas en prison, on lui ferait un cruel affront. « Hélas! ajouta-t-il, il s'est enfui malgré la parole qu'il m'avait donnée; il s'est envolé, et il m'avait promis de ne pas s'envoler! — Allez, allez, lui répondit le pape en riant, je trouverai bien moyen de vous le rendre. — Envoyez-lui le gouverneur de Rome, reprit le maniaque, pour lui demander qui l'a aidé à s'enfuir, car si c'est un de mes hommes, je veux le pendre par la gorge au créneau d'où Benvenuto a pris son vol. » Quand il se fut retiré, le pape fit venir le gouverneur de Rome et lui dit en souriant : « Ce Benvenuto est un brave, et je trouve son évasion admirable, d'autant plus que moi-même, dans ma jeunesse, je suis descendu du même endroit. » C'était la vérité, car il avait été emprisonné dans le château pour avoir falsifié un bref, alors qu'il était abréviateur *di Parco majoris* (1). Le pape Alexandre (2) l'avait gardé longtemps sous les verrous, puis avait décidé de lui faire trancher la tête, vu la gravité de la faute. Mais, comme l'exécution ne devait avoir lieu qu'après la Fête-Dieu, le Farnèse, instruit de tout, fit venir près de lui Pietro Chiavelluzzi, qui lui procura des chevaux, et corrompit à force d'argent quelques gardes du château. Le jour de la Fête-Dieu, tandis que le pape suivait la procession, notre

---

(1) Le collège des *abbreviatori di Parco maggiore a minore*, fondé par Pie II, se composait de 72 membres, choisis parmi les savants.

(2) Benvenuto se trompe; le fait s'est passé sous Innocent VIII, et non sous Alexandre VI.

homme se fit mettre dans une corbeille qu'on descendit jusqu'à terre au moyen d'une corde. Le château n'était pas encore entouré de murailles; la tour seule était construite, de sorte qu'il n'eut pas à surmonter les énormes difficultés qu'il me fallut vaincre; de plus, son incarcération était juste, et non la mienne. En somme, il voulut se vanter devant le gouverneur de Rome d'avoir été, lui aussi, brave et hardi dans sa jeunesse, et il ne s'aperçut pas qu'il révélait la profondeur de ses scélératesses. « Allez, ajouta-t-il, et dites-lui qu'il dénonce franchement celui qui l'a aidé; peu importe qui ce soit, du moment qu'il a son pardon, et donnez-lui, sans réserve aucune, votre parole à cet égard. »

CXII

Je vis donc venir à moi le gouverneur, qui avait été nommé évêque de Jesi deux jours auparavant (1). Dès qu'il fut dans ma chambre, il me dit : « Benvenuto, mon ami, bien que ma fonction soit d'inspirer la crainte aux mortels, je viens te trouver pour te rassurer, car j'ai le pouvoir de t'engager ma parole, sur l'ordre formel de Sa Sainteté, qui m'a raconté qu'elle-même s'est autrefois évadée du château, mais qu'elle eut de nombreux complices associés à son entreprise, qu'elle n'eût pu sans cela mener à bien. Je te jure par les Sacrements que je viens de recevoir (car je suis évêque depuis deux jours), que le pape te rend la liberté et te pardonne. Il est très fâché du grave accident dont tu as été victime. Ne néglige donc rien pour te guérir,et prends du bon côté tout ce qui t'est arrivé, car cet emprisonnement, que tu as subi alors que tu étais certainement l'homme le plus innocent du monde, va devenir pour toi la source d'une félicité sans fin. Tu seras en effet à

(1) Nouvelle erreur. Benedetto Conversini n'a été nommé évêque de Jesi qu'en 1540 c'est-à-dire postérieurement à la libération de Benvenuto.

l'abri de la pauvreté, et tu n'auras plus besoin de retourner en France et de traîner çà et là une vie tourmentée. Ainsi, dis-moi franchement comment l'affaire s'est passée et qui t'a aidé, et n'aie plus ensuite d'autre souci que de reprendre des forces, te reposer et te guérir. » Je remontai jusqu'aux origines de mon entreprise, et j'en fis l'exposé exact et complet, avec les preuves les plus convaincantes à l'appui, jusqu'à l'intervention du porteur d'eau qui m'avait pris sur ses épaules. Quand il eut tout entendu, le gouverneur s'écria : « Vraiment, ce sont là trop de hauts faits pour un seul homme ; aucun autre que toi n'en eût pu venir à bout. » Il m'invita à lui donner la main, que je sortis de sous les draps : « Sois content, dit-il, et reprends courage, car, par cette main que je touche, tu es libre et tu mèneras des jours heureux. » Son départ mit fin à l'attente d'une foule de gentilshommes et de seigneurs qui venaient me visiter et se disaient entre eux : « Allons voir cet homme qui opère des miracles. » Ils me tinrent compagnie, ceux-ci m'offrant une chose, ceux-là me faisant présent d'une autre. Pendant ce temps, le gouverneur, retourné près du pape, se mit à lui rapporter mon récit. Il y avait justement là par hasard le bâtard du Farnèse, le seigneur Pier Luigi. Tous les assistants témoignaient de la plus profonde admiration. « Assurément, s'écria le pape, c'est une chose trop merveilleuse ! » Le seigneur Pier Luigi intervint alors et dit : « Très Saint Père, si vous rendez Benvenuto à la liberté, il vous en fera de plus merveilleuses encore, car c'est une âme d'homme dont l'audace ne connaît pas de limites. Je vais vous conter un autre de ses hauts faits que vous ignorez. Votre Benvenuto, avant d'aller en prison, se prit de querelle avec un gentilhomme du cardinal Santa Fiore (1), à propos d'une vétille que ce gentilhomme lui avait dite. Il répliqua avec une arrogance

---

(1) Guido Ascanio Sforza, fils de Bosio, comte de Santa Fiore, et de Costanza Farnèse, fille naturelle de Paul III. Créé cardinal en 1534, alors qu'il n'avait que seize ans, il mourut en 1564.

incroyable, et poussa l'audace jusqu'à défier son adversaire. Le gentilhomme rapporta l'affaire au cardinal Santa Fiore, qui déclara que, s'il s'en mêlait, il saurait bien lui ôter cette folie de la tête. Benvenuto, ayant appris cela, arma une escopette avec laquelle il ne manqua jamais de toucher la plus petite pièce de monnaie, et un jour que le cardinal se mit à la fenêtre, il la prit dans sa boutique, sise en contre-bas du palais de Son Excellence, et coucha celle-ci en joue. Le cardinal, informé du danger qu'il courait, se retira de suite. Benvenuto, pour qu'on ne pût soupçonner son dessein, tira un pigeon ramier qui couvait dans un trou de la corniche du palais, et l'atteignit à la tête, chose incroyable! Maintenant, que Votre Sainteté fasse tout ce qu'elle voudra, je n'aurai pas manqué de l'avertir. Benvenuto, estimant qu'il a été emprisonné à tort, pourrait bien quelque jour avoir envie de tirer aussi sur Votre Sainteté. C'est un esprit par trop rempli de férocité, trop résolu. Quand il tua Pompeo, il lui porta deux coups de poignard à la gorge au milieu de dix soldats chargés de garder sa victime, puis il se sauva à la plus grande honte de ces hommes, qui pourtant étaient gens de bien et de considération. »

CXIII

Ces propos furent tenus devant le gentilhomme du cardinal Santa Fiore avec qui je m'étais pris de querelle. Il confirma au pape tout ce que son fils venait de dire. Le pape était bouffi de colère et ne soufflait mot. Il me faut maintenant exposer mon bon droit en toute justice et équité.

Ce gentilhomme du cardinal Santa Fiore vint me trouver un jour et me présenta un petit anneau d'or tout couvert de vif argent : « Polis-moi cet anneau, me dit-il, et fais vite. » Moi, qui avais à exécuter une foule d'ouvrages d'or enrichis de joyaux magnifiques, quand j'entendis un homme à qui je n'avais jamais parlé et que je n'avais jamais vu, me commander avec tant d'assurance, je lui répondis que je n'avais

pas de polissoir à ce moment, et qu'il allât ailleurs. Cet individu, sans le moindre motif, me déclara que j'étais un âne. Je lui répliquai qu'il en avait menti, et que je l'emportais sur lui à tous égards; mais que s'il se mettait à m'aiguillonner, je lui lâcherais des ruades plus redoutables que celles d'un âne. Il rapporta mes propos au cardinal, et me dépeignit comme un démon. Deux jours plus tard, je tirai, derrière le palais, un ramier qui couvait dans un trou de la corniche. J'avais déjà vu plusieurs fois un orfèvre milanais, nommé Giovan Francesco della Tasca, tirer ce même ramier, mais sans jamais l'atteindre. Le jour où je le tirai, l'animal montrait tout juste sa tête, car les coups essuyés à diverses reprises l'avaient mis en défiance. Comme Giovan Francesco et moi nous étions rivaux à la chasse à l'escopette, plusieurs gentilshommes de mes amis, qui se trouvaient dans ma boutique, me montrèrent l'oiseau et me dirent : « Voilà là-haut le ramier de Giovan Francesco della Tasca, qu'il a tiré si souvent; regarde donc, la pauvre bête est devenue si défiante qu'elle montre à peine sa tête. » Je levai les yeux et je dis : « Le peu qu'elle en montre me suffirait pour la tuer, pourvu qu'elle attende seulement que je mette en joue mon escopette. » Les gentilshommes s'écrièrent que l'inventeur même de l'escopette ne l'atteindrait pas. » Je parie, répondis-je, une cruche de ce bon vin grec de l'aubergiste Palombo, que si ce ramier me donne le temps de le viser avec mon admirable Broccardo (1) (c'est le nom que je donnais à mon escopette), je lui atteindrai le petit bout de tête qu'il laisse voir. » Je le visai de suite à bras tendu, sans prendre aucun point d'appui pour mon arme, sans m'aider de quoi que ce fût, et je fis ce que j'avais promis, ne songeant pas plus au cardinal qu'à personne au monde. Je tenais au contraire le cardinal pour un de mes plus chauds protecteurs. Voilà de quoi faire voir à tous que la mauvaise fortune, quand

---

(1) Le mot *Broccardo* a été tiré par Benvenuto du verbe *imbroccare*, qui signifie toucher le but.

elle a juré la mort d'un homme, sait prendre les moyens les plus divers. Le pape, bouffi de colère et dépité, se mit à réfléchir à ce que son fils lui avait dit.

CXIV

Deux jours après, le cardinal Cornaro alla demander au pape un évêché pour un de ses gentilshommes, nommé messer Andrea Centano. Le pape avait vraiment promis un évêché à ce gentilhomme, et comme il s'en trouvait un vacant, le cardinal lui rappela sa promesse. Le pape déclara qu'il s'en souvenait, et qu'il était prêt à donner l'évêché au candidat du cardinal, pourvu que Sa Seigneurie révérendissime voulût bien lui faire un plaisir, et qu'il entendait par là qu'on lui remît entre les mains Benvenuto. Le cardinal objecta : « Si Votre Sainteté lui a pardonné et m'a accordé sa liberté, que dira le monde et de Votre Sainteté et de moi? — Je veux Benvenuto, répliqua le pape; vous, de votre côté, vous voulez l'évêché; que le monde dise ce qu'il voudra. — Que Votre Sainteté me donne l'évêché, dit alors le bon cardinal; le reste la regarde; ensuite elle fera tout ce qu'elle voudra et pourra. » Le pape, quelque peu honteux de la scélératesse avec laquelle il violait sa parole reprit : « J'enverrai chercher Benvenuto, et pour me donner un peu de satisfaction je le placerai dans les chambres du jardin secret. Il y pourra soigner sa santé, et rien n'empêchera tous ses amis de venir le voir. Je prendrai même ses dépenses à ma charge, jusqu'à ce que notre petit caprice soit passé. » Le cardinal revint chez lui et me fit dire immédiatement par son candidat à l'évêché que le pape voulait me ravoir dans ses mains, mais qu'il me placerait dans une chambre basse du jardin secret, où je recevrais les visites de mes amis comme si j'étais chez Sa Seigneurie révérendissime. Je répondis en priant ce messer Andrea de bien vouloir demander au cardinal de ne point me livrer au pape et de me laisser me débrouiller tout seul; je me

ferais cacher dans un matelas et transporter hors de Rome en lieu sûr. J'ajoutai que me livrer au pape, c'était bien certainement m'envoyer à la mort. Ma requête fut portée au cardinal, et je crois qu'il eût consenti à me l'octroyer, mais ce messer Andrea, qui grillait d'envie d'avoir son évêché, dénonça l'affaire. Le pape aussitôt m'envoya chercher, et je fus mis, ainsi qu'il l'avait annoncé, dans une chambre basse de son jardin secret. Le cardinal me fit dire de ne manger d'aucun des mets que le pape ordonnait de me servir; qu'il m'adresserait de quoi me nourrir; qu'il n'avait pu agir autrement qu'il n'avait fait; il m'engagea à ne m'inquiéter de rien, m'assurant qu'il s'emploierait tant pour moi, qu'on finirait par me rendre la liberté. Dans ma nouvelle prison, je recevais des visites tous les jours, et nombre de grands gentilshommes me faisaient une foule d'offres magnifiques. Je ne touchais pas aux mets qui m'arrivaient de chez le pape, tandis que je faisais honneur à ceux du cardinal Cornaro. Je comptais parmi mes amis un jeune Grec âgé de vingt-cinq ans. Il avait une vigueur incroyable et jouait de l'épée mieux que personne à Rome, mais il était faible d'esprit, et si son honnêteté et sa fidélité étaient à toute épreuve, il se montrait d'autre part crédule au plus haut point. Il avait entendu dire que le pape avait déclaré qu'il voulait me dédommager de mes peines. C'était la vérité, le pape avait parlé de cela tout d'abord, mais il avait tenu en dernier lieu un langage tout différent. Nous échangions nos confidences à ce sujet : « Frère très cher, disais-je à ce jeune Grec, ces gens veulent m'assassiner; il est temps maintenant de me secourir; pensent-ils que je ne vois pas dans les faveurs extraordinaires qu'on m'accorde autant de perfidies? — Benvenuto, mon ami, me répondait l'excellent jeune homme, le bruit court dans Rome que le pape t'a donné un office de cinq cents écus de rente; je t'en conjure donc, conduis-toi de telle sorte que tes soupçons ne te fassent pas retirer une charge si avantageuse. » Moi, de mon côté, je le suppliais, les bras en croix sur ma poitrine, de me faire

évader, car je savais qu'un pape comme le Farnèse pouvait me faire beaucoup de bien, mais j'étais absolument sûr qu'il cherchait à me faire beaucoup de mal en secret, de manière à n'encourir aucun déshonneur. Je priais donc mon jeune ami de se hâter et de s'efforcer de sauver une vie que menaçait l'arbitraire pontifical, l'assurant que s'il me tirait de ma prison, de la manière que je lui enseignerais, je saurais me souvenir toujours de mon sauveur, et serais toujours prêt à répandre ma vie pour lui, s'il le fallait. Ce pauvre jeune homme me répondit en pleurant : « O mon frère bien-aimé, c'est ta ruine que tu veux; pourtant je ne puis résister à tes ordres; dis-moi donc ce que je dois faire; j'exécuterai tout ce que tu me commanderas, bien qu'à contre-cœur. » Nous avions, comme on le voit, décidé d'agir, et je lui avais communiqué tout mon plan, qui devait réussir avec la plus grande facilité. Un beau jour, alors que je croyais qu'il venait pour exécuter mes instructions, il me déclara que, dans mon intérêt, il voulait me désobéir, et qu'il pénétrait à fond le sens de ce que lui avaient dit des gens qui vivaient dans l'entourage du pape et qui savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur mon affaire. Moi, qui ne disposais d'aucun autre moyen de salut, j'en restai désolé, désespéré. Cela se passait le jour de la Fête-Dieu, l'an quinze cent trente-neuf.

CXV

Après cette discussion toute la journée s'était écoulée et la nuit était venue, quand on m'apporta de la cuisine du pape un abondant souper; d'excellentes provisions m'arrivèrent aussi de la cuisine du cardinal Cornaro. Plusieurs de mes amis étant survenus à ce moment, je les priai de partager mon repas. Je maintenais encore ma jambe immobilisée dans mon lit entre des attelles, ce qui ne m'empêcha pas de faire bonne chère avec mes invités. Ils restèrent donc près de moi et ne me quittèrent qu'une heure après le coucher du soleil. Mes

deux serviteurs m'accommodèrent pour la nuit, puis se retirèrent dans l'antichambre. J'avais un chien noir comme une mûre, de l'espèce à longs poils; il me rendait de merveilleux services quand je chassais à l'escopette et ne me quittait jamais d'un pas. Cette nuit-là, il s'était couché sous mon lit, et j'appelai jusqu'à trois fois mes serviteurs pour l'en ôter, tant il aboyait lamentablement; mais dès qu'il les voyait entrer, il se jetait sur eux pour les mordre. Mes serviteurs étaient épouvantés et craignaient que ce chien ne fût enragé, car il hurlait sans arrêt. Cela dura jusqu'à quatre heures de la nuit. Au moment même où l'heure sonnait, le bargello entra avec nombre de ses gens. Mon chien sortit alors de sa cachette et se jeta si furieusement sur les sbires qu'il déchira leurs capes et leurs chausses. Il leur causa une telle frayeur qu'ils le crurent enragé.Ce que voyant, le bargello, en homme d'expérience, leur dit : « On reconnaît les bons chiens à ce qu'ils devinent et prédisent toujours le malheur qui doit arriver à leurs maîtres. Que deux d'entre vous prennent des bâtons et se chargent de vous défendre contre ce chien; les autres attacheront Benvenuto sur cette chaise et le mèneront où vous savez. » Comme je l'ai dit, on avait célébré la Fête-Dieu ce jour-là, et le soleil était couché depuis quatre heures environ. On m'emporta, voilé et bien enveloppé. Quatre sbires marchaient en avant et écartaient les rares passants qui se rencontraient encore dans la rue. C'est ainsi que je fus transporté à l'endroit qu'on appelle Torre di Nona, et jeté dans la prison de la vie, sur un misérable matelas. On plaça près de moi l'un des gardes, qui passa toute la nuit à se lamenter sur ma mauvaise fortune : « Hélas! s'écriait-il, pauvre Benvenuto, que leur as-tu donc fait? » Le sort qui m'attendait, je ne le pouvais que trop sûrement induire du lieu où je me trouvais et des paroles apitoyées de mon gardien. Pendant une bonne partie de la nuit je me torturai à me demander pour quelle cause Dieu se plaisait à m'infliger si dure pénitence, et comme je n'arrivais pas à la découvrir, je

me tourmentais fort. Mon gardien avait entrepris de me consoler de son mieux, mais je le conjurai pour l'amour de Dieu de ne plus rien me dire, de ne plus me parler, attendu que je trouverais plus vite et plus aisément en moi-même les éléments d'une résolution. Il me promit de se taire. Alors je me tournai vers Dieu de tout mon cœur, et je le priai très dévotement de bien vouloir m'accepter dans son royaume, bien que je me fusse plaint de mon sort. Il me semblait qu'en quittant le monde ainsi, j'étais complètement innocent aux termes de la loi. J'avais, à la vérité, commis des homicides, mais le Vicaire du Christ m'avait rappelé de ma patrie et m'avait pardonné en application des lois et en vertu de sa propre autorité. Ce que j'avais fait n'avait d'ailleurs jamais eu d'autre objet que la défense du corps que Sa divine Majesté m'avait confié ; aussi, d'après les lois qui gouvernent le monde, ne croyais-je point avoir mérité pareille mort. Il me semblait qu'il en était de moi comme de ces malheureux qui, en marchant dans la rue, reçoivent de très haut sur la tête une pierre qui les tue. « C'est là, me disais-je, la preuve manifeste de la puissance des étoiles, qui provient, non de ce qu'elles sont conjurées pour nous faire du bien ou du mal, mais de ce que nous sommes soumis à leurs conjonctions. Je reconnais cependant que je possède le libre arbitre, et si ma foi était saintement agissante, je suis absolument certain que les anges du ciel me porteraient hors de cette prison et me délivreraient de toutes mes peines. Mais, comme il me semble que Dieu ne m'a pas jugé digne d'une telle faveur, il faut que les influences célestes assouvissent sur moi leur malignité. Je discutai longtemps ainsi le pour et le contre, puis je me résignai et me livrai sans plus tarder au sommeil.

CXVI

A l'aube, mon gardien m'éveilla et me dit : « Malheureux homme de bien, il n'est plus temps de dormir, car celui qui

doit t'annoncer une mauvaise nouvelle est arrivé. — Plus tôt je sortirai de la prison de ce monde, m'écriai-je, plus je serai content, étant d'autant plus sûr du salut de mon âme et de l'injustice de ma mort. Le Christ, dans la gloire de sa divinité, me fait compagnon de ses disciples et de ses martyrs, qui, à son exemple, ont souffert une mort imméritée. Moi aussi je souffre une mort injuste, et j'en remercie Dieu dévotement. Pourquoi celui qui doit me lire ma sentence ne vient-il pas devant moi? — Il a trop de chagrin à ton sujet et verse des larmes à torrent», me répondit le gardien. Alors je l'appelai par son nom, qui était Benedetto da Cagli (1) : « Entrez, dis-je, mon cher messer Benedetto, je suis maintenant tout à fait prêt et résolu. Il est beaucoup plus glorieux pour moi de mourir injustement que de subir un supplice mérité. Entrez, je vous prie, et envoyez-moi un prêtre à qui je puisse dire quatre paroles; je n'en ai, à vrai dire, aucunement besoin, m'étant dévotement confessé à Dieu, Notre Seigneur, mais je tiens à observer les lois de notre sainte mère l'Eglise; quoiqu'elle m'ait traité avec une perfide injustice, je lui pardonne sans réserve aucune. Entrez donc, mon cher messer Benedetto, et expédiez-moi avant que je perde connaissance. » Quand j'eus fini de parler, cet homme de bien, sans lequel on ne pouvait procéder à l'exécution, enjoignit au gardien de fermer la porte. Il courut chez la femme du seigneur Pier Luigi (2), qui demeurait avec la duchesse Marguerite. Dès qu'il fut devant ces dames, il s'écria : « O mon illustrissime protectrice, veuillez, je vous en prie pour l'amour de Dieu, envoyer dire au pape de charger quelque autre personne de lire cette sentence à Benvenuto et de remplir mon office, car j'y renonce et ne veux plus jamais le remplir. » Puis il partit en poussant des soupirs et de profonds gémissements. La

(1) Le procurateur fiscal Benedetto Valenti, dont il a déjà été question.

(2) Girolama, fille de Lodovico Orsini, comte de Pitigliano.

duchesse, qui était présente, fit une moue : « C'est là, dit-elle, la belle justice que rend à Rome le Vicaire de Dieu ! le duc, mon défunt mari, voulait beaucoup de bien à cet homme, tant pour ses qualités naturelles que pour son talent, et il s'opposait à son retour à Rome, car il tenait beaucoup à le garder près de lui. » Elle se retira en murmurant je ne sais combien de paroles de blâme. La femme du seigneur Pier Luigi, qui se nommait Madonna Girolama, se rendit chez le pape. Elle se jeta à ses genoux, en présence de plusieurs cardinaux, et lui parla avec tant de véhémence qu'elle le fit rougir. « Pour l'amour de vous, répondit-il, nous lui laisserons la vie, d'autant plus volontiers que nous n'avons jamais eu de sentiments d'hostilité contre lui. » Le pape tint ce langage à cause des cardinaux témoins de la scène, qui avaient entendu le discours de cette admirable et courageuse femme.

Pour en revenir à moi, j'étais dévoré d'inquiétude, et le cœur me battait sans relâche. Tous ceux à qui incombait l'horrible soin de mon supplice étaient aussi inquiets. Cette situation se prolongea jusqu'à l'heure du dîner ; chacun courut alors à ses affaires, et l'on m'apporta mon repas, ce qui m'étonna fort : « La vérité, m'écriai-je, a été plus forte que la malignité des influences célestes ; c'est pourquoi je prie Dieu de me faire échapper à cette tempête, si tel est son bon plaisir ! » Je me mis à manger, et de même que je m'étais d'abord résigné à ma triste fin, de même je me repris à espérer des jours heureux. Je dînai de bon cœur, puis je restai sans voir ou entendre qui que ce fût jusqu'à une heure de la nuit. A ce moment vint le bargello avec une bonne partie de sa troupe. Il me replaça sur la chaise qui avait servi la veille à me transporter là, puis m'adressa force paroles aimables, pour m'engager à ne rien craindre, et enjoignit à ses sbires de ménager ma jambe cassée comme s'il se fût agi de ses propres yeux. Ils se conformèrent à ces instructions et me ramenèrent au château, d'où je m'étais évadé ; puis, quand nous fûmes arrivés à la galerie de couronnement, à l'endroit où se trouve une petite cour, ils m'y tinrent enfermé quelque temps.

CXVII

Le gouverneur se fit alors transporter dans cette cour où j'étais, malgré sa maladie et ses tourments. « Tu vois que je t'ai repris! me dit-il. — Oui, répliquai-je, et toi, tu as vu que je me suis évadé, comme je te l'avais annoncé. Et si, malgré la parole papale, je n'eusse été vendu pour un évêché par un cardinal vénitien à un Farnèse romain, tous deux d'accord pour violer les plus saintes des lois, jamais tu ne m'aurais repris. Mais, maintenant qu'ils ont établi cet usage abominable, tu peux faire, toi aussi, le pis que tu pourras, je ne m'en soucie pas le moins du monde. » Ce pauvre homme se mit à crier de toutes ses forces : « Hélas! hélas! il ne se soucie ni de vivre ni de mourir, et il est encore plus audacieux que lorsqu'il était bien portant. Mettez-le sous le jardin et ne me parlez plus jamais de lui, car il est cause de ma mort. » On me transporta donc sous un jardin, dans une pièce extrêmement obscure, remplie d'eau, de tarentules et d'insectes venimeux. On me jeta à terre un mauvais petit matelas de bourre. Le soir, on ne me donna point à manger, et quatre serrures furent fermées sur moi. Je restai ainsi le lendemain, jusqu'à la dix-neuvième heure. Des gardiens m'apportèrent alors à souper. Je les priai de me donner à lire quelques-uns de mes livres; aucun d'eux ne me répondit, mais ils rapportèrent mes paroles à ce pauvre diable de gouverneur, qui s'en était informé. Le lendemain matin on m'apporta ma Bible en langue vulgaire et un autre volume qui renfermait les chroniques de Giovanni Villani. Je demandai certains autres volumes, mais on me déclara que je n'en aurais aucun autre, et que j'en avais déjà trop avec les deux qu'on me donnait. Je vivais ainsi lamentablement sur mon matelas, qui n'était plus que pourriture. Au bout de trois jours il ne subsistait rien qui ne ressemblât à une éponge imprégnée d'eau. Je ne pouvais pas bouger un seul instant, à cause de ma jambe cassée, et quand je voulais quitter mon lit pour satisfaire un besoin naturel, je me traî-

nais à quatre pattes avec une fatigue extrême, tant il me répugnait de souiller l'endroit où je dormais. Chaque jour, pendant une heure et demie, il m'arrivait par réverbération un peu de lumière, qui pénétrait dans cette caverne de malheur par une ouverture extrêmement étroite. Il ne m'était possible de lire que pendant ce peu de temps; tout le reste du jour et de la nuit je restais patiemment dans les ténèbres, sans cesser de penser à Dieu et à la fragilité des choses humaines. Il me semblait certain qu'en peu de jours ma triste vie finirait là, sur mon grabat; pourtant je me consolais de mon mieux, en considérant combien il m'eût été plus cruel de quitter cette vie en subissant l'indicible supplice de la décollation, tandis que je l'abandonnais ainsi dans un assoupissement que je trouvais de plus en plus agréable. Je sentais que je m'éteignais peu à peu, jusqu'au moment où mon excellent tempérament finit par s'accommoder de ce purgatoire. Quand je me sentis adapté et habitué au milieu, je résolus de supporter mon incroyable infortune tant que mes forces me le permettraient.

CXVIII

J'ouvris la Bible à la première page, et je la lus et méditai dévotement. Elle me passionna au point que, si j'avais pu, je ne me serais jamais arrêté de lire; mais, aussitôt que me manquait la lumière, tous mes malheurs m'oppressaient, et tel était mon abattement que plus d'une fois je résolus de recourir à quelque moyen de mettre fin moi-même à mes jours. Comme on ne me laissait pas de couteau, il ne m'était guère aisé d'exécuter ce dessein. Une fois pourtant, je pris une grosse bille qu'il y avait là et l'étayai à la façon d'un trébuchet; je me proposais de la faire basculer sur ma tête, qu'elle eût écrasée net. Tout était déjà en place, et je me préparais à faire basculer la bille, mais, quand j'allongeai la main pour déclancher le mouvement, je fus empoigné par un être invisible et jeté à quatre brasses de là. Ma terreur fut telle que

je restai évanoui. Je fus sans connaissance depuis l'aube du jour jusqu'à la dix-neuvième heure, où l'on m'apporta mon dîner. Les gardiens avaient déjà dû venir plusieurs fois sans que je m'en fusse aperçu, car, lorsque je repris mes sens, le capitaine Sandrino Monaldi (1) entra, et je l'entendis s'écrier : « Ah! le malheureux! quelle triste fin pour un si rare talent! » A ces mots, j'ouvris les yeux et je vis des prêtres revêtus de leurs robes pousser cette exclamation : « Comment! vous disiez qu'il était mort. — Je l'ai dit parce que je l'ai trouvé mort », répondit le Bozza. On m'enleva aussitôt de l'endroit où je gisais; on prit mon matelas, entièrement pourri et devenu filandreux comme des macaronis; on le jeta hors du cachot, et le gouverneur m'en fit donner un autre quand il fut au courant de ce qui s'était passé. Je pus ainsi réfléchir à ce qui m'avait arrêté dans mon entreprise, et je me dis que ce devait être une force divine, intervenue pour ma défense.

CXIX

La nuit suivante je vis en songe une merveilleuse créature sous la forme d'un jeune homme de toute beauté, qui me demanda sur un ton de reproche : « Sais-tu qui t'a prêté ce corps, que tu voulais détruire avant le temps? » Je lui répondis, me sembla-t-il, que je reconnaissais avoir tout reçu du Dieu de la nature. « Tu méprises donc ses œuvres, reprit l'ange, puisque tu veux les détruire? Laisse-toi guider par lui, et ne désespère pas de sa bonté. » Il ajouta nombre de choses admirables, dont il ne me reste pas la millième partie à la mémoire. Je commençai à trouver que cet ange m'avait dit la vérité. En promenant mes regards à travers mon cachot, je remarquai quelques menus morceaux de brique détrempés par l'humidité. Je les frottai l'un contre l'autre et en fis une

(1) Chef des milices florentines pendant le siège; il fut exilé en 1530 à Piombino comme ennemi des Médicis.

pâte semi-liquide. Je me traînai ensuite à quatre pattes et j'entaillai avec les dents la porte de ma prison, tant et si bien que j'en arrachai un petit éclat. Cela fait, j'attendis l'heure où la lumière pénétrait jusqu'à moi, ce qui arrivait de vingt heures et demie à vingt et une heures et demie. Je me mis alors à écrire de mon mieux, sur des pages demeurées blanches dans le livre de la Bible; je reprochais à mes esprits irrités de vouloir quitter la vie; ceux-ci répondaient à mon corps en alléguant leurs malheurs pour excuse, et mon corps leur rendait espoir en des jours meilleurs. Je fis sur ce thème le dialogue que voici :

Mon corps :

O mes pauvres esprits,
Hélas! que vous êtes cruels! Vous regrettez donc de vivre?

Mes esprits :

Si tu es contre le Ciel
Que deviendrons-nous? qui nous viendra en aide?
Laisse, laisse-nous aller à une meilleure vie.

Mon corps :

Allons, ne partez pas encore;
Le Ciel vous promet
D'être plus heureux et plus joyeux que vous ne l'avez jamais été.

Mes esprits :

Nous resterons encore quelques heures
Pourvu qu'il te soit accordé par le Dieu Tout-Puissant
La grâce que nous ne tombions pas dans de pires malheurs.

Je retrouvai ma vigueur en me consolant moi-même, et je repris la lecture de ma Bible. J'avais si bien accoutumé mes yeux à l'obscurité, qu'au lieu de lire une heure et demie par jour, comme je l'avais fait d'abord, j'arrivais à m'absorber trois heures entières dans le saint livre. Et je considérais avec une profonde admiration ce que peut réaliser la toute-puissance divine dans les âmes les plus simples, dont la ferveur est telle qu'elles croient que le Très-Haut satisfera tous leurs

désirs. J'espérais moi aussi que Dieu m'aiderait, étant données d'une part sa toute-puissance et sa miséricorde, de l'autre mon innocence. Je ne cessai point, tantôt par mes prières, tantôt par de pieuses méditations, d'élever mon cœur vers Lui, et si grande jubilation me vint de ces pensers célestes, que j'oubliai tous les malheurs qui avaient fondu sur moi jusqu'alors, et que je chantai toute la journée des psaumes et quantité d'hymnes de ma composition en l'honneur de Dieu. Mon seul tourment sérieux venait de ce que mes ongles continuaient à pousser; je ne pouvais en effet ni me toucher sans me déchirer avec eux, ni m'habiller sans qu'ils se recourbassent en dedans ou en dehors et me fissent souffrir cruellement. De plus, mes dents mouraient dans ma bouche, ce dont je m'aperçus parce que les dents mortes, expulsées par les dents vivantes, perçaient peu à peu les gencives, et que les racines arrivaient à sortir complètement de leurs alvéoles. Quand je m'en apercevais, je les retirais comme d'un étui, sans douleur et sans effusion de sang. Il en tomba beaucoup de cette façon. Je m'habituai pourtant à cette nouvelle épreuve, tantôt chantant, tantôt priant, tantôt écrivant avec la brique pilée dont j'ai parlé. Je commençai des tercets à la louange de la prison, et j'y racontai toutes les péripéties par où j'avais passé. Je transcrirai ces tercets en temps et lieu.

CXX

Le bon gouverneur envoyait souvent écouter en secret ce que je faisais. Le dernier jour de juillet, je trouvai en moi-même un grand sujet de joie, en songeant à la belle fête qu'on a coutume de célébrer à Rome le premier août (1). « Les

---

(1) Le *Ferragosto*, survivance de la fête païenne instituée pour célébrer le triomphe d'Auguste sur Cléopâtre. Cette fête subsista jusqu'à l'année 439, où Sixte III y substitua la commémoration de la miraculeuse délivrance de saint Pierre « ès-liens ». Aujourd'hui encore, le 1er août, se rencontre en nombre d'endroits l'usage de boire et manger comme aux jours de fête, et de faire de menus cadeaux.



CACHOT DE BENVENUTO CELLINI AU CHATEAU SAINT-ANGE.

années précédentes, me disais-je, j'ai passé cette jolie fête au milieu des vanités du monde; cette fois je la passerai avec Dieu. » Et j'ajoutais : « Combien la fête que voici me rend plus heureux que celles des autres années! » On m'entendit proférer ces paroles, qu'on répéta sans en rien omettre au gouverneur. Il s'écria avec une incroyable amertume : « Ah! mon Dieu, le voilà triomphant et vivant au milieu du plus absolu dénuement, et moi, qui ne manque de rien, je souffre et meurs à cause de lui, et de lui seul! Allez vite et jetez-le dans le plus profond de nos cachots, celui où le frère prêcheur Foiano est mort de faim (1). Se voyant en pareille geôle, peut-être perdra-t-il l'envie de badiner. »

Le capitaine Sandrino Monaldi vint aussitôt à ma prison, avec une vingtaine environ des hommes du gouverneur. Ils me trouvèrent agenouillé. Je ne me tournai point vers eux, car j'étais en adoration devant un dessin représentant Dieu le Père, entouré d'anges, et le Christ vainqueur de la mort au jour de sa résurrection, que j'avais tracé sur le mur avec un peu de charbon que j'avais trouvé recouvert de terre. Depuis quatre mois que j'étais étendu sur un lit à cause de ma jambe cassée, j'avais tant de fois rêvé que les anges venaient la panser que j'avais acquis en ce temps autant de vigueur que si je n'eusse jamais eu de fracture. Les gens du gouverneur vinrent à moi armés jusqu'aux dents, comme s'ils eussent craint que je ne fusse un dragon venimeux. Le capitaine me dit : « Il est absolument impossible que tu ne nous aies point entendus venir, d'autant plus que nous sommes nombreux et que nous avons fait beaucoup de bruit en descendant; pourquoi donc ne te tournes-tu pas vers nous? » A ces mots,

---

(1) Benedetto Tiezzi, né à Foiano, dans le Val de Chiana; dominicain du couvent de Santa Maria Novella, à Florence. Disciple de Savonarole, il fit, pendant le siège, de violents sermons contre les Médicis. Emprisonné au château Saint-Ange, il mourut de faim dans son cachot.

je me représentai parfaitement ce qui pouvait m'arriver de pis; mais je m'étais accoutumé à la mauvaise fortune, et je l'envisageais avec tant de fermeté que je répondis : « J'ai tourné mon âme, mes contemplations et tous mes esprits vitaux vers ce Dieu du Ciel qui me soutient, et j'ai très exactement tourné vers vous ce qui vous revient, car vous n'êtes pas dignes de voir ce qu'il y a de bon en moi, et vous ne pouvez l'atteindre. Faites donc à ce cul que voilà tout ce qui est en votre pouvoir; il vous appartient. » Ce poltron de capitaine, ne sachant quelles étaient mes intentions, dit à quatre de ses hommes les plus vigoureux : « Déposez toutes vos armes! » Dès qu'ils eurent obéi, il reprit : « Vite, vite, sautez sur lui et empoignez-le. Serait-il le diable en personne, ne sommes-nous pas trop nombreux pour avoir peur de lui? Tenez-le maintenant si fortement qu'il ne puisse vous échapper. » Quant à moi, violenté et maltraité par ces brutes, je m'imaginai bien pis que ce qui devait m'arriver, et, levant les yeux vers mon Christ, je m'écriai : « Oh! juste Dieu! tu as acquitté du haut de cette croix toutes nos dettes; pourquoi donc mon innocence doit-elle acquitter les dettes des inconnus? Cependant, que ta volonté sait faite! » Je parlais encore, qu'on m'emmenait à la lueur d'une torche. Je croyais qu'on voulait me jeter dans la trappe du Sammalo, effroyable engloutisseuse d'une foule de gens, qui sont tombés de là, tout vivants, dans un puits creusé sous les fondements du château. Cela ne m'arriva pas, aussi m'estimai-je quitte à bon compte, qyand je vis qu'on me déposait dans le susdit affreux cachot où le Foiano était mort de faim, et qu'on m'y laissait sans me faire d'autre mal. Dès qu'on en eut refermé la porte sur moi, je me mis à chanter un *De profundis clamavi*, un *Miserere* et un *In te, Domine, speravi*. Je passai tout le premier jour d'août à me réjouir en Dieu, et mon cœur ne cessait point d'exulter d'espérance et de foi. Le lendemain on me retira de cette fosse pour me ramener dans celle où j'avais auparavant dessiné les images de mon Dieu. Dès que je fus

devant elles, je versai des torrents de larmes d'attendrissement et de joie en les revoyant. Le gouverneur voulut ensuite savoir chaque jour ce que je faisais et ce que je disais. Le pape s'informa, lui aussi, de tout ce qui se passait. Quand il apprit que les médecins avaient condamné le gouverneur, il s'écria : « Je veux que mon gouverneur, avant de mourir, fasse périr comme bon lui semblera ce Benvenuto, qui est cause de sa mort. Celle-ci, du moins, aura été vengée. » Lorsque le duc Pier Luigi rapporta ces paroles au gouverneur, celui-ci lui dit : « Ainsi donc, le pape m'abandonne Benvenuto et veut que j'en tire vengeance. Soit! il n'aura plus à s'en préoccuper; je me charge de tout. »

Si le cœur du pape avait été dur pour moi, celui du gouverneur le fut d'abord infiniment plus, et sa cruauté n'eut point de limites. Mais au même instant le pur esprit qui m'avait empêché de me tuer vint à moi, et bien que je ne le visse toujours pas, il me parla d'une voix claire, me secoua, me fit mettre debout : « Allons, me dit-il, Benvenuto, mon ami, adresse vite, vite à Dieu tes prières accoutumées, et que ta voix monte haut, haut vers Lui! » Aussitôt je me jetai tout tremblant à genoux, et je récitai toutes mes prières à haute voix, j'y ajoutai le psaume *Qui habitat in adjutorio*, puis je m'entretins longuement avec Dieu. Tout à coup la même voix nette et claire reprit : « Repose-toi et n'aie plus peur. » C'est que le gouverneur, après avoir donné des instructions atroces pour mon supplice, les avait révoquées subitement et s'était écrié : « Ce Benvenuto n'est-il pas celui que j'ai tant défendu; celui qui, j'en suis absolument sûr, est innocent et a souffert injustement tous ces tourments? Comment Dieu me fera-t-il jamais miséricorde et me pardonnera-t-il mes péchés, si je ne pardonne pas à ceux même qui m'ont fait les pires offenses? Pourquoi persécuter un homme de bien, un innocent, qui m'a rendu service et s'est montré plein d'égards pour moi? Allons, au lieu de le faire mourir, je lui donne la vie et la liberté, et j'interdirai, dans

mon testament,que personne lui réclame quoi que ce soit des frais énormes qu'il aurait à payer ici. » Quand le pape apprit cela, il en fut très mécontent.

CXXI

Sur ces entrefaites, je continuai de réciter mes prières accoutumées et d'écrire mes tercets, et à partir de ce moment je fis chaque nuit les songes les plus gais et les plus agréables qu'on puisse imaginer. Il me semblait que je voyais de mes yeux l'être divin qui m'avait si souvent parlé et conseillé tout en restant invisible, et que j'étais sans cesse avec lui. Je lui demandais une seule grâce, le suppliant instamment de me mener dans un endroit où je pusse contempler le soleil. Je lui disais que c'était mon unique désir, et que je mourrais content si je pouvais en revoir une seule fois la splendeur. Tous les ennuis de ma prison étaient devenus pour moi comme d'intimes amis, et aucun d'eux ne me pesait plus.

Cependant les familiers du gouverneur s'attendaient à ce que celui-ci me fît pendre, selon qu'il l'avait annoncé, au créneau d'où j'étais descendu lors de mon évasion. Quand ils virent que messer Giorgio avait pris une décision tout opposée, ils faillirent en crever de dépit et s'ingénièrent à m'effrayer à tout instant, m'assurant que je devais trembler pour ma peau. Mais, comme je viens de le dire, j'étais si bien accoutumé à tout cela, que rien ne m'effrayait plus, que rien ne pouvait plus m'émouvoir, hormis contempler, au moins en songe, le globe du soleil. Lors donc que j'adressais au Christ mes longues prières, je ne manquais point de lui dire avec ferveur : « O vrai fils de Dieu! je t'en supplie au nom de ta naissance, de ta mort sur la croix et de ta résurrection glorieuse, accorde-moi de revoir le soleil, au moins en songe. Si de plus tu consens à ce que je le revoie de mes yeux mortels,

je te promets d'aller visiter ton saint sépulcre. » Ce vœu et cette ardente prière à mon Dieu, je les fis le deuxième jour d'octobre, en l'année quinze cent trente-neuf. Le matin suivant, c'est-à-dire le 3 octobre, je me réveillai à la pointe du jour, une heure environ avant le lever du soleil. Je quittai mon misérable grabat et j'endossai quelques vieux habits, car il commençait à faire froid. Je me mis ensuite à prier avec plus de dévotion que jamais, et, dans ma prière, je suppliai de toutes mes forces le Christ de m'accorder au moins la grâce de m'apprendre, par une révélation divine, pour laquelle de mes fautes je faisais si rude pénitence; puisque Sa divine Majesté n'avait pas permis que je visse le soleil, même en songe, je la conjurai au nom de sa toute-puissance et de son infinie bonté, de me faire savoir pour quel crime j'étais puni.

CXXII

Dès que j'eus dit ces mots, mon invisible compagnon, semblable à un tourbillon, me saisit, m'emporta dehors et me conduisit dans une salle où il se découvrit à moi sous une forme humaine. C'était un jeune homme encore à son premier duvet, dont le visage était merveilleusement beau, mais austère et pur. Il me fit promener mes regards dans la salle et me dit : « Cette multitude que tu vois n'est autre que la foule des gens qui sont nés et ont fini de vivre jusqu'à cette heure. » Je lui demandai pourquoi il m'avait amené là : « Poursuis avec moi, répondit-il, tu le sauras bientôt. » J'avais un petit poignard à la main, et j'étais vêtu d'une cotte de mailles. Il me promena à travers cette grande salle en me montrant les innombrables milliers de morts qui marchaient de côté et d'autre, puis il poussa plus avant et sortit devant moi, par une petite porte donnant sur un endroit qui me parut une rue étroite. Il m'y entraîna à sa suite, et voilà qu'au

sortir de la salle je me trouvai désarmé, en chemise blanche, tête nue, et à la droite de mon compagnon. Je m'étonnai de me voir ainsi, d'autant plus que je ne reconnaissais pas cette rue. Je levai les yeux, et je vis la lumière du soleil, qui frappait, au-dessus de moi, un pan de mur semblable à la façade d'une maison. « O mon ami, m'écriai-je alors, par quel moyen puis-je m'élever assez haut pour voir le globe même du soleil? » Il me montra quelques degrés qui étaient à ma droite et me dit : « Vas-y sans moi. » Je m'éloignai donc un peu de lui, je gravis à reculons ces quelques degrés, et je reconnus que le soleil devenait de plus en plus proche. Je me hâtai de monter, toujours à reculons, jusqu'à ce qu'enfin je découvris le globe entier du soleil. La force de ses rayons m'obligea comme d'ordinaire à fermer les yeux, mais, dès que je m'aperçus de ma défaillance, je les rouvris, je fixai l'astre bien-aimé, et je dis : « O soleil ami, que j'ai tant désiré, je ne veux plus jamais contempler que toi seul, dussent tes rayons m'aveugler! » Je restai donc les yeux fixés sur lui, et j'étais depuis quelques instants à le regarder, quand je vis soudain tous ses immenses rayons se jeter à sa gauche, de telle sorte que le soleil en resta dépouillé. Je le contemplai avec un plaisir extrême, et je m'émerveillais de la manière dont ses rayons l'avaient quitté. Puis, considérant quelle grâce céleste Dieu m'accordait ce matin-là, je m'écriai à haute voix : « Oh! combien ta puissance est admirable! combien glorieuses tes opérations! Combien la grâce que tu m'as accordée dépasse mon espérance! » Ce soleil sans rayons ressemblait absolument à un bain d'or très pur en fusion. Tandis que je considérais ce prodige, je vis au centre du soleil un gonflement qui grandit sous mes yeux et se changea tout à coup en un Christ en croix, qui semblait d'or aussi. Son très doux aspect était si gracieux, que l'esprit humain ne pourrait en imaginer la millième partie. Tout en le considérant, je m'écriai de toutes mes forces : « Miracle! miracle! ô Dieu! combien grande est ta clémence! combien ta puissance est infinie! quelles grâces

tu m'accordes ce matin! » Les yeux fixés sur lui, je prononçais ces paroles, quand le Christ passa du côté où étaient allés les rayons, et le centre du soleil se gonfla de nouveau comme la première fois. Le gonflement grandit et se changea soudain en une magnifique image de la Madone, assise sur un siège très élevé et tenant sur son bras l'enfant Jésus, qui semblait sourire, et dont l'attitude était charmante au plus haut point. De chaque côté était un ange d'une indicible beauté. Je vis encore dans le soleil, à droite, un personnage vêtu comme un prêtre. Il me tournait le dos, le visage tendu vers la Vierge et l'enfant divin. Toutes ces apparitions, je le voyais, étaient vraies, claires et vivantes, et je ne cessais de remercier le Dieu de gloire à pleins poumons. J'eus ce merveilleux spectacle sous les yeux un peu plus d'un demi-quart d'heure, après quoi il s'évanouit, et je me retrouvai sur mon grabat. Je me mis aussitôt à crier avec force : « Le Dieu tout-puissant a bien voulu me montrer la splendeur de sa gloire, qu'aucun autre œil mortel n'a peut-être jamais contemplée. J'en conclus que la liberté me sera rendue et que je vivrai heureux dans la grâce de Dieu, tandis que vous, ribauds, ribauds vous resterez, et serez malheureux et maudits du Ciel. Sachez que le jour de la Toussaint, qui est celui où je vins au monde, exactement l'an quinze cent, le premier novembre, quatre heures après le coucher du soleil, ce jour-là, j'en suis absolument sûr, vous serez forcés de me tirer de ce cachot ténébreux, car je l'ai lu de mes yeux sur le trône de Dieu. Ce prêtre, tourné vers Dieu et dont je ne voyais que le dos, était saint Pierre, qui plaidait ma cause, tant il est indigné que sur son siège il se commette d'aussi criantes injustices envers des chrétiens. Ainsi donc, dites à qui vous voudrez que personne n'a plus le pouvoir de me nuire, et faites savoir au seigneur qui me retient ici que, s'il me donne de la cire ou du papier, je saurai lui représenter la gloire de Dieu, telle qu'elle s'est manifestée à moi, et lui donnerai la certitude absolue de ce dont il doute peut-être. »

CXXIII

Pour en revenir au gouverneur, bien que les médecins n'eussent pas la moindre espérance de le sauver, il avait encore la tête solide, et ces accès de folie, qui le tourmentaient chaque année, l'avaient quitté. Son âme étant son seul souci, il avait la conscience bourrelée de remords; aussi reconnaissait-il que j'avais subi et subissais encore le plus inique traitement. Il fit rapporter au pape les choses merveilleuses que je racontais, mais le Farnèse, en homme qui ne croit ni à Dieu ni à diable, lui répondit que j'étais devenu fou, et qu'il n'avait qu'à se soigner le mieux possible. Quand on lui transmit cette réponse, le gouverneur envoya quelqu'un pour me consoler et m'apporter ce qu'il me fallait pour écrire, de la cire et de petits outils pour la modeler. Il joignit à son envoi je ne sais combien de paroles courtoises, qui me furent répétées par un de ses serviteurs qui s'intéressait à moi et était tout l'opposé de cette bande de ribauds dont le plus ardent désir était de me voir mort. Je pris le papier et la cire, et je me mis à travailler. Tout en modelant, j'écrivis ce sonnet, adressé au gouverneur :

« *Si je pouvais, Monseigneur, vous montrer dans sa vérité la lumière éternelle, telle que je l'ai eue de Dieu dans cette vie, ici-bas, vous auriez foi en moi plus qu'en toute puissance, si haut placée qu'elle fût.*

» *Ah! si le grand Pasteur du clergé croyait que Dieu s'est manifesté dans sa gloire infinie, qu'aucune âme ne vit jamais avant d'avoir quitté ce vil royaume, cruel et menteur!*

» *On verrait s'ouvrir les portes sacrosaintes de la justice, la triste fureur sacrilège tomberait enchaînée et ses cris se lèveraient vers le Ciel.*

» *Hélas! si j'avais de la lumière, mon art merveilleux pourrait du moins prendre l'empreinte du Ciel! Mon grand malheur ne serait pas une croix si lourde!* »

CXXIV

Le lendemain, le domestique du gouverneur qui me voulait du bien étant venu m'apporter mon repas, je lui remis le papier sur lequel était écrit ce sonnet. Il le donna à son maître, à l'insu de la clique des valets acharnés à ma perte. Le gouverneur m'aurait volontiers remis en liberté, car il se disait que l'injustice qui m'était faite était la principale cause de sa mort. Il prit le sonnet, et, après l'avoir lu et relu, il s'écria : « Ce ne sont là ni paroles ni pensées de fou, mais bien d'homme excellent et vertueux. » Et il ordonna de suite à son secrétaire de le porter au pape, de le lui remettre en mains propres, et de le prier de me rendre la liberté. Pendant que son secrétaire courait chez le pape, le gouverneur m'envoya de la lumière pour le jour et la nuit, et toutes les commodités de l'existence compatibles avec la prison ; aussi ma santé, terriblement éprouvée, commença-t-elle à s'améliorer. Le pape lut plusieurs fois le sonnet, puis fit dire au gouverneur qu'il ferait incessamment une chose qui lui serait agréable. Je tiens pour assuré qu'il m'aurait volontiers libéré, mais le seigneur Pier Luigi, son fils, me retenait de force au château, presque malgré la volonté paternelle.

Le matin de la Toussaint, j'étais occupé à dessiner et à modeler le merveilleux miracle que l'on sait, quand le gouverneur, dont la mort approchait, envoya Pier Ugolini, son neveu, me montrer des joyaux. Dès que je les vis, je m'écriai : « Voilà le signe de ma libération ! — Ne pense jamais à cela, Benvenuto ! » riposta cette tête de linotte. « Emporte tes joyaux, repris-je alors, car j'en suis réduit à me contenter du peu de lumière qui pénêtre en cette sombre caverne, dans laquelle on ne peut apprécier la qualité des pierreries. Quant à sortir de cette prison, avant que la journée soit achevée, vous viendrez m'en tirer ; il est inévitable qu'il en soit ainsi, et vous ne pourrez agir autrement. » Messer Pier partit et me fit renfermer ; il y avait plus de deux heures d'horloge qu'il

m'avait quitté, quand il revint, non point avec des hommes armés, mais avec deux jeunes gens, qui m'aidèrent à me tenir debout. Il me conduisit dans la grande chambre que j'avais occupée tout d'abord (1), et me fit donner toutes les commodités que je demandais.

CXXV

Quelques jours plus tard, le gouverneur, qui me croyait hors du château et libre, succomba sous les coups de son effroyable maladie, et passa de vie à trépas. Il fut remplacé par son frère, messer Antonio Ugolini (2), qui s'était vanté auprès de lui de m'avoir rendu la liberté. On m'a assuré que le pape enjoignit à ce messer Antonio de me laisser dans ma nouvelle prison jusqu'à ce qu'on lui eût dit ce qu'il devait faire de moi. Messer Durante de Brescia, dont j'ai parlé, se concerta avec ce soldat qui avait été au service d'un apothicaire de Prato (3). Ils convinrent de mêler à ma nourriture quelque poison mortel, mais dont l'effet, au lieu d'être immédiat, ne se ferait sentir qu'au bout de quatre à cinq mois. Ils imaginèrent de jeter dans mes aliments du diamant pilé. Le diamant n'a rien de vénéneux en soi, mais, en raison de son incomparable dureté, sa poussière garde des pointes très aiguës, contrairement à ce qui arrive pour les autres pierres, dont les pointes les plus menues s'arrondissent quand on les réduit en poudre. Seul le diamant garde ses arêtes, si bien que lorsqu'on en avale la poussière au milieu d'un repas, cette poussière, en suivant les aliments le long du conduit digestif, s'attache aux cartilages de l'estomac et des intestins, puis,

(1) En marge du manuscrit original, Michele di Goro a ajouté la mention suivante : « c'est-à-dire en 1538. »

(2) Cet Antonio suppléa son frère sans lui succéder effectivement. Il entra en fonction le 1er décembre 1539. (A. BERTOLOTTI, *Benvenuto Cellini a Roma*, p. 95.)

(3) Au paragraphe CVIII, Benvenuto a nommé ce soldat Giovanni, surnommé Pedignone.

au fur et à mesure que les nouveaux aliments absorbés la poussent en avant, elle arrive en peu de temps à déchirer la paroi, ce qui entraîne la mort. Toutes les autres espèces de pierres, ou le verre, quand on les mêle aux aliments, suivent ceux-ci sans s'attacher nulle part. Mon dit messer Durante donna donc à l'un des gardes un diamant de peu de valeur, qu'un certain Leone, orfèvre arétin, mon plus mortel ennemi (1), fut chargé, dit-on, de mettre en l'état voulu. Ce Leone reçut le diamant pour le pulvériser; mais, comme il était très pauvre et que la pierre pouvait valoir quelques dizaines d'écus, il remit au garde une poudre quelconque, et lui fit croire que c'était le diamant pulvérisé qu'on devait me faire avaler. Un beau matin, on mit de cette poudre dans tous mes plats. C'était un vendredi. J'en eus dans la salade, dans les ragoûts et dans la soupe. Je mangeai volontiers, car j'avais jeûné la veille. C'était en effet un jour de fête. Je sentis bien les bouchées craquer sous mes dents, mais l'idée d'une si grande scélératesse ne me vint pas un instant à l'esprit. A la fin de mon repas, comme j'avais laissé un peu de salade dans mon assiette, mes yeux tombèrent sur des grains de très fine poussière qui y restaient aussi. Je les pris aussitôt; je m'approchai de la fenêtre, par où la lumière pénétrait à flots, et voilà qu'en les considérant je me souvins de la manière insolite dont j'avais senti craquer mes aliments. Je les examinai soigneusement de nouveau, et, autant que mes yeux purent en juger, je restai convaincu que c'était de la poudre de diamant. Je tins immédiatement ma mort comme la chose la plus assurée du monde et, pendant une heure entière, je priai Dieu très dévotement, le remerciant de m'accorder une mort aussi agréable. Puisque mes étoiles m'avaient réservé pareille destinée, il me semblait que je ne pouvais rien espérer de

(1) Leone Leoni, médailleur et sculpteur de renom, dont Vasari a écrit la vie. Dans le procès-verbal de l'interrogatoire du 24 octobre 1538, que nous avons cité dans les notes du paragraphe CIII, Benvenuto le désigne déjà comme un des deux ennemis qu'il se connaît, l'autre étant Girolamo Pascucci.

mieux que de quitter ce monde par un chemin si aisé. J'étais heureux, je bénissais le monde et le temps que j'avais passé dans son sein, mais, à cette heure, je m'en allais vers un monde meilleur avec la grâce de Dieu, que j'étais absolument certain d'avoir acquise. Je me livrais à ces pensées, tout en tenant en main d'impalpables petits grains du soi-disant diamant. J'aurais d'ailleurs juré que c'en était un. Cependant, l'espérance ne veut jamais mourir, et je me laissai séduire, me sembla-t-il, par une lueur de vain espoir. Je mis donc quelques-uns de ces grains sur un morceau de fer qui se trouvait dans ma prison, puis je pris un petit couteau, avec la pointe duquel je fis pression sur eux, d'abord doucement, puis de plus en plus fort, et je les entendis s'écraser. Je les examinai soigneusement de mes yeux, et je vis que je ne me trompais pas. Aussitôt je sentis renaître mon espérance, et je m'écriai : « Cela ne vient point de mon ennemi messer Durante; c'est une mauvaise pierre tendre qui ne peut me causer le moindre mal. » Et de même que je m'étais résigné à rester tranquille et à mourir en paix par le poison, je me ravisai, non sans avoir d'abord remercié Dieu et béni la pauvreté, qui cause bien souvent la mort des gens, mais qui, cette fois, me sauvait la vie. En effet, messer Durante, ou tout autre de mes ennemis, ayant remis un diamant de plus de cent ducats à Leone pour le pulvériser, celui-ci, qui était dans la misère, se l'appropria, et pulvérisa pour me l'administrer un béryl verdâtre d'une valeur de deux carlins. Peut-être pensa-t-il que, cette pierre étant au nombre des gemmes, sa poudre aurait le même effet que celle du diamant.

CXXVI

A ce moment, l'évêque de Pavie, qui appartenait à la famille des Rossi de Parme (1) et était frère du Comte de

---

(1) Giovan Girolamo Rossi, évêque de Pavie depuis 1530, avait été déposé et emprisonné comme suspect d'avoir trempé dans le meurtre

San Secondo, était prisonnier au château pour je ne sais quelle vieille histoire arrivée à Pavie. Comme il m'était attaché d'étroite amitié, j'avançai la tête hors de l'ouverture de ma prison, je l'appelai à haute voix, et je lui dis que ces larrons avaient essayé de me tuer en m'administrant un diamant pilé. Je lui fis voir, par un de ses serviteurs, quelques-uns des grains que j'avais conservés, mais je n'ajoutai point que j'avais reconnu que ce n'était pas du diamant. J'insistai tout au contraire sur ce fait qu'on avait très certainement profité de la mort du brave gouverneur pour m'empoisonner, et je le priai de me donner chaque jour un de ses pains pendant le peu de temps qui me restait à vivre, parce que je ne voulais rien manger qui vînt de ces brigands. Il me promit aussitôt de m'envoyer des plats de sa table. Quant à messer Antonio, qui n'était sûrement pour rien dans l'affaire, il fit un tapage effroyable et voulut voir la pierre pulvérisée, qu'il prit, lui aussi, pour du diamant; mais, à la réflexion, il se dit que la responsabilité de l'attentat pouvait bien remonter jusqu'au pape, ce qui le décida à n'y attacher aucune importance.

Je prenais soin de manger des plats que m'envoyait l'évêque de Pavie, et j'employais tout mon temps à écrire mes tercets en l'honneur de la prison, y consignant de point en point, chaque jour, tout ce qui m'arrivait de nouveau. Messer Antonio m'envoyait de son côté des aliments, que m'apportait un certain Giovanni dont j'ai déjà parlé, un apothicaire de Prato échoué là comme soldat. Cet animal m'avait voué une haine mortelle, et c'est lui qui m'avait administré la poudre de diamant. Je lui déclarai que je ne voulais rien manger de ce qu'il m'apportait, s'il ne le goûtait tout d'abord. Il me répondit qu'on ne faisait cela que pour le pape. Je lui répliquai que si les gentilshommes sont tenus de le

---

du comte Alexandre Langasco (1538). En 1550, il reprit la mitre et fut nommé gouverneur de Rome. Il mourut le 6 avril 1564. Il a écrit un sonnet en l'honneur du Persée de Benvenuto.

faire pour le pape, un simple soldat, un apothicaire, un manant de Prato comme lui y était obligé à l'égard d'un Florentin comme moi. Il se mit à crier à tue-tête, et je lui rendis la pareille.

Messer Antonio, quelque peu honteux de l'incident et désireux de me faire payer les frais dont le pauvre gouverneur défunt m'avait fait remise, s'adressa à un autre de ses serviteurs, qui me portait intérêt, et le chargea de m'apporter mes repas. Celui-ci se faisait un plaisir de goûter de mes plats, et je n'eus aucune difficulté avec lui à cet égard. Il m'informa que le pape était tous les jours pressé de vives instances par Monseigneur de Montluc, qui ne cessait de me réclamer de la part du roi, mais qu'il se montrait peu enclin à me remettre à cet auguste souverain. Il ajouta que le cardinal Farnèse (1), jadis si ardent à me protéger et à me témoigner intérêt, avait déclaré que je ne devais pas songer à sortir de cette prison d'ici longtemps. Je ripostai aussitôt que j'en sortirais en dépit de tous. L'excellent jeune homme me supplia de me tenir tranquille, de tels propos pouvant me faire grand tort s'ils étaient entendus (2); puisque d'ailleurs j'avais si grande con-

(1) Alessandro, fils de Pier Luigi, créé cardinal en 1534, alors qu'il n'avait que quatorze ans; en 1540 il fut envoyé à Paris en qualité de légat. Il mourut en mars 1585.

(2) Plon rapproche avec raison de ce passage les lignes suivantes, écrites le 22 novembre 1539 par Annibal Caro à Luca Martini : « Benvenuto est encore au château, et bien qu'avec toute sollicitude et bon espoir on négocie en sa faveur, je ne puis effectivement me rassurer en présence de la colère et de la dureté de ce vieillard (Paul III). Cependant le crédit est grand, et la faute n'est pas telle que la peine déjà endurée ne lui soit de beaucoup supérieure. Pour cette raison, j'espère néanmoins que cela tournera bien, à moins qu'il ne se fasse du tort par son caractère, qui est vraiment étrange. Depuis qu'il est en prison, il n'a jamais pu se retenir de dire certaines choses de sa façon et selon son humeur, et, à mon avis, c'est cela qui, en tenant l'esprit du prince en éveil sur ce que Benvenuto pourra faire ou dire dans l'avenir, le trouble beaucoup plus que ce qu'il peut avoir fait ou dit de coupable par le passé. »

fiance en Dieu, je devais tout attendre de sa grâce et rester en repos. Je lui répondis que la puissance divine est hors de l'atteinte de la méchanceté et de l'injustice.

CXXVII

Quelques jours plus tard le cardinal de Ferrare fut de retour à Rome. Il alla présenter ses hommages au pape, qui le retint si longtemps, que l'heure du souper arriva. Le pape, en homme de beaucoup d'esprit, voulut continuer à causer tout à loisir des françaiseries avec le cardinal, d'autant plus qu'à table on lâche des choses qu'on ne dirait pas ailleurs. Le cardinal qui connaissait bien le goût du roi, magnifique en toutes ses actions, sut merveilleusement complaire au pape, qui s'amusa beaucoup plus qu'il ne s'y attendait. Le Farnèse en vint à une gaieté folle, provoquée par les joyeuses histoires qu'il se laissait raconter, et par une solide ripaille, qu'il allait prolonger jusqu'au vomissement, ainsi qu'il le faisait une fois par semaine. Quand le cardinal le vit en bonne disposition pour accorder des grâces, il me réclama très instamment de la part du roi, qu'il dépeignit impatient de me posséder. Alors le pape, qui sentait approcher l'heure de son vomissement, et chez qui la trop grande abondance du vin produisait aussi son effet, dit au cardinal en riant aux éclats : « Allons, allons, je consens à ce que vous l'emmeniez chez vous ! » Il donna en termes exprès l'ordre d'élargissement et se leva de table. Le cardinal m'envoya chercher aussitôt, avant que le seigneur Pier Luigi sût la décision de son père, car il ne m'aurait laissé sortir de prison à aucun prix. Deux grands gentilshommes du cardinal de Ferrare se présentèrent donc au château avec l'ordre du pape, et, plus de quatre heures après le coucher du soleil, ils me tirèrent de ma prison (1) et me conduisirent

(1) C'était le 4 décembre 1539, ainsi que l'a démontré E. CASANOVA (*La liberazione di Benvenuto Cellini*, dans la *Miscellanea fiorentina di*

devant Son Excellence, qui m'accueillit à bras ouverts et me logea confortablement dans son palais, où je pus me donner du bon temps. Quant à messer Antonio, frère et suppléant du feu gouverneur, il exigea que je payasse toutes les dépenses engagées pour moi et tous les droits qu'ont coutume de prélever les gens du bargello et leurs pareils, et il ne respecta aucune des volontés que le défunt avait exprimées à mon égard. Il m'en coûta pas mal de dizaines d'écus, et j'en eus encore à dépenser sur le conseil du cardinal, qui m'engagea à veiller soigneusement sur moi si je tenais à la vie, car je ne serais jamais sorti de prison s'il ne m'en avait tiré le soir même. Il avait déjà ouï dire que le pape regrettait fort de m'avoir accordé la liberté.

CXXVIII

Il me faut retourner un peu en arrière, car mes tercets font allusion à tout ce que je vais raconter :

Parmi les chers amis qui vinrent me visiter pendant les quelques jours que je passai chez le cardinal Cornaro et dans le jardin secret du pape, il y eut un caissier de messer Bindo

---

erudizione e storia, t. II, pp. 22-23). Dès le lendemain, Annibal Caro écrit à Varchi : « Au sujet de Benvenuto, vous devez avoir appris qu'il est hors du château et chez le cardinal de Ferrare. Maintenant, ses affaires s'arrangeront à loisir. Mais il fait damner les gens par sa cervelle hétéroclite. On ne manque pas de lui indiquer ce qui serait dans son intérêt, mais cela ne sert guère, car, quelque énormité qu'il dise, il lui semble n'avoir rien dit. » A la même date, Luigi Alamanni, alors attaché à la personne du cardinal de Ferrare, écrit aussi à Varchi : « J'ai ici à la maison Benvenuto sain et sauf, et c'est à peine si lui-même il le croit; car lorsque la prison lui fut ouverte, il lui semblait rêver, ne pensant plus jamais en sortir. Je vous assure qu'il ne se trouvait pas à Rome quelqu'un qui crût que nous fussions en état de l'obtenir. Il peut bien dire qu'il doit la vie au cardinal de Ferrare et à ses amis... »

Altoviti, nommé Bernardo Galluzzi (1). Je lui avais confié la valeur de quelques centaines d'écus. Ce jeune homme vint me trouver dans le jardin secret du pape et voulut tout me restituer, mais je lui dis que mon bien ne pouvait être aux mains d'un meilleur ami ni en un lieu plus sûr. Il semblait faire la grimace à l'idée de le garder, et je dus l'y contraindre presque de force. Quand je sortis définitivement du château, le pauvre diable s'était ruiné, ce qui me fit perdre mon argent.

Je dois dire encore qu'au temps où j'étais en prison, j'eus un songe terrible. Quelqu'un m'écrivait sur le front, comme avec une plume, des paroles de la plus haute importance, qu'il me fut répété trois fois de garder pour moi, sans les jamais révéler à autrui. A mon réveil, je sentis que mon front était contaminé. On trouve d'ailleurs, dans mes tercets en l'honneur de la prison, une infinité de prodiges de ce genre. Il me fut encore prédit, sans que je susse qui me parlait, tout ce qui arriva dans la suite au seigneur Pier Luigi (2), et la prédiction s'est trouvée si claire et si exacte que je me suis dit en moi-même que seul un ange du Ciel avait pu me la faire.

Je ne veux pas non plus passer sous silence la chose la plus merveilleuse qui soit arrivée à un homme. Je tiens à la rapporter pour prouver que Dieu m'a jugé digne de recevoir ses secrets. Depuis donc la vision dont j'ai parlé, il m'est resté sur la tête, chose prodigieuse! une auréole qu'ont parfaitement vue tous ceux à qui j'ai voulu la montrer. Ceux-là sont d'ailleurs très peu nombreux. On l'aperçoit sur mon ombre, le matin, pendant deux heures à compter du lever du soleil, surtout quand le gazon est couvert de rosée; elle reparaît le soir, au moment où le soleil se couche. Je la remarquai en

---

(1) Ce Bernardo Galluzzi appartenait à une noble famille florentine. Son fils fut locataire de Michel-Ange (*Le lettere di Michel Angelo Buonarrotti, pubblicate coi ricordi ed i contratti artistici per cura di Gaetano Milanesi*, Florence, 1875, p. 465).

(2) Pier Luigi Farnèse fut assassiné en 1547, huit ans après la soi-disant prédiction.

France, à Paris, où on la voyait bien mieux qu'en Italie, le ciel ayant ici trop d'éclat, tandis que là-bas il est beaucoup plus souvent brumeux. Je n'entends pas dire que je ne puisse ici-même ni la voir ni la montrer à autrui ; tout au plus est-elle moins nette que sous le ciel de France.

Mais je veux transcrire ici les tercets que j'écrivis dans mon cachot en l'honneur de la prison, après quoi je reprendrai le récit des événements heureux et malheureux qui me sont arrivés dans le passé et de ceux qui m'arriveront encore en cette vie.

CXXIX

Les tercets sont écrits pour Luca Martini, que j'y traite comme on va le voir.

Si l'on veut connaître la puissance de Dieu
Et le degré auquel un homme peut devenir semblable à ce souverain [bien,
Il faut avoir été en prison comme moi,

Il faut avoir senti le poids des soucis, de la famille,
Avoir souffert en son corps
Et enduré la prison bien loin de la patrie.

Si donc tu veux pouvoir faire chose qui vaille,
Supposons que tu sois arrêté injustement, que tu restes longtemps en [prison
Et que nul ne te vienne en aide,

Qu'on te dérobe encore le peu que tu as,
Que tu sois menacé de mort, maltraité,
Sans aucun espoir de salut.

Supposons que tu tentes des actes de désespoir,
Que tu brises la porte de ton cachot, que tu sautes au bas des murs du [château
Et que tu sois ensuite remis en une geôle pire encore.

Ecoute bien, Luca, car voici le plus beau :
Supposons que tu te sois cassé une jambe, qu'on te rattrape,
Qu'on te jette en un cachot humide, sans te laisser un manteau,

Que personne ne t'y adresse la parole,
Et que tu n'aies, pour t'apporter à manger et te donner de tristes nou-
Qu'un soldat, un apothicaire, un manant de Prato. [velles

Et, pour que tu sentes bien à quel point la gloire te met à l'épreuve (1),
Supposons que tu n'aies pour t'asseoir qu'un siège de latrines,
Et que cependant tu songes sans cesse à faire quelque chose de nouveau.

Au valet, commandement formel
De ne point t'écouter, de ne te rien donner
Et d'entrebailler ta porte le moins possible.

Et voilà de quoi divertir une cervelle bien faite :
Supposons que tu n'aies ni papier, ni plume, ni encre, ni outils, ni feu,
Et que tu sois débordant de belles idées depuis l'âge du berceau.

Combien je regrette d'en avoir si peu dit!
Mais multiplie par cent toutes ces tortures,
Car je parlerai de chacune en temps et lieu.

Maintenant, pour en revenir à notre premier sujet,
Et chanter les louanges que mérite la prison,
Aucun des esprits célestes ne suffirait.

Jamais on ne met là de gens de bien
S'ils n'ont contre eux des ministres, ou quelque mauvais souverain,
La jalousie (2), la haine ou quelque querelle.

Pour dire au vrai ce que j'en pense,
C'est là qu'on connaît Dieu et qu'on l'invoque sans cesse,
Alors qu'on y souffre tous les tourments de l'enfer.

Supposons l'homme le plus mal réputé du monde;
S'il passe en prison quelque deux années de malheur,
Il en sortira vêtu de prudence et de sainteté, et chacun de l'aimer.

Là s'affinent le corps, l'âme et le vêtement;
Point de cerveau obtus qui n'y devienne aiguisé,
Et capable de comprendre et de réaliser les choses les plus difficiles.

---

(1) Benvenuto veut dire sans doute que la gloire met le prisonnier à l'épreuve avant de le couronner.

(2) Michele di Goro avait écrit : « des putains »; Benvenuto a rayé ce mot, qu'il a remplacé par : « la jalousie .»

Je vais te conter une grande merveille :
Ayant eu la fantaisie de vouloir écrire,
(A quoi ne recourt pas un homme pour satisfaire un tel désir?)

Je parcourus ma chambre, je rebroussai mes sourcils et mes cheveux;
Puis je m'approchai d'un endroit où le bois de ma porte était fendu,
Et avec mes dents j'en arrachai un petit éclat.

Je pris encore un morceau de brique, demeuré là par hasard,
Je le brisai et réduisis un menu fragment en poussière,
Puis j'en fis de l'encre avec de l'eau morte (1).

Alors le feu de la poésie
M'entra dans le corps. Je crois qu'il y entra par la voie
D'où sort le pain digéré, car il n'était point en moi d'autre accès.

Pour en revenir à ma première idée,
Il convient que celui qui veut savoir ce qu'est le bien
Connaisse d'abord le mal que Dieu lui envoie.

La prison relève de tous les arts et les met tous en œuvre;
As-tu besoin de l'art de l'apothicaire?
Elle te fera suer le sang à travers les veines.

Puis elle possède en elle-même je ne sais quelle vertu
Qui te rendra éloquent, courageux, plein d'audace,
Débordant de belles conceptions dans le bien comme dans le mal.

Heureux celui qui longtemps gît
En une obscure prison, et parvient enfin à en sortir :
Il sait raisonner sur la guerre, sur les trêves et sur la paix.

Il est fatal que tout lui réussisse,
Car la prison rend l'homme si riche en talents,
Que sa cervelle ne peut plus jamais danser la moresque.

Tu me diras peut-être : « Ces années de prison, tu les as en moins,
Et vraiment il n'y a pas là de quoi
Te remplir le cœur et la panse! »

Quant à moi, je chante de mon mieux ses louanges;
Mais combien je voudrais qu'il y eût une loi
Empêchant les plus coupables de lui échapper!

---

(1) Peut-être Benvenuto appelle-t-il ainsi l'urine; c'est du moins l'opinion de Bianchi.

Quiconque est appelé à régenter le pauvre peuple,
Je lui donnerais en prison son bonnet de docteur (1);
C'est là qu'il apprendrait comment on gouverne,

Comment on mène les choses et les hommes;
On ne verrait plus jamais le prince perdre la raison
Et si grands désordres advenir.

Au temps où j'étais en prison,
J'y ai vu des moines, des prêtres, des hommes d'armes;
Mais les plus coupables étaient ceux qui y demeuraient le moins.

Si tu savais quel chagrin l'on ressent
Quand on voit l'un de ces bandits s'en aller avant soi!
On maudit presque le jour où l'on est né.

Mais j'en ai dit assez, car je suis devenu comme l'or,
Qu'on ne dépense point avec tant de facilité
Et qu'il n'est point si aisé de marteler.

Il me vient en mémoire autre chose
Dont je ne t'ai point parlé, Luca : Je me suis servi pour écrire
D'un livre appartenant à un de nos parents,

Dans les marges duquel je mis tout au long
Cette grande douleur qui m'a tordu les membres.
Comme mon encre ne coulait pas, t'ai-je dit,

Que pour faire un O, il me fallait trois fois
Tremper dans l'encre mon éclat de bois; je ne crois pas que plus grand
Soit réservé dans l'enfer aux damnés chargés de chaînes. [tourment

Mais, comme je ne suis pas le premier qui ait été injustement con-
Je passe là-dessus, et je reviens à la prison, [damné (2),
Où la souffrance lime la tête et le cœur.

---

(1) Le manuscrit original portait primitivement : « Je voudrais d'abord lui faire gagner en prison son bonnet de docteur. » Le vers a été rayé et remplacé par le texte actuel, qui supprime le « d'abord ».

(2) Benvenuto avait dicté tout d'abord : « Voilà ce que j'ai fait cent fois et plus sans m'arrêter. » Il a rayé ce vers et écrit de sa propre main ce qu'on lit actuellement.

Plus qu'aucun autre je la loue,
Car, pour rendre docte un ignorant,
On ne peut rien faire de bien sans elle.

Oh! que ne suis-je comme celui dont j'ai lu récemment l'histoire (1)!
Si quelqu'un me disait, comme à la piscine :
« Prends tes habits, Benvenuto, et va-t'en! »

Je me mettrais à chanter le *Credo*, le *Salve Regina*,
Le *Pater noster*; puis je donnerais l'aumône
Chaque matin aux aveugles, aux pauvres, aux boiteux (2).

Oh! combien de fois ils m'ont rendu les joues
Pâles et blêmes, ces lis, à ce point
Que je ne veux plus rien savoir ni de Florence ni de la France (3).

Et s'il m'arrive d'aller à l'hôpital
Et que j'y trouve peinte l'*Annonciation* (4),
Je m'enfuirai comme un animal.

Je ne dis point cela pour vous, Vierge digne et sainte,
Ni pour vos lis glorieux et bénis,
Dont l'éclat illumine le ciel et la terre,

Mais parce qu'en voyant à chaque coin
Ces fleurs aux pétales crochus,
J'ai peur qu'elles ne soient farnésiennes.

Oh! combien sont devenus comme moi misérables!
Combien, du jour de leur naissance au plus tard, se sont courbés devant
[ce blason,
Malgré l'éclat, la gloire, l'élévation, l'excellence de leur lignée!

---

(1) Allusion au chapitre V de l'Evangile selon saint Jean.

(2) Benvenuto avait dicté d'abord :

» Le *Pater noster*, et toutes ces sornettes
Que dit en son cœur l'aveugle le matin. »

Il a rayé ces deux vers et écrit de sa propre main ceux qu'on lit actuellement.

(3) Il y avait six fleurs de lis dans le blason des Farnèse, une dans les armes de Florence, et trois dans celles de la France.

(4) Dans les tableaux représentant l'Annonciation, l'ange Gabriel tient un lis à la main.

J'ai vu ce blason mortel tomber
Du haut du ciel en un clin d'œil, au milieu d'un peuple volage,
Puis, sur la pierre où il est tombé, j'ai vu briller une lumière nouvelle.

J'ai vu se briser la cloche du château
Avant que j'en pusse sortir (1); et j'en avais eu la révélation
De Celui qui fait connaître la vérité dans le ciel et sur la terre.

J'ai vu ensuite un catafalque noir
Orné de lis brisés (2); des pleurs, une croix
Et nombre de gens cloués au lit par la douleur.

J'ai vu celle qui tourmente les âmes et les rend éperdues,
Qui épouvante tantôt l'un, tantôt l'autre (3); puis je l'ai ouïe me dire :
« J'emporterai dans mon sein tous tes ennemis. »

Ensuite un ange m'a écrit sur le front
Avec la plume de saint Pierre des paroles
Qu'il m'a trois fois enjoint de taire.

J'ai vu Celui qui guide et modère le soleil en sa course,
Vêtu de rayons, au milieu de sa cour,
Tel qu'aucun œil mortel ne l'a jamais contemplé.

Un passereau solitaire chantait à tue-tête
Sur un rocher. A cette vue, certain de mon sort, je m'écriai :
« C'est un message de vie qu'il apporte pour moi, un de mort pour vous, [ennemis! »
Je chantai et j'écrivis mon bon droit,
Ne demandant plus à Dieu que secours et pardon,
Car je sentais que la mort fermait mes yeux inertes.

Jamais il n'y eut loup, lion, tigre ni ours
Plus altéré de sang humain que ce monstre;
Jamais vipère n'eut de venin plus mortel.

C'était un cruel capitaine de voleurs;
C'était le pire des scélérats, que suivaient de tristes acolytes;
Mais, afin que nul ne le sache, je ne veux parler de lui que tout bas.

---

(1) Allusion obscure à la mort du gouverneur.
(2) Peut-être allusion à la mort de Pier Luigi Farnèse.
(3) La mort.

Avez-vous jamais vu des sbires affamés
Qui se précipitent chez un pauvret pour le saisir?
Ils jettent à terre la statue de Notre-Dame et le crucifix.

C'est ainsi que le premier jour d'août, en dépit de la fête, ils vinrent
Me changer de sépulcre, pour m'en donner un plus triste encore;
Dès le premier novembre, tous étaient dispersés et maudits de Dieu.

A mon oreille retentissait une trompette de vérité
Qui me révélait toutes choses, et je leur répétais tout
Sans y prendre garde, car la douleur m'arrachait mon secret.

Aussi, quand ils eurent perdu leurs espérances,
Me donnèrent-ils à avaler, pour me tuer, un diamant
Pulvérisé, et non monté en or.

J'imposai de goûter mes plats à ce vil pendard
Qui m'apportait ma nourriture, et je me dis à moi-même :
« Cela vient de mon vieil ennemi, messer Durante. »

Mais, tournant d'abord mes pensées vers Dieu,
Je Le priai de me pardonner mes péchés,
Et je m'écriai en pleurant : *Miserere*!

Mon affreuse douleur étant un peu calmée,
Je remettais sans murmure mon âme entre les mains de Dieu,
Heureux d'aller dans un monde différent et meilleur,

Quand je vis descendre du Ciel, tenant dans sa main une palme glo-
Un ange qui, d'un air radieux, [rieuse,
Me promit une plus longue charge d'ans

Et me dit : « De par Dieu, tu verras d'abord succomber
Dans de rudes combats chacun de tes adversaires;
Toi, tu vivras heureux, joyeux et libre

Dans la grâce du Père qui régit le ciel et la terre.»

FIN DU TOME PREMIER.

Bruxelles. — Imp. A. Lesigne, 27, rue de la Charité.

nt

n.

-

,

Artistes d'hier et d'aujourd'hui.

AUGUSTE BRÉAL : *Velasquez*, 8 phototypies, in-16 . . . 7.50
FRANÇOIS FOSCA : *Bonnard*, 25 phototypies, in-16 . . . 9.50
PAUL GAUGUIN : *Lettres à G. D. de Monfreid*, 8 phototypies, in-16 . . . . 7.50
ANDRÉ SALMON : *L'Art vivant*, 12 phototypies, in-16 . . 9 »
AMBROISE VOLLARD : *Paul Cézanne*, 8 phototypies, in-16 . 7.50
— *Renoir*, 8 phototypies, in-16. . . 9 »

Monographies d'Art.

GUSTAVE GEFFROY : *Constantin Guys*, in-4° tiré à 1,000 ex. sur vergé de Hollande, orné de 2 portraits, 34 héliotypies, dont 4 en couleurs . . . . 66 »
GUSTAVE GEFFROY : *Claude Monet*, in-4° tiré à 1,000 ex. sur vergé pur fil Lafuma, orné de 50 reproductions en noir et 6 en couleurs . . . . 110 »
GUSTAVE KAHN : *La Femme dans la Caricature Française*, orné de 448 illustrations, in-4° . . . . 40 »
VINCENT VAN GOGH : *Lettres à Emile Bernard*, orné de 100 phototypies . . . . 30 »
AMBROISE VOLLARD : *Vie et œuvre de P. Renoir*, in-4° orné de 51 lithos et 157 dessins, sur vélin . . . . 330 »

Collection des Cahiers d'aujourd'hui.

ALBERT ANDRÉ : *Renoir*, in-4° orné de 40 reproductions . 35 »
GEORGE BESSON : *Marquet*, in-4° orné de 48 phototypies. 40 »
FAURE, ROMAINS, VILDRAC, WERTH : *Matisse*, in-4° orné de 48 phototypies. . . . . 50 »
LÉON WERTH : *Bonnard*, in-4° orné de 48 phototypies et 10 dessins. . . . . 40 »
LUCIE COUSTURIER : *Seurat*, in-4° orné de 41 phototypies. 27.50

LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie
RUE HAUTEFEUILLE. 21 — PARIS (VIe)





